REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME CINQUIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1911

LES FRONTIÈRES DU CŒUR [1]

PREMIÈRE PARTIE

I

— Doucement, doucement, petite !

Marthe Ellangé leva ses beaux yeux bruns vers le vieux visage qui grommelait, et sourit :

— Pardon, grand-père ! Je ne pensais plus...

— A mes soixante-dix-huit ans, hein?

— Oh ! tu ne les parais pas !...

Le commandant redressa son buste voûté. Ses larges épaules se carrèrent dans la redingote vert sombre, sanglée à la taille ainsi qu'une tunique militaire. La Légion d'honneur épanouit largement à la boutonnière sa rosette pourpre. Un éclair de malice brilla sous les paupières lourdes.

— Ta ! ta ! ta !...

Elle rougit :

— C'est qu'aussi nous sommes en retard. Il doit être là depuis un quart d'heure déjà...

— C'est beau, l'amour !... Mais veux-tu que je te dise?... Ne nous pressons pas trop. L'attente a du bon. Elle attise le désir...

— Oh ! grand-père, voilà un an que nous nous attendons !...

V

√

— Vous ne vous en aimerez que mieux. Vois-tu, petite, les poètes ont quelquefois raison :

> L'absence est à l'amour comme est au feu le vent
> Qui éteint le petit et avive le grand !

Mais où diable sont passés les autres?

— Perdus! Encore une fois!... Je suis sûre qu'ils le font exprès...

Il haussa les épaules, montra le fleuve humain qui les charriait, l'incessant remous de la foule, montante et descendante. Toutes les nations y mêlaient leurs caractères, leurs costumes, leurs idiomes. Une rumeur d'océan grondait, un roulement de marée sous l'énorme voûte de l'allée centrale, le cintre vitré d'où tombait l'étouffante chaleur de juin. Comme une gaze dorée, un voile de poussière flottait, palpable, sur la profondeur des galeries. Elles ouvraient de toutes parts, riches de merveilles, leurs étendues circulaires. Les têtes au loin moutonnaient, innombrables. Une odeur âcre et puissante prenait à la gorge, une griserie alourdissait l'émanation de cette gigantesque fournaise où se pressaient cent mille êtres. L'Exposition de 1867, ce dimanche-là, battait son plein.

— Ouf! fit-elle.

Ils venaient de sortir de la rue de Belgique, entraient dans l'avenue d'Europe. Derrière eux s'apaisait, assourdi, le bruit du monstrueux palais aux toits de verre. On eût dit, posé à plat, avec ses dômes annelés, un immense coquillage ovale, dont diminuait, murmure formidable et confus, le bourdonnement marin. La splendeur du jour tombant les enveloppa. La fraîcheur des verdures, semées de constructions claires, leur semblait douce. Le commandant mit sa main en cornet sur ses yeux rougis, tourna de côté et d'autre sa tête branlante. Ses grosses moustaches hérissaient sur la peau grenue, pareille à une antique pierre rongée de lichen, leur broussaille blanche. Cuit par tous les soleils et ratatiné par l'âge, l'ancien soldat de Napoléon, le colon brésilien, le vieux rentier amiénois n'était plus qu'une ruine. Mais il avait encore fière mine, avec sa haute et corpulente stature, sa joue balafrée, son air rude et bon...

— Décidément, je ne les vois plus.

Une moue plissa les lèvres de Marthe. Grande, mince, avec son buste plein et ses hanches rondes, elle faisait, au bras du

vieillard, un étonnant contraste. Une large paille d'Italie, dont les rubans de velours noir retombaient sur le chignon bas, encadrait son visage pur et ses cheveux châtains. Ses vingt-trois ans, qui avaient encore la grâce de la jeune fille et déjà la maturité de la femme, respiraient la santé, la distinction, la force. Elle avait le teint mat et les dents très blanches, l'éclat d'un beau fruit doré. Un regard volontaire et doux, toute son âme, brillait dans ses yeux marrons, admirables. Ils se firent durs.

— Père n'aime pas Otto, et maman redoute un mariage qui m'éloignerait d'elle... S'il ne tenait qu'à eux, nous ne rencontrerions pas M. Rudheimer aujourd'hui.

Le commandant frappa le sol de sa canne à pomme d'or.

— Mais puisque je te dis, moi, que tu l'épouseras!...

— Je le sais bien... Aussi, ce qui me chagrine, ce n'est pas la crainte de l'avenir. Je suis sûre d'être très heureuse avec Otto. La Hesse n'est pas si loin de Paris, ni d'Amiens!... Et Marbourg est une ville charmante. Tu la connais, puisque tu y as tenu garnison...

— Un nid à hiboux! Tout a trois siècles... Ça a peut-être changé, depuis...

— Tout est en place, encore plus vieux!... Marbourg? Mais je l'adore! Je m'y vois déjà, dans ma petite maison de la Burgerstrasse...

Elle soupira :

— Non, ce qui me peine, c'est que mon fiancé...

— Ton fiancé, ton fiancé!...

— Mais grand-papa, ce n'est pas seulement le billet de faire-part qui lie, ni l'échange de l'anneau... Notre sentiment est de ceux que n'augmentent en rien ces consécrations officielles... J'ai sa parole, il a la mienne, cela suffit... Eh bien! qu'on n'ait pas voulu tenir compte de ma volonté, que depuis un an on continue à considérer Otto comme un étranger, et notre promesse comme nulle... voilà ce qui me froisse et m'irrite!... Il n'y a que toi qui me comprennes!... Et Frida... Quant à mes frères!...

Louis, l'avocat, et l'aîné Jacques, le lieutenant, voyaient d'un mauvais œil leur sœur rêver d'un tel mariage, qui l'exilait.

Elle serra tendrement le bras auquel elle avait l'air de se suspendre et que, filiale, elle soutenait.

— On discute, on ergote, comme si ma résolution n'était pas prise. Il y a quinze jours qu'Otto est là, et il n'y a pas de

jour où papa ne lui fasse sentir qu'il n'est pas encore de la famille et qu'il n'en sera qu'à contre gré. Jacques et Louis ne se sont pas même souciés de venir à Paris, pour le rencontrer; maman se renfrogne dès qu'elle l'aperçoit. Pauvre maman!... C'est triste, va, de sentir qu'il faut tourmenter ceux qu'on aime, pour conquérir son bonheur.

— Pffh!...

Le jonc pesant tournoya, aux mains noueuses. Son moulinet fit s'écarter deux Anglaises, réprobatrices. Un groupe d'Indiens passa. Graves, sous leurs turbans et leurs vêtemens blancs, leurs traits étaient si nets qu'ils paraissaient découpés dans le bronze. Un feu dormait dans leurs regards noirs. La fustanelle d'un Grec élargit ses plis, sur des guêtres rouges. Des Hollandais placides coudoyaient une bande de belles Scandinaves, aux longues lignes et au parler criard. Leurs cheveux d'or bouclaient sur leurs cous de cygne.

— Petite, dit le commandant, l'essentiel est de conquérir son bonheur. A chaque individu sa conscience, et à chaque génération ses idées. Crois-tu que, quand j'ai quitté Amiens pour la guerre, à dix-sept ans, — l'année d'Iéna, — et quand, après Waterloo, j'ai mis le cap sur le Brésil, mes parens n'ont pas pleuré? Les Ellangé étaient médecins de père en fils. J'ai faussé compagnie à la seringue et au bistouri. Et les heures les meilleures de ma vie ont été celles que j'ai brûlées, gamin, à courir l'Europe derrière le Tondu, puis, homme, à planter et à récolter le café, à Sao-Paulo... Sans compter que là-bas j'ai trouvé aussi la fortune, qui m'a permis de faire une douce fin aux vieux, quand je suis revenu, avec Pépita...

Il contempla à la dérobée Marthe rêveuse. Tout le regard de sa grand'mère!...

— Tu as ses yeux... Ah! si tu l'avais connue!...

Ému, il revivait la longue existence commune, sans un nuage, malgré la différence de l'âge et des races. Il entendait la voix chantante, sa gutturale langueur... Puisqu'il avait été heureux avec une Portugaise, pourquoi Marthe ne le serait-elle pas, à son tour, avec un Allemand?

Elle évoquait le pastel qui décorait sa chambre, au-dessus de la commode. Dans l'or fané du cadre, la brune figure souriait, sous l'ondulation des bandeaux épais, ainsi qu'une madone ardente. Marthe songea au lien obscur de l'hérédité,

source des êtres, abîme sans fond... Ainsi la lumière qui rayonnait du tendre regard de l'aïeule, et dont elle avait scruté, tant de fois, la flamme éteinte, vivait en elle, rallumée. Et le regard dont elle-même enveloppait hardiment l'avenir, ce regard où flambait son âme, son âme à elle, ce regard qui pour la première fois lui semblait fixer, posséder le présent, ce n'était qu'un reflet, le legs mystérieux du passé!... Elle rit :

— Alors, grand-père, je ferai comme toi! Je conquerrai mon bonheur.

— Comment cela?

— Tu vas voir... Six heures déjà! Dépêchons-nous.

— Six heures? Où prends-tu ça?

Elle désigna, dans l'axe, au bout du Champ-de-Mars bordé de palissades, le cadran lointain de l'École Militaire.

— Ah! bon.

Ils passèrent devant la statue de Léopold I et l'annexe des Beaux-Arts. Elle l'entraînait, toute à sa hâte, à son envie d'une explication définitive. Son père et sa mère devaient être déjà, avec Frida Lehmann, au ralliement : La Grande Serre, dans le Jardin réservé. Pourvu qu'Otto ne fût pas arrivé encore, qu'elle pût arracher aux siens, d'abord, leur consentement!... Le commandant la suivait, en tirant la jambe. Il était plus alerte, autrefois, — cinquante-deux ans de moins! — lorsqu'il arpentait ce même sol, à la tête de sa compagnie (Vélites de la Jeune Garde). Que de fois il avait levé les yeux vers l'horloge, dont sans relâche continuaient de tourner les aiguilles inlassables. Depuis Louis XVI elles avaient vu passer, sur la plaine herbeuse, les grandes fêtes de la Révolution et de l'Empire. Elles avaient mesuré le temps aux revues de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Elles le mesuraient encore aux fastes de Napoléon III, à cette Foire du Monde où s'étalaient, avec tant de pompe et de profusion, la gloire et la richesse de la France.

Le commandant embrassa, d'un orgueilleux coup d'œil, le parc étranger qui s'étendait à sa droite; couronnés de drapeaux multicolores, les pavillons de la Prusse et des petits États de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Norvège, du Portugal et de la Suisse dressaient, à travers les massifs, leurs pittoresques architectures. Plus loin, autour du Palais Central, amas prodigieux de toutes les industries et de tous les arts du pays, cœur

fiévreux de Paris et capitale de l'Univers, — c'étaient la Suède, l'Autriche, l'Italie, la Russie. Plus loin encore, ainsi qu'une ceinture de faubourgs, les États pontificaux, la Turquie, la Perse, les républiques d'Amérique et la Chine. Jean-Pierre Ellangé se crut revenu aux temps héroïques. Un parterre de rois siégeait à l'Opéra, faisait sa cour aux Tuileries : aujourd'hui le Tsar et le Roi de Prusse, demain l'Empereur d'Autriche et le Sultan. Au trot de sa victoria timbrée de l'aigle, l'Empereur impassible, tunique barrée du grand cordon, défilait, parmi le cortège des souverains. La beauté de l'Impératrice resplendissait, sur l'éblouissement des bals. Les lauriers de Sébastopol et de Magenta, séchés à peine par le soleil du Mexique, faisaient au règne un triomphal trophée. Oubliés, les mauvais jours de l'Invasion, le cauchemar des bottes cosaques et du talon prussien!... Est-ce qu'il avait vraiment, lui, Jean-Pierre, vécu cela? Non, les victoires se groupaient, fidèles, au pied du trône. L'N couronné rutilait comme autrefois, sur le velours violet, frémissant d'abeilles...

Une sonnerie de clairons, par delà les casernes, crépita, distincte, dans l'air sonore. La vision de l'armée surgit... La France, de nouveau, était à l'apogée! Une ivresse le transporta, suivie d'une brusque mélancolie. Il se sentit très las, près de sa fin... Tant de pays, d'époques traversés!... Bientôt ses yeux se fermeraient... Que ce fût sur cette magnificence!...

— Hé là! hé là! tu me donnes chaud!

Ils arrivaient, en longeant l'aquarium d'eau douce, aux abords de la Grande Serre. Elle érigeait au milieu du Jardin Réservé, sur une base de calcaires entourée de nappes jaillissantes, son portique de treillages et ses toits courbes. Les oriflammes qui pendaient immobiles, au haut des mâts, soudain voletèrent dans l'azur. Une brise soufflait, caressant l'air gris saturé de chaleur. Le soleil couchant plaquait, aux vitres en fusion, de grandes écailles d'or...

— Les voilà, murmura Marthe.

Elle venait de les apercevoir dans la nef, devant le hérissement des plantes tropicales. Un énorme et sombre bouquet de cactus, d'euphorbes, de palmiers, de bananiers, de lataniers, d'aloès, de lianes enchevêtrait, dans un inextricable fouillis, leurs larges palmes, leurs raquettes velues, leurs dards. M. et Mme Ellangé se tenaient debout, au guet, l'air mécontent. Près

d'eux, confortablement tassée au creux d'un banc d'osier, la bonne Frida Lehmann somnolait.

Marthe s'avança vivement vers sa mère qui, de son côté, faisait quelques pas à leur rencontre, tandis que M. Ellangé, afin de marquer son détachement, allait s'asseoir, exagérant sa gravité ordinaire, près de l'institutrice.

— Otto n'est pas encore arrivé, déclara Mme Ellangé, d'un ton de reproche. C'est inconcevable!... Quand on donne un rendez-vous...

— Tant mieux, petite mère.

Elle ne s'attardait pas à l'excuser. Elle irait droit au but, les minutes étaient précieuses...

— Il vaut mieux qu'il soit en retard. J'aurai ainsi le temps de vous parler, à toi, et à père...

Mme Ellangé la sonda, décontenancée. Cette contre-attaque la laissait sans défense. Femme excellente, dont la faiblesse était sans limites pour ceux qu'elle aimait, elle subissait, en toute cette affaire, l'habituel ascendant de son mari. Elle avait à quarante-cinq ans, avec ses bandeaux gris et son visage poupin, petite et grasse, l'air ingénu d'une petite fille. Dans ses prunelles bleu de lin se lisait une absolue bonté, et dans toute sa personne, discrète et confite, une étonnante absence de volonté. Elle avait deux maîtres, qu'elle vénérait sans réserves, son mari et Dieu. Et deux passions : son ménage, qu'elle tenait soigneusement en mains, et sa fille qui, dès l'adolescence, lui avait échappé. Elle n'avait pas eu sur elle plus d'influence que sur ses fils, Jacques, Louis, poussés à la diable, et exerçant déjà, gamins, leur tyrannie d'hommes.

— Mais...

Elle invoquait, du regard, le secours du commandant et aussitôt battit en retraite, en l'entendant affirmer :

— Marthe a raison. Il faut en finir...

— C'est à Lucien qu'il faut dire cela! soupira-t-elle.

M. Ellangé, en voyant sa fille se diriger vers lui, d'un pas assuré, fit face. Long, sec, le visage osseux entre les favoris presque blancs, le teint jaune et le regard clair, il se leva, avec la dignité qui seyait à un Procureur impérial. M. Ellangé, dans sa froideur et sa sécheresse qui dissimulaient une rare érudition juridique et un esprit élevé, semblait l'incarnation même de la magistrature debout, toujours prête à requérir. Il avait plus

de cœur qu'il n'en montrait, le goût très vif de la littérature, surtout latine, et une connaissance pénétrante de la politique et de l'histoire.

— Eh bien! pas de fiancé, Mademoiselle?

Il ajouta entre ses dents :

— S'il pouvait ne jamais revenir...

— Oh! père, protesta Marthe, c'est mal!

— Mein gott!

— Lucien!...

— Laisse-moi, ma bonne, ordonna M. Ellangé. Et vous, Fraülein, je vous dispense de faire votre partie.

Mme Ellangé se laissa choir, bouleversée, auprès de Frida Lehmann. Les mains croisées sur ses genoux, celle-ci regardait aux prises, avec inquiétude, son élève, presque sa fille (ne l'avait-elle pas pétrie, formée, moralement et spirituellement?) et le dur jouteur qu'était le magistrat. Ils s'affrontaient, les lèvres serrées, le menton raidi. D'un regard confiant, Marthe enjoignit le silence à l'institutrice : Frida ne pouvait lui être d'aucune aide à cette heure...

M. Ellangé prenait aujourd'hui sa revanche sur l'influence depuis des années exercée. Si Marthe s'était éloignée de leurs idées, si elle avait aussi fortement subi l'empreinte allemande, cet amalgame de sensibilité romanesque, de bon sens pratique et d'esprit de suite, c'était « Mlle Lehmann » qui en était cause. Attachez-vous donc aux gens!... Ah! il avait été bien inspiré, le jour où, cherchant pour sa fille une gouvernante et ému par les malheurs de Frida, orpheline et sans le sou, il l'avait fait venir de la Hesse sur la recommandation du père Rudheimer... Quel besoin avait-il d'écrire à cet animal de pasteur, une relation d'autrefois, à l'École de droit... Et quelle idée d'avoir voulu faire apprendre l'allemand à Marthe! Voilà où cela les avait menés... Au diantre, avec leurs systèmes, tous les philosophes d'Outre-Rhin, dont, comme un autre, il avait subi le prestige et qu'il maudissait à présent, avec toutes les rêveries des poètes... Au diantre, Kant et Gœthe, Hegel, Klopstock et Heine... Et au diantre Frida Lehmann! Il lança, à son tour, un coup d'œil sévère sur la bonne face tachée de son, sur les cheveux filasse, et sur le corps replet que la gourmandise et la paresse physique avaient envahi. Lourde enveloppe d'une belle âme.

— Père, dit Marthe résolument, nous avons assez tergi-

versé. Otto repart pour l'Allemagne à la fin de la semaine. Sa clientèle le réclame. Hier, en nous quittant, il n'était pas plus avancé que le premier jour... Cette situation ne peut durer plus longtemps. Nous nous aimons depuis...

— Ton voyage à Marbourg! je sais...

Ah! ces trois mois de vacances, il y a quatre ans! Confiée à Frida qui, depuis son arrivée à Amiens, n'avait pas revu la Hesse, c'est alors que Marthe s'était éprise d'Otto!... Quelle erreur d'avoir organisé ce séjour, où, sous prétexte de se perfectionner dans l'étude de la langue, elle s'était familiarisée avec le milieu, avait remarqué le médecin!... Et quelle faiblesse d'avoir consenti à ce qu'elle retournât, l'été d'après!... Mais pouvait-on supposer?... Il détesta le sentiment de Marthe, semé, poussé, grandi sans qu'il le devinât... Cette dissimulation, puis, après l'aveu, cet entêtement le mettaient hors de lui.

Elle reprit, très calme :

— Nous nous aimons depuis quatre ans. Et nous nous le sommes dit depuis un... C'est alors que je t'ai ouvert mon cœur...

— Un peu tard!

— Le jour même où j'ai commencé d'y lire. Jusque-là, est-ce que je savais?... C'est l'aveu d'Otto qui m'a révélée à moi-même. Eh bien! tu m'as demandé alors de réfléchir, de patienter... Je l'ai fait. Pendant douze mois... Une longue épreuve! Maintenant, nous nous sommes revus. Nous nous aimons plus fortement encore, si c'est possible. Vous avez pu apprécier, maman et toi, durant cette quinzaine, le caractère et la valeur de M. Rudheimer... Son père n'attend que le signal d'être agréé par vous, pour faire la demande. Que décidez-vous?

M. Ellangé plaisanta :

— Que diable! Il te faut une réponse comme cela, tout de suite?

Elle trancha :

— Tout de suite!

— Eh bien!... Eh bien!...

Il eut un geste brusque.

Elle vit la partie compromise par sa vivacité, se fit plus tendre :

— Quoi! petit père? As-tu quelque chose à reprocher à Otto?

— A lui? Rien. C'est un loyal et honnête garçon. Je lui crois le cœur aussi généreux, et l'esprit aussi vif qu'il est loisible à un Germain. Il aime le travail, et son métier, qui est beau. C'est un véritable homme de science...

— Tu vois, tu vois bien!...

— Mais, ma pauvre enfant, il n'y a pas que l'amour! Il y a le mariage. As-tu pesé ce que serait ta vie là-bas, loin de ton pays, loin des tiens, sans amies, isolée dans un air irrespirable, une existence où tout choquera tes goûts, tes habitudes... Toi, si française, en dépit de la culture que tu dois à M[lle] Lehmann... (le nom lui râcla la gorge)... toi, catholique, dans ce trou luthérien de Marbourg où, depuis M. le conseiller aulique jusqu'au dernier étudiant à bonnet rouge, chacun te regardera comme une mécréante, où les vieilles femmes te montreront au doigt...

— Tu sais combien Otto est libéral. Ces sujets-là ne seront jamais abordés entre nous. Je suis sûre qu'il respectera ma conscience, comme je respecterai la sienne. Et quant aux autres... le monde...

Elle les balayait d'un geste.

— Vous aurez beau faire... L'individu ne peut se soustraire au milieu qui l'enveloppe, qui l'a formé, et qui, petit à petit, te déformera... Si tu l'épouses, tu es perdue pour nous!

— Jamais, père, puisque je vous chérirai toujours autant... Partir, oui, c'est une triste loi... « Tu quitteras ton père et ta mère. » C'est écrit. Ne faut-il pas que les oiseaux s'envolent du nid?... Un jour ou l'autre, je devrai m'éloigner du foyer pour fonder une famille à mon tour.

— Évidemment. Mais Otto n'est pas le seul à t'aimer. Je connais un brave garçon...

— Inutile, père!... le lieutenant Charbolyé, n'est-ce pas?... Votre marotte à Jacques et à toi... Mais puisque je ne l'aime pas, moi! Tu ne peux pourtant me condamner à un mariage où l'affection ne serait pas partagée!

— Tu te serais envolée moins loin...

— Il n'y a pas de frontières pour l'affection, ni le souvenir.

— Il y en a!... Tu seras perdue pour nous.. et pour la patrie où tu es née...

Elle se recueillit, puis religieusement:

— Ma patrie! mais je l'emporterai avec moi, je la ferai connaître, aimer... Ainsi je la servirai mieux qu'en vivant paisible dans une maison d'Amiens...

— Tu la serviras mieux en devenant Prussienne?... Et tes fils? Tes fils qui, eux, naîtront étrangers, asservis à la loi de Berlin... Tes fils qui, peut-être un jour devront porter les armes contre tout ce que tu aimes... et abandonnes, si gaiement!...

— Mes fils... non! non!

— Insouciante! Aujourd'hui te cache demain. Derrière Hegel, il y a Moltke. Mais, regarde, réfléchis. Ce n'est pas un Hessois que tu épouserais, c'est un Prussien, puisque, depuis le traité de Prague, il n'y a plus de Hesse-Électorale... La Prusse s'étend jusqu'au Mein. Et sais-tu ce que depuis soixante ans, patiemment, tenacement, elle veut et prépare, la Prusse?... La revanche d'Iéna. *Hodie mihi, cras tibi!* La violence appelle la violence. Pour eux, nous sommes l'ennemi héréditaire, l'*Erbfeind*, comme tu dis... Certes, Otto ne nous hait pas, au contraire... Les Rudheimer ont toujours aimé la France, et ils ont du mérite... Car la France n'a pas toujours aimé Marbourg... Demande plutôt à ton grand-père... En 1807... Il y était!...

Il s'adressa au commandant qui, par discrétion, s'était effacé, et, jugeant le débat sur sa fin, revenait après un tour de serre le long des vasques. Elles encerclaient, d'une éclatante ceinture, le massif central, la forêt barbare en miniature. Rouges, roses, jaunes, bleues, blanches, par touffes, par cordons, par mosaïques, embaumaient là, en plates-bandes, toutes les fleurs de juin. Sur leur banc, Mme Ellangé et Frida, hypnotisées, écoutaient.

— Ça, avoua le commandant, on a quelque peu détérioré bastions et casemates... Tonnerre! quelle explosion!... De belles fortifications, ma foi! Rasées, nettoyées!... Il y avait des pans de mur dans tous les jardins du voisinage... D'énormes blocs, sautés comme des puces... C'est que ces diables-là nous avaient délogés du château... Alors, comme représailles, le Tondu a fait démolir toutes les forteresses, sur le territoire hessois...

— Tu comprends, Marthe, ce que dans ces conditions peut éprouver la Hesse, devenue Prusse! De la rancune, additionnée à de la haine. Car la Prusse nous hait. La haine! Je la lis dans la bonhomie courtoise de son roi, hôte effacé, malgré Sadowa, par les Majestés Impériales... Je la lis dans le sourire de ce grand cuirassier blanc, visage de dogue prêt à mordre... Guil-

laume, Bismarck, mais ils nous jalousent, ils nous détestent! Leur exposition, tu l'as vue? Des canons, et quels canons! De toutes les tailles et de tous les calibres... L'arsenal Krupp! Une façon de dire: « Attention! A qui le tour! » La victoire leur a donné confiance dans leur force. L'appétit leur est venu, avec les dents... Tu te mures dans ton rêve. Regarde l'horizon! Oui, ouvre donc une carte d'Europe, sapristi! C'est effarant, le chemin qu'ils ont fait. Enterrée la Confédération germanique! L'Allemagne n'est plus à Vienne, mais à Berlin... Le Holstein, le Sleswig, le Hanovre, la Hesse-Électorale, le Duché de Nassau, Francfort désormais prussien, et la Prusse à la tête de la Confédération du Nord... Les États du Sud travaillés, incertains... Tu me diras que je vois bien noir? Non, non, mon enfant. La guerre est fatale... Demain ou dans vingt ans, je ne sais. Mais un jour! Et ce jour-là...

— Je ne veux pas y penser. C'est impossible.

— L'Histoire a ses lois et les événemens leur cours. Rien n'y fait. La Prusse grandit. Gare à qui la gêne! Après le Danemark, après l'Autriche, la France...

— Qu'ils y viennent! ricana le commandant.

Le Procureur impérial reprit le pas sur l'historien :

— Oh! je suis tranquille!... On y regarde à deux fois, avant de se mesurer à un Napoléon... Mais enfin, quoi que Marthe dise, c'est possible. Et mon devoir est de lui faire envisager, devant un tel acte, toutes les conséquences... Je ne fais plus appel à son cœur, mais à son patriotisme et à sa raison...

Le grand-père montra au père le front barré de sa fille, ses yeux tristes, mais obstinés :

— Alors, la cause est entendue. Tu peux conclure!

— Est-ce vrai? s'écria douloureusement M. Ellangé. Ta mère et moi, nous ne t'aurions tant aimée, nous ne t'aurions élevée que pour te perdre!... Non, cela ne sera pas! Nous ne te laisserons pas faire ton propre malheur...

— Mon bonheur, père!... Le bonheur de ma vie! J'aime Otto de toute mon âme. Je suis payée de retour. Voilà ce qui me donne la force de lutter contre vous, si pénible que cela soit. Pourquoi sacrifierais-je une certitude de joie, par crainte de douleurs qui jamais peut-être ne viendront? Française je suis, Française de cœur je resterai. Et votre fille, toujours... votre fille reconnaissante...

— Attends encore! C'est une folie.

— Est-ce vous qui vivrez ma vie? Je serai malheureuse, dis-tu? Enfin, admettons! Eh! bien, je le serai mille fois moins qu'en renonçant à l'amour d'Otto, en vieillissant seule, loin de lui...

— Qui peut dire son lendemain?

— Et toi, père, que dirais-tu si je pensais que tu eusses été capable, aimant maman, d'épouser une autre femme?... Non! Seule je serai responsable de ma conduite; seule je dois en être juge.

— Tu oublies qu'à défaut du respect tu me dois l'obéissance. Je m'opposerai...

— Tu ne me pousseras pas à cette extrémité!... Tu ne me forceras pas à user des moyens que me donne le code!...

— Marthe! fit durement M. Ellangé.

Et la voix altérée de la mère gémit, en écho :

— Marthe!

— Pardon, père, mais j'irais jusqu'aux sommations, s'il le fallait.

M. Ellangé serra les poings, défia sa fille d'un regard asséné droit. Elle le bravait, silencieusement. Alors la colère du père tomba. Il fut tout amertume.

— Marthe, tu me fais beaucoup de peine!...

Un abîme les séparait. Cruellement, il mesura le désaccord éternel, fossé fatal creusé entre les générations : les vieux tournés vers hier, les jeunes vers demain. De toutes ses forces il tenait au passé, il se cramponnait au présent, d'où elle se détachait, élancée à l'avenir. Ils cessaient de voir ce qui dans l'ensemble les unissait, pour repasser, dans le plus petit détail de la pensée, ce qui les divisait. Ils doutaient, à cette minute, de leur affection même. Et comme il la traitait d'ingrate, elle accusait, avec rancœur, son égoïsme.

Nerveusement, le commandant fouettait, du bout de sa canne, une fougère arborescente qui n'en pouvait mais. Il toussa, puis, avec autorité :

— Lucien, mon fieu, mon consentement est aussi nécessaire que le tien, n'est-ce pas? J'ai beau être au rancart, c'est à moi de parler d'abord.

M. Ellangé le contempla, inquiet. Il avait pour son père une vénération que l'âge, après avoir comblée, diminuait. Le vieux baissait... Qu'allait-il dire?

Le commandant tapota la joue de Marthe.

— Tiens, fillette, voilà ma bénédiction ! J'autorise, moi. La guerre, les frontières, les races, tout ça, connu ! En réalité, il n'y a que des hommes et des femmes, partout les mêmes... Et j'en ai vu, tu peux m'en croire !... Vous vous aimez, c'est l'essentiel. L'amour supplée à tout.

Et se tournant vers M. Ellangé :

— Apprends ça, conscrit.

Le Procureur chercha du renfort dans les yeux de sa femme. Mais Mme Ellangé, domptant son trouble, ne sut que balbutier :

— Écoute, Lucien... puisque Marthe a bien réfléchi?... Pour moi, si affreuse que soit cette séparation...

Déjà sa fille était assise près d'elle, lui entourait la taille, d'un bras câlin... M. Ellangé désigna, d'un air de blâme, des passans qui les remarquaient.

— Allons plus loin, cette scène est ridicule.

Un terrible combat se livrait en lui. Muets, ils firent quelques pas, en groupe. Enfin M. Ellangé rompit le lourd silence.

— Soit !... Vous l'aurez tous voulu. Je cède...

— Ah ! Père...

— Mais malgré moi, et convaincu...

Elle joignait les mains :

— Ne me déchire plus !

Il s'inclina de mauvaise grâce.

— C'est fini. Vous vous marierez quand vous voudrez. J'ai rempli mon devoir, en t'avertissant...

Il était si ému que, contre toutes convenances, il prit par le bras sa femme, l'entraîna, non sans se donner le plaisir d'ajouter :

— Pas plus d'Otto que sur la main ! Tout cela était combiné sans doute...

— Je te jure...

Il tira sa montre ironiquement.

— Sept heures moins le quart. Il ne nous reste plus qu'à nous rendre au second point de ralliement. A tout à l'heure, si l'on se perdait encore !

Ils prirent les devans. On devait, si l'on n'avait pu se joindre plus tôt, dîner ensemble au restaurant russe, Otto, pouvant être pris, jusque-là, par des visites officielles. Marthe

marchait joyeuse, côte à côte avec Frida, toute pâle encore de la secousse. Et derrière eux venait le commandant, les dominant de la tête. Il vivait une heure glorieuse, poitrinait avec orgueil, en humant l'air chaud où le soleil couché suspendait une poussière d'or. Des nuées pourpres au loin flottaient. Une longue rumeur montait du Champ-de-Mars en fête. On eût dit un soir de victoire.

— Otto ! cria Marthe.

Elle venait de l'apercevoir, au coin de l'Aquarium d'eau de mer. Sa grande taille se découpait dans la lumière déclinante. Elle aima tout de lui, le balancement de ses poings robustes et de ses épaules larges, l'air mâle et reposé du visage, encadré par la barbe rousse, la rougeur des lèvres humides, les yeux frais couleur de source, le vaste front semblable au grès blanc de la roche. L'heure s'arrêta. Le lieu s'abolit...

— Mon cher cœur ! disait Otto, en lui serrant les mains. Du regard, anxieusement, il l'interrogea. Elle sentait la chère pensée descendre en elle, comme une eau vive.

— Vous pouvez écrire à votre père, il n'y a plus qu'à fixer la date.

Leurs bras se touchèrent. Et il leur sembla que leurs corps aussi ne faisaient qu'un... Ils allaient, insensibles à tout ce qui n'était pas le ravissement de leur extase. Ils étaient seuls. Frida, le commandant?... Évanouis... Tout à l'heure on les retrouverait, on rentrerait dans la réalité... Leur rêve emplissait le monde. Le couchant leur était plus beau qu'une aurore.

— Où sommes-nous? demanda Marthe.

Ils suivaient une pente rapide, sous des voûtes suintantes. Par momens s'ouvraient, derrière d'épaisses vitres, d'irréelles visions. Anfractuosités de récifs, algues ondulant dans une eau glauque, des mousses, d'étranges buissons de feuilles qui bougent, toute une flore visqueuse, et, frôlant d'un coup de queue l'éponge rouge des madrépores, la fuite glissante d'un monstrueux poisson, l'éclair d'une nageoire et d'un ventre de pierreries... Ils erraient à travers des décors d'apocalypse, dans les profondeurs du sol et de la mer. Elle les enveloppait de son obsession, pesait, grondait au-dessus de leurs têtes. Par instant elle apparaissait toute entre deux rocs, à travers une fulgurante crevasse... Un grouillement de bêtes hideuses, un fouillis végétal et vivant, des ombres, des lueurs, tout l'inconnu, tout

l'infini... Une angoisse les oppressait, une peur obscure et délicieuse, avec le sentiment, quand même, d'être deux, et d'être forts.

Ils respirèrent, en retrouvant au seuil de la caverne, la clarté, le mouvement, le bruit. Ils découvraient à nouveau l'Univers. Le tapis des pelouses fut la savane verte, un peuplier, toutes les forêts. Leur sang battait, comme une fanfare. L'azur, d'un vert très pâle à l'Occident, se fonçait au zénith, jusqu'à la plus sombre améthyste. Leurs fronts et leurs mains moites pressentirent la caresse de la nuit. Elle se mêlait, invisible, aux derniers reflets du jour. Mais tous déjà la sentaient et l'appelaient.

Lorsqu'ils passèrent devant le Palais des colibris, les douces bestioles commençaient à s'endormir, dans leurs hautes cages de glaces. Quelques oiselets tournoyaient encore, avec de faibles cris. Leurs ailes étincelaient, rubis volans, zigzags d'émeraudes et de saphirs, puis s'éteignaient, une à une...

Et une à une, les lumières pointillaient l'ombre, oscillaient l'étendue, où de toutes parts montait, en un seul brouhaha fait de mille vociférations, l'allégresse des chants et le tumulte des orchestres. Bientôt le ciel d'été tout entier scintilla, un de ces ciels de velours bleu, profonds et tièdes, où les étoiles palpitent comme un crible de diamans. Paris au loin s'allumait. L'Exposition ne fut plus qu'un seul embrasement. Partout des feux, en festons, en lignes géométriques, en guirlandes, en bouquets. Des fusées s'élevèrent, giclant en jets, crevant en boules, pleuvant en étincelles. De grands phares, tournans et fixes, dardaient leurs traînées jaunes... Ce fut une hallucinante et soudaine magie, l'éblouissement d'un conte de fées.

Otto songea : « Babylone ! » Noyés dans la foule, ils avançaient tous deux, vers leur destin.

— Mon amour ! disait parfois Otto.

— Mon amour ! répondait Marthe.

Puis ils se taisaient, pour mieux goûter leur harmonie.

II

La fille de ménage déposa sur la table le plat creux où s'entassait la pyramide fumante des laberknödel.

— Ils sont magnifiques, déclara le pasteur. Est-ce vous, Marthe, qui avez présidé à leur confection ?

— Et qui voulez-vous que ce soit? s'écria Frida Lehmann, avec enthousiasme.

Le pasteur dodelina de la tête :

— Oh ! je le sais bien... Notre chère fille n'a son égale dans aucun ménage de Marbourg.

Les yeux clairs riaient d'aise, dans la large figure grasse. Sa barbe blanche taillée en carré, comme celle d'Otto, s'étalait sur sa serviette. Il en avait glissé le coin entre le col de la longue redingote et le gilet, afin de préserver son habit le plus beau. Rudheimer ne paraissait pas la soixantaine : les épaules carrées, le teint fleuri, l'air cordial, en dépit de l'autorité de son ministère.

— Magnifiques ! répéta Mme la femme du pasteur. Notre petite Marthe est maintenant tout à fait une fine maîtresse de maison.

— A votre école, mère !...

Mme Rudheimer se rengorga modestement, dans son corsage de soie puce, où retombait, en trois tours, une lourde chaîne d'or aux mailles plates ; et son double menton plissa, sur la broche-camée qui ornait son col, d'une énorme agathe. Du même regard affectueux elle embrassait son fils et sa bru : ils formaient un beau couple, avec leur rayonnement de bonheur et de santé. Tombées, les préventions qu'elle avait pu avoir, sa crainte de la frivolité, de la moquerie, de l'indépendance françaises ! Marthe s'était, en somme, tout de suite façonnée à son existence conjugale. Elle y apportait le sérieux et la modestie d'une véritable Allemande. Elle écoutait les conseils avec déférence, et les suivait avec bonne humeur... Tout en mâchant, à petits coups gourmands, Mme Rudheimer louait le juste dosage des boulettes. Une main experte avait seule pu amalgamer de la sorte le pain, le lait, le foie de veau, la graisse de bœuf, les œufs et la farine, sans oublier oignons, persil, ail, thym et noix muscade... Réellement, c'était parfait.

— N'est-ce pas, Frida ?

Mlle Lehmann en convint sans difficulté, trouva même un mot flatteur pour la succulence du bouillon dans lequel avait cuit ces fondans laberknödel. Et, se renversant sur sa chaise à dossier de bois sculpté, elle résuma ainsi le sentiment de tous :

— Qu'il est agréable, mes chers amis, de se trouver en

famille, pour goûter une jouissance permise, durant un aussi beau jour de fête !

Par la fenêtre ouverte entrait tout le ciel du printemps. C'était, après l'hiver rude, les crépuscules de neige et de brume, un enchantement. Les cloches de Pâques carillonnaient, dans l'azur déjà tiède ; car cette fin d'avril, remarqua Otto, avait une étonnante douceur. L'odeur des jardins de Marbourg, où partout s'arrondissaient les arbres en fleurs comme de gros bouquets roses et blancs, montait du flanc de la colline. Ils ne pouvaient l'apercevoir, de leurs places, le vieux logis de la Burgerstrasse surplombant la ville ; mais ils imaginaient l'antique petite cité escaladant la pente raide avec ses maisons séculaires, le pittoresque entassement de ses pignons et de ses tourelles, la tache claire des enclos et des parcs, et, tout en bas, la coulée bleue de la Lahn, avec les deux tours de Sainte-Élisabeth élançant leurs flèches, comme des prières. Les trois Rudheimer et Frida sentaient, à cette image, une douce émotion les remuer. C'était ici leur terre natale, le lieu béni de leur enfance. Ils aimaient ces arbres et ces pierres qui les avaient vus naître, puis grandir, parmi lesquels ils vieillissaient paisibles, et qui les verraient mourir. Avant eux toutes ces choses qui avaient une âme, leurs parens et leurs grands-parens les avaient aimées et contemplées, ils en avaient subi le charme et l'exemple. Ainsi s'était nouée, ainsi se perpétuait entre ce paysage plein de souvenirs, et ceux qui maintenant y vivaient, une solide chaîne dont chacun chérissait au fond de son cœur le poids lourd et léger.

Bien qu'elle n'eût point les mêmes raisons de s'attendrir, Marthe goûtait sans réserve la joie de cette minute. Elle donna une pensée aux siens, imagina leur occupation, en ce moment même. Que faisaient-ils? Elle évalua la différence des heures, car jamais plus maintenant ses actes ne concordaient avec les leurs... Mais qu'importait le vain tic-tac des horloges, pourvu que les cœurs battissent toujours à l'unisson! Sans doute on sortait de la messe. Elle revit sa mère marchant majestueusement au bras du procureur impérial. L'ampleur de la crinoline les contraignait à s'écarter l'un de l'autre ; les basquines de dentelles découpaient leurs pointes sur la soie bruissante, bombant en cloche. Derrière eux venait Louis dans sa jaquette du bon faiseur. Il plastronnait en ayant l'air de dire : « Signé

Dusautoy. » Et, le dépassant de son képi galonné, Jacques, pimpant dans son uniforme neuf de lieutenant, où brillait la médaille du Mexique, frisait sa moustache et saluait les belles. Dans la rue des Trois-Cailloux, on retrouverait le Commandant en train de faire les cent pas...

Comme c'était loin! Elle avait beau ne découvrir en son affection nul changement, — car elle était de ces cœurs qui se donnent une fois pour toutes et sur qui n'ont de prise l'éloignement ni l'absence, — elle se demandait si ce n'était pas une autre qu'elle qui avait ainsi traversé tant de fois, le dimanche, l'étroite petite place de la Cathédrale? Elle ou une autre qui avait suivi l'émouvant office, dans la haute nef pleine de chants et de lumières? Elle ou une autre qui avait croisé, salué tous ces gens dont les noms et les visages lui étaient encore familiers, dont les personnes lui semblaient abolies?... Elle ou une autre qui avait habité tant d'années le familial et silencieux hôtel, cette chambre à lambris Louis XVI, dont les carreaux verdâtres donnaient sur le boulevard du Mail?...

Sa vraie existence datait du jour où elle avait pénétré dans la maison d'Otto. Est-ce qu'en changeant de pays elle n'avait pas retrouvé une famille et une patrie?... Le passé ne subsistait pour elle que dans l'affectueux souvenir gardé à son grand-père, à sa mère, à son père, à ses frères... De tout le reste de sa vie antérieure, rien ne demeurait qu'une vision nette, mais aussi détachée d'elle, aussi sèche que cette écorce qui tombe du tronc verdissant des platanes. Il semblait qu'elle eût fait peau neuve, et qu'elle vît, en arrière comme autour d'elle, avec des yeux différens.

Par la fenêtre à meneaux, où se découpait un grand pan d'azur, elle apercevait au loin la terre hessoise, la ligne bleue des forêts et des monts. Il lui semblait n'avoir jamais connu d'autre horizon. Plus que les froides et droites rues d'Amiens, et que la vallée plate de la Somme, lui plaisaient le tortueux lacis des ruelles de Marbourg, l'échelle de ses escaliers et de ses rampes. L'herbe poussait çà et là entre le cailloutage poli. Nul trottoir; une rigole au centre par où sinuait le filet gras des eaux ménagères et cascadait le torrent des pluies. Il y avait si peu d'espace entre les maisons que leurs faîtes se touchaient. Ventrues, penchées, tassées, avec des pots de fleurs piquant de

vert et de rouge leurs noires façades de pierre, elles avaient l'air de très vieilles personnes tant bien que mal alignées; les unes redressaient leurs tailles étroites sous les pignons à gradins qui les coiffaient de bonnets pointus, d'autres s'accroupissaient, larges et basses, sous des toits à auvens, dans des robes de couleur crasseuse, un vétuste badigeon d'ocre sombre, de vert pomme pâli, de rose tourné au jaune. Parfois, aux fines colonnettes d'un jour ogival, tournait le frais feuillage d'une capucine. Des cages d'oiseaux pépiaient aux rebords d'appui. Des poutres sculptées, des potences de fer où grinçaient les enseignes, des gargouilles à gueules d'animaux chimériques çà et là issaient des murs lézardés, des galeries gothiques. Comme des souricières, de rares boutiques ouvraient au ras du pavé leurs antres obscurs. Depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècle se succédaient, du haut en bas de la colline, les ancestrales demeures, témoins du temps révolu, et qui duraient, immobilisées là. Le château des ducs de Thuringe dominait l'ensemble de sa masse seigneuriale.

Marthe, quand elle se promenait dans ce dédale, se figurait errer à travers la légende, une mort parlante. De place en place, des jardins s'espaçaient, on voyait dépasser la cime des tilleuls ou la noirceur rectiligne d'un if. Des graminées fleurissaient la ruine du mur, et sur la crête rougissaient les fines tiges des pariétaires. Un lézard filait sous le velours brun d'une mousse. Elle se hissait alors sous une borne ou bien, à un tournant, elle s'arrêtait. Tout le panorama de Marbourg, d'un coup, s'étendait, en étages, jusqu'au serpent scintillant de la Lahn, avec sa ceinture de prairies et d'allées, le moutonnement heureux des croupes voisines : l'Augustenberg, le Landberg, le Frauenberg, le Kirchspitze... Une telle harmonie, un si suave caractère de paix et de noblesse enveloppaient ces lieux qu'invinciblement ils évoquaient, dans la mémoire de Marthe, un de ces décors qu'on voit aux purs tableaux des primitifs : une ville forte d'Italie suspendue à quelque montagne de Toscane ou d'Ombrie... Coins de rêve où, jeune, elle aimait à situer une vie, et où voilà qu'elle réalisait la sienne!

— Et maintenant, s'enquit Frida, soigneuse de son péché mignon, quel mets sera digne de couronner le festin?

— N'êtes-vous pas honteuse, chère mademoiselle Lehmann, plaisanta M. Rudheimer, de célébrer d'une façon aussi matérielle

la résurrection de Notre-Seigneur?... Et se peut-il vraiment qu'il vous reste un peu d'appétit?

— Cela dépend, dit-elle, de l'entremets. Cependant la recherche des œufs, sous les buis du labyrinthe, m'a, je l'avoue, creusé l'estomac. Diaboliquement, Otto en avait semé dans toutes les allées du jardin... J'ai fait une assez bonne récolte.

Elle montra, sur le buffet, l'amoncellement des œufs de sucre peint, des œufs de toutes tailles, depuis celui de l'autruche, jusqu'à ceux, minuscules, du vaneau. Sur eux veillait, oreilles hautes, le lièvre de carton qu'elle s'enorgueillissait d'avoir découvert dans les choux du potager.

C'était, depuis son départ pour la France, en 1859, la première fête de Pâques qu'elle passait à Marburg. De dix ans plus vieille, elle se croyait rajeunie de trente, redevenue fillette. Son âme d'enfant brillait dans son regard candide. Elle avait été reprise très vite, et pénétrée toute par l'atmosphère d'autrefois, ces coutumes dont elle ne s'était déshabituée qu'en surface, et qui tiennent au sang, par mille fils invisibles. Sa vivacité comme sa largeur d'esprit, dues à l'ouverture d'un autre horizon et au contact d'un autre peuple, s'étaient ralenties, rapetissées à la mesure du cercle originel. Alourdie, incurieuse, elle ne lisait plus, pensait moins, redevenue une vieille fille provinciale depuis un an qu'elle réhabitait Marbourg. Elle y avait suivi Marthe au printemps de 1868, date où le mariage avait été consommé.

Mme Rudheimer cligna du côté de la porte de la cuisine, et désignant la fille de ménage qui apparaissait, en élevant à bout de bras une soupière rebondie :

— Oh! Oh! Frida, parions que voilà une Bier-Suppe.

Mais Mlle Lehmann sourit à cette taquinerie. Non, si délicieuse que fût une bonne soupe de bière cuite, très beurrée et sucrée, très liée à la farine et à la crème, avec des œufs battus et des raisins secs, et un peu de vanille et de citron, non, ce ne pouvait être cela!... Marthe n'eût point commis cette hérésie de terminer par le commencement. Et d'avance, Frida se pourléchait, en escomptant l'une de ces « délicatesses » où son élève excellait.

— Un simple Dampfundeln, dit Marthe gaiement, mais à la silésienne.

— Cela est estimable aussi, n'est-il pas vrai? fit Otto, tout en

allant quérir, sur la desserte, une vénérable bouteille du Rhin à long col, dont la cire était si vieille qu'elle ne se distinguait plus de la robe poudreuse.

Marthe enfonçait, dans le dôme de légère pâte, cuite à la vapeur, une cuillère agile.

— Ainsi? demanda-t-elle en tendant à Mlle Lehmann une assiette monumentale. Un peu de sauce encore?

Et, libérale, elle arrosa de beurre fondu la tranche énorme. Cependant Otto, fixant la bouteille entre ses jambes, la débouchait précautionneusement. Puis, ayant flairé le liège, il versa lentement, dans le service de Bohême en cristal vert gravé, le vin couleur de topaze, en annonçant avec respect :

—Liebfraumilch 1844.

— L'année de ma naissance, murmura Marthe.

Tous, soulevant leur verre, humaient le parfum liquide, en attendant que M. Rudheimer portât, comme de raison, une solennelle santé. Il regarda son fils, puis avec une voix qui tremblait un peu, il souhaita, en se tournant vers Marthe :

— A une autre naissance, aussi heureuse!

Elle inclina la tête, et tous burent, en silence.

Quand ils reposèrent leurs verres, M. Rudheimer montra, d'un coup d'œil, à sa femme, Otto et Marthe qui ne s'étaient pas quittés des yeux, suivaient ensemble la grande route de l'avenir... Un sourire grave éclairait leurs visages. Sans doute, pleins de foi religieuse dans la vie, imaginaient-ils au loin, gambadant devant eux, le fils qui naîtrait de leur chair et qui, à son tour, porterait le nom et l'âme d'un Rudheimer?... Alors, comme un reflet, le même sourire gagna le pasteur et sa femme, ranima leurs traits pâlis, fatigués par l'âge. Et ce fut une minute si riche de pensée, si consolante et si profonde, que nulle parole n'eût pu l'exprimer...

Mais Frida, au bout d'un instant assez long, rompit le charme.

— A mon tour, je porterai d'autres santés. Pourquoi ne boirions-nous qu'à une seule? Il ne faut pas s'arrêter lorsqu'on est en si bon chemin... Ma chère Marthe, mon cher Otto... à tous les petits Rudheimer qui viendront!... Au moins, je l'espère!

Tous alors rirent de bon cœur. Et M. Rudheimer déclara qu'on voyait, au tour d'esprit de Mlle Lehmann, combien elle avait fréquenté la bonne société française, et même gauloise.

Mais Otto s'était levé, et, versant jusqu'à la dernière goutte

à chacun sa rasade, il proposa de faire raison à Celui qui dispensait tous les biens, au Seigneur à qui ils devaient d'être ainsi réunis, et dans la main de qui était leur sort. Il exauçait les justes prières, sous quelque nom qu'on l'invoquât, pourvu que ce fût avec sincérité et ferveur. Otto parlait ainsi, dans une pensée de compréhension et de tolérance, aussi bien pour la catholique Marthe et la calviniste Frida que pour leur propre croyance, à eux luthériens. M. Rudheimer, imité par tous, repoussa sa chaise et, debout, chanta les paroles du cantique :

Ein feste Burg ist unser Gott...

Affectueusement, Marthe avait pris la main d'Otto. Elle la lui serra. Jamais aucun dissentiment ne s'était élevé et ne s'élèverait entre eux à ce sujet. Elle était reconnaissante à son mari et à son beau-père de n'avoir jamais cherché à forcer là-dessus ses sentimens. Elle continuait à pratiquer régulièrement ses devoirs dominicaux à la petite église où se célébrait le culte romain. Il ne s'y retrouvait guère plus de quatre à cinq cents fidèles, les huit mille autres habitans de Marbourg professant tous, à l'exception de quelques dissidens comme Frida, la même foi que les Rudheimer. Parfois Otto accompagnait sa femme à la messe, et plus souvent encore, elle le suivait à l'office, surtout lorsque M. Rudheimer prononçait le prêche, à Sainte-Élisabeth. En dépit de la froideur de la cérémonie, la vieille cathédrale, vouée au protestantisme depuis quatre siècles, respirait toujours l'ardeur catholique d'où, tout d'une pièce, et la première des églises gothiques d'Allemagne, avant Mayence, avant Cologne, elle était jaillie. Elle était encore si belle, il se dégageait de ses trois nefs si pures, de sa forêt de colonnes, de ses vitraux lumineux, une telle impression de paix, de grandeur et d'harmonie, que le bonheur de Marthe s'y épanouissait plus volontiers, dans une exaltation recueillie. Ainsi, malgré la différence de communion, communiaient-ils encore dans la beauté de l'art et dans la profondeur de la religion... N'était-elle pas identique dans le but?... Dès lors qu'importait la forme? L'amour éblouissait, d'une égale clarté, leurs intelligences avides de se fondre...

Lorsque, après avoir reconduit chez eux leurs parents, Otto et Marthe se retrouvèrent, en compagnie de Frida, sur le pavé raboteux de l'Engelgasse, ils décidèrent de descendre jusqu'à la

route de Wehrda, afin de jouir, en se promenant dans la campagne, des dernières belles heures du jour. Mais Mlle Lehmann se mit à geindre. Son estomac!... Poussive, elle redoutait le rude chemin du retour. Elle s'arrêterait en passant devant la demeure de son amie, la femme de M. le docteur en philosophie Trammer, *lector publicus der Musik und Universitats Musick Direcktor*. Rien ne valait, pour la digestion, la béatitude d'entendre au piano M. Trammer exécuter une fugue de Bach... Les mains croisées sur le ventre et la tête cachée au velours du fauteuil, quelle bonne posture pour errer, en liberté, dans le champ infini de la rêverie! Cela valait toutes les promenades à Wehrda.

Marthe embrassa, tendrement, en la quittant, sa vieille amie. Ce qui ne l'empêcha pas, quand la porte se fut refermée, de saisir le bras d'Otto et de l'appuyer contre son cœur :

— Je suis contente d'être enfin seule avec toi, dit-elle...

Quoiqu'elle ne s'en fût jamais rendu compte, tant son affection pour Otto l'absorbait, la présence de Frida lui avait été pourtant infiniment utile, au début. Mlle Lehmann avait facilité, ouaté les premières heures, fatales, de dépaysement. Elle avait acclimaté Marthe à des usages dont, abandonnée à elle seule, celle-ci eût senti davantage l'anguleux et l'imprévu. Grâce à Frida, un peu de l'atmosphère du passé et d'Amiens l'avait suivie, juste ce qu'il fallait pour l'aider à s'habituer au présent, à ces mœurs qu'elle n'avait fait qu'entrevoir à ses séjours précédens, et auxquelles il fallait maintenant qu'elle se pliât toute, pour être heureuse. Elle avait pris le sage parti de ne point comparer, pour n'avoir pas à regretter. Elle s'était efforcée de comprendre le pourquoi de chaque chose et le comment de chaque être; ainsi était-elle parvenue à tirer des choses comme des êtres ce qu'ils avaient de bon. Persuadée que le bonheur, c'est de s'accommoder de ce qu'on possède, surtout lorsqu'on possède enfin ce qu'on a tant désiré, elle bornait sa joie à faire celle d'Otto, d'autant plus volontiers qu'elle goûtait ce bonheur parfait, rêve suprême de toutes les femmes : être aimée, sans réserve.

Le long de l'étroite rue, que coupaient çà et là des raccourcis d'escaliers, une foule endimanchée circulait : fantassins hessois, professeurs de l'Université, étudians aux cheveux d'Absalon, beaucoup le front balafré d'un coup de sabre. Ils arbo-

raient fièrement à leurs casquettes, diverses selon les associations, la couleur de leur brasserie. Le soleil d'avril couvrait la ville entière d'un manteau de clarté, tissé d'un or si vierge qu'il rendait aux plus vieux visages des maisons un air de fête, et aux humains un éclat d'aube. C'était le renouveau des âmes et de la terre.

Chemin faisant, Otto et Marthe ne cessaient d'échanger des saluts. M. le recteur et son épouse passaient dans un sillage de respect; ou bien un professeur du gymnase cédait le pas à quelque titulaire de l'une des quatre Facultés, ou bien quelque fonctionnaire de l'ancienne cour, confirmé dans la nouvelle administration prussienne, mesurait à ses subordonnés une inclinaison de tête. Une hiérarchie étroite, contre laquelle Marthe, jadis si frondeuse, ne songeait pas à se rebeller, réglementait tous les rapports. Otto, fils unique d'une ancienne famille de pasteurs, privatdocent à la Faculté de Médecine, et de surcroît praticien le plus réputé, jouissait d'une grande considération dans ce petit centre luthérien et universitaire. Comme en beaucoup d'autres villes d'Allemagne, l'existence tournait autour de la cité académique. Fondée en 1527, cent ans avant celle de Giessen, sa voisine et sa rivale, l'Université était le cœur et le cerveau de Marbourg.

Marthe avait fini par être aussi familière avec les habitudes de ce petit monde que la sœur d'un étudiant de première année, un Fuchs ivre de servitude et d'orgueil. Le « renard » des brasseries de Marbourg, où se vidait, par chopes d'un litre, la bière déjà célèbre au temps d'Érasme, c'était le « melon » des promotions de Saint-Cyr... Son frère lui avait conté autrefois ces tribulations ; même obéissance due aux anciens, mêmes farces et brimades !... Elle retrouvait, dans les souvenirs de son mari, ce curieux assemblage de discipline passive et d'autorité grotesque dont s'amusaient l'une et l'autre jeunesse, celle des Universités allemandes plus militarisée encore que celle de l'École militaire française. Elle connaissait par le menu la composition de chaque Burschenschaft, en quoi ces corporations bourgeoises se différenciaient du Verein, où les nobles seuls étaient admis. Elle savait quelles couleurs d'écharpes et de bérets les signalaient, quel ordre présidait à leurs cortèges, quelles salles enfumées leur servaient de quartiers généraux, abritaient leurs drapeaux, et leurs beuveries, quel tapage s'y menait, lorsqu'un

Commers réunissait, en fête solennelle, la Burschenschaft. Les chants bachiques tournaient à la ronde, les voix reprenaient au refrain, faisaient trembler les carreaux de la brasserie. C'était alors la grande orgie, le sol jonché de dormeurs ivres...

Elle s'étonnait qu'un peuple aussi cultivé, et dont elle admirait, en philosophie, en littérature, en musique, le haut génie, pût former sa jeunesse avec ces bas plaisirs. Deux fois par semaine, beuglé à pleins gosiers dans le silence des soirs d'hiver, elle entendait monter, de la Kneipe voisine, le couplet réglementaire : *Gaudeamus igitur — juvenes dum sumus*... ou bien le chœur dont elle scandait, malgré elle, les paroles...

Sa ! Sa ! Sa ! frères allemands,
Poussez un joyeux vivat,
Chantez vos chansons les plus gaies.
Que celui qui peut crier, crie !
Ici au milieu des brocs de bière
Se console et se guérit le cœur malade.
Oh ! bonne bière,
Délice de la vie,
Tu nous procures cent mille joies !

Otto hochait la tête avec indulgence, au souvenir de ses propres folies : cela l'avait-il empêché d'aimer la science et de réussir sa vie?... C'était en se touchant le coude, aux lourdes tables des Kneipe, que se cimentait la camaraderie qui unissait ainsi que des frères, ces étudians venus de tous les coins de l'Allemagne. C'était dans le labeur et le plaisir communs que se tramait, de ville à ville, et d'État à État, le solide lien des cerveaux et des cœurs. Toutes les Universités ne formaient qu'un même creuset, où bouillonnait le génie en formation de la race. Scories et métal pur, c'est là que se forgeait, c'est de là que sortirait, intégrale, la patrie teutonne... Marthe n'en sursautait pas moins, quand le brutal tumulte interrompait leur entente, la tiède intimité de l'heure, sous la lampe, soit qu'elle jouât à son mari les sonates qu'il préférait, Beethoven ou Haydn, soit qu'elle poursuivît quelque lecture commencée. Tous les soirs, quand elle n'ouvrait pas son piano, elle lisait à haute voix, alternant les classiques allemands avec les derniers romans parisiens. Elle s'étonnait de ne plus leur trouver le même intérêt que jadis, habituée qu'elle était à penser en allemand et à ne presque plus employer la langue maternelle que lorsqu'elle

écrivait aux siens ou encore, de temps à autre, lorsqu'elle parlait avec Frida ou bien avec Otto. Celui-ci l'en priait souvent, afin de s'entretenir lui-même en bon courant. Mais, d'ordinaire, c'était toujours en allemand qu'ils échangeaient leurs impressions, tramaient entre eux le canevas serré des mille petits faits de la vie. C'était en allemand qu'ils commentaient aussi leurs lectures, agrandissaient le champ commun où moissonne l'esprit, et où ils vagabondaient, heureux de se sentir en confiance, en découverte, en enrichissement réciproques.

— Halte! commanda Otto. Retourne-toi, regarde, est-ce que cela ne vaut pas le plus joli coin de France?

Ils venaient d'atteindre le jardin de roses qui entoure la cathédrale, et où déjà commençaient à se former les boutons. Les hautes flèches, surmontées du cavalier et de l'étoile, se dessinaient, noires, sur le ciel indigo. L'herbe fraîche était émaillée de primevères. Des moineaux criards tournoyaient, s'abattaient, s'envolaient par bandes. Leurs essaims se cognaient aux fenestrages pleins de nids, aux galeries trilobées, au creux des statues et des gargouilles.

Docilement, Marthe se retourna. Marbourg, sur le promontoire de sa colline, hérissait, jusqu'aux tours massives du château, la découpure de ses clochetons et de ses toits. On eût dit, avec le pavois de l'azur, les jardins renaissans, les vergers neigeux, un tableau de ville ancienne, une miniature bleue et or, sur la grande page d'un missel. En arrière ondulaient les hauteurs boisées, la sombre chaîne des monts où verdissait à peine le feuillage nouveau, comme une frémissante dentelle.

— Je ne connais rien de plus ravissant, et de plus suave, avoua-t-elle. On conçoit qu'Élisabeth de Hongrie ait aimé ici achever sa vie...

Elle avait, à force de rencontrer, à tout endroit, le souvenir de la sainte, pris en amitié sa douce figure. Elle ne songeait pas, sans une surprise mélangée de sympathie, à cette vie tourmentée d'un démon mystique. Elle tentait d'évoquer le long visage encadré de nattes, les mains jointes sur le corsage plat, les yeux brillants de foi et de renoncement... Étrange aventure que celle de cette fillette royale, épousant à quatorze ans le landgrave de Thuringe et donnant sur le trône l'exemple de toutes les vertus. Veuve à vingt ans et dépouillée par son beau-frère, elle refuse l'appui des barons, abandonne ses trois filles,

se voue au service des lépreux et des pauvres de Marbourg, et meurt en 1231, à vingt-quatre ans, dans une abjecte et sublime misère, une folie d'humilité... Quelle vision céleste, quel vertige d'infini ravageaient cette âme, en proie à l'absolu détachement du siècle, et de la terre !... Otto, au contraire, dans la rigueur de son protestantisme, ne comprenait pas l'attrait de cette romanesque figure, ni l'idolâtrie dont, jusqu'à Luther, l'Allemagne avait entouré son culte, ni l'empereur Frédéric II déposant sur sa châsse une couronne d'or, ni l'affluence des pèlerins autour des restes vénérés...

Borné par son éducation scientifique comme par l'austérité de sa foi à ce que sa raison seule pouvait admettre, il ricanait, à l'idée des pseudo-miracles, du cadavre distillant une huile embaumée... Il se sentait, comme au temps de la Réforme, un peu de l'âme sauvage de Philippe de Hesse, arrachant les reliques du sanctuaire... Il gardait, sur cette matière, l'âpreté batailleuse qui avait animé ses ancêtres, aux jours lointains où le château de Marbourg bruissait de conciliabules, où, dans la salle des chevaliers, Luther et Zwingle, Mélanchthon et Œcolampade, dissertaient sur des points de doctrine...

— Ah ! dit-il, il y avait longtemps qu'on n'avait parlé de Sainte-Élisabeth !... Parions que tu as retrouvé ce matin, au fond de l'armoire, le livre de M. de Montalembert?

— C'est vrai, dit-elle.

Elle rit de bonne grâce, quoiqu'elle ne s'expliquât guère, chez un homme aussi intelligent qu'Otto, cette sorte d'incompréhension, sur un point particulier. Un des seuls mouvemens d'humeur qu'elle lui eût vus, depuis son arrivée à Marbourg, c'était cette innocente biographie qui l'avait causé. Elle l'avait apportée d'Amiens, avec quelques autres volumes, curieuse de relire sur place l'histoire de la sainte, dont elle s'était engouée à son premier voyage... Mais sèchement Otto la lui avait enlevée des mains, en lui donnant à la place le *Faust* de Gœthe.

— Il faut nourrir sa pensée, avait-il dit, avec de la moelle, et non avec de la viande creuse.

Et lui-même il avait rangé Montalembert sur la planche la plus haute d'un placard poudreux. Elle l'y remettrait, dès ce soir... Qu'Élisabeth de Hongrie se rendormît dans le passé ! Elle n'avait nulle envie d'entrer en lutte, pour une autre... Seul importait le bonheur présent; l'essentiel était de le conserver

intact. Son amour, si robuste, lui paraissait aussi précieux qu'une fleur de serre. Elle lui épargnait tout heurt. Elle le soignait ainsi qu'une plante fragile.

Ils se dirigeaient vers les remparts et la porte basse, quand une très vieille femme qui passait, leva les bras au ciel, en apercevant Otto.

— La mère Krautzheim, dit Marthe.

— Herr doctor, herr doctor! balbutiait la vieille courbée en deux... J'allais chez vous. La mère du petiot est bien malade.

Elle désigna, pendue à son cou dans une sorte de tablier de grosse toile qui lui battait le flanc, une forme pelotonnée. C'était l'enfant, porté à la mode de Marbourg. Otto n'avait jamais pu obtenir qu'on laissât les nouveau-nés dans leurs berceaux, plutôt que de les trimballer de la sorte, comme des bêtes.

— Je vous ai dit cent fois de ne pas prendre ainsi votre petit-fils!

— Donnez-le-moi, dit Marthe.

Suivie d'un œil méfiant par la vieille qui s'en dessaisissait à regret, elle soulevait, couchait dans ses bras le marmot qui ouvrit, referma les yeux. Elle entourait, d'une étreinte maternelle, ce paquet de chair tiède où l'incendie de la vie couvait, comme un tison sous la cendre. Qu'est-ce qu'elle serait, cette flamme?

— Veux-tu? consulta Otto.

— Bien sûr! fit-elle.

Spontanément elle renonçait à leur promenade. Otto aima ce gai sacrifice. Jamais elle n'avait murmuré, quand les nécessités de son métier l'avaient appelé, à toute heure, au dehors. Elle lui en adoucissait le dur exercice, par sa belle humeur et ses prévenances. Toujours, en rentrant, il trouvait sa pipe prête, les pantoufles chauffant auprès du poêle de faïence... Elle l'accueillait avec un tendre sourire, s'intéressant aux malades, à la réussite de ses soins. Elle participait à ses charités. Quelle profession valait celle-là, pour son constant altruisme, son obscur et entier dévouement?

Sans rien dire, ils suivaient la vieille. Ils contournèrent les grilles du jardin des roses, pénétrèrent sur la petite place qui sépare la cathédrale de la rivière. Des constructions centenaires bordaient l'aire étroite : murs noirs et mornes, tout blasonnés d'écussons sculptés. C'étaient les restes du couvent et de l'hospice

jadis fondés par Sainte-Élisabeth, et qui longtemps avaient servi de siège au Grand-Bailliage de l'Ordre Teutonique. Ils n'enfermaient plus que la solitude et la ruine. Il semblait, en pénétrant là, qu'on respirât l'air moisi, l'ombre d'une cave. Une échoppe s'adossait à la sombre infirmerie, dont le pignon à gradins dentelait le ciel. Marthe, en avançant dans cette nécropole, baissait les épaules, comme si elle y eut senti peser la misère et la mort. Un râle continu montait de la porte entr'ouverte.

Quand elle eut franchi le seuil, d'abord elle ne distingua rien. Il n'entrait presque aucun jour à travers la taie des carreaux et le vantail qu'en hâte la vieille avait repoussé, comme si elle avait craint que quelqu'un d'invisible, derrière eux, ne se glissât. Marthe posa d'abord son fardeau dans le moïse de bois vermoulu contre lequel elle avait buté. L'enfant réveillé promena un regard étonné, puis, bavant, se mit à sucer son hochet de bois. La plainte s'élevait toujours, essoufflée et rauque, du grabat que maintenant Marthe distinguait et sur lequel Otto était penché. Au fond de la pièce, un bougeoir de cuivre luisait, accrochant un reflet, sur le manteau de la haute cheminée où pendait, au bout d'une immense crémaillère, une toute petite marmite noire, sur un feu de tourbe. Lourdement le silence pesa, coupé par le halètement régulier de la pauvre poitrine. Otto se releva, en secouant la tête. Il tenait le poignet amaigri, palpait le pouls, sa montre en main. Marthe considéra avec pitié la pâle face renversée sur le coussin, les yeux hagards, d'un feu de fièvre.

La voix de l'aïeule gémit, chevrotante :

— Eh bien ! herr doctor ?...

Mais, bourrue et rude, celle d'Otto la réconfortait. Le temps de retourner chez lui, et il redescendait... Avec une potion calmante, qui ferait merveille... Sa femme, en attendant, resterait là, pour surveiller la mère et le petit... Et le lait, est-ce qu'il y en avait encore ?... Non ? Il allait en rapporter.

— Tu entends, Marthe, je reviens.

Il lui lança un coup d'œil complice... Qu'ils adoucissent au moins cette fin douloureuse, qu'ils assistassent cette pauvreté, ce désespoir !

— Va, je t'attends, asquiesça-t-elle.

Elle connaissait la triste destinée de ces femmes. La mère Krautzheim, sans un sou, était à la charge de la charité publique, seule au monde avec sa petite-fille. Celle-ci, une orphe-

line, ouvrière d'une faïencerie, avait été séduite et abandonnée par un garçon de Cassel... la mère allait mourir, d'une péritonite... Et il ne resterait que la vieille, et le tout petit... Marthe agita, au-dessus du moïse, la médaille qui pendait à son bracelet d'or. Alors, remuant ses petites jambes dans le maillot qui tressautait, le poupon se mit à baver plus fort : il riait aux anges. Son « rrr-rrr » alternait avec le souffle bas de l'agonisante... Muette, la grand'mère, affalée devant l'âtre, regardait fumer la tourbe, d'un œil vide.

Quand Otto fut de retour au bout de trois quarts d'heure, avec la bouteille de lait et la fiole, la malade s'agitait, toute en sueur. Les vomissemens l'avaient reprise... Elle but, inconsciente, la potion endormante, se rabattit prostrée, comme déjà morte. Doucement le docteur glissait dans la main de la vieille un peu d'argent; puis, avec une hâte déguisée, tous deux lentement sortaient, s'éloignaient...

Le jour leur parut une délivrance.

— Pauvres gens, dit Marthe.

Et plus violemment encore qu'elle n'avait fait jusque-là, elle serra de nouveau contre son cœur le bras de son mari. Elle éprouvait le besoin de s'étayer contre sa force. Elle eût voulu aussi l'étreindre, de toute sa tendresse. Elle soupira :

— Comme tu es bon!

Sur le parvis de Sainte-Élisabeth, de jolies filles passaient, en chantonnant, blondes et grasses, avec leur petit bonnet de velours noir et leurs amples jupons courts. Leurs mollets gonflaient les bas blancs; leurs pieds frétillaient, dans les souliers à boucles. Ce soir, comme on danserait!... Ardemment, gravement, Marthe songeait au souffle brûlant qui allait s'éteindre, sur le grabat, et au souffle frais, qui s'élevait, dans le berceau... Elle épousait d'un pas souple la lente marche d'Otto; elle respirait, de tout son être, la douceur du soir printanier, la claire beauté du soir de Pâques, cette heure où elle venait de toucher le fond de la souffrance humaine, et où elle reprenait pied, sur le fond divin de l'amour.

III

Les heures, les jours, les mois passaient, nouant plus court entre eux le lien des goûts et des habitudes. A présent Marthe

était tout à fait accoutumée, une vraie dame hessoise. On ne la remarquait plus, dans les rues de Marbourg, où la première année son pas alerte et sa robe française attiraient les regards. Mme la femme du recteur et Mme la femme de l'Universitadts Musik Direcktor saluaient, comme une des leurs, Mme la femme du Privatdocent Otto Rudheimer ; elle avait renoncé aux teintes claires, adopté la soie marron qui allait à la couleur de ses cheveux et de ses yeux. Elle portait, comme Mme Rudheimer, une chaîne d'or en sautoir et une broche au cou : un gros médaillon d'émail et d'améthyste. On y voyait, en l'ouvrant, une petite photographie d'Otto placée dans l'un des cadres, et, dans l'autre, une boucle rousse, nouée d'un ruban bleu. Elle la devait à l'amitié de sa belle-mère...

Comme elle s'était rompue à toutes les formes de l'existence matérielle, — pour certaines, ce n'avait pas été sans peine : que de nuits sans sommeil par exemple, dans le lit étroit aux matelas en galette, aux serviettes en guise de draps, à l'édredon en place de couvertures ! — elle s'était adaptée à toutes les nuances de l'existence morale... Le milieu, petit à petit, l'imprégnait, cette atmosphère de labeur austère et de simplicité familiale, la gravité luthérienne. Elle avait acquis plus de sérieux et de réflexion, devenue sévère aux autres depuis qu'elle l'était pour elle-même... Elle jugeait des choses de France, et des petits événemens de famille, dont les lettres de sa mère et de ses frères lui apportaient régulièrement l'écho, avec un recul et une élévation qui la faisaient plus exigeante. Elle ne regrettait rien du passé. Son existence était désormais attachée à celle d'Otto, comme le lierre à l'arbre.

Elle aimait, autant que si elle y fût née, sa maison, Marbourg et la Hesse. Elle s'intéressait à l'histoire locale, à la formation et au développement de sa patrie nouvelle, la petite Thuringe et la grande Allemagne. Elle ne voyait pas plus loin que l'heure présente. L'avenir n'était-il pas contenu, tout entier, dans leur affection ? Et tout ce qui n'était pas sa vie intérieure, en quoi cela pouvait-il la toucher, et l'atteindre ? Chaque soleil qui se levait lui semblait un nouveau siècle ; la veille recommençait, chaque matin. Demain, c'était encore hier...

L'été vint, l'Université ferma ses portes. Et comme Mme Rudheimer se plaignait depuis quelque temps d'une grandissante anémie, Otto jugea qu'une cure d'eaux salées lui serait bonne.

Que dirait Marthe si l'on allait installer les vieux à Nauheim, au pied du Taunus? Ensuite, on pourrait, par la ligne Mayn-Weser, gagner Francfort, d'où l'on remonterait le Rhin, jusqu'à Bâle. Et de là, on partirait pour l'Italie... A moins que de Strasbourg, on ne préférât se diriger sur Paris et Amiens?...

Ils étaient en train de prendre leur café au lait avec des tartines de miel, sur le balcon de la salle à manger, lorsque, tout en bourrant sa première pipe, Otto fit cette proposition. Marthe battit des mains, et sans hésiter :

— L'Italie! l'Italie!

L'idée d'avoir son cher Otto plus à elle encore, à travers l'émerveillement d'un tel voyage, l'enivrait. Sans doute elle était heureuse de l'existence ainsi établie, elle partageait son mari, sans jalousie, avec ses beaux-parens. Mais ces heures où le monde était en tiers, ce n'était que l'enveloppe de son bonheur; et son bonheur, c'était celles qu'ils passaient, seule à seul. Otto alors s'animait. Sous le masque des apparences et de la profession, un jeune visage, toujours prêt à sourire et à rire, était caché. Ce n'était plus le même homme, mais un grand enfant, amoureux et gamin, dont la vivacité rendait plus séduisante encore, au contraste, la tendresse réservée.

Il aspira, puissamment, la fumée bleue, l'éparpilla, en lente bouffée :

— L'Italie!

A ses yeux de Germain, trempé aux durs climats, ce fut l'éternel mirage : les plaines dorées, la volupté du ciel, les villes de poésie et d'art... Tout cela, le découvrir ensemble, quelle joie!

— Quand part-on, s'écria-t-elle. Demain? Tout de suite?

— Là! Là! le temps que je finisse ma pipe!

Elle s'était levée, avait couru à la grande armoire du couloir. Quelles robes choisirait-elle? Celle-ci... celle-ci encore! Elle soulevait des jupes de mousseline et de dentelles blanches...

— Tiens! celle-là, c'est celle que je portais le fameux jour, à l'Exposition... quand nous avons fixé la date de notre mariage... tu te rappelles?

— Chère! chère!...

— Je ne l'ai jamais remise... Deux ans déjà!

Elle renversa la tête, Otto était derrière elle. Elle sentait à sa taille peser les mains aimées, et à son cou un souffle chaud

courir, dans les cheveux follets de sa nuque. Il baisait, à petits coups, la peau ambrée, au-dessous de l'oreille...

— Finis! Tu me chatouilles...

Elle lui rendit, en un seul, tous ses baisers; et un bras passé autour de son cou, elle appuya sa tête sur son épaule.

— Écoute, on partira au contraire sans malle... Pas de gros bagages, c'est encombrant... Chacun notre sac, et ta valise!... Rien que nos habits de voyage... Et le linge, on l'achètera en route... Qu'en dis-tu?...

Il rit, à l'idée de ce qu'une telle conception avait de primesautier, de peu bourgeois, et approuva, avec son sens pratique :

— C'est alors que nous serons libres et que nous pourrons tout voir!...

Une joie d'enfant transportait Marthe quand le train s'ébranla et que disparut la masse rouge de la gare. Il était convenu que d'abord on passerait huit jours à Nauheim, où Otto avait retenu des chambres, Park-Strasse. Mais à peine sa belle-mère avait-elle commencé le traitement, l'ivresse du voyage empêchait Marthe de tenir en place. Otto se fût volontiers attardé à la pêche, dans les trous poissonneux de l'Ousa... Elle lui en voulut de prendre un plaisir dont elle n'était pas, et de retarder, fût-ce de quelques heures, celui qu'ils devaient goûter ensemble. Elle avait hâte de fuir, et de l'emmener. Pour la première fois, elle sentait que, si complète qu'eût été jusque-là leur entente, trop d'élémens étrangers en faisaient partie; Otto, loin des siens et du cadre absorbant de sa vie, lui appartiendrait davantage...

Elle dit adieu, avec un soupir de soulagement, aux sources mousseuses jaillissant en pyramides de neige, au parc élégant et banal. Le joli décor de Nauheim, qu'elle eût aimé en d'autres temps, avec sa colline et son lac, lui parut plein de l'ennui des petites stations thermales, où l'on traîne dépaysement et maladie. M. et Mme Rudheimer, debout sur le quai du départ, et agitant leurs mouchoirs, furent soudain distans, effacés. Elle recomposait en vain leurs visages familiers, le vieux et touchant couple s'épaulant l'un à l'autre; elle ne ressentait, au fond de son cœur, d'autre émotion que celle de l'habitude prise, et qui, sans secousse, cessait. Marbourg, ses beaux-parens, cela ne faisait donc pas partie intégrante d'elle-même?... Elle quitta la portière et referma la vitre. Ils étaient seuls. Otto achevait

de ranger, dans le filet, les parapluies et les cannes ferrées.

— Assieds-toi là, dit-elle.

Ils se blottirent dans un coin. Le paysage défilait, comme s'il eût été soulevé, balayé au vent rapide de leur course. Et c'était une sensation délicieuse que de se sentir immobiles, au cœur même de la vitesse qui, loin de tous, les emportait, vers un autre univers. Elle leva les yeux; son mari resserra son bras autour de sa taille. Son univers, il était là, elle l'étreignait!...

— Sais-tu, Otto, que nous partons pour notre voyage de noces?

A l'inverse des coutumes, elle avait préféré, dès le lendemain du mariage célébré à Amiens, gagner Marbourg, à petites étapes; Strasbourg, Francfort... Le troisième jour, elle pénétrait dans sa petite maison de la Burgerstrasse, que depuis elle n'avait pas quittée... Il serait temps de voyager plus tard, quand elle serait tout à fait façonnée à sa vie nouvelle... Il n'y avait pas de rêve qui valût l'apprentissage d'une douce réalité. Le voyage de noces, c'était bon, pensait-elle, pour ceux qui ne portent pas en eux la poésie, et qui la vont chercher bien loin, quand elle est là, sous la main, dans l'humilité des choses quotidiennes... A présent qu'ils se connaissaient au point de n'avoir plus rien de celé l'un à l'autre, et de se comprendre tout entiers d'un regard, ne jouiraient-ils pas mieux cent fois de ces heures de distraction et de renouvellement?... Tout serait bénéfice à leurs esprits, habitués à penser de même.

Aimantés par l'attrait du nouveau, la magie italienne, ils décidaient de remettre aux vacances de 1870 l'excursion des bords du Rhin, filaient d'une traite jusqu'à Bâle, et de Bâle à Lucerne où la diligence, au débarquer de Fluelen, leur parut, après chemin de fer et bateau, un saut charmant dans le passé. Ils s'élevaient petit à petit, à longues heures, vers la passe du Saint-Gothard; la route sinuait, abrupte, dans les gorges étroites au fond desquelles bouillonnait la Reuss. On voyait au fond du gouffre son eau bleue cascader, l'écume courir, sur la roche. Des pans de neige éternelle éblouissaient, suspendus aux parois à pic. Plus bas, des champs d'un jaune sale s'écroulaient, amas récent d'une avalanche... Quand leurs regards se levaient, la montagne surplombait leur petitesse de sa formidable masse blanche, de son chaos de glaces et de granit, escaladant à perte

de vue l'azur. Et quand leurs regards se baissaient, c'était pour mesurer l'abîme. Ils se rapprochaient avec une peur instinctive, sentaient leur faiblesse, en face des élémens. Comme la vie humaine était peu de chose, et comme elle avait de prix! Ils sortirent avec soulagement de la terrible route en lacets, respirèrent en atteignant Faido, où l'Italie commence. Le Tessin, et ses rochers énormes à travers les vieux châtaigniers, leur sembla doux comme une églogue. La vallée s'élargit et s'abaissa. Ils entraient dans la terre promise.

Ce fut dès lors un émerveillement. Tout les amusait, le pittoresque de la rue et des costumes, la cuisine des *trattorie*, la belle humeur et la volubilité du langage. Ils passaient de longues heures dans les musées des villes, découvraient avec le même battement de cœur les chefs-d'œuvre chers à leur pensée. Ceux où revivaient, avec le plus d'intensité, des visages humains, touchaient Marthe. Otto préférait les tableaux de cérémonies, de mœurs, d'histoire; il en expliquait, avec érudition, les détails. Ils erraient à travers les salles, selon leur fantaisie, et sans guides. Dehors, c'était encore, à chaque coin de rue, l'évocation saisissante d'autrefois. Les vieux palais semblables à des forteresses, les églises pleines de statues et de fresques prolongeaient l'hallucination. Mais par-dessus tout, ils aimaient la douceur de la campagne, cette mollesse et cette grandeur de lignes qui donnent aux horizons italiens leur caractère unique de grâce et de beauté sensuelles...

Ils connurent Venise dans l'enthousiasme de sa libération récente, Florence orgueilleuse de son éclat de capitale, Bologne et Rome encore endormies sous le règne papal, mais frémissantes du réveil unitaire. Otto prit plaisir à rencontrer, un peu partout, les personnes marquantes que, grâce aux relations de Marthe et aux siennes, il pouvait joindre. Il s'intéressait, passionnément, à ce grand mouvement des nationalités qui soulevait l'Italie, comme, de l'autre côté des monts, tous les cerveaux allemands...

— Tu comprends! disait-il à Marthe, lorsqu'ils avaient causé, à l'hôtel, ou chez lui, avec quelque professeur d'Université ou quelque médecin... Au-dessus de la ville natale, qui est la vraie patrie, il y a une patrie morale, une espèce d'entité vivante; elle groupe, en un même faisceau, tous les êtres qui parlent la même langue et qui ont le même idéal... leur agglomération

est fatale; les contingences de la politique ont beau la retarder, il faut un jour qu'elle se réalise. Tu t'étonnes souvent qu'un Hessois, qu'un Poméranien, qu'un Saxon ou qu'un Bavarois puissent s'entendre, parce qu'ils ont autant de nationalités diverses? Mais c'est comme si tu t'étonnais que la Picardie, la Bretagne, l'Anjou, la Gascogne, la Provence aient fait la France!... C'est maintenant au tour de l'Italie et de l'Allemagne.

Elle écartait ces rêveries, non qu'elle n'en reconnût la justesse, mais, toute à la griserie de la minute présente, elle eût préféré jouir de la seule exaltation d'eux-mêmes; elle bornait son bonheur à l'amour sans cesse renaissant du fond de leur être, au merveilleux décor où ils se promenaient, dans la lumière. Et puis, cette intrusion du monde n'allait pas sans un formidable cortège de convulsions et de guerres; ces horizons ouvraient sur une histoire tragique... Que de luttes, que de sang et de larmes! Quel formidable effort pour que le moindre changement se réalisât!... Elle eût voulu que le temps autour d'eux suspendît son vol; qu'après avoir vécu ces heures de plénitude, dans le pays du soleil, ils pussent continuer, rentrés à Marbourg, à vivre dans l'ignorance et l'oubli leur chère petite vie de solitude et de retraite; un soleil égal enveloppait, jusqu'au déclin, la sérénité de leur tendresse...

Quand ils montèrent à Turin dans le wagon qui les ramenait vers le col du Simplon, un soir d'une incroyable splendeur flottait sur la plaine lombarde. Marthe, sans raison, était triste. Sa mélancolie s'augmentait de tout le contentement d'Otto. Il se frottait les mains avec continuité... Elle le contemplait, surprise qu'il ne partageât point, comme d'ordinaire, le même sentiment qu'elle... Elle ne pouvait lui en vouloir. La joie de son mari n'était-elle pas faite du légitime plaisir de retrouver les siens, la maison de leur amour?... Sa sécurité ne venait-elle pas de la confiance et du réconfort qu'il trouvait en cet amour?... Et pourtant, elle lui reprochait, tout bas, de ne pas accorder l'aumône d'un regret à ces deux mois qui s'achevaient, à la période la plus heureuse de leur vie, désormais derrière eux, évanouie, close... Sans doute, ils connaîtraient d'autres heures, aussi émouvantes. En retrouveraient-ils d'une pénétration si complète, d'une solitude si douce?...

— Ne te frotte donc pas les mains ainsi! dit-elle. Cela m'agace.

Il la regarda, surpris. Presque jamais il ne l'avait vue nerveuse. Qu'avait-elle? Elle le lui dit. Mais il n'y avait pas là de quoi s'attrister ; il eut un gros rire, et se frotta les mains de plus belle. Alors elle remarqua, pour la première fois, qu'il les avait lourdes, avec des ongles carrés, et, sur la droite, un bouquet de poils roux, au-dessus d'une large lentille.

Septembre finissait quand ils rentrèrent dans leur appartement de Burgerstrasse. Il luisait, ciré à neuf, avec une bonne odeur de propreté. Des dahlias et des roses, les dernières, fleurissaient dans la potiche de Delft, sur la table de la salle à manger. L'existence reprit, égale. Des lettres pressantes d'Amiens appelèrent en vain Marthe ; ce serait pour l'an prochain!... Elle jouissait, après la fatigue du voyage, l'énervement tombé, du calme de Marbourg; un automne chaud, dont les ciels avaient une légèreté printanière, baignait la petite ville. Et ce repos lumineux était doux, infiniment... Elle était heureuse, évoquait seulement plus volontiers, entre eux, la mignonne frimousse du petit Hermann, qui sans doute, un jour prochain, s'annoncerait...

M. et Mme Rudheimer montraient, à heures régulières, leurs personnes méthodiques. L'affection de Marthe ne pouvait s'empêcher de trouver à leurs gestes, toujours mesurés, et à leurs visages que la vieillesse et l'austérité durcissaient, quelque chose de mécanique et d'immobile qui faisait penser à des automates, plutôt qu'à des êtres de chair et d'os. Elle les aimait bien pourtant, à cause d'Otto. Comme la vieille Frida, en revanche, était vivante, malgré la cinquantaine qui faisait tout gris ses cheveux de chanvre, et glaçait l'eau bleue du regard!... Il redevenait humide quand elle souriait à Marthe ou à quelque plat fumant, bien cuisiné... Otto se réjouissait de reprendre bientôt ses cours, à la réouverture de l'Université. Il professerait cette année sur la pathogénie des maladies nerveuses, et consacrait plus de temps à la préparation de ses leçons... Marthe, sur sa prière, avait dû le laisser seul, plus d'une fois, pour rédiger ses notes ; il passait aussi une partie des matinées à la bibliothèque de l'Université.

Elle trompait son attente en allant visiter les malades pauvres, à qui elle portait des vêtemens chauds qu'elle tricotait en prévision de l'hiver, du bouillon, ou quelques pâtisseries. Ce n'étaient pas les misères qui manquaient!... Plus d'une dé-

tresse, comme celle de la vieille Krautzheim, la requérait. Elle n'aimait plus retourner sur la place du Grand-Bailliage, depuis que grand-mère et petite-fille étaient mortes... Parfois elle allait voir le bambin, à l'hospice où on l'avait recueilli. Les besognes les plus rudes de la charité ne la rebutaient pas. Elle songeait souvent que, sans mari et sans enfant, elle eût aimé comme sainte Élisabeth se dévouer à la douleur des autres...

Sainte-Élisabeth!... L'admirable église, de plus en plus, l'invitait aux méditations... Fréquemment, partie pour la chapelle catholique, il arrivait que ses pas la portassent au parvis de la cathédrale. Elle ne se rassasiait pas d'admirer, jusqu'à la première galerie, la masse des tours carrées, flanquées de piliers et de tourelles, d'où jaillissaient les hautes pyramides octogones, effilées en flèches; entre ces prodigieux jets de pierre qu'avait élancés vers le ciel l'ardeur de la foi médiévale, s'espaçait le portail, ciselé, fouillé avec toute l'ingénuité, toute la richesse, toute l'élégance de l'art gothique. Marthe comparait aux plus belles sculptures d'Amiens, la Vierge du tympan tenant dans ses bras l'enfant divin, et de ses pieds écrasant les péchés et les vices. Une treille chargée de fruits, un rosier chargé de fleurs et d'oiseaux, naissent d'elle, se recourbent autour des anges agenouillés...

Marthe, rêveuse, songeait au profond symbole : cette femme, au sourire si pur, portant un Jésus bouclé, n'était-ce point la maternité souveraine, à qui la nature entière rend hommage? Insensiblement la qualité de son amour pour Otto se modifiait; aussi ardent, il devenait plus grave. Elle concevait qu'il n'était pas à lui-même sa propre fin, et qu'il avait un but, immortel. L'enfant, prolongement d'eux-mêmes! L'enfant où se réincarneraient leurs vies; l'enfant de leur amour et de leurs espérances... Elle ne se demandait pas si elle aimait moins Otto, il lui semblait qu'elle l'aimait mieux.

Elle entrait alors dans la haute nef. De la triple voussure aux deux rangs de colonnes une paix froide tombait, la tristesse d'un temple désaffecté. Le chœur seul, avec ses vitraux anciens et le rétable du maître-autel, donnait l'impression vivante d'autrefois, gardait, à peu près intacte, l'âme des siècles passés, alors que fumait l'encens, et que l'harmonie des voix se mêlait à la chanson des orgues... Marthe, assise sur une chaise, derrière un pilier, se croyait revenue aux heures de son enfance,

aux longues attentes du catéchisme et de la confession, dans un des bas-côtés de la cathédrale d'Amiens... Qui lui eût dit alors qu'elle vivrait le meilleur de sa vie dans une ville étrangère, où elle s'accoutumerait au point que l'étranger pour elle, maintenant, c'était le pays où elle était née, et d'où tant d'événemens la séparaient, tant de façons de sentir, tant de lieues ? Quand elle passait, devant les autels abandonnés du transept, au-dessus desquels de curieuses peintures retraçaient l'histoire de la sainte, ou quand elle levait les yeux vers les fenêtres latérales, elle ne pouvait réprimer un serrement de cœur; la rougeur d'une humiliation lui montait aux joues... C'étaient des Français qui avaient mutilé ces autels, fracassé, aux arcs ogivaux, les gemmes des verrières. Les soldats de Louis XIV avaient établi là, pendant la guerre de Trente ans, un magasin à fourrages. Plus tard, les intendans de Jérôme, roi de Westphalie, avaient arraché de la sacristie la châsse plaquée d'argent massif et fait sauter, de leur sertissure, cent dix-sept pierres précieuses... C'était le temps où grand-père Ellangé, jeune sous-lieutenant frais sorti des pages, tenait garnison à Marbourg, faisait en conquérant sonner ses éperons sur les mêmes pavés qu'elle foulait aujourd'hui... Laquelle de ces maisons l'avait hébergé?... Dire qu'un des siens avait comme elle ici été jeune, qu'il y avait été victorieux, aimé, haï peut-être? Retours étranges de la destinée!... Tournant mystérieux de la vie...

C'étaient les seules minutes où elle pensait aux prédictions de son père, la guerre un jour fatale, entre la France et la Prusse... La Prusse! elle ne se doutait seulement point qu'elle existât, dans ce coin perdu qui était Hesse, et Marbourg avant tout... C'était de l'Allemagne qu'elle entendait toujours parler entre eux étudians comme professeurs, de la grande, une et sainte Allemagne, et non de la Prusse, dont on n'aimait pas beaucoup dans le pays la tutelle forcée, l'esprit dur et dominateur. La guerre !... Non ! Cauchemar imbécile... Sa sentimentalité de jeune femme, qui jamais jusque-là ne s'était émue, sinon d'orgueil, au souvenir des exploits passés du commandant et des exploits présens et futurs du frère aîné, se révoltait à l'idée seule d'un conflit possible entre ses deux patries. Elle ne voyait jadis qu'un aspect, côté France et côté gloire. Elle voyait à présent l'autre face de la médaille, côté Allemagne et côté horreur. Mais ce n'était, dans son esprit, que des traits fulgu-

rans aussitôt évanouis, semblables à ces éclairs de chaleur qui traversent un beau ciel... Elle se rejetait, avec d'autant plus de violence dans la tranquillité quotidienne.

Elle eut cependant, un soir où son mari n'était pas rentré de ses visites, une pénible alerte. Une missive aux larges timbres bleus et à l'adresse de Herr Reserv-Stabs-Arzt Otto Rudheimer, arriva de Cassel avant le dîner. Elle la posa sur sa serviette avec une peur méfiante. Que lui voulait-on?...

— Rien, affirma-t-il... Tranquillise-toi. Ce n'est pas encore cette fois que tu devras graisser pour de bon mes bottes!... Non, non, rien, quelque exercice...

Il exagérait son ton de plaisanterie, un peu pâle pourtant à l'image brusquement surgie de la Nation en armes, cette nation prussienne dont il subissait plus qu'il ne les chérissait, les lois... Que lui, homme de pensée et de science, et de paisible travail, lui dont tous les efforts s'acharnaient à disputer toujours un peu plus de vies humaines à la mort, pût être contraint soudain à cette nécessité affreuse, la guerre, la guerre meurtrière, et qu'il dût considérer cela comme un devoir supérieur, c'était terrible! Il répugnait, par goût, à l'âpre politique prussienne, et première victime de la belliqueuse ambition de Berlin, il se considérait, comme beaucoup de Hessois du Nord, bien plus en sympathie avec ses frères d'Outre-Rhin, ceux de la Hesse-Darmstadt, dont le grand-duc faisait cause commune avec les souverains des autres États du Sud...

Il déchira vivement l'enveloppe.

— Oui, c'est ce que je disais... Les troupes de Cassel exécutent une manœuvre d'automne... On en profite pour faire une application du service de santé tout entier, avec sa réserve, comme en temps de guerre. Soins sur le champ de bataille, évacuation sur les hôpitaux de campagne, etc. Il ne faut pas me plaindre. C'est la première fois, depuis l'annexion, que je suis convoqué... Il va falloir, tout de même, passer l'inspection de mon uniforme.

Elle dîna sans appétit, chagrinée par l'imprévu de la séparation. Pourtant, devant la bonne humeur d'Otto, sa mauvaise impression se dissipait. Et elle s'amusa même, comme une enfant, à sortir, de la malle de camphrier qu'on descendit le lendemain, de la chambre de débarras, les effets militaires, avec la casquette et la courte épée. Elle exigea qu'il s'en revêtit sur-

le-champ, battit des mains ; sous l'accoutrement, bien que les boutons fussent ternis et le drap fripé, il avait vraiment une allure martiale !

Il en rit le premier, en frisant son épaisse moustache rousse.

— Sais-tu, dit-il, que nous autres Hessois, descendans des Cattes, nous sommes les vrais héros germains ? Ce sont les guerriers cattes qui ont anéanti, entre l'Ems et la Lippe, les légions de Varus. Tacite ne tarit pas d'éloges sur notre compte. Il est vrai que Tacite, au dire de certains, n'aurait jamais écrit que la *Vie d'Agricola* et que ses fameux commentaires seraient un manuscrit apocryphe, tout entier fabriqué au XIVe siècle par le Pogge. Il est difficile de se fier à l'Histoire !...

Sa gaîté revenue, Marthe mettait en état, elle-même, l'uniforme conjugal. La convocation, d'abord redoutée, finit en partie de plaisir... Elle accompagnait, avec Frida, M. le médecin-major de réserve jusqu'à Cassel, et tandis qu'Otto s'exerçait à ses fonctions éventuelles, elle visitait, en compagnie de Mlle Lehmann, l'ex-capitale de la Hesse électorale et du royaume de Westphalie. Le musée, l'Auegarten avec son orangerie, ses pièces d'eau et ses boulingrins, la rue Royale aussi brillante que la rue de la Paix, tout leur eût paru magnifique, si les étonnans jardins de Wilhemshöhe n'avaient, dans la splendeur finissante d'octobre, révélé à leur admiration l'un des extraordinaires lieux du monde. Au-dessus du palais banal, ancienne résidence d'été de l'électeur, s'érigeait le prodigieux parc, mêlant à l'escarpement de la montagne et à la sauvagerie géante de la forêt vierge, l'ordonnance d'un Versailles pompeux et rococo. A travers la profondeur des noirs massifs, elles virent s'ouvrir la grotte de Polyphème et tomber la cascade d'Enfer ; çà et là luisaient comme des miroirs verdis, les bassins immenses ; le plus haut jet d'eau de l'Europe jaillissait du Grand Lac. Marthe traîna, de la nouvelle cascade au Temple de Mercure, et du Temple au château des Géants, Frida congestionnée. Elle n'eut de répit que lorsqu'elles s'arrêtèrent, rompues, auprès de l'Hercule Farnèse qui couronne le château, d'une si formidable masse que dans la seule rondeur de la cuisse, ainsi qu'en un belvédère étrange, huit à neuf personnes peuvent grimper, et se tenir...

— Je ne regrette pas ma fatigue, disait Frida, dans le train qui les ramenait tous trois à Marbourg. Avouez que rien ne surpasse cela, Potsdam, ni Versailles même, et que Frédéric ni

Louis, pour grands qu'ils aient été, n'ont pas fait mieux que notre petit landgrave Charles?...

Otto et Marthe l'approuvèrent, avec une patriotique fierté. Tunique, épée et casquette, le soir même, avaient réintégré la malle de camphrier. Et de cet épisode, il ne resta en définitive, dans le souvenir de Marthe, qu'une sensation heureuse. Elle ne quitta presque plus la maison. Les jours s'abrégeaient, la lampe s'allumait plus tôt, l'hiver insensiblement était venu.

Ce furent les bonnes et longues soirées autour du poêle, les lectures reprises, et, surtout, le piano rouvert... Ce que Marthe trouvait exquis, dans le caractère d'Otto, c'était cette aptitude aux joies sentimentales et spirituelles, à l'infini du rêve. Il y avait deux hommes en lui, et en cela comme il était bien de sa race! Un rêveur d'une part, grand écouteur de musique et grand faiseur de théories, et de l'autre un positif, un homme d'action... Elle s'étonnait toujours que ce fût le même, celui qu'elle voyait, dans le détail de ses actes, si précis, si appliqué, si méticuleux, et celui que du coin de l'œil elle guettait, quand, assise devant le clavier où s'ouvrait un cahier de Mendelssohn ou quelque partition de Wagner, elle laissait voltiger ses doigts, au gré vertigineux du rythme, sur les touches vivantes... Comme elle le ressentait alors, le génie profond de l'Allemagne! Quelle autre nation, mieux que celle-ci, avait tiré, de la lyre humaine, des accents plus divins? La douce, la puissante, l'enivrante musique, ce baume et ce philtre, c'était ici sa vraie patrie. Les plus grands évocateurs d'infini, n'étaient-ce pas Beethoven et Mozart?... Et de quel élan ne se sentait-elle pas jetée vers Otto, lorsqu'elle l'apercevait, au coin du piano, le front incliné sous la lampe, les yeux clos, écoutant chanter en lui l'âme natale et l'hymne universel! Ils ruisselaient d'elle, comme d'une source. Minute de fusion suprême, d'essor immatériel, en plein ciel. Tous deux s'envolaient, du même coup d'aile.

Jamais encore, depuis qu'ils passaient leurs soirs à ce délice, ils ne s'étaient sentis plus amis, même aux premiers jours de leur possession physique. Cet hiver-là, dans l'intimité de ces heures où ils n'avaient pas besoin de parler pour s'entendre, leur communion fut si absolue et si forte que Marthe, d'ordinaire plutôt renfermée, se découvrit un besoin d'expansion, de confidences. Elle se surprenait à chanter, au milieu de quelque

ouvrage domestique. Elle harcelait Frida de taquineries affectueuses; elle écrivit à Amiens de longues et amusantes lettres, où son bonheur se reflétait, tout le long des pages... Elle ne s'aperçut qu'il y avait eu un mois de décembre et de janvier, de la brume et de la neige, que quand février mit aux carreaux un frissonnant soleil, et que les giboulées de mars fouettèrent l'azur...

Le printemps s'affirma. Et bien que ce fût le second qu'elle voyait à Marbourg, il s'annonçait si beau qu'il lui sembla le voir naître, dans son cœur, pour la première fois. Pâques ramena sa traditionnelle fête, ses cloches et ses œufs peints, et, dans les verres de cristal gravé, l'or clair des vins du Rhin. M. Rudheimer avait porté, à nouveau, le toast où il exprimait, discrètement, l'espoir de tous. On l'avait écouté avec une attention un peu malicieuse, une complicité attendrie, la santé de Marthe, depuis quelques jours, ayant donné l'éveil. Ce fut trois semaines après, un matin, en se levant, que Marthe, pâlie et changée, porta la main à son flanc.

— Otto!... Otto! cria-t-elle.

Elle étendit les bras vers lui, en souriant, avec des yeux pleins de larmes. Il achevait de nouer, devant la glace, sa cravate noire. Il s'arrêta interdit, hésitant...

— C'est cela? murmura-t-il...

— Oui, écoute...

Elle lui prit la main, l'appuya sur la fine chemise. Mais pieusement il s'était agenouillé, collait au vêtement tiède son oreille attentive...

— Oui, dit-il, oui, c'est cela!

Leurs âmes s'exaltaient, dans un même sursaut d'orgueil. Et en même temps, une émotion si délicieuse et si nouvelle leur pénétrait le cœur, qu'ils se retenaient, afin de ne pas pleurer. Otto balbutia :

— Ma chère femme!

Il serrait contre sa forte poitrine le corps charmant, ainsi qu'un trésor sacré. L'un de ses bras soutenait la taille déjà lourde, l'autre la tête extasiée et ployante. Une larme de joie filtrait au coin des paupières de Marthe; elle mouilla les cils, et coula, sur le cerne nacré. Alors, sans mot dire, il baisa, l'un après l'autre, les yeux voilés. Ils palpitèrent sous ses lèvres; c'était quelque chose de doux, de tiède, de vivant; par eux il

baisait l'âme, toute la pensée et tout l'espoir du cher être, qui était sien... Dire que, bientôt, ils seraient trois!

Le temps dès lors coula, sans qu'ils s'en rendissent compte Avril, mai, juin ne furent qu'un bref enchantement. Pleines de la constante pensée, les heures duraient des minutes : il fallait couper, coudre, blanchir, ranger l'abondante layette. La maison entière tournait autour de cette petite vie future, à laquelle tout était d'avance soumis et réglé. Le pasteur, rajeuni dans sa longue redingote noire, montrait un visage invariablement jovial, et Mme Rudheimer retrouvait, au fond de ses tiroirs, toute une provision de dentelles et de hochets. Ils avaient servi à Otto, après avoir servi à son père... Ils serviraient encore au fils du fils d'Otto!

La veille du jour où Marthe devait se mettre en route pour Amiens, — car déjà c'était la fin de juin, et les Ellangé réclamaient leur fille, tandis qu'elle était valide encore et pouvait voyager sans imprudence, — Mme Rudheimer, aidée par la chambrière et le pasteur qui passait les robes, fit soigneusement les malles. Non! que Marthe ne se baissât pas! qu'elle ménageât ses forces!... Otto, bien que ses vacances ne commençassent qu'à la fin de juillet, avait résolu d'accompagner Marthe. Sans manquer à ses cours, un congé du vendredi au lundi devait lui permettre d'aller jusqu'à Amiens, et d'en revenir.. Ainsi il serait plus tranquille, malgré la présence de Frida Lehmann qui, elle aussi, était du voyage... — La dernière fois qu'elle verrait la France! Elle avait voulu profiter de l'occasion. Enfin l'heure du départ sonna. Marthe son chapeau sur la tête et son sac à la main sortait de sa chambre. Mme Rudheimer la retint :

— Regarde, Marthe! dit-elle.

Elle montra le lit nuptial, pimpant sous les rideaux de coton blanc où, le matin même, elle avait pris soin de nouer, de ses vieilles mains maladroites, un beau ruban vert de soie neuve, couleur d'espérance :

— Regarde! chère fille aimée! Quand tu seras revenue, le petit Hermann n'aura plus qu'à venir... Le lit est prêt... Il vous attend!

VICTOR MARGUERITTE.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LE HAUT COMMANDEMENT

M. le général Goiran, ministre de la Guerre, répondant au Sénat à une question de M. de Tréveneuc sur le commandement de l'armée et le rôle du généralissime, s'exprimait ainsi : « Il n'y a pas de généralissime, il n'y a qu'un vice-président du Conseil supérieur de la Guerre.... Le gouvernement doit conserver, en cas de guerre, la haute direction de l'ensemble des opérations ; son exécuteur est le ministre de la Guerre. Il y a des commandans de groupes d'armées ; à chaque commandant de groupes d'armées on donne une mission ; pour la remplir, il a toute liberté d'action. »

Ces paroles émurent profondément l'opinion publique et les deux Chambres, car partout l'on avait pris l'habitude d'attribuer au vice-président du Conseil supérieur de la guerre le titre de généralissime, avec l'idée que cet officier serait investi, en cas de guerre, du commandement de toutes les forces de notre armée de terre. Cette conception était erronée, et la réponse du général Goiran, cause fortuite de la chute du ministre Monis, était sinon opportune, du moins exacte, comme nous le verrons lorsque nous parlerons de l'organisation du haut commandement en France après la guerre de 1870. En réalité, le vice-président du Conseil supérieur de la Guerre était le commandant désigné du groupe principal de nos armées, c'est-à-dire du groupe du Nord-Est dans l'éventualité d'une guerre contre l'Allemagne.

Des polémiques nombreuses d'où la passion politique ne fut malheureusement pas exclue, s'élevèrent de tous côtés jusqu'au jour où le gouvernement prit le parti de régler enfin d'une façon précise, par deux décrets du 28 juillet 1911, la question du haut commandement. Cependant la publication de ces décrets ne mit pas fin aux discussions, car ils ne pouvaient donner satisfaction à toutes les intransigeances qui forment, en définitive, les deux extrêmes suivans.

Les uns, ennemis du gouvernement établi, voudraient qu'un chef militaire fût maître absolu en tout ce qui concerne l'organisation et l'emploi de la force armée, indépendamment de toute action gouvernementale. D'autres, qui n'ont que méfiance et suspicion à l'égard des chefs de l'armée, voudraient leur enlever presque tout pouvoir, jusqu'à la conduite des opérations militaires.

Avant de discuter très sommairement ces deux opinions opposées et irréductibles, il semble utile de bien définir les termes dont nous nous servirons.

Le *haut commandement* comprend l'ensemble des officiers généraux commandant des unités supérieures au corps d'armée, avec leurs états-majors propres, avec tous les organes spéciaux dont ils font partie ou qui sont soumis à leur autorité (Conseil supérieur de la Guerre, Comité d'état-major, École supérieure de Guerre, Centre des Hautes Études militaires) et enfin de l'état-major général de l'armée.

En cas de guerre, les forces françaises de l'armée de terre seraient réparties suivant les nécessités en armées et en groupes d'armées ayant chacun un théâtre d'opérations distinct. D'après le décret sur le service des armées en campagne, « le commandant de toutes les troupes réunies sur un même théâtre d'opérations est un général de division qui a le titre de *commandant en chef*. Il reçoit du président de la République une commission temporaire. » Le commandant d'une armée qui opère isolément prend aussi le titre de *commandant en chef*.

Ainsi, en cas de conflit avec l'Allemagne, nous aurions un groupe principal d'armées opérant sur notre frontière du Nord-Est et commandé par un officier général commandant en chef qui, jusqu'à ces derniers temps, était le vice-président du Conseil supérieur de la Guerre. Puis, sur d'autres théâtres d'opérations, nous aurions, soit des armées, soit des groupes d'armées secon-

daires commandés chacun par un commandant en chef désigné suivant les prévisions.

Chacun de ces commandans en chef aurait, ou du moins devrait avoir, le pouvoir de conduire en toute indépendance les opérations militaires dans la région qui lui est attribuée et avec les moyens d'action qui lui sont confiés. Le titre de généralissime ne pourrait s'appliquer qu'à l'officier général ayant la direction de toutes les armées, par suite le droit de modifier leur composition et leur répartition, de donner à chacun des directives particulières. Il n'y a pas à proprement parler de généralissime en France; c'est le gouvernement, c'est-à-dire son représentant militaire, le ministre de la Guerre qui, d'après le décret portant règlement sur le service des armées en campagne, arrête l'ordre de bataille, c'est-à-dire la formation des troupes en armées et groupes d'armées. Cette disposition déjà ancienne, mais peu connue du public, explique l'émotion qu'a pu causer à certains esprits la perspective de voir les opérations militaires d'*ensemble* dans la main du gouvernement, dont aucun membre peut-être ne sera militaire.

De là à vouloir, comme certains le prétendraient, ôter au gouvernement toute action sur la préparation et la conduite de la guerre, il y a loin; on arriverait ainsi à une absurdité; je m'excuse d'avoir à le montrer.

Il est certain d'abord que l'organisation de l'armée dépend non seulement de nécessités militaires, mais aussi de considérations sociales et financières dont l'État ne peut se désintéresser : l'élément militaire ne saurait avoir la prétention de constituer l'armée uniquement d'après ses vues personnelles.

Ensuite, avant d'utiliser cette armée organisée, il faudra la mobiliser, puis la concentrer. La mobilisation consiste à faire passer sur place tous les corps d'armée du pied de paix au pied de guerre; la concentration consiste à diriger tous les corps d'armée sur des points désignés d'avance, en les répartissant suivant les nécessités résultant de la situation diplomatique spéciale que seul le gouvernement peut prévoir et connaître. Prenons un exemple pour éclairer le débat. Dans la perspective d'une guerre contre l'Allemagne, le gouvernement seul peut savoir sur quelles alliances, sur quelles ententes il a le droit de compter, connaître quels sont ses adversaires. Dans la situation que nous crée l'incident d'Agadir, suivant les dispositions de

l'Espagne à notre égard, nous aurions à maintenir vers les Pyrénées une armée plus ou moins forte ou bien nous pourrions dégarnir notre frontière du Sud; en dehors du gouvernement, qui pourrait prendre une décision à cet égard? La neutralité de la Belgique, celle de la Suisse, sont-elles absolument assurées? Ces pays ont-ils pris des dispositions suffisantes pour faire respecter leur neutralité par nos ennemis? L'armée anglaise viendra-t-elle nous prêter son concours, où et à quel moment? A quelle époque l'armée russe sera-t-elle prête? L'Italie marchera-t-elle immédiatement contre nous? A chaque situation créée par notre diplomatie répondra une répartition de forces adéquates.

On ne saurait donc prétendre que le gouvernement puisse laisser à un officier général seul le soin d'établir le plan de concentration. En revanche, du plan de concentration, c'est-à-dire de la manière dont les troupes sont groupées en armées, dépend fatalement aujourd'hui la conduite des premières opérations, car, aussitôt la concentration des troupes opérée, ce qui sera l'affaire de quelques jours seulement, les hostilités commenceront avec la plus grande vigueur. Il n'en était pas de même autrefois: les préliminaires d'une campagne se prolongeaient fort longtemps en raison de la lenteur de marche des armées; le commandant en chef, arrivé sur son théâtre d'opérations particulier, avait toujours le temps de modifier les dispositions de ses troupes; il était certes plus maître qu'aujourd'hui de la conduite initiale de la guerre. Cette considération nous amène à cette conclusion que, maintenant plus que jadis, il est essentiel que le gouvernement, maître en quelque sorte du mode de concentration des troupes, soit parfaitement éclairé par les chefs qui doivent prendre le commandement des armées. Cette entente est une nécessité, pour ainsi dire moderne. On parle toujours, par exemple, de la supériorité de l'offensive. Comment le général commandant en chef du groupe principal de nos forces pourrait-il prendre l'offensive, si la concentration de l'armée française est plus lente que celle de l'adversaire? Comment le pourrait-il encore, si, contrairement au principe stratégique de l'économie des forces, on a donné trop d'importance aux armées destinées à la garde de nos côtes et de nos frontières secondaires, affaiblissant de la sorte la force du groupe du Nord-Est?

Jusqu'ici, je n'ai considéré que l'armée de terre, mais, en réalité, nos deux armées de terre et de mer doivent coopérer à une action d'ensemble, et leurs opérations doivent être coordonnées en vue d'un but commun, non seulement après la déclaration de la guerre, mais même dans la période de préparation. Je vais essayer de le faire comprendre.

En ce moment, il est question de compenser le défaut de notre natalité par l'organisation de la conscription en Algérie et la formation de réserves de troupes noires, avec l'intention, en cas de guerre, de ramener en France, d'une part, une fraction de notre 19e corps d'armée, d'autre part, des unités composées de troupes arabes et de troupes noires. Ce projet n'est réalisable que si nous avons la liberté de la Méditerranée pendant un temps suffisant, et ceci ne peut avoir lieu que si toute notre flotte de combat est concentrée dans cette mer et domine les flottes réunies de l'Autriche et de l'Italie.

Or, dans les discussions qui se produisent depuis quelque temps sur l'emploi de nos forces navales, les uns, comme M. de Lanessan (Projet de résolution déposé le 22 juin dernier), veulent fractionner notre flotte en deux parties, l'une dans la Méditerranée, l'autre dans l'Océan; d'autres la voudraient entièrement concentrée dans l'Océan ou la Manche. Si l'une de ces deux solutions était adoptée, il serait inutile de compter sur notre 19e corps d'armée, sur nos forces algériennes et sur nos troupes noires pour la campagne de France ; il serait donc tout à fait inutile de dépenser les sommes énormes que coûteront la conscription en Algérie et le recrutement d'une armée noire. On voit donc que, dès le temps de paix, l'organisation de notre armée de terre et qu'aux premiers momens de la guerre la conduite des opérations initiales dépendent étroitement de la répartition et de l'utilisation de nos forces navales, question qui ne saurait être tranchée ni par un généralissime, ni par un amiralissime, s'il en existait, mais par le gouvernement seul. Je tire de cette nécessité une seconde conclusion : le gouvernement doit être éclairé par des compétences militaires et maritimes pour prendre une décision appropriée aux circonstances.

Enfin, pendant la guerre elle-même, la situation des belligérans ne peut-elle pas se modifier? Des alliances peuvent se rompre ou se former; des débarquemens sur nos côtes peuvent se produire, etc. ; encore ici, l'intervention du gouvernement

s'impose dans la répartition des forces au cours même d'une campagne.

Quant à l'opinion extrême qui prétendrait enlever au général commandant en chef un groupe d'armées ou une armée la conduite des opérations militaires et faire diriger de loin ces opérations par le gouvernement ou ses conseillers, elle n'est pas défendable. Cela ne veut pas dire qu'elle ne l'emportera pas, malgré son absurdité même, car, assez récemment encore, on a vu l'ingérence malheureuse et maladroite du gouvernement dans les expéditions militaires au Maroc et en Afrique. Il est toujours bon de rappeler les hommes à l'observation des principes reconnus justes dans tous les temps et que Bonaparte exprimait si nettement dans sa lettre au Directoire du 25 floréal an IV: « Il faut pour cela non seulement un général, mais encore que rien ne le gêne dans sa marche et ses opérations. J'ai fait la campagne sans consulter personne; je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me concilier avec la manière de voir d'un autre. J'ai remporté quelques avantages sur des forces très supérieures et dans un dénuement absolu de tout, parce que, persuadé que votre confiance se reposait sur moi, ma marche a été aussi prompte que ma pensée. Si vous m'imposez des entraves de toute espèce, s'il faut que je réfère de tous mes pas aux commissaires du gouvernement, s'il ont le droit de m'ôter ou de m'envoyer des troupes, s'ils ont le droit de changer mes mouvemens, n'attentez plus rien de bon... Je ne puis rendre à la patrie des services essentiels qu'investi entièrement et absolument de votre confiance. »

Chaque commandant en chef doit être absolument libre de conduire les opérations militaires; les membres du gouvernement eux-mêmes le pensent. Auront-ils toujours le sang-froid nécessaire pour ne pas s'immiscer dans l'exécution? Nous ne pouvons à cet égard avoir que des espérances, non des certitudes. N'avons-nous pas vu récemment la funeste influence du pouvoir central russe sur les opérations de la guerre de Mandchourie? N'est-il pas à craindre que les enseignemens de l'histoire ne soient oubliés demain?

En résumé, on ne saurait refuser au gouvernement une action sur la préparation et la conduite de la guerre dans son ensemble; mais, dans une démocratie, où il peut se faire qu'aucun membre du gouvernement n'ait la compétence mili-

taire nécessaire, il convient de mettre à sa disposition un organe spécial qui lui permette de prendre des décisions éclairées et judicieuses.

Quelques mots sur la manière dont le haut commandement fut organisé et fonctionna à différentes époques ne seront peut-être pas inutiles.

*
* *

Dans un État monarchique, l'instruction militaire constitue l'une des parties les plus importantes de l'éducation du souverain; celui-ci exerce habituellement le commandement de toutes les forces de terre et de mer; c'est un véritable généralissime. Lorsque ce monarque possède une grande valeur militaire, ou lorsqu'il est bien secondé par un homme de guerre dont il suit volontiers les conseils, ce procédé procure certes le rendement maximum de la machine militaire et les meilleurs résultats. Nous verrons plus loin ce système fonctionner sous deux formes différentes, en France sous Napoléon, en Allemagne pendant la campagne de 1870-1871.

Les régimes démocratiques, généralement soupçonneux, craignent toujours de donner des pouvoirs trop étendus à leurs généraux et sont hostiles à la conception d'un généralissime. Alors, ou bien le pouvoir central assume lui-même la tâche de diriger l'ensemble des mouvemens: tel fut le cas sous le Directoire; ou bien il délègue son pouvoir non à un homme, mais à une collectivité, comme le fit la Convention au Comité de Salut Public. Il y a là un certain danger parce que les collectivités tendent toujours à intervenir dans la conduite même des opérations militaires, comme nous l'avons vu par la lettre de Bonaparte.

Cependant l'inconvénient résultant de l'absence d'un généralissime disparaît parfois lorsque, dans la collectivité chargée de la direction d'ensemble de la guerre, se trouve un homme supérieur qui possède, avec la compétence voulue, assez d'autorité morale pour dominer ses collègues et leur imposer sa volonté. Cela s'est produit sous la Convention, où les décisions militaires du Comité de Salut Public étaient dictées par le grand Carnot, appelé à juste titre l'*organisateur de la victoire.* Il fut en fait, à cette époque, un véritable généralissime sans le titre. Non seulement il déterminait la répartition des forces,

réglait le mouvement des armées, mais il leur inculquait une doctrine nouvelle parfaitement appropriée à la situation politique et militaire, au tempérament national, et, on peut bien le dire aussi, aux vrais principes de la stratégie. C'est lui qui revint à l'idée de tous les grands capitaines, idée méconnue dans les armées du xviii[e] siècle, de l'*économie des forces* et de l'*emploi des masses* pour frapper de formidables coups au point décisif. Plus tard, Napoléon appliquera ce même principe avec toute l'ampleur de son vaste génie.

Comme le disait fort bien le général Bonnal dans ses conférences à l'École de Guerre, « la cause principale du revirement des idées sur la guerre qui s'est produit en France, en 1791, doit être attribuée à l'excitation et au développement consécutif des forces morales... On comptait aux armées de la République que le salut de la France résidait uniquement dans l'extermination de ses ennemis. *Mort aux tyrans!* devint le cri de guerre de la Nation et alors s'évanouit piteusement la doctrine des positions et des manœuvres dites savantes. » Mais les diverses armées qui opéraient sur un même théâtre étaient restées indépendantes les unes des autres et recevaient directement leurs instructions de Paris. Si les conséquences fâcheuses qui devaient résulter de ce système vicieux furent parfois évitées, c'est que, comme le dit Bonnal, « dans les armées républicaines, généraux, officiers et soldats avaient hautement surpassé leurs adversaires en talens et en vertus militaires, » et il rappelle l'appréciation de Soult sur les armées de cette époque : « Je puis bien le dire, c'est l'époque de ma carrière où j'ai le plus travaillé et où les chefs m'ont paru le plus exigeans. Aussi, quoiqu'ils n'aient pas toujours mérité d'être pris pour modèles, beaucoup d'officiers généraux qui, plus tard, ont pu les surpasser, sont sortis de leur école... Jamais les armées n'ont été plus obéissantes, ni animées de plus d'ardeur; c'est l'époque des guerres (1794) où il y a eu le plus de vertu parmi les troupes. »

Dès le Consulat, Bonaparte devint le chef des armées, mais il ne le fut pleinement qu'à partir de 1805. Alors tout est dans sa main puissante; il est à la fois généralissime et amiralissime; lui seul dirige tout; il n'accepte aucune aide ; il donne des ordres qui doivent être ponctuellement exécutés par tous. « Tenez-vous-en strictement aux ordres que je donne, écrit-il... moi seul sais ce que je dois faire. » Une pareille unité de direc-

tion porta tous ses fruits tant que les généraux n'eurent qu'à commander des corps d'armée, mais, dès qu'il leur fallut, à partir de 1812, conduire des armées éloignées du maître, ces chefs devinrent insuffisans ; leur éducation militaire n'était pas faite. Quant aux officiers d'état-major, avec la méthode personnelle de commandement de Napoléon, ils n'étaient, pour ainsi dire, que des agens de transmission, incapables d'aider le haut commandement. Aussi, le maître disparu, il n'y eut plus aucun disciple initié à sa méthode. En 1870, nous avons payé cher cette ignorance de la grande guerre dans laquelle étaient restés nos généraux.

Pendant la brillante époque napoléonienne, comment le commandement était-il organisé chez nos adversaires? A la tête des armées se trouvaient des monarques, des princes ou des généraux qui, n'ayant ni confiance en eux-mêmes, ni autorité effective sur leurs subordonnés. hésitant par cela même à prendre une décision, passaient leur temps à rassembler des conseils de Guerre incapables eux-mêmes de proposer une solution convenable. La campagne de 1806 montre où conduit la direction par des conseils auliques quand il s'agit de la guerre.

Nous allons voir, en examinant brièvement l'organisation du haut commandement dans le royaume du Prusse, comment le leçon d'Iéna y fut interprétée. On avait compris la nécessité d'un commandement suprême, c'est-à-dire d'un généralissime; mais en même temps, on avait reconnu l'inconvénient de la méthode trop personnelle de Napoléon. Celle-ci ne convient qu'à un homme de génie et, même supérieurement appliquée, elle a le tort de ne rien laisser après la disparition de l'homme. Les Allemands ont pensé qu'on ne peut pas toujours trouver un génie et que souvent le généralissime sera de moyenne envergure ; il convient donc de l'étayer d'un état-major fortement imbu d'une doctrine ferme ; c'est à former cet état-major qu'on s'est appliqué dès que les circonstances le permirent. On nomma un chef d'état-major général *permanent*, car, pour former un corps et fonder une doctrine, il faut beaucoup de temps et une continuité de vues qui ne va pas avec des changemens incessans. Dès 1857, de Moltke fut chef d'état-major général de l'armée et il conserva ces fonctions pendant une trentaine d'années. L'éducation militaire des jeunes officiers d'état-major, commencée à l'Académie de Guerre, se continuait à l'état-major

de l'armée sous la haute direction de de Moltke, dont les idées pénétraient le corps tout entier, grâce à sa méthode d'enseignement par l'étude de cas concrets sur la carte et sur le terrain.

La création d'un véritable état-major de guerre est l'œuvre de de Moltke qui a pu, à la fin de sa vie, dire avec une certaine vérité et une fierté justifiée, en parlant de la guerre future : « Notre force sera dans la direction, dans le haut commandement, en un mot, dans le grand état-major. Cette force, la France peut nous l'envier, elle ne la possède pas. » Depuis lors, ces paroles ont heureusement cessé d'être vraies.

L'état-major général de l'armée ainsi très fortement constitué étudiait les mesures à prendre en cas de guerre avec les différentes puissances et dans les situations diplomatiques les plus variées. Le chef de l'état-major présentait à l'approbation du gouvernement des mémoires qu'il adressait en conséquence tantôt au ministre de la Guerre, tantôt au président du Conseil. On voit par là que le gouvernement ne restait nullement étranger aux conceptions militaires du chef d'état-major général. Dans la période de 1857 à 1870, on ne compte pas moins de vingt mémoires de de Moltke, rien qu'en ce qui concerne l'éventualité d'une guerre avec la France.

Au début de la campagne de 1866 contre l'Autriche, le chef d'état-major général n'avait pas encore reçu toute l'autorité d'un généralissime effectif et les ordres rédigés par lui étaient notifiés aux troupes par le Ministre de la Guerre. Comme cette disposition donnait lieu à des retards, un ordre du Roi, en date du 2 juin, donna à de Moltke toute indépendance relativement au Ministre de la Guerre qui n'est plus chargé, en Allemagne, que des questions administratives : recrutement, armement, habillement, alimentation, solde, construction des forteresses, mobilisation (1). Le chef d'état-major général est le véritable chef de l'armée, mais sous l'autorité nominale ou effective de Sa Majesté.

En 1870, l'autorité du vieux roi Guillaume était plutôt nominale. Toutefois, les ordres du chef d'état-major étaient toujours rédigés sous une forme impersonnelle et comme une

(1) Sous la Révolution et sous l'Empire, nos ministres de la Guerre n'étaient aussi que les grands pourvoyeurs de l'armée.

émanation du souverain (1); de Moltke était bien le généralissime effectif, car il dirigeait toutes les armées. C'est ainsi que de Versailles, il écrit au commandant de l'armée de Metz, le 23 octobre, pour lui dicter les conditions à imposer à la garnison dont on attend la capitulation et pour lui faire connaître l'utilisation de l'armée de Metz après la capitulation.

Néanmoins, Guillaume Ier, chef du gouvernement, reste le généralissime nominal; il est lui-même à l'armée et tous les ordres sont donnés en son nom; mais il est accompagné pendant toute la campagne de son ministre des Affaires étrangères, le comte de Bismarck, et l'on peut dire que le siège du gouvernement et du pouvoir civil était alors au grand quartier général.

Dès qu'une question n'était pas purement et exclusivement militaire, le chef de l'état-major ne la traitait plus seul. Il faisait des propositions. Par exemple, depuis le 23 janvier 1871, des négociations étaient engagées entre le chancelier et M. Jules Favre en vue d'un armistice; de Moltke avait établi à cet égard un projet qui pût être utilisé pour la rédaction définitive de la partie militaire de cet accord (n° 653 de sa correspondance). On voit encore ici l'intervention du gouvernement dans la conduite de la guerre et il ne saurait en être autrement dans tous les pays.

L'unité de doctrine dans tout le commandement et dans l'état-major allemand, qui peut se résumer en deux mots,

(1) Voici quelques exemples pris dans la correspondance de de Moltke :

N° 250. Au commandant en chef de la 3e armée, Reims.

Reims, le 6 septembre 1870, 7 heures du soir.

« On a l'honneur de prier le commandant en chef d'examiner s'il n'y a pas lieu de renforcer la cavalerie, etc. »

N° 258. Au commandant en chef de la subdivision de l'armée de la Meuse.

Reims, le 7 septembre 1870, 7 heures du soir.

« On a l'intention de porter ultérieurement la subdivision de l'armée de la Meuse contre le front nord de Paris, etc. »

N° 274. Aux commandans des 1re, 2e et 3e armées.

Reims, le 17 septembre 1870.

« Par décision de Sa Majesté, le service des étapes sera jusqu'à nouvel ordre réglé ainsi qu'il suit, etc. »

N° 360. Au commandant en chef de la 3e armée.

Versailles, le 1er novembre 1870.

« On a l'honneur de faire connaître au commandant en chef que, par ordre de Sa Majesté, la 5e division d'Infanterie, etc. »

offensive et *solidarité*, s'est affirmée dans la guerre contre la France par des faits que le chef d'état-major général, auteur de la doctrine, n'avait certes pas prévus. Les premières batailles, les deux du 6 août et celles des 14 et 16 août, ont été engagées, non par le haut commandement, mais par des généraux en sous-ordres ou par de simples officiers d'état-major, tous si fortement imbus de *l'esprit offensif* qu'ils ne craignaient pas d'aller de l'avant et d'attaquer, même contrairement aux intentions du généralissime, sûrs qu'ils étaient d'être immédiatement soutenus par toutes les unités voisines marchant délibérément au canon et appliquant dans toute sa rigueur et dans toute sa logique le principe de la *solidarité*. Le succès fut la récompense de l'audace, d'une audace que l'on pouvait parfois qualifier d'irréfléchie.

Je ne parlerai pas du commandement français en 1870. Dans un remarquable article fort documenté, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1910, M. Émile Ollivier fait un tableau saisissant de la manière dont le commandement fut improvisé au milieu d'intrigues qui mettaient d'avance la zizanie entre les différens chefs. Il en résulta ce manque de solidarité regrettable qui, le 6 août, isola le corps Froissard, le fit succomber sous le nombre et laissa échapper pour nous l'occasion d'une victoire certaine.

En 1866, les troupes autrichiennes sont réparties sur deux théâtres d'opérations; l'empereur François-Joseph envoie de Vienne ses instructions d'une part à l'archiduc Albert en Italie, d'autre part au Feldzeugmeister Benedek en Bohême. L'empereur est généralissime; Benedek et l'archiduc sont commandans en chef chacun dans sa région. Il y a unité de direction par le chef du gouvernement, mais chaque général conduit les opérations comme il l'entend.

Dans une guerre future, il est probable que le haut commandement allemand fonctionnerait comme en 1870; toutefois, l'Empereur actuel aurait peut-être une action plus effective et plus personnelle que son ancêtre sur la conduite générale de la guerre.

*
* *

Après nos désastres, dus en partie à la supériorité du haut commandement ou plus exactement à la perfection de l'état-

major général de l'Allemagne, nous avons cru devoir imiter l'organisation de nos adversaires en l'adaptant néanmoins à notre tempérament et à nos institutions.

En vue de former un nouveau corps d'état-major, mieux préparé à sa mission de guerre, nous avons créé une *École supérieure de Guerre* qui employa d'abord les méthodes d'instruction de l'Académie de guerre de Berlin, mais les éleva bientôt à un haut degré de perfectionnement.

Ultérieurement on créa, sous la présidence du Ministre de la Guerre, le *Conseil supérieur de la Guerre* composé des officiers généraux désignés pour le commandement des différentes armées et d'autres sans commandement éventuel; ces officiers recevaient une lettre de service permanente. Le Conseil supérieur de la Guerre devait être consulté sur toutes les questions se rattachant à la préparation à la guerre, notamment sur le plan de concentration; ce plan était établi par l'état-major général de l'armée suivant les vues du ministre qui n'était pas astreint à tenir compte des avis du Conseil supérieur de la Guerre.

Le vice-président de ce conseil était le commandant désigné du groupe d'armées du Nord-Est; cet officier était mis au courant du plan de concentration, mais il n'avait aucune action sur l'élaboration de ce plan qui pourtant lui imposait, en quelque sorte, ses premières opérations. C'était là, à tous points de vue, une situation regrettable et une cause de conflits entre le vice-président du Conseil supérieur et le chef d'état-major général, conflits d'autant plus dangereux qu'à la mobilisation, ce dernier partait en campagne comme major général du commandant en chef du groupe d'armées du Nord-Est. Les membres du Conseil supérieur de la guerre ayant un commandement éventuel en cas de mobilisation étaient chargés de l'inspection des corps d'armée entrant dans la composition de leur armée; mais cette inspection était bisannuelle et limitée à quelques jours seulement. Ils étaient aidés par une sorte de bureau militaire composé d'un officier supérieur et de deux capitaines, noyau de leur futur état-major; leurs chefs d'état-major de guerre, qui conservaient d'ailleurs en temps de paix le commandement d'une brigade ou d'un régiment, étaient désignés, mais mis seulement à leur disposition pour quelques rares exercices sur la carte ou sur le terrain. On comprend tous les inconvéniens

d'un pareil système : les chefs d'état-major auraient quitté leur commandement à la mobilisation, d'où une désorganisation fâcheuse des unités intéressées; d'autre part, les généraux en chef et leurs chefs d'état-major, se connaissant à peine, ne pouvaient avoir ni l'unité de vues, ni la confiance réciproques indispensables au succès.

Nous venons de voir qu'à la mobilisation le chef de l'état-major général de l'armée devait partir en campagne; de la sorte, le ministre de la Guerre n'avait plus alors sous la main l'homme qui connaissait toutes les ressources disponibles et qui pouvait le mieux l'aider dans la lourde tâche que lui impose l'entretien constant des armées combattantes et des services de l'arrière.

Un *Comité consultatif d'état-major* devait s'occuper des questions relatives au fonctionnement technique des services d'état-major.

En 1906, on créa un nouvel organe consultatif, le *Conseil supérieur de la défense nationale*, destiné à coordonner l'action des différens départemens ministériels et à faciliter l'étude en commun des questions touchant à la défense. Placé sous la présidence du chef du gouvernement, il comprenait les ministres des Affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine, des Finances et des Colonies. Ce n'était donc qu'un diminutif du conseil des ministres. Un comité, composé du directeur des Affaires politiques au ministère des Affaires étrangères et des chefs d'état-major de l'Armée et de la Marine, était adjoint au Conseil supérieur de la défense nationale. A ce comité était annexé un secrétariat, composé du secrétaire du Conseil supérieur de la guerre assisté de trois officiers supérieurs désignés par les ministres de la Guerre, de la Marine et des Colonies. Mais ce comité et ce secrétariat, où ne figuraient que des personnes déjà surchargées de travail dans leurs départemens respectifs, ne constituait pas un organe permanent et productif. Bref, le conseil supérieur de la défense nationale n'a, pour ainsi dire, jamais fonctionné.

Plus tard encore, on institua un *Centre de Hautes Études militaires* où de jeunes officiers supérieurs, spécialement choisis, viennent, pendant plusieurs mois, s'occuper d'études stratégiques sous la direction du Conseil supérieur de la Guerre et de l'état-major de l'armée. Cette institution est destinée à for-

mer les aides du haut commandement, et l'on compte aussi trouver dans l'avenir, parmi eux, quelques-uns de nos commandans en chef préparés à leur difficile mission. Ce cours d'études stratégiques a fonctionné pour la première fois en 1911; évidemment, il y eut bien quelques tiraillemens au début; la doctrine stratégique n'était pas encore bien fixée et ne s'affirmera que peu à peu (il en fut de même à l'École supérieure de guerre pour la doctrine tactique); l'état-major de l'armée n'était jusqu'alors ni bien organisé ni bien préparé en vue de devenir un organe d'instruction ; enfin l'École de guerre où l'on eût trouvé d'excellens élémens fut délibérément mise à l'écart. Néanmoins, on peut affirmer que le cours des Hautes Études est de nature à nous donner dans quelques années d'excellens résultats.

Telle était l'organisation du haut commandement jusqu'en cette année 1911.

On peut lui reprocher peut-être de n'avoir pas poussé assez loin, à certains égards, l'imitation de l'organisation allemande. Ainsi la durée des cours à notre École de guerre est de deux années seulement; l'Académie de guerre d'Allemagne conserve trois années ses élèves. De plus, nos jeunes brevetés, au sortir de l'École, au lieu de continuer leur instruction à l'état-major de l'armée, sont placés immédiatement dans les états-majors des brigades, des divisions et des corps d'armée.

Cependant, les professeurs de notre École de guerre, se reportant aux enseignemens de l'histoire militaire, particulièrement des campagnes napoléoniennes, ont déterminé et fait adopter une doctrine tactique ferme qui ne fut consacrée officiellement qu'en 1895, lors de la publication du décret sur le service des armées en campagne. Jusqu'à cette époque, il y avait une assez grande diversité d'opinions parmi nos officiers généraux qui n'avaient point travaillé en commun.

Il en est résulté qu'au début, la doctrine enseignée à l'École s'est trouvée souvent en opposition avec celle appliquée dans les corps où servaient nos brevetés. Mais les principes de notre règlement ont pénétré, lentement il est vrai, mais sûrement, dans les milieux militaires et, s'il reste encore quelques divergences de vues, il ne faut pas s'en exagérer l'importance (1). On

(1) Il ne faudrait pas entendre, par cette expression de doctrine, que tous les esprits dussent être coulés dans le même moule; que tout cas concret dût recevoir de tous une unique et même solution. Ce serait une absurdité. La doctrine

eût été plus vite et plus sûrement si l'on avait copié de plus près l'institution prussienne en faisant passer tous les brevetés par le grand état-major de l'armée où ils auraient complété leur instruction. Malgré cela, on se seraitencore heurté à une difficulté inhérente à nos institutions, à l'instabilité du chef d'état-major général qui change beaucoup trop souvent pour que l'on puisse réaliser la continuité de vues indispensable à l'établissement d'une doctrine; celle-ci ne peut se former dès lors que par la *tradition*. C'est ainsi que la doctrine tactique a été établie à l'École de guerre, c'est ainsi que se formera la doctrine stratégique au Centre des Hautes Études militaires.

Enfin, le chef d'état-major allemand est, comme on l'a vu, le généralissime effectif; c'est lui qui prépare la guerre, c'est lui qui la conduit sous la haute autorité de son souverain. En France, ni le gouvernement, ni le parlement ne consentiraient à donner une pareille autorité à un officier général; comme l'a dit le général Goiran, *nous n'avons pas de généralissime*. D'ailleurs, s'il en existait un, il serait, lui aussi, trop instable pour imprimer une impulsion durable, car, pris parmi les généraux ayant une certaine ancienneté, il n'aurait jamais que peu d'années à remplir ces hautes fonctions avant d'être atteint par l'inexorable limite d'âge.

Cela paraît être tout d'abord une cause d'infériorité militaire pour les États démocratiques; en fait, il n'en est rien, car la doctrine ne dépend pas alors d'un seul homme qui peut se tromper, elle est le résultat d'une tradition, comme je viens de l'exposer, et la tradition est plus durable que l'œuvre d'un homme.

établit certains principes généraux immuables dont chacun de nous doit être pénétré, par exemple, le principe de l'*offensive* et celui de l'*économie des forces*; puis, elle expose d'autres principes qui, eux, sont soumis à la loi d'évolution et, par conséquent, doivent varier avec les circonstances, entre autres avec les progrès de l'armement. Seulement, la doctrine donne les lois générales de l'évolution tactique qui permettent de ne pas faire fausse route lorsque des changemens s'imposent. Par exemple, l'étude approfondie de l'histoire montre que, plus l'armement se perfectionne, plus l'offensive offre d'avantages; on peut donc condamner *a priori* toute théorie qui, fondée sur les propriétés meurtrières d'armes nouvelles, conclurait à la supériorité de la défensive. Une autre loi, bien démontrée par les faits, est que les progrès de l'armement rendent plus difficile chaque jour la prise de contact avec l'adversaire et plus longs les préliminaires de tout engagement; de cette loi on peut déduire que les organes de contact doivent se modifier. C'est ainsi que les détachemens mixtes (de couverture ou de contact) dont l'emploi eût été une lourde faute il y a moins d'un siècle, deviennent aujourd'hui d'un usage fréquent et de plus en plus justifié.

Puis, tandis qu'en Allemagne l'officier d'état-major consacre tout son temps à l'étude des campagnes et à la préparation à la guerre, nos officiers brevetés sont absorbés par des travaux de chancellerie, par la vie de bureau qui dégoûte les jeunes et atrophie les qualités militaires indispensables aux auxiliaires du commandement.

Enfin, probablement par crainte des personnalités, nous avons abusé des Comités et des Conseils destinés à donner des avis sans avoir aucune responsabilité.

Les collectivités consultatives ne peuvent émettre qu'une opinion *moyenne* et sont incapables de conceptions d'une certaine hardiesse ; or, en guerre, aussi bien dans la préparation que dans l'exécution, il faut oser, beaucoup oser. En outre, les collectivités sont, en général, opposées à tout progrès rapide et semblent ignorer que la vitesse est, à l'époque actuelle, l'un des facteurs les plus importans du succès (1). Le Conseil supérieur de la Guerre, par exemple, doit être consulté sur le plan de concentration. Ce plan, élaboré méthodiquement, suivant les procédés que nous avons empruntés aux Allemands, est certes parfaitement conçu, fort bien étudié dans tous ses détails ; il répond au mieux aux idées didactiques en cours, mais notre concentration méthodique a le défaut d'être plus lente que celle de nos adversaires probables et nous sommes par cela même réduits à la défensive initiale. Si un officier, aujourd'hui, proposait un plan de concentration nous permettant de gagner quelques jours et de prendre vigoureusement l'offensive avant

(1) En 1866, le canon prussien modèle 1864, en acier à chargement par la culasse, avait fait ses preuves comme excellente arme de guerre. On ne l'ignorait pas en France, et le Comité d'artillerie fut chargé de faire des études pour établir un nouveau matériel de campagne de valeur au moins égale à celle du matériel allemand. Mais les travaux du Comité, dont beaucoup de membres étaient sceptiques, tandis que d'autres ne voulaient pas se rendre à l'évidente nécessité de faire quelque chose, avançaient avec une lenteur désespérante. L'Empereur, qui prévoyait peut-être déjà la guerre, finit par perdre patience et confia personnellement au général de Reffye, l'inventeur de la mitrailleuse, l'exécution d'un programme que presque tous les artilleurs d'alors croyaient irréalisable ; ce programme était le suivant : « Faire un canon en bronze, se chargeant par la culasse et tirant avec la poudre noire, supérieur au canon prussien modèle 1864. » Il fallait le bronze, parce que les usines françaises ne pouvaient pas, à cette époque, fournir de l'acier à canons, et la poudre noire ordinaire, parce qu'on en possédait un stock considérable. Ce problème, jugé insoluble, fut pourtant résolu en quelques mois par le général de Reffye qui présentait, peu de temps avant la déclaration de la guerre, des canons de 5 et de 7 remplissant toutes les conditions imposées ; mais il était trop tard pour en doter notre artillerie qui fit la cam-

les Allemands, mais reposant sur des principes nouveaux, hardis, voire audacieux, on peut être certain que le Conseil supérieur de la Guerre désapprouverait cette conception ; et pourtant, je ne serais pas éloigné de penser que l'auteur d'une telle proposition aurait raison contre tous ; je tendrais à lui donner raison pour trois motifs : 1° son plan s'accorderait au mieux avec le tempérament de notre race ; 2° il faut s'efforcer de faire ce à quoi l'ennemi ne s'attend pas ; 3° l'audace est toujours un réconfortant moral pour celui qui ose, et un déprimant pour l'adversaire. Aussi, je ne puis dire assez combien je suis personnellement opposé à toute institution de Conseils et de Comités consultatifs ; le général Brun en a supprimé un certain nombre ; il a fort bien fait, et je regrette qu'il n'ait pas été jusqu'au bout dans cette voie.

Est-ce à dire que l'autorité supérieure (gouvernement, ministre, général commandant en chef, etc.) ne doive s'éclairer d'aucun avis? Telle n'est point ma pensée, mais cette autorité doit procéder comme le faisait Napoléon, qui consultait *individuellement* les hommes compétens, comme le recommandait aussi tout spécialement Bugeaud. Les leçons de l'histoire qui a condamné les conseils auliques ne seront-elles donc jamais écoutées ?

*
* *

Les discussions récentes soulevées à la tribune du Parlement

pagne dans des conditions d'infériorité que seuls des techniciens peuvent juger à leur réelle valeur. Quelques canons de Reffye, fabriqués pendant la guerre, servirent à Paris, mais le modèle n'en fut définitivement arrêté et mis en service qu'après la paix. Il est regrettable que l'Empereur ait attendu un peu tard pour s'adresser à une personnalité, et non au Comité d'artillerie, afin de réaliser une réforme qui s'imposait à bref délai.

Plus tard le canon de campagne à tir rapide fut, au Comité d'artillerie, l'objet d'une hostilité longtemps irréductible; il fallut que le Ministre de la Guerre passât outre et commandât la mise en fabrication, malgré les avis de ce Comité.

On trouve des résistances de même ordre au Comité d'état-major. Depuis une vingtaine d'années, la plupart des professeurs de l'École de guerre, des commandans de cette école et deux inspecteurs éminens demandaient l'élévation de la durée du service des officiers à leur entrée à l'École et la suppression du classement de sortie. Ces deux réformes, peu révolutionnaires cependant, ont toujours effrayé le Comité d'état-major et restent encore en suspens. On dit que la dernière va peut-être aboutir bientôt !

Je me borne à ces exemples ; on pourrait les multiplier. Les comités, les conseils, les commissions, irresponsables pourtant, sont d'une timidité déplorable, incapables de faire grand et de faire vite. Ce sont des freins puissans à tous les progrès, et ils sont d'autant plus dangereux que nous vivons à une époque où les progrès marchent à pas de géant.

ont montré la nécessité de procéder à la réorganisation du haut commandement des armées de terre et amené le Président de la République à signer deux décrets, l'un sur le Conseil supérieur de la Guerre et l'État-major de l'armée, l'autre sur le Conseil supérieur de la défense nationale. Le rapport du Ministre de la Guerre qui précède le premier de ces décrets, fait ressortir, en les résumant, les inconvéniens de la situation actuelle : « l'État-major de l'armée, chargé de toute la préparation à la guerre, travaille d'une manière indépendante et sans relations directes avec l'officier général destiné à prendre le commandement du groupe principal de nos armées. »

... Enfin, la constitution actuelle de l'État-major de l'armée n'assure pas « pour le cas de guerre à la fois au Ministre un auxiliaire d'une autorité suffisante, au commandant en chef, un major général compétent. »

Le but du décret est « de mieux assurer l'unité de direction et de pensée en coordonnant tous les efforts vers un but commun. »

En voici les dispositions principales :

Un officier général membre du Conseil supérieur de la Guerre reçoit le titre de *chef d'état-major général* et sera le commandant en chef désigné du groupe d'armées du Nord-Est; il assume ainsi le rôle anciennement dévolu au vice-président du Conseil dont le titre est supprimé. L'ancien chef d'état-major général de l'armée prend le titre de *chef d'état-major de l'armée*. Ces changemens de noms paraissent un peu puérils et ne constituent pas une réforme bien utile. En revanche, le chef d'état-major général, commandant éventuel du principal groupe d'armées, a maintenant la *direction* de l'état-major de l'armée; il s'occupe de toutes les questions de préparation à la guerre. A cet effet, l'état-major de l'armée se subdivise en trois groupes: les deux premiers ont pour objet uniquement la préparation à la guerre, le troisième étant chargé des affaires courantes. Le premier groupe comprend: 1° le bureau des opérations militaires et de l'instruction générale de l'armée (ancien 3e bureau); 2° le bureau d'études de l'organisation et de la tactique des armées étrangères (ancien 2e bureau); 3° le bureau des chemins de fer et des étapes (ancien 4e bureau).

Le deuxième groupe comprend: 1° le bureau de l'organisa-

tion et de la mobilisation de l'armée (ancien 1er bureau); 2° la section d'Afrique; 3° la section historique.

Le troisième groupe comprend: 1° la section du personnel du service d'état-major; 2° la section chargée des affaires du service courant de l'état-major; 3° les sections d'administration.

Telle est la réforme capitale; elle est fort heureuse. Cependant le décret n'est peut-être pas suffisamment clair. Le chef d'état-major général est-il indépendant du Ministre, comme en Allemagne, pour toutes les questions de préparation à la guerre? A-t-il seul la haute main sur les deux premiers groupes de l'état-major? Cela semblerait ressortir des termes suivans du décret: « Le chef d'état-major de l'armée seconde le chef d'état-major général pour toutes les questions de préparation à la guerre et traite directement avec le Ministre des affaires de service courant. Cette formule manque de précision. Bref, en temps de paix, le chef d'état-major de l'armée reçoit l'impulsion de deux supérieurs; il y a là une situation qui peut devenir délicate. En cas de mobilisation, *il reste auprès du Ministre*. Le premier sous-chef d'état-major de l'armée, qui dirige en temps de paix le premier groupe de l'état-major, devient, en cas de guerre, le major général du groupe des armées du Nord-Est. Ces innovations sont fort sages, car, à la mobilisation, elles laissent au Ministre un auxiliaire précieux et donnent au principal commandant en chef un major général bien orienté et parfaitement au courant des intentions de son chef.

Lorsque, par de nouvelles mesures encore à l'étude, le Ministre aura enlevé à nos officiers brevetés le travail de chancellerie et aura dirigé toute leur activité vers la guerre, nous aurons un état-major de valeur supérieure à l'état-major allemand, en raison même de la supériorité incontestable de notre corps d'officiers au point de vue de l'instruction générale.

Le décret modifie l'organisation du Conseil supérieur de la Guerre: *a*) Il enlève aux fonctions des membres de ce Conseil leur caractère permanent: « Les lettres de commandement dont ceux-ci sont détenteurs ne sont plus valables à l'avenir que pour une seule année. » Cette mesure est motivée dans le rapport de la manière suivante: « Il importe de ne conserver à la tête de nos armées que des généraux en pleine possession de

leurs moyens et de se réserver la possibilité de faire entrer au Conseil supérieur des personnalités nouvelles ayant affirmé des qualités supérieures de commandement. Cette revision annuelle des lettres de service aura, en outre, l'avantage de tenir les activités toujours en haleine. » Ces argumens sont de faible valeur ; en effet, une loi récente permet toujours au Ministre de se débarrasser des officiers généraux qui ne sont plus en possession de leurs moyens et, par conséquent, de tenir les activités toujours en haleine ; d'autre part, il y aurait inconvénient à modifier trop fréquemment la composition du Conseil et de changer annuellement le chef d'état-major général, car la continuité des vues en souffrirait très gravement. *b*) Le décret met, dès le temps de paix, à la disposition des membres du Conseil supérieur de la Guerre pourvus d'un commandement d'armée, au lieu de leur cabinet militaire actuel, le chef d'état-major et le chef du bureau des opérations militaires qui leur sont normalement attachés en temps de guerre et un capitaine. On ne peut qu'approuver cette disposition qui permettra aux commandans en chef désignés d'avance « d'apprécier leur personnel au cours des voyages d'état-major, inspections et travaux d'études. Poursuivant un labeur commun, chefs et états-majors arriveront à créer entre eux cette confiance réciproque, indispensable en campagne. » Il n'est pas à craindre, d'ailleurs, que ces chefs d'état-major d'armée restent oisifs ; leurs attributions essentielles, définies par le décret, suffisent largement à employer l'activité d'officiers jeunes, vigoureux, allans, pleins d'entrain, comme seront choisis, il faut l'espérer, ces auxiliaires du haut commandement : 1° préparation à la guerre de leurs états-majors au moyen de voyages et de travaux d'études ; 2° participation aux tournées d'inspection des membres du Conseil supérieur de la Guerre ; 3° collaboration, sous la direction du chef d'état-major général, aux travaux du Centre des Hautes Études militaires.

Le Conseil supérieur de la Guerre, comprenant dix généraux, doit se réunir en principe une fois par mois et chaque fois qu'il est nécessaire de le consulter. Il est obligatoirement consulté : « sur l'organisation générale de l'armée, sur les méthodes générales d'instruction, sur les dispositions essentielles de la mobilisation, sur le plan de concentration, sur l'établissement de nouvelles voies stratégiques, sur l'adoption

de nouveaux engins de guerre, sur la suppression ou la création des places fortes, sur la défense des côtes et, d'une manière générale, sur toutes les mesures pouvant affecter la constitution de l'armée et la préparation à la guerre. »

On a proposé d'astreindre les commandans d'armée à rester au centre des troupes qu'ils auraient à commander en campagne. C'est une utopie; les corps d'armée constituant une armée peuvent, sur le territoire, se trouver fort éloignés les uns des autres, car ils sont groupés en armées d'après la facilité des transports de concentration; il n'y a donc pas de *région d'armée*, si je puis m'exprimer ainsi; c'est à Paris que les commandans en chef sont le mieux au centre de leurs troupes; c'est à Paris qu'ils pourront le plus facilement être réunis sous la direction du chef d'état-major général pour traiter des cas concrets sur la carte, diriger le cours des hautes études militaires et faire des échanges d'idées qui doivent toujours se clore par un résumé du chef d'état-major général, sous la haute autorité du ministre de la Guerre président.

Seulement, ce que je déplore, c'est : 1° de faire de la réunion d'un certain nombre de généraux un conseil consultatif; 2° de voir ce Conseil comprendre dix membres, ce qui est beaucoup trop : plus un Conseil est nombreux, plus ses avis sont ternes et fades, à moins que l'un de ses membres n'ait, par de très grands services rendus au pays, acquis une autorité morale incontestable sur tous ses collègues; ce cas ne se présente pas après une longue période de paix.

Enfin le décret modifie la composition et les attributions du Comité d'état-major. Ce Comité, placé sous la présidence du chef d'état-major général, comprend : « Le chef d'état-major de l'armée, vice-président, les chefs d'état-major d'armée, le commandant de l'École supérieure de guerre, les officiers généraux ou supérieurs remplissant en temps de guerre les fonctions de chef d'état-major auprès des membres du Conseil supérieur de la Guerre non pourvus de commandemens d'armées. » Ses attributions essentielles sont : « 1° L'étude de toutes les questions concernant le fonctionnement technique de l'état-major dont est saisi le ministre; 2° l'examen de toutes les modifications reconnues nécessaires par ses membres au cours de leurs inspections annuelles en tant que chefs d'état-major d'armée; 3° la réalisation de mesures ayant pour but l'amélioration du fonctionne-

ment des états-major d'armée et des états-majors subordonnés; 4° la préparation aux examens d'entrée et de sortie de l'École supérieure de guerre. »

Il suffit de lire cette énumération des attributions du Comité d'état-major pour voir que son utilité est fort contestable. Je le verrais disparaître avec une réelle satisfaction. Pour les trois premières attributions ci-dessus, le Ministre trouverait dans les rapports d'inspections tous les avis susceptibles de l'éclairer; pour les examens de l'École supérieure de guerre, il n'a qu'à donner mission, chaque année, à un certain nombre d'officiers qu'il choisira. Le Comité d'état-major est, à mon avis, un organe inutile et dangereux à la fois, comme toutes les collectivités consultatives.

Le second décret apporte quelques changemens au Conseil supérieur de la Défense nationale. Il a paru nécessaire au ministre, et on ne saurait que l'approuver, de faire assister aux séances de ce Conseil avec voix consultative, outre les chefs d'état-major de l'Armée et de la Marine, le chef d'état-major général, le vice-amiral inspecteur général des escadres et l'officier général président du Comité consultatif de défense des colonies.

Le Comité et le secrétariat ont été remplacés par une *section d'études comprenant* les officiers supérieurs chargés du bureau des opérations dans les trois départemens ministériels intéressés, mis à la disposition du Président du Conseil supérieur de la Défense nationale. « Cette section se réunit sur la convocation du Président du Conseil, étudie et prépare toutes les questions qui doivent être soumises aux délibérations. Les trois officiers qui la composent peuvent assister aux séances du Conseil comme secrétaires adjoints. Le Conseil se réunit deux fois par an obligatoirement. »

On voit que l'on n'a pas sensiblement remédié aux inconvéniens que j'ai signalés. C'est encore un Conseil consultatif qui est chargé d'éclairer le gouvernement, en temps de paix, sur toutes les mesures de préparation à la guerre intéressant plusieurs départemens ministériels. Une fois la guerre engagée, ce même conseil subsistera-t-il? En tout cas, il sera tronqué par le départ des officiers de terre et de mer les plus importans qui seront allés prendre leur commandement. Seront-ils remplacés? D'autre part, la section d'études, d'après les termes

mêmes du décret, n'est pas un organe *permanent* de travail, et j'en considère la permanence comme une nécessité, car les études importantes auxquelles elle devra se livrer ne doivent jamais être interrompues.

Personnellement, je suis partisan d'une solution tout autre. Étant donné que le gouvernement doit avoir une action sur la préparation et sur l'exécution de la guerre dans son ensemble, que la répartition des forces terrestres et navales entre les armées et entre les escadres est de son ressort, j'estime qu'il convient de mettre à sa disposition, non un conseil, mais un organe militaire permanent, qu'on appellera *État-major de la Défense nationale* ou autrement, mais un organe comprenant un chef qui dirige et des officiers qui travaillent incessamment sous ses ordres.

Ce chef aurait, en tout temps, à élaborer des plans de campagne dans les différentes éventualités à prévoir, comme de Moltke le faisait de 1857 à 1870 et à soumettre ces plans au gouvernement.

Les états-majors de l'Armée et de la Marine organiseraient leurs plans particuliers d'après les directions du gouvernement ainsi bien éclairé. Le chef d'état-major général de l'armée et le vice-amiral inspecteur général des escadres devraient être, à mon avis, les chef et sous-chef d'état-major de la Défense nationale; on éviterait de la sorte toute cause de conflit entre eux et les états-majors de l'Armée et de la Marine. En cas de guerre, les deux officiers ci-dessus désignés iraient prendre le commandement de leur armée et de leur escadre; mais tous les autres officiers de l'état-major de la Défense nationale restant à Paris, l'organe continuerait à fonctionner régulièrement; la tradition assurerait la continuité de vues nécessaires. Un conseil donne des avis généralement médiocres; un état-major mûrit chaque question et la traite bien parce que c'est l'œuvre d'un seul homme, et non d'une collectivité.

Dans son rapport sur le budget de la Guerre de 1907, M. Messimy compte peu sur le Conseil supérieur de la Défense nationale, à l'égard duquel il s'exprime dans les termes suivans (p. 216) : « Les Commissions, dans leurs rares délibérations, sont impropres à jouer le rôle d'organe directeur et à donner l'impulsion unique si désirable; à l'ère du désordre va succéder l'ère des Commissions interministérielles : il n'est pas certain que ce régime nouveau, quoique supérieur à l'ancien,

soit assez fort pour empêcher le retour à l'anarchie. » Rien n'est plus juste, à mon avis. M. Messimy estime que la seule manière de faire « pour conduire à des résultats positifs est la création d'un ministère de la Défense nationale. » La discussion de cette proposition sortirait du cadre de cette étude.

En résumé, si j'ai adressé quelques critiques aux deux décrets qui viennent de paraître sur le haut commandement en France, je reconnais qu'ils constituent un très grand progrès sur le passé. Il nous reste à examiner la question des personnalités.

*
* *

C'est dans le choix des personnalités que la passion politique exerce la plus fâcheuse influence, on ne saurait le méconnaître. Les institutions ne valent que par les hommes qui les mettent en œuvre; c'est dans le choix de ces hommes que le Gouvernement ne saurait apporter trop de soin. Certes, il a le droit et le *devoir* d'exiger de tous les officiers le loyalisme le plus absolu, mais il se tromperait étrangement en le cherchant parmi ceux qui font avec ostentation étalage de leur dévouement au Gouvernement établi et aux institutions existantes. Dans ma longue carrière, j'ai connu, sous l'Empire, des officiers plus impérialistes que l'Empereur, et d'autres, plus tard, affirmant avec beaucoup de bruit leur républicanisme à toute épreuve. J'ai reconnu que presque tous n'étaient que des arrivistes; les uns, sans valeur militaire et sentant leur incapacité, ne voient d'autre moyen d'avancement que les témoignages d'une ardeur politique aussi chaude que feinte; d'autres, de valeur réelle, sont possédés d'une ambition exagérée qui ne peut être satisfaite que par les mêmes procédés. Les uns et les autres sont les ennemis les plus dangereux d'une démocratie; la plupart n'hésiteraient pas à changer d'opinion suivant les circonstances; ils sont prêts aux coups d'État. Certains des plus chauds partisans du boulangisme ne sont-ils pas devenus les républicains les plus intransigeans? En 1792, Dumouriez se coiffait du bonnet phrygien au club des Jacobins; l'année suivante, il trahissait la République et la Patrie. Cet exemple devrait donner à réfléchir à nos gouvernemens; ils devraient comprendre que les officiers les plus loyaux sont ceux qui, craignant l'intrusion de la politique dans l'armée, n'étalent pas leurs sentimens et se taisent. Ces officiers, d'un loyalisme sûr, sont de beaucoup les plus nombreux; mais

ils travaillent sans bruit; ce sont ces serviteurs modèles que la République doit rechercher pour le haut commandement; ils ne trahiront pas la confiance mise en eux, même si leurs traditions de famille ne leur permettent pas d'admirer sans réserve toutes nos institutions. Ils servent la Patrie et n'oublieront pas que la France est représentée par le Gouvernement qu'elle s'est volontairement donné et qu'ils respectent. Appelés dans un Conseil, ces officiers n'hésiteront pas à donner leur opinion, fût-elle contraire à celle des puissans du jour; mais, dans l'exécution, ils obéiront ponctuellement et sans réserve, car ils sont guidés par le sentiment du devoir; ils pourront être ardens et indépendans dans les discussions; ils seront toujours fidèles dans l'action.

Il y eut malheureusement des époques récentes où des ministres se sont laissés hypnotiser par des officiers politiciens et les ont appelés à de hautes situations, malgré leur incapacité notoire. Il nous faut, disaient-ils, une armée républicaine. Il convient de préciser ce que doit être l'armée française aujourd'hui. Tous les hommes valides de la nation sont appelés dans l'armée qui est, suivant une juste expression, la *Nation armée*. Dès lors, au point de vue politique, elle doit renfermer en son sein, et dans tous les grades, toutes les opinions, et à peu près dans la même proportion que dans le pays entier. Aujourd'hui, il est indiscutable que la nation est républicaine, l'armée l'est certainement aussi; cette conception d'une armée républicaine est justifiée à tous égards. Mais certains sectaires en ont une toute différente; pour eux, l'armée doit bien comprendre tous les citoyens, le service militaire étant une charge commune à tous; mais ils voudraient interdire l'accès des grades élevés à tous les hommes qui n'ont pas leurs idées politiques; ils cherchent, et malheureusement ils arrivent parfois, à faire porter au commandement des grandes unités des officiers qui font parade de sentimens politiques exagérés et le plus souvent faux, et à en écarter d'autres de la plus haute valeur. Il y a là un vrai danger pour l'armée qui risque ainsi d'être médiocrement commandée, un vrai danger pour la République, que nous voulons forte et durable, et qui peut être à la merci d'ambitieux sans scrupules.

La vertu militaire la plus indispensable à celui qui commande, c'est la grandeur, la noblesse du caractère; le caractère

d'un chef doit être fortement trempé, car il devra prendre des décisions viriles, entraînant le sacrifice de nombreuses vies humaines, décisions d'où dépendront son honneur, et, plus encore, le salut même du pays. Comment obtenir une pareille résolution d'un courtisan habitué à toutes les compromissions qu'il croit profitables?

La République doit aimer et pousser les hommes de caractère et choisir les chefs de son armée d'après leur valeur professionnelle et surtout d'après leur valeur morale. Elle trouvera dans ses rangs tous les hommes aptes aux plus hauts commandemens; elle y trouvera, car ils y sont légion, des hommes au loyalisme éprouvé qui méritent toute sa confiance. Laissons l'armée à sa noble et belle mission ! Écartons d'elle toutes nos dissensions politiques. Je ne serais pas éloigné de penser que telles sont, du reste, les vues de hautes personnalités qui ont une action prépondérante aujourd'hui dans les Conseils du Gouvernement et au Parlement.

*
* *

En résumé, la nouvelle organisation du haut commandement constitue un progrès réel qu'on ne saurait contester sans mauvaise foi; elle est néanmoins perfectible, comme toutes les choses humaines. Notre doctrine tactique a été l'œuvre de notre École supérieure de guerre; notre doctrine stratégique sera l'œuvre du Centre de Hautes Études militaires. L'une et l'autre se maintiendront chez nous par la tradition dans ces deux institutions, tout en sachant évoluer, comme j'ai essayé de le montrer. Il y aura donc bientôt unité de vues complète dans notre armée. Les institutions sont bonnes et l'on en tirera le meilleur parti, si l'on choisit bien les hommes mis à leur tête, et j'estime, en toute conscience, que, malgré les paroles de de Moltke, nous n'aurons prochainement rien à envier aux Allemands en tout ce qui touche le haut commandement et nos états-majors, tout au contraire.

Général H. Langlois.

SUR LE NIL

Samedi, 12 mai.

Il est près de cinq heures du matin. A cette heure-là, au mois de mai, Le Caire est encore endormi.

Par la rue Kasr-en-Nil, avec un ânier et son âne qui transporte mes bagages et mes provisions, je descends vers le pont de Boulak et le quai de la rive gauche, où l'on s'embarque pour Assouan. La rue est à peu près déserte. Cette grande artère européenne de la ville neuve a fermé ses magasins et ses hôtels pour touristes. L'escalier monumental du *Savoy* semble conduire à une nécropole. Çà et là, les portiers berbérins, enveloppés dans un carré de laine blanche, sont couchés en travers des seuils. Quelques-uns, qui viennent de s'éveiller, se soulèvent, se prosternent pour la prière. Dans les jardins des hôtels, sur les branches des cèdres et des acacias, les corneilles-à-manteau s'ébrouent, en poussant d'étranges cris sauvages. Elles s'envolent tout à coup, se posent au milieu de la chaussée, et leurs ailes, rabattues comme des chappes, sont glacées de reflets d'aurore.

C'est un moment de fraîcheur exquise. Mais on sent que cette fraîcheur sera brève. Là-bas, du côté du fleuve, de fines poussières vibrent en une buée d'or, et, du côté de l'Est, les contours du Mokattam, avec la coupole de sa mosquée et les aiguilles de ses deux minarets, se découpent en traits durs sur le ciel uniformément bleu et sans profondeur, — le ciel mat et comme solidifié des jours de grande chaleur, où le paysage figé, souligné de noir, a l'air d'être peint sur de la porcelaine.

Depuis près d'un mois, le khamsin, le vent chaud du désert, souffle sans discontinuer. C'est fou de s'aller jeter dans la fournaise de la Haute-Égypte, par une température et à une époque comme celles-ci. Ce printemps égyptien est déjà brûlant comme nos plus torrides étés. Mais je me dis que, peut-être, dans cette flamme, le Nil se montrera à moi avec une splendeur qu'il n'a point pour ses pèlerins d'hiver. Mes yeux y verront sans doute ce que d'autres n'auront point vu. Le Nil est un monde. La lumière du Sud est inépuisable en féeries. Chacun de nous, comme un poète qui chante sa strophe dans un chœur, n'en peut fixer qu'un reflet instable. Moi aussi, je veux chanter ma strophe. Et puis, il en est de ces pays si beaux comme des femmes trop aimées. On croit toujours en être le premier amoureux, et, dans l'illusion magnifique de cet amour, on se persuade que le monde n'a commencé d'aimer qu'avec vous.

***

Derrière les lions de bronze qui gardent l'entrée du Grand Pont, j'aperçois la cheminée fumante, un des tambours et la roue à palettes du bateau en partance. Hélas! ce ne sera pas la classique *dahabieh*, le bateau à voiles qui, depuis des temps immémoriaux, monte et descend le Nil. Je l'avoue : c'est un vulgaire *Cook*, — mais un *Cook* désaffecté, qui ne promène plus de touristes. En été, la flottille de la fameuse agence est vouée à d'obscurs services : elle ne véhicule que des marchandises et des colis humains de condition inférieure : des fellahs, de petits fonctionnaires, quelquefois des soldats.

Tandis qu'une cohue drapée de cotonnade bleue envahit l'entrepont, on veut bien, par faveur, m'ouvrir, tout en haut du steamer, la partie réservée aux voyageurs d'hiver. Quarante cabines sollicitent mon choix. Quatre salles de bain sont à ma disposition, et aussi une vaste salle à manger, à demi déménagée, il est vrai, mais où trône toujours, au-dessus de la servante, le portrait de Thomas Cook, le fondateur de la Compagnie et l'actuel Roi du Nil. Moyennant trois livres égyptiennes, tout ce domaine est à moi. J'en suis le seul occupant, avec un domestique et le mécanicien du bord, un grand diable d'Anglais, hébété par l'alcool et la chaleur, qui passe ses journées dans la soupente, à cuver son eau-de-vie. Seul, sans promiscuités à craindre, sans le bruit insupportable des conversations, le va-et-

vient des passagers, l'odieux tête-à-tête avec des figures étrangères !

J'inspecte la maison flottante dont je vais être l'hôte pendant toute une semaine. On dirait un chalet à deux étages, avec un balcon circulaire, protégé du soleil par une large couverture en saillie et par des tentes de coutil. Éparpillés sur le balcon, des fauteuils plians creusent leurs hamacs de toiles propices à la sieste et aux longues contemplations. C'est vraiment la maison de rêve, la maison roulante, devant qui

Les grands pays muets longuement s'étendront.

Voir, contempler, sans hâte, sans but, pendant des jours et des nuits, — pour la seule volupté de la vision : je m'y prépare avec un frémissement de joie... Mais, déjà, voici que j'ai peur d'être écrasé par le khamsin qui recommence !

*
* *

Le bateau s'ébranle. Il accélère peu à peu sa vitesse. Malgré le courant d'air de la marche, la sensation de chaleur devient plus véhémente à mesure que le soleil monte. Les parois des cabines sont tièdes sous la main et, quand on y entre, une haleine âpre de germoir vous coupe la respiration. Même dans la salle à manger, plus aérée, il faut se réfugier, pour trouver un peu d'ombre, du côté droit, le côté de la rive occidentale. Toutes fenêtres ouvertes, je regarde, d'un œil distrait, se dérouler la banlieue industrielle du Caire : cheminées d'usines, ponts en fer, grues métalliques, voies étroites où circulent des wagonnets. Dans ce cadre trop moderne et trop encombré, les pyramides de Gizeh se rapetissent, et, derrière les tas de charbon alignés le long des berges, elles apparaissent enfin au regard qui les cherche, comme de simples monticules de sables, détachés de la grande chaîne lybique.

...Mais une vaste nappe d'eau limoneuse se déploie derrière les stores des fenêtres. Les rives se reculent : la largeur du fleuve est telle que les embarcations éparpillées n'y sont plus que des taches imperceptibles. Alors, seulement, c'est le Nil, dans toute son immensité, — une vision qui déroute l'œil habitué aux proportions classiques des fleuves méditerranéens. Cette masse d'eau énorme qui ressemble à une mer intérieure, qui se perd dans un ciel sans limites, vous stupéfie d'abord. On s'imagine

que l'impression unique qu'on en reçoit est faite du sentiment de cette énormité. Puis, bientôt, on distingue ce qui rend l'aspect du Nil si singulier, si réellement prodigieux. Certes, il y a d'autres grands fleuves au monde, peut-être plus grands que celui-ci. Mais le prodige du Nil, c'est de couler dans un désert. Un désert avec de l'eau, voilà le miracle de l'Égypte. Quiconque a senti, dans ses moelles, l'aridité brûlante des sables et, dans ses yeux, le rafraîchissement de cette grande eau miraculeuse, ne s'étonne plus qu'aujourd'hui encore le Nil soit un dieu pour les fellahs et qu'ils lui fassent des sacrifices.

La chaleur monte toujours. La houle ardente de la méridienne flamboie d'une rive à l'autre, emplit tout l'horizon. Les vaguelettes du large étincellent comme des éclaboussures de cuivre en fusion. C'est le moment le plus dur, celui où le paysage, écorché par une lumière trop tranchante, est le plus blessant au regard. Les tons chimiques y dominent : jaunes-soufre, verts de chlores ou de sulfates, qui s'étendent, comme des marbrures de décomposition, dans des blancs d'ivoire, des jaunes-paille, des blonds de poussière. Les cultures encore très vertes, champs de fèves, champs de pastèques, sont à demi voilées sous une espèce de fumée sulfureuse. Les pyramides naines, qui défilent, en groupes intermittens depuis Gizeh, fument comme des meules en ignition. De loin en loin surgissent des éminences calcaires, pareilles aux murs et aux pylônes trapus de l'architecture pharaonique, — toutes blanches avec des striures blondes ou violâtres, saupoudrées de safran clair. Là-bas, sur la rive gauche, en face de la pyramide turriforme de Meïdoum, des plages livides aux oxydations étranges, comme empoisonnées de vert-de-gris, agonisent dans la crudité de la lumière.

Une torpeur invincible vous étreint. Et puis des barques passent, légères, aux envergures d'oiseaux ; et, de leurs grandes voiles triangulaires, ainsi que d'un frissonnant éventail, il semble qu'une fraîcheur va descendre. Mais l'air brûle toujours ; et toujours, à l'infini, sur les deux rives, les oasis se déroulent, d'un vert si nébuleux, si volatilisé par la chaleur, qu'on doute, comme devant un mirage qui se lève...

Une détente. Le rayonnement de la lumière s'adoucit, sans

que la chaleur soit moins forte. Les lignes et les couleurs des choses commencent à devenir suaves.

Derrière les cultures, les champs de fèves, les champs de pastèques, dans une fumée de soufre, tout à coup, une longue bande rose se déploie et brille avec douceur : c'est la chaîne arabique, toute blonde, qui se nuance des reflets du couchant. La fumée de soufre se dissipe lentement, et à mesure que l'atmosphère s'éclaircit, du côté de l'Arabie, des cirques de montagnes apparaissent qui flamboient dans l'effacement des lignes violâtres, comme des bûchers aux flammes jaunes et roses qui brûlent en plein jour.

Puis, les nuances vives s'amortissent graduellement. Le ciel se brouille de vapeurs, se mélancolise. Il est d'un gris de nacre, à peine teinté de bleu, comme un ciel du Nord, et les oasis, qui courent sans fin sur les deux berges, semblent des rideaux de saules ou de peupliers au bord d'un fleuve de France. La douceur éteinte, languissante, du paysage ouaté de brume rappelle nos plus doux crépuscules.

Mais voici toute une procession de *dahabiehs* qui s'avancent, leurs grandes voiles obliques dressées dans le ciel comme des lames de faux. De loin, on dirait d'énormes cuves rondes ou ovales. Elles sont chargées de blé et d'oignons jusqu'au bord, et des femmes sont accroupies dans le blé, toutes noires sous les plis flottans de leurs haïcks... Les embarcations passent, s'allongent, s'effilent. On dirait, maintenant, des galères grecques ou latines avec leurs proues très hautes, arrondies, recourbées et aiguisées en becs. Quelques-unes sont peintes comme des boîtes de momies, d'autres grossièrement tatouées comme une peau de Nubien. Les réminiscences se mêlent aux sensations immédiates, les visions du présent et du passé se confondent. Parmi toutes ces formes fuyantes, on sent très loin dans le temps et dans l'espace...

Nous allons. Les lignes de la terre et les couleurs du ciel se succèdent, se détruisent en une perpétuelle métamorphose. Puis un moment s'affirme, où tout semble figé, à la façon d'une pièce de métal refroidie. Il est près de huit heures du soir. Le soleil a disparu derrière les crêtes lybiques, et, à mesure qu'il s'enfonce de l'autre côté de l'horizon, la terre se vide de sa lumière, comme un corps dont l'âme se retire. Plus rien ne luit. Un paysage mort, squelettique, couleur de chaux, occupe l'étendue.

Où sommes-nous ? Je ne sais pas, je ne veux pas le savoir. Nous passons, en cette minute, devant une baie déserte, entourée de falaises à pic, qui blémissent dans le crépuscule et qui l'encerclent d'une façon étrange, comme un cratère mort de la Lune. Au centre, une barque immobile et solitaire, dont la haute voile se reflète immensément, et plonge, obélisque sans fin, dans le miroir pâle des eaux embuées de fièvre.

Nous passons lentement, doucement, comme en rêve.

Et soudain, sur la gauche, se dessine un interminable estuaire aux rives submergées par une mer de plomb. La vision est d'une simplicité presque effrayante. Entre la zone assombrie des eaux et la zone plus claire du ciel, court à perte de vue, d'un mouvement rigide et implacablement rectiligne, une étroite bande d'un noir d'ébène, mince pellicule de terre, débris de continent détruit, qui va sombrer dans l'abîme ; et, vers le Sud, à la limite où le ciel et le fleuve se rejoignent, un gouffre béant au delà duquel il n'y a plus rien. Une échappée en plein ciel : on est hors de la planète...

Alors, sous ce ciel opaque, étouffé de chaleur, où pas une scintillation ne palpite, dans le gris indistinct qui m'environne, je songe à une nuit d'étoiles contemplée, quelques jours auparavant, dans les sables de Gizeh, aux pieds du Sphinx, nuit de velours et d'or, nuit limpide comme un autre azur, nuit merveilleuse, auprès de laquelle pâlissent, dans mes souvenirs, mes plus belles nuits africaines.

Il n'y avait pas un être humain, ce soir-là, dans la cuvette sablonneuse où le colosse est à demi enlizé. Derrière lui, le triangle formidable de le pyramide de Khéphrem tombait d'une chute écrasante, comme perpendiculaire ; et, derrière Khéphrem, se haussaient les crêtes du désert lyrique, hérissées de pierres tranchantes, qui se découpaient en dents de scie sur un ciel vert, teinté de nacre. C'était la solitude de la haute mer, le silence accablant des espaces désertiques.

D'abord, la masse du Sphinx s'ébaucha confusément dans la noirceur de la pyramide prochaine. Une lune orangée montait, toute gonflée, sous un voile de nuages blancs. Et ce fut l'ascension lente du globe vermeil. Peu à peu, la tête du colosse émergea de l'ombre, s'éclaira vaguement. Le profil se dégageait, lourd profil de nègre aux narines aplaties, à l'expression bes-

tiale. Puis l'ovale du visage resplendit, si baigné de clarté que ses affreuses mutilations disparaissaient dans le rayonnement total, et, bientôt, sous la splendeur lunaire, la lourde face fut un pur miroir dressé vers les astres.

La croupe repliée du monstre, comme écrasée sous le poids de Khéphrem, semblait se perdre au loin, dans les profondeurs des sables. Mais la tête victorieuse se levait, d'un puissant effort, vers les étoiles. Et l'on aurait dit la tête de la planète Terre, haletant sous sa charge de montagnes, de peuples et de cités, et traînant derrière elle ses continens et ses océans inconnus, parmi tous les embrasemens et tous les éblouissemens stellaires.

***

Dimanche, 13 mai.

A l'aube, au sortir de la cabine asphyxiante, il fait presque frais sur le balcon du bateau. Mais l'atmosphère est trouble, l'horizon obstrué de lourdes nébulosités bleuâtres.

Tout à coup, sur la droite, une vision singulière s'ébauche.

En haut d'une berge couleur d'ocre, comme imbibée de sang caillé, parmi des fleurs d'opium, aux tiges roides, aux durs calices bigarrés de rouge et de jaune, une femme surgit, enveloppée d'un haïck noir. Elle est immobile au sommet de la berge. Une de ses mains, la paume tendue, sort de l'amas de ses draperies, et, de l'autre, elle écarte l'extrémité du haïck qui recouvre sa tête. Son visage très brun se montre à demi dans l'ouverture de l'étoffe entrebaillée. C'est le geste et l'attitude des statues romaines d'Isis écartant son voile. Immobile, parmi les fleurs d'opium, elle est là comme une figure symbolique du Sommeil ou de la Mort. Autour d'elle, tout est inerte et silencieux, et sa haute silhouette funèbre se détache sur un ciel jaune, que l'on croit voir à travers un morceau de topaze...

Nous approchons : la vision s'efface dans les tourbillons de poussière charriés par le khamsin. L'éclat du soleil en est amorti, mais le souffle du Sud, qui, de minute en minute, augmente d'intensité, est tellement brûlant que je suis obligé de regagner ma couchette.

Toute la journée, je vais être prisonnier entre les cloisons de la cabine, suant sur mon matelas comme sur la plaque

chauffée d'un hammam. Pourtant, je me console de ne rien voir, parce que je sais bien qu'à cette heure-là, dans la désolation du dehors, il n'y a rien à voir : le ciel, la terre et l'eau ont disparu sous un linceul uniforme de lumière trouble et de poussières corrosives.

Torpeur morne, coupée de rêves sans suite, qui achèvent la déroute du cerveau. A deux heures, la chaleur du khamsin devient si intolérable que j'abandonne ma couchette pour me plonger dans une baignoire. Elle est pleine d'une eau bourbeuse, l'eau brune et grasse du Nil, toute chargée de limon. Mais ce bain de boue, indéfiniment prolongé, est un délice, au prix du bain de feu qui m'attend sur le pont. Je somnole dans ma baignoire, bercé par le mouvement doux du bateau. Là-bas, au dehors, des villes et des villages défilent dans le vent et la poussière. Je n'en saurai ni le nom ni la figure. Je n'ai plus la force de bouger... De temps en temps, un choc mou arrête brusquement la marche du steamer : c'est un banc de sable. Alors, pendant des heures, l'équipage, armé de gaffes, travaille sous l'ardeur du soleil, pour dégager la coque du bâtiment. Une sorte de complainte, entrecoupée par les commandemens brefs du *raïs*, rythme l'effort des matelots : Iallah ! Iallah !... La carcasse retentit de grands coups sourds, le ventre de la carène frotte, glisse sur les fonds vaseux : Iallah !... Et, soudain, le bateau repart, de son mouvement doux et régulier, comme un oiseau qui reprend son vol.

*
* *

Lundi, 14 mai.

Cinq heures du matin sur le balcon qui surplombe le tambour. Le vent brûlant s'est calmé. Néanmoins, l'atmosphère pacifiée reste très lourde, d'une opacité presque matérielle.

Simplifié par les brumes qui l'enveloppent, le paysage garde toujours sa nudité géométrique : trois zones superposées, l'eau, la terre, le ciel, séparées les unes des autres par deux lignes rigides qui courent à l'infini et qui se perdent dans les vapeurs de l'horizon. Les premiers plans ont une couleur cendreuse, qui, graduellement, se fonce jusqu'au violet sombre vers les fonds des montagnes encore invisibles. En ce moment, le Nil est immobile et lisse comme une eau morte. Le ciel d'argent s'arrondit comme une coupole solide. Un silence

angoissant pèse sur l'étendue, et toute cette nature éteinte et morne a l'air de se recueillir dans on ne sait quelle attente...

Les montagnes violettes de la chaîne arabique se dessinent sur le ciel d'aurore, se veloutent d'une couleur de pensée. Le soleil a percé les brumes flottantes; il monte, et, soudain, c'est, par tout l'espace, un ruissellement de splendeur. La terre est toute d'or sous l'azur allégé du ciel. Les contours des berges sont comme frottés d'ambre liquide. De l'or coule le long des mâts des dahabiehs. Toutes voiles déployées, elles planent, comme de gros oiseaux d'or, sur le fleuve embrasé. Du haut du balcon, au-dessus du sillage qui fait, dans la moire orangée des eaux, une longue déchirure mauve, je contemple, les yeux ivres de lumière : toutes mes souffrances de la veille sont payées.

Dans cette richesse et cette beauté triomphante de l'aube, les êtres et les choses, touchés par l'engourdissement du khamsin, semblent renaître. Des battemens d'ailes, des pépiemens se répondent d'une rive à l'autre. Les trous des rochers sont pleins de tourterelles et de martins-pêcheurs, qui prennent leur volée. Au bord des berges, des enfans nus s'ébrouent dans l'eau vaseuse, s'éclaboussent en poussant de petits rires aigus, qui rebondissent jusqu'à nous, sur l'eau calme du fleuve, comme des ricochets.

On dirait des statuettes de bois ou d'albâtre bruni, telles qu'on en voit derrière les vitrines du musée du Caire. Le torse grêle, les épaules larges, les pectoraux en saillie sur le tronc, comme des gorgerins incrustés d'émaux, ils ressemblent trait pour trait aux petits fellahs d'il y a trois mille ans, qui ont servi de modèles aux sculpteurs et aux peintres des Pharaons. Et ils ressemblent aussi à leurs ancêtres des syringes et des hypogées, ces hommes aux maigreurs de sauterelles qui, en ce moment, sous le haut mur calcaire de la falaise, sont attelés à une corde de hâlage. Et le bateau archaïque, qu'ils traînent dans l'eau pesante, est tout pareil aux barques d'Ammon, qui sont peintes sur les tombeaux enfouis, là-bas, au milieu des sables.

Devant ce paysage du Nil, si raréfié par momens qu'il se dépouille de tout caractère particulier, je pouvais me croire hors du monde, dans une région abstraite qui ne connaît d'autres accidens que les jeux élémentaires de l'ombre et de la lumière. Ces silhouettes humaines me rappellent que je suis dans un pays où tout est marqué, au contraire, d'une empreinte si fortement

individuelle qu'elle défie les siècles, — sur la terre d'Égypte, où rien ne meurt...

Il me semble qu'au sortir d'une féerie, je rentre dans la réalité. L'Égypte moderne elle-même réapparaît à côté de l'antique. Dans l'atmosphère purifiée, des bâtisses, qui se confondaient hier avec la blancheur des terrains, leurs contours s'évaporant dans les tourbillons de la poussière, s'accusent, aujourd'hui, en lignes précises et déplaisantes : gros cubes en platras qui sont des palais administratifs, obélisques de briques qui sont des cheminées d'usines, — sucreries ou distilleries, — pylônes aplatis en boue noire du Nil, qui sont des huttes de fellahs.

Vers le soir, un mur, percé d'arches colossales, coupe en deux tout l'horizon, émerge du lit de fleuve ; c'est le barrage d'Assiout. Nous nous engageons dans un canal latéral qui franchit la digue. Mais il est trop tard : l'écluse est fermée. Il faut s'arrêter, passer là toute la nuit. Au fond du canal, entre les deux parois de maçonnerie qui nous enferment comme une fosse étroite, — dans l'air étouffant, sans autre vue que le ciel plein d'étoiles au-dessus de nos têtes, — nous attendons l'aube, et le départ vers l'inconnu...

*
* *

Mardi, 15 mai.

Les manœuvres ont été longues. Lorsque enfin nous sortons de l'écluse, le soleil est déjà haut. Alors, sous le grand ciel libre, une vision extraordinaire se déploie.

Le fleuve élargi, étalé, arrondi comme un golfe, n'est plus qu'une immense coupe limpide sertie dans la bordure vermeille des rivages, — moins une coupe d'eau pure qu'une coupe de lumière, épanouie dans la fraîcheur du matin, pour désaltérer on ne sait quelle soif divine. Cette lumière jeune a une légèreté, une allégresse, qu'elle va perdre, tout à l'heure, dans le morne et lourd éclat de la méridienne. Ce n'est déjà plus l'aube, ce n'est pas encore le plein midi. Minute fugitive, qui fait éclore au regard tout un pays fabuleux de cristal et d'or. Vrai paysage spirituel, purifié des vains accidens de la matière, immense, lumineux et simple comme un concept métaphysique, où l'or des sables, le cristal de l'eau se perçoivent à peine, où les lignes et les surfaces se résolvent en splendeurs fluides.

Et, tandis que nous passons devant la montagne d'Assiout creusée de spéos comme une énorme ruche funéraire, je pense que ce lieu éblouissant du monde fut autrefois Lycopolis, et que Lycopolis fut la patrie de Plotin, le thaumaturge, le mystique et le saint du néo-platonisme, l'homme « qui avait honte d'avoir un corps. » Quand, plus tard, sur un mode inspiré, ce voyant célébrait l'épiphanie de l'Intelligence et l'ascension vers l'Un de l'âme soulevée par l'Amour, il se souvenait sans doute d'une minute semblable à celle-ci : le lever du soleil sur la terre d'Égypte. Ici, — comme chez l'ascète philosophe, — les formes des choses, sublimées par la lumière, ont perdu leur corps : elles ne sont plus que des symboles intelligibles, — des apparences de cristal et d'or...

Ce qui fait la beauté sans pareille de cette vallée du Nil, c'est la simplicité presque géométrique de sa structure. Des surfaces planes pour capter les reflets, des angles aigus pour les briser, quelques lignes parallèles pour reculer à l'infini la perspective, — avec ces élémens si pauvres, elle crée des harmonies et des mélodies de couleurs d'une somptuosité et d'une ampleur incomparables. La Mer et le Désert sont les deux grands miroirs du ciel. La vallée du Nil a les deux miroirs : son fleuve et son désert, où se recueillent, s'exaltent et s'alanguissent toutes les nuances du jour.

L'enchantement se perpétue. Il est dix heures du matin. Nous approchons d'un village perdu, dont les cases noires émergent d'un bouquet de palmiers.

Dans une petite anse, à quelques brasses de la berge, une dahabieh est à l'ancre. Il y a un mort sur le pont. Du balcon du steamer, on distingue, sous les plis d'un suaire de soie verte, la forme d'un cadavre, étendu tout au long d'une civière, que six hommes soutiennent de leurs épaules. Autour du mort, pêle-mêle, se presse une foule drapée de bleu. Au-dessus de la foule, les hautes vergues obliques de la dahabieh se découpent dans le ciel, comme des signaux funèbres. Une psalmodie pieuse s'élève et s'abaisse, par intervalles. De la rive, des enfans troussés jusqu'à la ceinture, les pieds dans l'eau, accourent en brandissant des palmes. Debout, contre un des mâts de l'embarcation, dominant les passagers de toute sa tête, un adolescent, bouche ouverte, regarde le mort.

On lève l'ancre, et, lentement, la barque mortuaire incline ses grandes ailes blanches. Avec ses palmes et ses chants, elle glisse sur l'eau molle, elle s'en va, par ce beau matin de printemps, vers des plages de lumière...

Aujourd'hui, vraiment, il y a de la joie éparse dans l'air, qui est toujours sec et chaud, mais non plus étouffant. Partout, sur les deux rives, des baignades de fellahs, des abreuvages de troupeaux. Çà et là les croupes luisantes des buffles émergent de l'eau, pareilles à des quartiers de roches noires. Les enfans se roulent dans le sable, et leurs petites chairs brunes et roses grouillent comme des vers sortis de la vase. D'autres, sur la falaise, tout le corps enveloppé, jusqu'au menton, d'un lambeau de cotonnade, — les pieds et les mains invisibles, — ont l'air de serpens qui dansent. Une femme squelettique les garde, longue et mince dans son haïck noir... Soudain, un souffle passe, la silhouette rigide sous les draperies qui s'envolent et qui palpitent, se dresse comme une torche funèbre dans le vent et la fumée.

Tout s'allume, tout vibre au milieu de cette atmosphère extraordinairement pure. Le corps est à l'aise, les nerfs se tonifient, l'humeur s'équilibre. La moindre sensation paraît neuve et délicieuse. Boire un peu d'eau devient une volupté. A l'arrière du bateau, dans le courant d'air du sillage, un *zir*, grande amphore d'argile, est suspendu. Des gargoulettes suantes sont disposées tout autour. Et c'est exquis d'approcher seulement de ses lèvres le goulot poreux du vase, où de la poussière craque sous la dent, puis de savourer la première gorgée qui se précipite, fraîcheur tranchante, dans le gosier aride.

L'esprit même est plus souple, plus dispos. L'imagination se réveille. Les mots affluent dans la mémoire, s'ordonnent en consonances harmoniques avec l'émotion naissante, comme des mélodies sans suite qui se succèdent sous les doigts distraits d'un musicien.

Le soleil s'abaisse. Et, progressivement, la chaîne arabique, qui s'était éloignée de nous depuis Assiout, se rapproche de la rive orientale.

Elle s'allonge indéfiniment, à la façon d'une ligne de remparts, un mur sans fin, dont les stratifications de la roche mar-

queraient les assises de pierres superposées. Mais ce mur n'est point opaque, il est léger et transparent, il a des souplesses d'étoffes précieuses, où glissent des reflets blonds, jaunes, verts, roses, bleus lie de vin. C'est le chatoiement des soies délicates et vives qui fleurissent de leurs broderies les voiles d'Orient. Parfois, vers le Sud, parmi les blonds, les jaunes, les ocres et les roses de la terre, une bande de laque foncée s'allume pour s'évanouir presque aussitôt.

Nous entrons décidément dans les pays roses : un rose, par momens, à peine saisissable, un rose pareil à l'afflux rapide du sang sous l'épiderme ; et, à d'autres momens, un rose fouetté d'ambre et de lilas, les lilas d'avril, les premières corolles qui éclosent, encore laiteuses du printemps.

Tandis que le bateau s'avance vers Sôhag, tous ces reflets ténus se fondent dans les flammes exaspérées du couchant. En quelques minutes, l'incendie crépusculaire s'éteint. Le fond du ciel est d'un violet sombre, le Nil apaisé est une mer de scabieuses, mauve aux endroits frissonnans, couleur d'abricot mûr, teinté, çà et là, de brunissures d'acier poli, aux endroits calmes, où l'eau morte resplendit comme un miroir.

Il fait nuit maintenant.

A l'avant du bateau, couché contre le bastingage, les yeux perdus dans les pâleurs nacrées du firmament, j'entends le balancier de la machine battre le rythme de la marche, et, à travers le fracas des eaux rejetées par l'étrave, j'écoute la chanson continue de l'écume aux flancs de la carène. La hampe du pavillon s'érige toute droite, à la proue, tel un bras impérieux tendu vers les profondeurs de l'horizon. De son mouvement doux, toujours égal, le steamer semble planer dans l'espace indistinct. D'une extrémité à l'autre, l'ossature de sa charpente frémit de la ferveur de son vol. Il va, sans bruit, sans heurt. Par delà les eaux tranquilles, immenses, peuplées de formes illusoires, des blancheurs vagues s'ébauchent sous les palmiers des oasis enchantées par la nuit : villes inconnues, que l'on devine à peine et qui s'embellissent de tout le mystère nocturne... Puis, soudain, en un glissement d'apparition, les hautes voiles en lames de faux surgissent. Elles sont là, tout près. Leur ombre descend sur nous. Elles nous frôlent, avec un sourd grondement de toile, la pointe aiguë de leurs vergues

va toucher le balcon, — et, lentement, elles se fondent, fantômes aériens, dans les vapeurs du fleuve.

Partout, sur la vaste nappe miroitante, des formes étranges se lèvent et s'évanouissent, en un mouvement vertigineux de naissances et de destructions.

Tout à coup, le silence se déchire, et le hululement de la sirène monte, comme une clameur d'angoisse, au milieu du vent chaud et de la fumée.

*
* *

Mercredi, 16 mai.

Cinq heures du matin. L'aube est divinement fraîche. Vers l'Est, une rougeur rampe au bord du ciel. Des fumées roses s'étirent dans la blondeur des sables.

Nous sommes en vue de Béliana, le petit port, où l'on descend pour visiter les ruines d'Abydos. Couleur de groseille, des maisons peintes s'essaiment sur la berge. La ville s'éveille. Avec des battemens d'ailes éperdus, les tourterelles s'échappent des trous des pylônes. Des femmes, la cruche sur l'épaule, vont à l'aiguade... Et c'est, tout de suite, la monotonie des cultures, et, bientôt, le désert. Une dernière rangée de palmiers se déploie sur une longue bande de terre noire, si étroite et si mince, qu'elle semble une baguette d'ébène appliquée sur la glace unie du fleuve.

L'eau du Nil est lustrée, sans une ride, comme une soie rose tramée d'argent. De chaque côté du bateau, un pli liquide se déroule, divergeant de plus en plus vers le large, et, dans cette féerie lumineuse de l'aurore, on dirait un manteau précieux qui traînerait à la proue d'une trirème parée en fête.

Et, à mesure que nous pénétrons dans les pays roses, les couleurs s'avivent de rehauts vermeils. Sous la trame subtile de l'air, nuancé de laque et de carmin, il y a de l'or qui brille. Nulle part, sans doute, l'inerte matière n'apparaît plus splendide, plus allégée, plus suave au regard. Comme nous approchons de Kéneh, des montagnes lilas et blanches, faiblement rosées, couronnent l'horizon. Les cimes sont baignées d'une grande lueur neigeuse, de sorte que l'on croit voir, par-dessus les étages de l'âpre chaîne arabique, des glaciers inondés de lumière.

*
* *

Jeudi, 17 mai.

Louqsor : le beau nom ! Comme il sonne ! Comme il est prometteur de merveilles !

Nous y arrivons au lever du soleil. De loin, je reconnais le célèbre temple d'Ammon, qui, tout au bord de la berge, espace le damier de ses colonnes papyriformes; j'aperçois la double mitre d'un colosse royal, enseveli jusqu'à mi-corps dans les excavations des fouilles. Du lit du fleuve, du haut du balcon du steamer, cela paraît petit, puéril comme un jeu de construction abandonné sur la rive. En revanche, ce qui semble réellement monumental, ce sont les façades composites des grands hôtels. Ils écrasent tout autour d'eux. Louqsor est un centre d'hivernage presque à l'égal du Caire. La brique et le platras des caravansérails cosmopolites y éclipsent le granit des temples millénaires.

Le bateau fait, à Louqsor, une escale de quelques heures. Il faut descendre, errer au hasard dans les rues de la bourgade moderne, unique vestige de la grande Thèbes aux cent portes.

De cette première visite trop hâtive, je ne garde qu'une impression confuse de fraîcheur, d'intimité, de magnificence aussi. Venelles ombragées, si accueillantes et si voluptueuses au sortir du grand soleil des berges ! Petites rues blanchies à la chaux, où les animaux apprivoisés montrent une douceur extrême. Les colombes et les passereaux se perchent familièrement sur le rebord des fenêtres. Les chats ne s'enfuient point au passage de l'homme : ils semblent aussi sûrs de son respect qu'au temps où il les adorait et embaumait leurs cadavres. Et, dans la campagne vite atteinte, parmi les chaumes des champs moissonnés, c'est un grouillement de rats, si nombreux, si insolens, si ostensiblement les maîtres du sol, qu'on songe à une nouvelle plaie d'Égypte... Et puis les jardins pleins de fleurs et d'arbres qui, à de certains tournans, prennent des aspects de forêts vierges. Pêle-mêle de lauriers-roses, d'hibiscus, de jasmins, d'arums, d'iris jaunes et rouges, de papyrus. Et, par-dessus tout cela, l'odeur entêtante des citronniers qui suent leur sève. L'air est lourd sous ces fourrés, la terre fendillée meurt de soif. Bientôt les branches des arbustes et les lianes des plantes grimpantes, dépouillées de leurs feuilles par le hâle de l'été, ne seront plus

que des squelettes. Mais, dans ce flamboiement meurtrier du désert, cette illusion de verdure exubérante est quelque chose de si miraculeux et de si doux !

Le bateau repart. Il est midi. Autour de nous, les montagnes de la plaine de Thèbes forment comme un cercle de brasiers qui brûlent en plein jour. Suivant les caprices des ombres, certaines semblent éteintes, écrasées sous un amas de cendres blanches. D'autres, translucides, paraissent éclairées en dedans, — cloisons de cristal, plus limpides que l'air, véritables serres de diamant, où éclosent des fleurs lumineuses, invisibles à force de splendeur.

L'heure est accablante. Midi : l'heure blanche du Sud ! Le paysage pulvérisé par le rayonnement solaire n'est plus qu'un tourbillon de couleurs évanescentes : gris, jaune-soufre, vert livide. L'eau est blême comme une vitre dépolie. Le ciel trouble s'arrondit en un immense globe de lampe, d'où tombe une lueur diffuse, voilée et papillotante, douloureuse au regard. Tout se brouille et se dissout. Les formes solides, les lignes précises s'effacent. On dirait que la terre est mangée par le ciel et l'eau.

Sur la rive, dans un halo de poussière, un pauvre chien, au museau effilé de chacal, court, comme un fou, sous le soleil, et n'a même plus la force d'aboyer. L'équipage dort, écroulé dans l'entrepont, où le courant d'air du sillage atténue à peine l'ardeur infernale de la machine.

Le soir, au crépuscule, la féerie quotidienne recommence. L'eau du Nil s'est muée en une sorte d'élément immatériel, — fluide, impondérable et diaphane comme l'éther.

La nuit est venue. Le lit de la rivière a disparu sous un amas de mousselines translucides. On vogue en plein ciel. A travers la pénombre claire, les voiles-fantômes surgissent toujours, et les dahabiehs qui passent revêtent des apparences chimériques. On ne sait plus si ce sont des barques ou des litières royales, sous leurs courtines et leurs bouquets de plumes, — ou des bêtes marines aux mufles difformes et aux nageoires géantes.

A minuit, le firmament, nettoyé de ses vapeurs et de ses poussières flottantes, est criblé d'étoiles qui se répètent dans le

fleuve en reflets frissonnans. Un autre gouffre constellé se creuse sous le balcon du bateau. En haut, en bas, partout, on est enveloppé d'un fourmillement d'astres. Parfois, une étoile filante jaillit dans l'étendue, en même temps qu'un grand poisson de feu coupe le cristal liquide et se perd dans les profondeurs des eaux embrasées.

*
* *

Vendredi, 18 mai.

Dès avant l'aube, le Khamsin se déchaîne avec une rage inouïe. Les poussières nous envahissent, se collent aux mains, au visage, s'écrasent sous les dents. Le paysage s'efface de plus en plus. C'est une grande tache toute blanche enveloppée de fumées blondes, qui, par momens, s'échevèlent, bondissent, en dessinant, sur le ciel livide, des formes étranges qui fuient comme au galop et qui s'évanouissent dans la fournaise trouble de l'espace. On dirait que les *chevaux pâles* de l'Apocalypse sont lâchés dans le ciel.

Sans cesse, des traînées de poussière se soulèvent sur les deux rives du fleuve, elles courent, pareilles à des flammes sur le bord d'un mur incendié. Sous les coups furieux du vent, les berges s'effritent. De grands morceaux se détachent, tombent dans l'eau avec un bruit pesant, ou bien cela glisse en une chute ténue, comme une pincée de sable par le trou d'un sablier. La terre, balayée par le vent, semble sur le point de se dissoudre.

Çà et là, quand le tourbillon s'affaisse, on aperçoit des ibis blancs et noirs, blottis dans les trous des roches, la tête sous l'aile, une patte repliée et l'autre dressée comme une tige, — oiseaux funèbres sur une berge de l'Hadès. Des hommes à la peau d'ébène sillonnée de tatouages, aux cheveux rares et crépus, vêtus d'un simple pagne, courbent l'échine sous le fouet de la rafale, ou s'aplatissent au ras du sol.

Le type et le caractère nubiens s'accentuent. Nous entrons maintenant dans les pays noirs.

Après midi, la chaleur est foudroyante.

Il est inconcevable, vraiment, qu'on puisse respirer dans cette flamme. Et pourtant, on n'en est point abattu. Au contraire, les sens hyperesthésiés vibrent au moindre ébranlement, l'esprit

est d'une alacrité, d'une lucidité extraordinaires. C'est une sorte d'ivresse du feu. La conscience élargie reflète les plus infimes sensations, et, en même temps, la pensée, douée d'une agilité insolite, s'évade hors du flux des images et se joue parmi les abstractions logiques avec une facilité merveilleuse. Le moi s'étonne de sa fécondité, de la liberté souveraine qui lui est venue, de sa puissance de domination.

Et, en même temps aussi, il sent, avec une angoisse qui va jusqu'à l'épouvante, l'écoulement irrésistible de tout. Comme le sable des berges, l'émotion présente va couler dans le fleuve sans fond de l'oubli. Je voudrais fixer, avec sa couleur, son intensité et la courbe signifiante de son élan, cette minute de mon âme vécue dans l'horreur et l'allégresse du soleil nubien. Mais je sais bien que jamais je ne retrouverai *cela,* cela qui fait de cette minute un sursaut de vie unique, — et que déjà, en ce moment même où je la vis, les mots échouent pour le traduire. Et je songe à tout ce qui gît, au fond de ma mémoire, de décoloré et de mort, — débris de mon âme passée, cadavres des minutes auxquelles, dans une exaltation passagère, j'attachais un sens presque divin. Et voici que, des profondeurs à demi abolies de ma vie africaine, il m'arrive des réminiscences douces à pleurer, et douloureuses aussi, à force d'être impuissantes à revivre. Je revois le golfe d'Alger, les villas et les fermes du Sahel, et, — dans une aube de printemps encore trempée de l'humidité nocturne, — tout à coup, j'entends sonner les cloches du Carmel : tintement angélique que je peux bien nommer, avec toute la reconnaissance de mon cœur, mais que je n'entendrai jamais plus, comme ce matin-là !

Oui, sans doute, le torrent du présent m'emporte. Je suis soulevé par la houle de la vie ardente qui m'entraîne avec ses couleurs et ses formes. Mais combien de temps encore mes sens seront-ils assez vibrants et assez neufs pour en être émus, ma conscience assez vigoureuse et assez claire pour en étreindre le reflet? Quelle détresse m'attend, quand mon âme s'en ira, faible et nue, par les corridors glacés de la vieillesse!...

Je rêve devant le paysage trouble, — pâle, d'une pâleur d'ossemens. La chaleur âpre me prend aux narines. Je défaille, à bout de souffle. Ce pays vous tue. On voudrait fuir, — et, pourtant, rester ici toujours.

A travers un halo de poussière rougeâtre, j'entrevois à peine le petit temple de Kom-Ombô, dont le portique semble baigner dans le fleuve. Image de vétusté et d'abandon, évocation brève d'une Égypte décrépite, finie, ensevelie sous les sables. Et, de distance en distance, les ibis noirs, dressés sur une patte, se tiennent solitaires, au bord de l'eau morte, — oiseaux funèbres d'une lande stygienne.

*
* *

La nuit tombante obscurcit encore les rives du fleuve cimmérien.

Bientôt, une agitation inaccoutumée emplit tout le bateau. La sirène se met à hurler longuement, avec insistance, comme pour appeler à l'aide ou signaler un danger invisible. Là-bas, bien loin, des lumières s'allument en files parallèles et régulières. Des espaces d'eau luisent sombrement autour de nous. Nous sommes près d'Assouan et de la première cataracte. Le steamer s'arrête ici. Il faut descendre pour ne plus remonter.

A tâtons, dans l'ombre, nous débarquons sur une langue de terre basse, dont le sol est mou comme celui d'une lagune. Des silhouettes diaboliques nous entourent en gesticulant. Ce sont les âniers berbérins qui vont nous conduire à la ville, éloignée d'une demi-lieue : car le Nil n'a plus assez d'eau, en cette saison, pour que nous puissions aborder à quai.

Les hommes noirs s'emparent de nous et de nos bagages. Au milieu du vent chaud qui nous souffle sa poussière dans la bouche, ils se disputent, ils crient, nous hissent de force sur leurs montures. Enfin, au galop des ânes, nous partons, dans les ténèbres brûlantes, vers un nouvel inconnu...

LOUIS BERTRAND.

LEVASSEUR

I. — LA CARRIÈRE ET LA VIE

Au lendemain du jour où les funérailles de Levasseur nous avaient réunis dans cette cour du Collège de France, dont chaque pierre évoque le souvenir des hommes illustres qui y enseignèrent, il nous fut donné de revoir le cabinet du second étage, où, durant huit années, l'administrateur de cette grande maison a vécu. C'est là que se poursuivait son fécond labeur, au milieu des livres et des documens soigneusement rangés, devant ce bureau où il était assis la plume à la main, couvrant les pages d'innombrables manuscrits de cette écriture fine et régulière que nous connaissions si bien, corrigeant des épreuves, accumulant dans des notes le trésor de son expérience et de ses réflexions. Parfois nous le trouvions debout devant une autre table, plus haute, où il s'accoudait, enveloppé de la robe de chambre qu'il ne quittait que pour revêtir la redingote du professeur et aller porter la bonne parole aux divers auditoires qui se pressaient à ses leçons, au Collège de France, au Conservatoire des arts et métiers, à l'École des sciences politiques. Toute l'existence du grand savant était là : ses volumes de prix du lycée et du concours général, qu'il a légués à ses petits-fils, et dont il était justement fier, car dans l'écolier modèle germaient déjà les qualités d'ordre, de méthode, de clarté, qui distinguèrent l'homme à un si haut point ; puis ses propres ouvrages, dont la collection forme une bibliothèque et dont nous énumérerons les principaux en parcourant les divers domaines sur lesquels s'exerça sa merveilleuse activité, ensuite

les cartes, les atlas, les livres, classés le long des murailles : il en tenait le catalogue à jour et il y puisait les renseignemens dont il avait besoin lorsque sa fidèle mémoire ne les lui fournissait pas sur-le-champ. Cette vie simple et régulière laissait intactes les forces de l'homme, et permettait à sa belle intelligence de s'épanouir pleinement, de se consacrer tout entière à l'étude, pour laquelle il garda, jusqu'au dernier jour, une véritable passion.

Ce qui frappe tout d'abord et confond presque l'esprit lorsqu'on essaie de comprendre et de raconter l'œuvre de Levasseur, c'est l'immensité de l'effort et la multiplicité des sujets auxquels il s'est appliqué. Pour apporter quelque clarté dans notre exposé, nous le diviserons en examinant successivement en lui le géographe, l'historien, le statisticien et le démographe, l'économiste, l'agronome, l'académicien et l'homme. Nous sentons ce que cette ordonnance a d'artificiel. Plus d'un travail de notre regretté maître relève de plusieurs des sciences dans lesquelles il excella : il a appliqué à chacune d'elles ses méthodes de statistique; dans combien de ses livres la géographie et l'histoire ne se prêtent-elles pas un mutuel appui! Ses théories d'économiste s'appuient sur les faits qu'il a enregistrés; sa carrière d'académicien l'a conduit à entretenir ses confrères tour à tour de chacun des objets que notre énumération sépare. Nous ne pouvons nous empêcher de penser à cette jolie anecdote que M. de Foville rappelait à la fête des quatre-vingts ans de son confrère : un savant allemand lui demandait un jour si Levasseur le géographe était parent du statisticien et de l'économiste, et, stupéfait d'entendre une réponse affirmative, ne parvenait pas à concevoir que le même homme eût mené à bien tant de tâches diverses. Néanmoins, il nous a semblé que notre méthode permettait d'apporter quelque lumière dans le sujet, dussions-nous risquer de voir les routes se croiser à plus d'un carrefour et des chemins de traverse nous ramener parfois au point de départ.

Levasseur était né à Paris, le 8 décembre 1828, rue Vivienne, où son père était fabricant de bijoux. Il fit ses études primaires à l'école communale des Batignolles, à l'école Delahaye, rue Sainte-Anne, puis rue de la Pépinière; en octobre 1839, il entra dans la classe élémentaire du collège Bourbon, devenu en 1848 lycée Bonaparte et en 1870 lycée Condorcet : il y

poursuivit pendant dix ans ses études, qui le menèrent à l'École normale supérieure, où il fut reçu le 30 octobre 1849. Au mois de décembre suivant, il était bachelier ès sciences physiques, et, en juillet 1850, licencié ès lettres. Il était entré à l'École avec l'intention de devenir professeur de philosophie; mais, sur le conseil de Chéruel, il se tourna du côté de l'histoire. C'est pendant le séjour de trois ans à la maison de la rue d'Ulm qu'il se fit connaître à la fois de ses camarades et de ses maîtres, unanimes dans le jugement qu'ils portaient sur lui. Lorsque M. Lavisse lui rappelait, il y a trois ans, les notes d'alors, où s'accumulaient les témoignages flatteurs sur son caractère droit et sûr, son application énergique et régulière, son zèle infatigable, sa méthode judicieuse, sa moralité irréprochable, il traçait le portrait de celui que nous avons connu et aimé. Ce fut à l'École normale qu'il contracta quelques-unes de ces amitiés précieuses qui ont été la joie et la fierté de sa vie, et parmi lesquelles celle de Gréard a tenu une si grande place.

En septembre 1852, il fut envoyé au lycée d'Alençon, où il fut professeur de troisième, puis de seconde. Le 13 juin 1854, il était reçu docteur ès lettres; en octobre, promu agrégé des lycées pour l'enseignement des lettres et chargé de la classe de rhétorique au lycée de Besançon; en décembre 1855, il était professeur de seconde au lycée Saint-Louis, à Paris; le 25 février 1861, professeur d'histoire au lycée Napoléon; il fit aussi des cours au collège Chaptal. En 1868, il était chargé d'un cours complémentaire d'histoire des faits et doctrines économiques au Collège de France. Il avait quarante ans : il était à moitié de sa vie : ce fut à ce moment qu'il entra dans la carrière où il devait remporter de si éclatans succès et exercer, dans sa plénitude, la merveilleuse activité de son infatigable esprit. Le 1er octobre 1871, un décret créait au Collège de France une chaire de doctrines économiques; le 18 décembre, Levasseur en était nommé titulaire; en 1876, elle fut transformée en chaire de géographie, histoire et statistique économiques; il l'occupa pendant quarante-trois années; il y a fait son dernier cours peu de semaines avant sa mort. Et comme il le rappelait lui-même, lors de cette fête de 1908 dont le souvenir se dresse à chaque instant devant nous, parce que les discours qui y furent prononcés forment comme une biographie anticipée de Levasseur, il n'a jamais

interrompu les leçons données dans cette glorieuse demeure, devenue, dès lors, le centre principal de ses études.

Un autre enseignement qu'il inaugura en cette même année 1871, qui marque une page si tragique de notre histoire et de si nobles efforts de la part de tant de bons Français pour se remettre à l'œuvre et refaire la patrie, fut celui de la géographie et de la statistique à l'École des sciences politiques : le grand universitaire s'associait ainsi à la création de Boutmy, à cette libre initiative qui devait avoir de si féconds résultats. Là aussi, le maître est resté à la tâche jusqu'à la dernière heure : peu de jours avant de s'aliter pour ne plus se relever hélas ! il faisait passer des examens rue Saint-Guillaume. Il avait été du petit nombre de ces audacieux qui prirent part aux humbles débuts d'une école où se pressent aujourd'hui des élèves du monde entier. A cette époque lointaine, où les professeurs ne comptaient pas toujours plus d'années que leurs élèves, où les maîtres qui allaient bientôt illustrer leur nom étaient presque inconnus, il apporta à l'œuvre commune, avec une expérience précoce, l'autorité de sa jeune renommée (1). Enfin, en 1876, il était nommé professeur d'économie politique et de législation industrielle au Conservatoire des arts et métiers, où il succédait à Wolowski. M. de Foville a merveilleusement caractérisé cet enseignement : « Le professeur par excellence, l'universitaire modèle, c'est M. Levasseur, et nous avons tous été, plus ou moins, ses auditeurs et ses élèves, les uns dans cet illustre Collège de France qui a fini, — et c'était justice, — par devenir sa maison ; les autres, au Conservatoire des arts et métiers, où le peuple parisien venait, le soir, assiéger sa chaire ; d'autres encore à l'École libre des sciences politiques, où une jeunesse d'élite ne se lasse pas de l'applaudir. Mener ainsi de front, dans des milieux si différens, trois cours d'importance capitale, pourrait sembler une tâche excessive, même à qui bornerait là son ambition. Or l'orateur qui a groupé, autour de sa sobre et lumineuse éloquence, tant de générations successives, ne fait qu'un avec l'infatigable écrivain. »

Levasseur ne se contentait pas de prodiguer les trésors de sa science aux hommes et aux jeunes gens accourus de tous côtés pour suivre ses leçons. Depuis 1867, il prenait une part

(1) Anatole Leroy-Beaulieu, Discours du 6 décembre 1908.

active aux travaux de l'Association pour l'instruction secondaire des jeunes filles, fondée par Duruy, et dont il devint le président en 1881. Chaque année, depuis lors, il présidait l'ouverture des cours, dont l'objet était de faire profiter les femmes des méthodes et des ressources dont l'Université dispose pour l'instruction des jeunes gens. Le soin et la précision avec lesquels il rendait compte de ce qui touchait cette branche de l'enseignement, montrent l'intérêt qu'il y portait.

Nous n'énumérerons pas les sociétés françaises et étrangères dont Levasseur fit partie. Les corps savans du monde entier se disputaient l'honneur de le compter parmi leurs membres : à beaucoup il apporta, sous une forme ou l'autre, le précieux concours de sa collaboration. Ce fut le cas, pour n'en citer que quelques-unes, des Sociétés de statistique de Londres, de géographie de Londres, des Pays-Bas, de Lisbonne, de Roumanie, de Berne, d'Italie, de Russie, de Madrid, de la Suisse orientale, de Genève. L'Académie hongroise des sciences, l'Académie royale des Lincei à Rome, l'Académie royale des sciences de Suède, l'Académie impériale des sciences à Vienne lui ouvrirent leurs portes. Le nom de Levasseur était connu dans le monde entier ; partout le savant était respecté, l'homme admiré et aimé. Dans toutes les sciences auxquelles il s'est adonné, ses travaux faisaient autorité. Nous allons essayer de les passer en revue.

II. — LE GÉOGRAPHE.

Levasseur est un de ceux qui ont le plus fait pour développer en France le goût et l'enseignement d'une science que nous passions autrefois pour ignorer. Je croirais volontiers, pour ma part, que la définition que les humoristes donnaient jadis du Français, « un homme décoré qui ne sait pas la géographie, » ne reposait que sur une amusante hypothèse, et j'ai toujours pensé que Napoléon Ier et ses lieutenans connaissaient bien la carte de l'Europe. Il n'en est pas moins vrai que, vers le milieu du XIXe siècle, l'enseignement public reléguait cette science au second plan, et que l'intervention d'hommes comme Levasseur exerça la plus heureuse influence sur cette partie des programmes de nos écoles. Dès 1862, son travail sur les *Grandes routes du commerce* faisait pressentir l'esprit dans lequel il allait

aborder l'étude du globe : il comptait y faire entrer non seulement la description matérielle des lieux, l'aspect physique des terres et des eaux, mais l'analyse des activités qui s'exercent à la surface des unes et des autres, des richesses qu'elles renferment et des moyens qu'elles fournissent aux hommes de produire et d'échanger. Son *Précis de géographie*, paru en 1863, résumait la science dans les détails de laquelle il allait pénétrer : il lui faisait en 1866 une place dans son Plan d'études et programmes de l'enseignement secondaire spécial. L'année précédente, en 1865, il avait, dans une de ces conférences du soir qui attiraient à la Sorbonne un public nombreux, fait connaître *les découvertes récentes de l'Afrique*. A cette époque, le continent noir était encore, dans sa plus grande partie, la terre mystérieuse. Les générations d'aujourd'hui, qui vivent dans la connaissance immédiate et approfondie des questions africaines, à qui non seulement les livres d'enseignement, mais les journaux fournissent à chaque instant des cartes d'un monde où bien peu de coins sont restés inexplorés, souriraient en voyant l'une de celles qui servaient aux écoliers d'alors : en dehors de l'Égypte, de l'Algérie et du Cap, de grands espaces blancs n'étaient sillonnés que de quelques lignes représentant le cours plus ou moins hypothétique de grands fleuves, tels que le Niger, le Congo, l'Orange et le Zambèze. Le jeune professeur devinait que l'activité du monde allait se porter vers ces étendues ; il devançait le mouvement en attirant l'attention de son auditoire sur les pionniers qui s'élançaient vers des bords encore redoutables, vers des plaines et des montagnes étranges qui allaient être si rapidement et si brillamment conquises.

En 1868, il publie une *Carte pour servir à l'intelligence de la France et de ses colonies*. Ce seul titre n'est-il pas toute une révolution dans la science géographique, telle que la professaient, dans un esprit que nous nous permettrons d'appeler quelque peu scolastique, nos excellens maîtres d'alors, qui cumulaient l'enseignement de l'histoire et de la géographie, et, plus ou moins volontairement, s'absorbaient dans le premier au détriment du second ? L'intelligence de la France ! c'était un programme que cette façon de présenter un document, une carte qui, jusque-là, n'était qu'un prétexte à descriptions plus ou moins détaillées, tandis que le maître entendait maintenant s'en servir pour expliquer à ses élèves les multiples phénomènes

qui, dans la succession des temps, s'étaient produits sur cette partie du globe. La même année paraissait *la France et ses colonies : géographie et statistique*. Ici encore, la science géographique s'étend singulièrement ; elle embrasse une série de données précieuses qui en rehaussent la portée aux yeux des élèves et leur montrent le fruit qu'ils peuvent en tirer. En 1869, dans un volume intitulé la *Géographie de la France*, Levasseur réunit les notions essentielles sur le sol, la superficie, la position astronomique, la géologie, le relief, les eaux, les côtes, le climat, l'histoire depuis celle des Gaules, la formation territoriale, les divisions politiques, les frontières, l'agriculture, les terres, les végétaux, les animaux, les industries extractives, mécaniques, chimiques, l'alimentation, le vêtement et la toilette, le logement et l'ameublement, les transports, les besoins intellectuels, le commerce intérieur et extérieur, les voies de communication, la navigation maritime, les monnaies et les mesures, les grandes villes, les travaux publics, l'armée, la marine et les autres grands services publics, la population enfin. On voit quelle ampleur prenait cet enseignement.

Après la guerre, Levasseur, de plus en plus soutenu par l'opinion publique, qui réclamait, parmi bien d'autres réformes, la refonte de nos programmes universitaires, publie dès 1871 l'*Étude et l'enseignement de la géographie*, et ensuite ses *Rapports sur l'enseignement de la géographie et ses programmes*. En 1872 paraît sa petite géographie à l'usage du département de la Seine. En 1873, il fournit un rapport sur la *Géographie à l'Exposition universelle de Vienne*. La même année, son étude sur *la Terre* faisait suite à celle de 1871 sur *l'Europe*. Ces divers ouvrages ont été réunis sous le titre de *Précis de géographie générale*, et complétés par la publication de l'*Atlas de géographie physique, politique et économique*.

A côté de ces travaux, destinés à l'enseignement secondaire et supérieur, Levasseur, préoccupé des écoles primaires, ne dédaigne pas de préparer lui-même les instrumens qui formeront les instituteurs à cet enseignement nouveau tel qu'il l'a conçu. Il leur montre le chemin, et leur met en mains la méthode à suivre. Il publie une série d'ouvrages dont les titres indiquent l'objet et la portée : *Petite géographie pour le département de Seine-et-Oise*, *Globe terrestre à l'échelle de 1/40 000 000e*, *Instructions sur la manière de se servir du globe terrestre* pour

donner aux enfans les premières notions sur la terre, le ciel, le soleil et la lune, *Premières notions sur la Géographie*, *Géographie des écoles primaires*, *Géographie élémentaire des cinq parties du monde*; puis toute une série de cartes, cartes murales, cartes muettes, cartes en relief, cartes hypoplastiques.

En 1878, joignant la parole au livre, il fait à la Sorbonne, aux instituteurs délégués à l'Exposition universelle, une conférence sur l'*Enseignement de la Géographie dans l'école primaire*, dont les maîtres d'école emportèrent le souvenir vivant, qui, pendant de longues années a pu leur servir de guide dans leurs leçons. En 1879, son *Rapport sur le commerce et le tonnage relatifs au canal interocéanique* dégage les données du problème du trafic du futur Canal de Panama. Les nouvelles d'Amérique affirment que les travaux de percement seront terminés en 1913. C'eût été une joie pour Levasseur que d'assister à l'inauguration de cette grande œuvre et de pouvoir vérifier lui-même l'exactitude de ses hypothèses.

Dans une brochure éditée en 1884, il revient sur *l'importance de la géographie physique pour l'étude des forces productives des nations*. Fort d'une expérience de plus en plus étendue, il parle avec une autorité grandissante des rapports nécessaires entre des sciences qui, jusque-là, restaient séparées, et il montre l'action directe et réciproque de facteurs en apparence éloignés les uns des autres. L'inauguration du buste de Crevaux à Nancy, en 1885, lui fournit l'occasion d'exposer les *Découvertes des Français dans l'Amérique du Sud* et de glorifier l'œuvre accomplie par nos compatriotes dans cette partie du monde. Une carte du Brésil, publiée en 1886, témoigne de l'intérêt avec lequel, à cette époque de sa vie, il s'occupait de cette contrée : l'amitié qui le liait au grand empereur Dom Pedro ajoutait pour lui à cette étude un attrait particulier. Enfin, en 1886, il publie un travail sur l'*Australasie*, ainsi qu'une *Statistique de la superficie et de la population des contrées de la terre*, dans laquelle il associe la statistique et la démographie à la géographie proprement dite.

Ce n'est pas seulement dans son cabinet que Levasseur s'y adonnait. Cet homme d'étude était un intrépide et enthousiaste voyageur. S'armant du piolet du montagnard, il entreprend, avec l'ardeur juvénile qu'il apportait à toutes ses actions, l'ascension du Mont-Blanc. Un accident survenu en

cours de marche ne l'empêche pas d'aller jusqu'au bout de l'expérience, à la suite de laquelle il publia *Les Alpes et les grandes ascensions*, puis, dans l'annuaire du Club alpin français, une *Étude sur les chaînes et massifs du système des Alpes.* Après cette incursion sur le domaine de ce que nous appellerons la géographie appliquée, Levasseur n'en continua qu'avec plus d'énergie à consacrer à cette science une bonne partie de sa féconde activité. Son travail sur *Le Brésil*, en 1889, contient une partie géographique des plus intéressantes. En 1890, il écrit une *Introduction à la géographie de l'Argentine*, de M. de Lutzina. En 1891, il publie un *Grand atlas de géographie physique et politique*, le *Cours de géographie de l'enseignement primaire supérieur*. Au cinquième Congrès international des sciences géographiques, tenu à Berne en 1891, il communique une *Note sur la méthode d'enseignement de la géographie*. Puis il publie une *Géographie et statistique de la France et de ses colonies*. Arrêtons-nous un instant à cet ouvrage, qui aurait suffi à fonder la réputation d'un savant, et dont la préface débute par une phrase touchante dans sa simplicité :

En publiant *la France et ses colonies*, l'auteur s'est proposé de faire connaître son pays... Le territoire d'un pays civilisé n'est pas seulement l'œuvre de la nature. L'homme l'a façonné pendant des siècles en y construisant des maisons et des villes, des ports, des routes, des canaux, des chemins de fer, en y aménageant les eaux, en le défrichant et en le couvrant de cultures, en y creusant des mines, en y établissant des industries: il lui a ainsi donné un aspect tout différent de celui qu'il avait primitivement... En inscrivant comme sous-titre les mots *Géographie et statistique*, nous avons voulu indiquer les principaux caractères de l'ouvrage. L'alliance de la géographie et de la statistique date de loin. Dès le XVIe siècle, des écrivains avaient compris que seule elle pourrait procurer à la science les matériaux d'une description de l'état politique et des ressources des empires, et ils avaient tenté, prématurément, de sceller cette alliance à une époque où la géographie physique était encore très peu avancée et où la statistique n'existait pour ainsi dire pas.

Après avoir exposé la structure scientifique de l'œuvre, le patriote conclut par ces belles paroles :

L'histoire et la géographie du pays natal ont un attrait particulier, qui ajoute encore à l'intérêt scientifique. Quand un Français étudie l'histoire de France, il voit la suite des événemens heureux ou malheureux qui forme le tissu des destinées de sa patrie; il remarque les noms et les faits glo-

rieux, il constate les fautes commises par la nation et par le gouvernement... La géographie et la description économique de la France inspirent des sentimens analogues. Ce n'est pas sans émotion que le Français voit la formation et les agrandissemens successifs, et, à certaines époques, l'amoindrissement du territoire national. Il se félicite de l'accroissement de la richesse de son pays, il s'inquiète des arrêts que les crises lui ont fait subir. J'ai moi-même ressenti cette émotion chaque fois que j'ai traité, dans mes cours du Collège de France, des matières telles que celles qui font l'objet du présent ouvrage... Je souhaite qu'après l'avoir lu, un Français reste convaincu qu'il est citoyen d'un État grand, malgré ses malheurs, qui a une forte organisation et de puissantes ressources, quoiqu'il en ait parfois abusé, que ses progrès dans le passé sont un garant de son avenir, et que cet avenir dépend moins de la nature, qui a généreusement doté la France et qui est restée depuis les premiers âges historiques et restera la même pendant bien des siècles encore, que du bon ordre social, de l'activité laborieuse de la population et de la sagesse du gouvernement.

De pareilles pages ne sont-elles pas à méditer par ceux qui ont charge des destinées du pays, et n'avons-nous pas le droit de dire que le géographe qui concevait ainsi sa mission élevait cette science au rang le plus haut?

En 1892, il donne à la *Grande Encyclopédie* un article sur l'Europe. En 1894, il écrit la *Préface du Lexique géographique du monde entier*, une étude sur *La question des sources du Mississipi*. Dans les comptes rendus du sixième Congrès international de géographie, tenu à Londres en 1893, nous trouvons un article sur *La géographie dans les écoles et à l'Université*; dans le bulletin de la Société de géographie commerciale en 1896, un exposé des *Ressources de la Tunisie*. En 1898, le *Journal des voyages* reçoit une *Introduction à notre France*. En 1900, paraît une *Géographie industrielle de la France en 1789;* en 1902, une étude sur *l'Océanie ;* en 1901, une autre sur l'*Indo-Chine française*. En 1904, il écrit, pour l'Annuaire du bureau de longitudes, un chapitre *Géographie et statistique*, dans lequel il revient sur l'idée des services que ces deux sciences sont appelées à se rendre réciproquement. En 1905, il encadre l'ouvrage intitulé *le Mexique au début du XXe siècle*, dû à la collaboration de plusieurs auteurs, dans une introduction et des conclusions magistrales. Il explique le but de cette collaboration :

J'ai accepté la mission qui m'a été confiée de surveiller l'ensemble de la publication et d'en former le lien par une introduction et une conclusion, parce qu'il me paraissait, comme à tous mes collaborateurs, juste

et utile de propager, en Europe comme en Amérique, la connaissance du Mexique contemporain, en disant quel essor un gouvernement libéral et pacifique lui a permis de prendre, et de l'enregistrer dans une œuvre française qui, en attestant la sympathie naturelle des deux nations latines, montrera au monde que le temps a entièrement dissipé le nuage que la politique personnelle d'un régime passé avait soulevé.

La conclusion n'est pas moins intéressante; Levasseur y passe en revue les sujets traités et ajoute :

Depuis trente ans, le Mexique est entré dans une ère nouvelle, ère d'indépendance qu'il ignorait pendant la période coloniale, et en même temps ère de paix intérieure qu'il ne connaissait plus depuis l'émancipation... Les capitaux, si la sécurité continue à les attirer, et les hommes, si l'instruction les forme, — les hommes dont la capacité et l'énergie économique sont, de toutes les causes de richesse et de civilisation, la plus efficiente, — ne feront pas davantage défaut, et une production plus abondante et plus variée approvisionnera le marché mexicain, en le reliant plus fortement par l'échange aux autres nations. Ce seront autant de causes d'accroissement de richesse pour le Mexique, en même temps que ce sera un bien pour la civilisation et pour le commerce du monde. La prospérité d'une nation ne doit pas porter ombrage aux autres nations. Au contraire, en considérant les phénomènes au point de vue particulier du commerce extérieur, — lequel n'est qu'un des aspects du vaste et complexe problème du progrès matériel, intellectuel et moral de l'humanité, — on constate que les échanges sont plus actifs avec les peuples qui s'enrichissent qu'avec ceux qui restent pauvres. Tous les États ne conservent pas nécessairement et indéfiniment le même rang ; mais tous peuvent prendre leur part dans le progrès général, et chacun tend et doit tendre à faire sa part la meilleure possible, sans pour cela amoindrir celle des autres.

Levasseur ne perdait pas une occasion de proclamer les grandes vérités qui se dégageaient de ses études et qui éclairaient le moindre de ses travaux. Des sommets où il planait, il embrassait les évolutions des peuples, sans que la largeur de ses vues nuisît à la précision de ses recherches. Toujours et partout, il suit le même procédé : il étudie minutieusement le thème qu'il s'est proposé; il en analyse les élémens, puis, lorsqu'il a mis en lumière toutes les données du problème, il conclut; il donne au lecteur son opinion, avec les nuances que comportent souvent les choses humaines, et en même temps avec la netteté d'un esprit lucide et puissant : sans négliger aucun des côtés multiples d'un sujet, il en discerne les idées maîtresses. Enfin, par une généralisation fortement motivée et qui découle naturellement de son étude, il enlève le lecteur aux

contingences de l'heure et il le convie à le suivre sur les hauteurs où règnent les harmonies économiques.

A toutes les époques de sa vie, Levasseur a été occupé de questions géographiques. Nul mieux que lui n'a connu notre globe. Après avoir étudié la configuration de chaque pays, il portait son attention sur les habitans ; il voyait les races s'implanter, se succéder, se transformer au cours des siècles ; il observait l'action de l'homme sur la nature, qui lui fournit ce dont il a besoin, à condition qu'il travaille, qu'il arrache des entrailles de la terre les métaux et le combustible, qu'il laboure et sème pour récolter, qu'il construise les usines, qu'il capte les eaux. Levasseur a été un grand géographe, parce qu'il n'était pas que cela, parce qu'il mettait au service de ses études géographiques sa science d'historien, d'économiste, et, avant tout, ses méthodes de statistique, qui éclairent d'un jour si complet ses travaux descriptifs.

III. — L'HISTORIEN

En 1861, à l'âge de 33 ans, Levasseur était nommé professeur d'histoire au lycée Napoléon, qui a repris aujourd'hui le nom de Henri IV ; la même année, il était appelé à siéger au Comité des travaux historiques ; il devint en 1904 vice-président, puis président de la Commission centrale du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière, il a consacré une partie de son labeur à l'histoire, mais plus spécialement à l'histoire financière et économique. C'est cette direction que prenaient ses études dès le début de sa vie universitaire : sa thèse de doctorat ès lettres, soutenue en 1854, avait pour sujet *Recherches historiques sur le système de Law*. Elle est demeurée classique ; Levasseur y étudiait une époque restée fameuse, mais qui n'avait pas encore été racontée avec la précision, avec l'abondance de faits et de documens qui rendent si précieux les livres sortis de cette plume loyale. Il nous fait parcourir, jour par jour, les étapes successives du « Système » qui parut d'abord apporter à la France une prospérité merveilleuse, qui eût rendu de grands services, si Law était resté fidèle à son programme, mais qui ne tarda par à dégénérer en catastrophe. L'orgie de papier provoqua les pires excès du despotisme économique, le plus fragile d'ail-

leurs de tous les despotismes : il se heurte à des obstacles infranchissables, contre lesquels se brisent les édits des monarques absolus. Le jeune savant montrait, avec une sûreté remarquable, où mènent les violations des lois économiques, et faisait comprendre pourquoi la France, après la cruelle expérience de cette Banque royale, fut si longtemps réfractaire aux essais d'organisation d'un régime fiduciaire analogue à ceux qui florissaient déjà au XVIIIe siècle dans plusieurs pays d'Europe.

Le deuxième livre de Levasseur fut également un ouvrage historique : c'est l'*Histoire des classes ouvrières en France depuis la conquête de Jules César jusqu'à la Révolution*. Une fois de plus, c'était un sujet économique que l'auteur avait choisi, sujet auquel il ne cessa, pendant un demi-siècle, de travailler avec acharnement, revoyant, complétant, perfectionnant sa première édition, jusqu'à la transformer pour ainsi dire en une œuvre nouvelle, comme en témoigne la deuxième édition imprimée en 1900. C'était entreprendre une belle tâche que de refaire l'histoire nationale à la lumière de cette idée qui paraissait alors nouvelle ; étudier la vie du peuple, l'évolution des humbles, l'effort incessant du travailleur des champs et de celui des villes; dégager les causes qui les font agir; montrer comment les besoins, les instincts de la masse déterminent des mouvemens politiques dont les causes étaient jusque-là restées cachées.

Je n'ai jamais perdu de vue, écrivait-il dans sa préface de 1900, le sujet sur lequel j'ai eu souvent l'occasion d'écrire dans des revues et de parler dans mes cours. Ce n'est pas sans émotion que j'ai, dans ma vieillesse, repassé la charrue sur des sillons que j'avais tracés dans ma jeunesse.

Puis il expose pourquoi il lui a semblé possible d'écrire l'histoire des classes ouvrières; il revendique le rôle de l'architecte, responsable de la qualité des matériaux qu'il a choisis et de l'emploi qu'il en a fait. Il divise l'œuvre en sept livres, correspondant aux époques de la Gaule barbare et de la Gaule romaine, des invasions et de la formation du régime féodal du Ve au XIe siècle, de l'émancipation de la bourgeoisie aux XIIe et XIIIe siècle, de la guerre de Cent Ans, de la Renaissance, du XVIIe siècle, du XVIIIe siècle. A travers cette longue série d'années, il poursuit l'histoire économique, qui descend dans des régions plus intimes et plus obscures de la vie sociale que l'histoire politique. Il nous montre les effets de la civilisation ro-

maine en Gaule; les invasions qui, jusqu'au xe siècle, mirent le pays dans un état plus misérable que sous la domination de Rome. Les villes perdent alors leur importance; la féodalité s'organise, le château fort domine la contrée. Ensuite la bourgeoisie s'émancipe : les villes franches reçoivent des privilèges; les corps de métier sont, pour les artisans, un moyen de se défendre à la fois contre l'oppression et contre la concurrence. C'est eux qui constituèrent la première tentative d'organisation industrielle depuis la disparition du collège antique, après que, pendant un intervalle de plusieurs siècles, les travailleurs eurent été, pour la plupart, réduits à l'état de serfs.

Grâce à la découverte de l'Amérique, le capital mobilier devint assez abondant et assez hardi pour former des entreprises. En 1789, la grande industrie avait déjà poussé de profondes racines. Les capitaux auxquels elle faisait appel étaient fournis principalement par la bourgeoisie. Les ouvriers se divisaient : 1° en ouvriers sédentaires non engagés dans le compagnonnage; 2° en ouvriers enrôlés dans le compagnonnage, c'est-à-dire ayant fait leur tour de France et fixés ensuite dans une localité; 3° en ouvriers des manufactures; 4° en ouvriers ruraux. Le tableau que Levasseur nous trace de la France à cette époque le mène au seuil de son *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France de 1789 à 1870*, digne suite de la première, plus malaisée à écrire, parce que le travail industriel, émancipé par la Révolution, s'est alors développé et a exercé son influence, non seulement sur la richesse, mais sur l'éducation, sur les mœurs, sur la politique et jusque sur les spéculations philosophiques et les systèmes sociaux. Ces deux volumes, qui n'embrassent qu'une période de 81 ans, comprennent plus de texte que celle des dix-huit siècles qui l'ont précédée. A cette seule différence nous pouvons mesurer l'étape parcourue : la Révolution, le Premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la deuxième République, le Second Empire, ont fourni à l'auteur plus de matière que la période gallo-romaine et celle de trois dynasties de rois. Et encore n'a-t-il parlé ni de l'agriculture, ni de la classe agricole, et n'a-t-il abordé les questions relatives au commerce, à la circulation et à l'échange des richesses que dans la mesure où elles éclairaient les problèmes industriels.

Levasseur ne s'en tint pas là. Poursuivant son œuvre jusqu'au bout, il publia en 1907 les *Questions ouvrières et indus-*

trielles en France sous la troisième République, qui forment la suite et la conclusion de ce que nous pourrions appeler, d'un titre plus bref, l'*Histoire des travailleurs en France*. C'est un sujet qu'à aucun moment de sa carrière il ne perdit de vue. Il disait avec raison qu'à mesure qu'il se rapprochait de l'époque contemporaine, les difficultés de l'œuvre augmentaient. Celui qui est dans la mêlée voit de trop près les détails pour bien discerner les traits essentiels. Et cependant, ce cinquième volume ne le cède en rien aux précédens, tant l'impartialité de l'auteur, sa claire vision des hommes et des choses, lui ont donné la recul nécessaire à l'historien. Nul mieux que lui ne nous a exposé les progrès de l'industrie française depuis 1870, la législation qui la régit, les moyens de communication, le commerce intérieur et extérieur, l'évolution des doctrines économiques et socialistes, les lois ouvrières, les salaires et le coût de la vie, la fortune nationale, les associations professionnelles, les institutions de prévoyance, de patronage et d'assistance.

Cet admirable travailleur semble avoir toujours été attiré par une sympathie particulière vers d'autres travailleurs : il allait de préférence, dans l'histoire de l'humanité, à celle des hommes modestes, ignorés en tant qu'individus, dont l'effort collectif et incessant assure la vie des sociétés. A chaque page de ses écrits, à chaque moment de son existence, nous retrouvons cette idée, qui en forme comme un des *leitmotive*. La seule bibliographie de l'*Histoire des classes ouvrières*, rédigée par l'auteur, forme la matière d'un in-8° publié en 1903.

En 1863, Levasseur étudie *Les quatre âges de la civilisation en Écosse*, et parcourt l'histoire de ce royaume, que des liens intimes rapprochèrent longtemps de la France. Il publie en 1863 un *Précis d'histoire de France*, plusieurs fois remanié dans la suite. Au cours des années suivantes, c'est la géographie qui l'absorbe : il est préoccupé, après la guerre, d'en réorganiser l'enseignement. Ce n'est guère qu'en 1882 qu'il revient aux travaux proprement historiques par une *Notice historique sur l'ancien prieuré Saint-Martin-des-Champs et sur le Conservatoire des Arts et Métiers*, installé dans les mêmes bâtimens. Le *Résumé historique de l'enseignement de l'économie politique et de la statistique en France*, en 1892, l'*Aperçu de l'histoire économique de la valeur et du revenu de la terre en France* renouent la chaîne de ses travaux historiques. Sa der-

nière œuvre a été cette *Histoire du commerce*, à laquelle il travaillait depuis longtemps et dans laquelle il a exposé, avec sa clarté et sa richesse de documentation coutumières, les évolutions des échanges, les grands courans du trafic et le développement de plus en plus rapide des transactions qui rapprochent les hommes et unissent les nations.

Voici comment un de ses éminens confrères, Gabriel Monod, dans une lettre écrite au lendemain de sa mort, le jugeait et le rapprochait d'un autre grand historien. « Il était, avec Duruy, celui des universitaires qui m'a inspiré le plus d'affection et d'admiration. Il laisse presque achevée cette *Histoire du commerce*, commencée à un moment où l'on pouvait croire qu'il avait acquis le droit au repos. Mais il ne pouvait cesser de travailler, de produire et de se dévouer qu'en cessant de vivre. » C'est en mettant la dernière main à une œuvre historique que Levasseur a fini sa tâche terrestre, montrant d'une façon pour ainsi dire matérielle l'admirable unité de sa vie.

IV. — LE STATISTICIEN ET LE DÉMOGRAPHE

C'est peut-être dans la statistique que Levasseur a marqué le plus profondément sa place et qu'il a rendu le plus de services. Par la masse et l'importance de ses travaux, il était devenu comme le représentant officiel de la statistique en France. C'est ici en effet que son esprit clair, méthodique, aidé par une mémoire admirable et une logique rigoureuse, trouva le plus souvent à exercer son action.

Dès 1856, en donnant une *Méthode pour mesurer la valeur de l'argent*, il montre comment il comprend la statistique; il ne s'agit pas pour lui d'entasser des colonnes de chiffres, mais de dégager ceux qu'il vaut la peine de recueillir, de les classer, de les grouper suivant des règles précises. En 1870, il publiait, sous le titre de *Vade mecum du statisticien*, des *Tableaux concernant la France et ses colonies*, qui réunissent les élémens essentiels à la connaissance de notre pays et de ses domaines extra-européens. La plupart de ses ouvrages géographiques étaient d'ailleurs en même temps statistiques.

Les *Statistiques de l'enseignement primaire*, dressées à différentes reprises par ses soins, attestent l'intérêt qu'il portait à cette partie de l'instruction publique, qui a fait, depuis 1870,

des progrès si considérables : dans la préface du livre qu'il publia en 1897 sur *L'enseignement primaire dans les pays civilisés*, il déclare que la première pensée de l'ouvrage remontait à plus de vingt ans. Après avoir donné, pour les principaux pays, des renseignemens complets sur les écoles normales, maternelles, primaires, sur les maîtres et les élèves, les cours d'adultes et les illettrés, il rapproche et compare l'histoire, l'organisation et les résultats de l'enseignement primaire dans les divers pays, en l'envisageant successivement au point de vue politique, social, moral, pédagogique. En manière de conclusion, il dresse le programme des publications qu'il souhaite voir assurées par les soins de chaque État : 1° dépenses faites pour l'enseignement public; 2° nombre des écoles primaires ordinaires, avec distinction des écoles publiques et des écoles privées, des écoles de garçons, de filles et des écoles mixtes, des écoles complémentaires; 3° nombre des maîtres, en distinguant les maîtres principaux et les maîtres adjoints; 4° nombre des élèves des écoles primaires ordinaires; 5° nombre des personnes sachant lire et écrire. Après avoir exprimé ces vœux, Levasseur récapitulait les idées maîtresses de son œuvre et passait en revue les élémens qui lui ont paru exercer une influence sur l'organisation de l'enseignement primaire : religion, climat, politique, richesse, intervention ou non-intervention de l'État, gratuité, qualité des maîtres, nature des locaux, matériel de l'enseignement, âge des écoliers. Son analyse pénétrante ne laisse échapper aucun des facteurs qui agissent : avec une impartialité qui ne se dément jamais, il en expose l'importance, et, par des exemples empruntés aux diverses nations, il démontre l'exactitude de ses assertions.

Pendant de nombreuses années, il a publié, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*, des tableaux statistiques relatifs à la Terre, à l'Afrique, à l'Asie, à l'Océanie, à l'Amérique, à la France, aux possessions et colonies françaises. Le chapitre « géographie statistique » du dernier annuaire, chapitre qui ne comprend pas moins de 200 pages, a encore été revu par l'infatigable collaborateur, qui nous y donne les positions géographiques des lieux les plus importans, l'altitude des points principaux, la longueur des cours d'eau, la superficie des lacs, la superficie et la population des diverses parties du monde.

En 1885, il publie une étude sur la *Statistique officielle en*

France. La même année, dans le volume que la Société de statistique anglaise édita à l'occasion de son jubilé, le savant français avait été invité à fournir une communication : il répondit à cette invitation flatteuse par un article sur la *Statistique graphique*. En 1886 et 1887 parurent ses remarquables *Statistiques de la superficie et de la population des contrées de la terre*, documens fondamentaux pour les études de démographie.

Le 23 janvier 1889, il faisait, à une réunion d'officiers, une conférence sur la *Statistique*, *son objet*, *son histoire*, et il apprenait aux futurs chefs de nos armées quelle méthode il convient d'employer pour connaître les élémens de la force des nations. Les 21 et 28 décembre de la même année, toujours prêt à payer de sa personne lorsqu'un intérêt public était en jeu, il reparaissait devant le même cercle militaire et traitait la question des *Céréales*, essentielle pour le ravitaillement des troupes et, par suite, pour les opérations de guerre.

Son ouvrage sur la *Population française*, qui ne comprend pas moins de trois volumes, est une de ses œuvres maîtresses, où sont rassemblés des documens historiques et démographiques du plus haut prix. Il débute par une *Introduction sur la statistique* qui contient l'exposé des idées de l'auteur sur cette science, ses méthodes et le degré de probabilité de ses résultats : elle est, selon lui, un mode de comptabilité qui a pour objet, en vue de l'établissement du bilan social, certaines catégories de faits sociaux. Quand ils n'émanent pas d'une administration publique ou ne sont pas soumis à l'enregistrement, il faut les réunir par des procédés particuliers d'investigation ou de dénombrement. La statistique doit, d'une part, colliger les faits enregistrés par voie administrative; d'autre part, établir des enquêtes pour les faits qui ne sont pas enregistrés officiellement, en dresser le compte et en discuter les résultats.

Après avoir narré l'histoire de la population française depuis les origines, l'auteur en compare l'état et le mouvement à ceux des autres populations d'Europe; il en étudie la répartition; il mesure les rapports qui résultent des divers mouvemens, âge, longévité, survie. Il n'oublie pas la statistique morale, vice et crime, instruction et éducation, et affirme que le libre arbitre, « fondement de la moralité, » n'est pas incompatible avec l'existence des lois démographiques. Une dernière partie traite des lois de la population et de l'équilibre des nations : c'est la

plus importante. La population y est considérée dans ses relations avec la richesse. La doctrine de Malthus, qui doit être placée « dans son temps et dans son milieu, » n'a pas été confirmée par l'expérience moderne, qui nous montre au contraire la richesse augmentant plus vite que le nombre des habitans. Le paupérisme, l'assistance, la fécondité forment les sujets d'autant de chapitres, qui mènent à la comparaison de la France avec les autres pays. En terminant son œuvre, Levasseur cherche à en dégager la philosophie :

En matière de population, comme en mainte étude sociale, il importe de dégager son esprit de tout préjugé de circonstance.

Déjà, en 1892, il reconnaît que la natalité est le côté faible de la démographie française; et les années qui se sont écoulées depuis cette date n'ont fait qu'aggraver la situation. S'attendant à une diminution nouvelle plutôt qu'à un accroissement de la population, il ajoutait :

Les vœux raisonnables qu'il est permis à un Français de former aujourd'hui pour sa patrie sont la formation de la jeunesse par une bonne instruction acquise dans les écoles et par de solides habitudes de moralité et de travail prises au foyer paternel, à l'église et à l'atelier; l'amour de la famille et la pratique des vertus qui lui sont propres; le respect de la liberté avec laquelle toutes les formes légitimes d'association sont compatibles; dans l'ordre démographique, une diminution de mortalité, un léger excédent des naissances sur les décès, l'assimilation d'une partie des étrangers, le soin de l'éducation physique. Ce qu'il faut souhaiter et ce à quoi doivent tendre tous nos efforts, c'est une population saine de corps et d'esprit, fournissant, par le prolongement de la vie moyenne, une carrière plus longue et partant plus utile.

La *Relation générale de l'état et du mouvement de la population*, présentée en 1890 à l'Académie des sciences, montrait en quelques traits essentiels les lois auxquelles obéissent, à travers les âges, les mouvemens des races humaines. C'est une leçon du même ordre que donnait le *Rapport sur les méthodes et les résultats de la statistique de l'enseignement primaire de quatorze États de l'Europe*, présenté à la session de l'Institut international tenue à Vienne en 1891 : il compare la marche suivie par les différens gouvernemens et les élémens sur lesquelles s'appuient leurs conclusions. Son ouvrage en trois volumes, paru la même année, sur *la France et ses colonies*,

est une étude de statistique géographique, dans laquelle il a perfectionné encore les dispositions adoptées dans ses précédens traités sur le même sujet. Au premier congrès italien de géographie, tenu à Gênes en 1892, il fournit une étude de démographie, l'*Expansion de la race européenne hors d'Europe depuis la découverte de l'Amérique*. La même année, il résume l'*Enseignement de la statistique en France depuis 1882*. En 1893, dans un compte rendu de la *Quatrième session de l'Institut international de statistique et de l'Exposition de Chicago*, il examine les travaux d'un certain nombre de ses confrères, Au mois de janvier 1894, il faisait de nouveau profiter ses lecteurs de la moisson d'informations qu'il avait rapportées d'Amérique, en leur donnant une étude sur le *Département du travail et les bureaux de statistique du travail aux États-Unis*. En septembre 1894, au congrès d'hygiène et de démographie de Budapest, il fait une conférence sur l'*Histoire de la démographie*. En 1897, il fournit à la Revue économique russe une *Note sur l'Institut international de statistique*, que personne n'aurait écrite avec plus d'autorité et de compétence que celui qui pouvait justement dire : *Quorum pars magna fui*.

Dans ses réflexions *Sur l'état actuel de la démographie*, il mesurait le degré d'avancement d'une science, à laquelle il avait apporté une si précieuse contribution. En 1902, en collaboration avec son éminent confrère Bodio, il publie la *Statistique de la superficie et de la population des contrées de la terre*, sujet déjà traité par lui seul en 1886 et 1887; il y ajoute une étude sur la *Population des États-Unis*. Il explique les *Procédés de la statistique agricole*, et fait un *rapport*, dans le Bulletin de la Société nationale d'agriculture, *sur les résultats de la Statistique agricole dans les principaux États producteurs*.

Levasseur a tracé les règles qui doivent guider le statisticien et défini le rôle d'une science dont personne n'a plus que lui élargi le domaine et ennobli le but.

La statistique (1), qui n'a commencé à jouer un rôle sérieux que dans notre siècle, est devenue nécessaire pour les études sociales et pour le gouvernement des États. Son importance continuera à croître, malgré les critiques qu'on lui adresse, et dont les unes, bien fondées et nombreuses, proviennent de sa propre insuffisance; les autres, plus fréquentes peut-

(1) Communication à la Société de statistique anglaise en 1885.

être encore, ont pour cause l'ignorance ou la légèreté de ceux qui la consultent. Le mouvement qui fait participer de nos jours à la vie politique un plus grand nombre de citoyens qu'autrefois tend à augmenter sa clientèle; il importe que les statisticiens secondent le mouvement, et qu'en vue de la plus grande diffusion possible de leurs travaux, ils ne négligent pas un des instrumens les plus propres à en vulgariser les résultats.

V. — L'ÉCONOMISTE

C'est à un travail économique que Levasseur avait consacré son premier effort d'historien. Les recherches sur le système de Law le mettaient aux prises avec les questions de circulation fiduciaire et métallique : il a toujours manifesté pour elles une prédilection que l'on s'explique en réfléchissant que c'est là une des parties de l'économique où il est possible d'arriver à la plus grande précision, et où dès lors son esprit logique se trouvait le plus à l'aise. Il embrassait d'ailleurs avec une égale autorité l'ensemble de la science, à laquelle ses études spéciales, sa culture générale, sa connaissance des ouvrages et des théories de la plupart des économistes français et étrangers, l'avaient admirablement préparé. Dès 1868, il publiait un cours d'économie rurale, industrielle et commerciale en tête duquel il inscrivait ces paroles d'une si profonde vérité:

> L'économie politique est une science mal connue. Tous les hommes vivent au milieu des phénomènes qu'elle étudie et beaucoup s'imaginent pouvoir en parler d'une manière compétente au nom de leur seule expérience, sans s'être donné la peine de l'apprendre.

C'est pourquoi, dans la première partie du livre, il exposait les notions fondamentales, c'est-à-dire les principes et l'enchaînement des lois. Vingt-cinq ans plus tard, son *Précis d'économie politique* résumait les élémens de la production, de la distribution, de la circulation et de la consommation des richesses. Il terminait par un chapitre consacré à l'application de l'économie politique à la législation financière, dans lequel il rappelait qu'il importe de mesurer la dépense à la recette, et non la recette à la dépense, et d'attendre, pour perfectionner les services publics, une « plus-value naturelle des revenus de l'État. » C'est la méthode du sens commun, inverse de celle

qui est en honneur chez les Parlemens modernes. On pourrait les renvoyer au *Précis d'économie politique.*

De 1868 à 1876, Levasseur professa au Collège de France un cours d'histoire des faits et doctrines économiques. C'est dans le souvenir de cet enseignement, en même temps que dans les nombreuses publications qui l'ont accompagné, que se trouvent les renseignemens les plus fidèles sur ses opinions économiques. Lui-même, dans la préface de *L'ouvrier américain*, a pris soin de nous les indiquer :

> J'appartiens, écrivait-il, à l'école libérale, celle qu'on nomme parfois classique et, plus improprement, orthodoxe : il ne saurait y avoir d'orthodoxie dans la science, et il n'y a de classique que le vrai.

Dès sa première leçon, le professeur indiquait le caractère qu'il se proposait de donner à son enseignement. Aux sciences exactes, qui ont l'heureux privilège de n'être contestées par personne, il opposait les sciences morales, qui traitent d'un être intelligent et libre, ce qui fait à la fois leur gloire et leur infirmité. Il n'en réussit pas moins à préciser le rôle de l'économie politique, et nous montre la prédominance du facteur humain : c'est le travail de l'homme qui crée le produit et rend le service; c'est la science, résultat de l'intelligence de l'homme appliquée à la connaissance des lois du monde physique et du monde moral, qui rend le travail fructueux. La nature et l'homme sont les deux pôles de l'œuvre économique, mais l'un est le pôle passif, l'autre le pôle actif. Pour Levasseur, la science économique est une science d'observation : dans sa leçon d'ouverture de 1873, il déclare que l'économie politique, née de l'étude des faits, doit constamment se retremper dans cette étude, et il pense lui rendre service « en interrogeant en son nom l'histoire et la géographie. » Il a fourni surtout des travaux d'économie politique appliquée, plutôt que des ouvrages de théorie pure. Nous avons parlé de ses essais monétaires, dont le premier en date est son livre de 1858 sur la *Question de l'or ;* il témoignait d'une remarquable sagacité en une matière difficile. Il commence par passer en revue l'histoire des métaux précieux, en indiquant les variations du rapport de valeur entre l'or et l'argent ; puis il explique la rupture d'équilibre amenée en 1848 par la découverte des gisemens californiens et australiens, qui produisirent jusqu'à 750 millions de francs d'or en 1856, et

il conclut, de l'étude minutieuse des principaux centres miniers du monde, que « l'or et l'argent ne sont pas près de manquer, et que l'avenir promet à l'un et à l'autre une production presque sans limite. »

En écrivant ces lignes il y a 53 ans, le jeune universitaire se montrait autrement perspicace que l'Autrichien Suess qui, vers la fin du XIXe siècle, affirmait encore que la disette du métal jaune était imminente. Chemin faisant, Levasseur expliquait la nature et le rôle de la monnaie, les lois qui règlent la valeur des métaux précieux, l'influence de l'or sur la condition des personnes et le prix des marchandises. Puis il montrait les inconvéniens d'un double étalon et concluait hardiment à la démonétisation de l'argent, « pour sortir de la situation fausse dans laquelle nous a placés notre législation. » Il énumérait les raisons qui militent en faveur du métal jaune : sa valeur est moins variable que celle de l'argent ; il a des qualités physiques supérieures ; il est la monnaie des peuples riches ; il est adopté par l'Angleterre et les États-Unis.

L'intérêt du présent et celui de l'avenir, écrivait-il en terminant son livre que l'on pourrait croire écrit en 1911, nous commandent de prendre l'or pour étalon monétaire.

Il est à regretter que le gouvernement impérial n'ait pas suivi ce conseil : il nous eût épargné les difficultés dont nous ne sommes pas encore sortis au XXe siècle.

En 1902, Levasseur rédigeait, pour la nouvelle série des Ordonnances des rois de France, un *Mémoire sur les monnaies du règne de François Ier*, dans lequel il décrit les pièces en usage, expose la fabrication et l'administration des monnaies, les changemens de valeur, malheureusement chroniques à cette époque, les tarifs auxquels les monnaies étrangères étaient admises dans le royaume. En terminant, il envisage la monnaie au point de vue de sa valeur intrinsèque, légale, commerciale et sociale. Il aimait ainsi, même lorsqu'il écrivait une monographie, à élargir son sujet ; il manquait rarement de le généraliser et d'exposer quelque grande vérité économique, dont la démonstration ressortait du cas particulier qu'il avait étudié.

Ce qui fait la belle unité de son œuvre économique, c'est le souci constant du bien public qu'il ne cessa d'y apporter. Il jugeait que son premier devoir était de s'attaquer aux pro-

blèmes contemporains, et de mettre la science au service de ses compatriotes, en fournissant au législateur les matériaux dont il a besoin pour ses travaux et à la nation les élémens qui lui permettent de s'éclairer. Homme de son temps, préoccupé au plus haut point des luttes sociales qui tourmentent nos vieilles nations, il n'épargnait aucun effort pour les adoucir. En 1909, il explique le génie de son livre *Salariat et salariés*:

Convaincu qu'il est utile de travailler à éclairer sur cette matière l'opinion et à dissiper, s'il est possible, des préjugés inconsciens ou des erreurs systématiques par l'exposé des faits et par la discussion des idées, je les reprends sous une forme plus condensée et plus didactique.

Et dans sa conclusion, il revenait à son pays, sur lequel sa pensée s'arrêtait toujours avec une sorte de tendresse filiale inquiète :

Une nation telle que la nation française peut subir des épreuves pénibles et prolongées; elle ne saurait périr, et elle peut trouver, par l'effet même d'une dépression, la tension du ressort qui la relèvera. La coordination est ce qui manque le plus aujourd'hui; mais l'énergie individuelle, en matière économique, est loin d'être énervée.

Levasseur aimait à proclamer que l'économie politique est une science, une science morale ou plutôt physico-morale, puisqu'elle traite à la fois de la richesse et de l'homme. Il acceptait la définition de « science de la richesse, » qui exprime bien ce sur quoi portent ses investigations, mais il la complétait en ajoutant qu'elle étudie les lois d'après lesquelles les hommes produisent et consomment la richesse en échangeant des services. Il range « l'économique » parmi les sciences d'observation; elle s'applique, d'après lui, à des phénomènes internes et des phénomènes externes : les premiers, qui sont de nature psychologique et que perçoit la conscience, comprennent les désirs, les besoins, les mobiles intimes de nos actes économiques. Les seconds consistent en forces productives, en richesses naturelles, en actes relatifs à la production, à la répartition, à la circulation, à la consommation des richesses, en rapports établis entre les hommes par le travail et l'échange. Fidèle à la tendance synthétique de son esprit, Levasseur proclamait l'importance de la statistique et de l'histoire pour l'économiste, dont elles sont, disait-il, la lumière; mais il répondait à ceux qui, comme List, prétendent distinguer une économie humaine,

nationale, individuelle, « qu'il n'y a pas plus d'économie politique nationale que de physique ou de chimie nationale. » La science économique est une, ajoutait-il, mais les intérêts économiques et les expériences économiques des particuliers, des groupes sociaux et des États, sont multiples et divers. Comme toutes les sciences sociales, elle est en développement continu : ses lois peuvent être presque toutes établies par l'observation directe des phénomènes extérieurs et par l'observation psychologique des besoins de l'homme. La méthode descriptive et historique paraissait à Levasseur précieuse pour contrôler les résultats de l'observation, nécessaire pour faire comprendre la relation des phénomènes économiques avec l'ensemble de la vie sociale : mais il blâmait l'usage excessif qu'en font ceux qui, au lieu de l'employer concurremment avec l'analyse de chaque ordre de phénomènes, tentent de la substituer à cette méthode.

L'un de ses desseins favoris était de faire pénétrer dans les études économiques le sens historique et le sens géographique : convaincu que le développement de la richesse a son enchaînement, ses phases, qu'il obéit à des lois de relation aussi bien que les institutions qui régissent le gouvernement des sociétés, et que ce développement est lié, dans une certaine mesure, à l'ensemble des conditions physiques d'un pays, il rêvait de faire des économistes historiens, des historiens et des géographes économistes, d'éclairer les trois sciences par les lumières dont elles se pénètrent réciproquement. L'histoire du commerce, de l'industrie, de la population, conduisent à des conclusions économiques. Dans les sociétés naissantes, l'homme met en œuvre les matières et les forces qu'il a sous la main : elles ne lui marquent pas de limites infranchissables, mais elles sont un indice certain du point de départ et de la direction de son développement. La physique du globe est un des termes du problème économique. L'autre est l'homme, qui ne peut rien sans la nature ; mais celle-ci n'est qu'une force latente, tant que le travail humain ne l'a pas fécondée. Cette idée du rôle de l'intelligence dans la production a toujours été chère à Levasseur : dès 1867, il en faisait le sujet d'une conférence populaire à l'asile de Vincennes sous le patronage de l'Impératrice Eugénie.

Ce grand économiste était aussi un sociologue. Lorsqu'en 1897 il faisait au Musée social un rapport sur un concours qui

avait eu pour sujet la *Participation aux bénéfices*, non seulement il prenait soin de définir cette participation avant d'analyser les mémoires présentés; mais, après avoir rempli cette double tâche, il ne considérait pas que son devoir fût accompli : dans une troisième partie de son rapport, qui n'est pas la moins intéressante, il s'efforçait d'éclairer l'opinion sur l'état actuel de la participation : prudemment, il concluait qu'elle est un mode recommandable d'organisation du travail, mais qu'il faut ne l'appliquer qu'à bon escient. Quelles que soient les difficultés et les lenteurs de la propagande, il conseillait de la poursuivre, tout en évitant les enthousiasmes irréfléchis et les espoirs exagérés ; il rappelait qu'il convient de garder, dans le jugement que nous portons sur les transformations économiques, une juste mesure. C'est sur ce mot, qui pourrait servir de devise à son œuvre, que nous terminerons le chapitre consacré à Levasseur économiste. Dans une science où il est particulièrement malaisé de se garder des théories absolues et des déductions erronées, personne mieux que lui n'a su observer la modération des idées et dégager la vérité du choc des opinions contraires.

VI. — L'AGRONOME

A ceux qui savent quel intérêt Levasseur apportait aux questions de production agricole, il ne paraîtra pas étonnant que nous consacrions quelques lignes à la partie de son œuvre qui touche plus spécialement l'économie rurale. En l'admettant en 1885 au nombre de ses membres, et en le nommant ensuite président, la Société nationale d'Agriculture rendit un hommage mérité au savant qui, s'il n'avait pas, comme la plupart de ses nouveaux confrères, l'expérience de la gestion personnelle d'un domaine, avait approfondi les problèmes qui les occupent et pouvait en discuter la solution avec une compétence devant laquelle tous s'inclinaient. Si M. Louis Passy, secrétaire perpétuel de la Société, avait raison de dire que l'agriculture est un cadre dans lequel se sont groupées toutes les sciences auxquelles s'appliquait l'infatigable ardeur de Levasseur, celui-ci, à son tour, pouvait répondre que, sans être cultivateur, il n'était pas de coin de la ferme, de façon de la terre qui n'attirât son attention. Il avait fait sa première éducation terrienne de

la manière que Fourier l'imaginait pour les enfans de son phalanstère, par le seul attrait de la curiosité. Plus tard, chargé de préparer les programmes de géographie de l'enseignement secondaire, il y introduisit la géographie agricole. Parmi les innombrables statistiques qu'il a dressées, il a, jusqu'à sa dernière heure, tenu à jour celles des récoltes mondiales : il en notait les variations avec un soin extrême, sachant quelle influence elles exercent sur la vie économique des nations. Plus d'une fois, il est allé s'enfermer dans le domaine légué en 1825 à la Société d'agriculture par M. Delamarre ; il se plaisait à y étudier sur place une exploitation rurale et forestière. Dans quelques pages intitulées *Une semaine au château d'Harcourt,* il décrit les bâtimens et la terre, raconte la vie qu'il y mène et met en lumière les résultats obtenus. Nous avons retrouvé, dans ses papiers, une série de croquis et de dessins, non dénués de grâce, qui complètent le manuscrit. Une des premières communications qu'il fit à la Société nationale avait pour objet *La valeur de la production agricole :* elle occupa trois séances en 1891 et fournit d'amples matériaux à la discussion du sujet. En 1891, il étudie *La récolte de l'année en Russie* : nulle part le résultat de la moisson ne joue un plus grand rôle que dans l'empire moscovite ; la vie économique y est suspendue à l'évolution climatérique, à la germination et à la floraison du blé, du seigle, de l'avoine. Des pays plus avancés supportent mieux un déficit dans la récolte annuelle : ils en ressentent néanmoins les effets. C'est ainsi que la mauvaise récolte de 1910 a fait baisser de plus de 200 millions de francs l'encaisse métallique de la Banque de France. Mais, là où le capital accumulé est moins considérable, la question des ressources monétaires que procure l'exportation et de la situation des paysans est primordiale. C'est donc avec raison que Levasseur choisissait une contrée où, la terre représentant la richesse principale, la récolte est un facteur essentiel.

Ses études sur *La valeur et le revenu de la terre en France depuis le XIII*^e^ *siècle* figurent dans les mémoires de 1892 de la Société nationale d'Agriculture, à laquelle il continuait à consacrer une partie de son labeur. Son étude de 1893 sur *La politique douanière de la France* traite en première ligne des tarifs sur les objets d'alimentation, qui jouent le rôle que l'on sait dans les préoccupations des agriculteurs. Au mois de no-

vembre de la même année, il publie, dans la Réforme sociale, un article sur l'*Agriculture aux États-Unis*. Dès son retour d'Amérique, il avait hâte de communiquer le résultat de ses recherches sur l'importance de la production rurale dans la grande République, que des observateurs superficiels s'imaginent être avant tout un pays industriel. La valeur annuelle moyenne des récoltes y dépasse 40 milliards de francs. Au mois de mars 1894, à la séance générale du Congrès des sociétés savantes, il revient à la question et prononce un *Discours sur l'Agriculture aux États-Unis*. Au mois de juin 1894, il donne au *Correspondant* un article sur le même sujet: presqu'en même temps, la *Revue du commerce et de l'industrie* publie de lui un article sur *Le commerce des produits agricoles aux États-Unis*. Son tableau de *La dette hypothécaire aux États-Unis*, inséré dans le Bulletin de finances et de législation comparées, apportait de précieux renseignemens sur la situation des propriétaires fonciers en Amérique. Il reprenait les divers aspects d'un problème, le creusant, l'étudiant sous toutes ses faces, complétant ses propres idées. C'est ainsi qu'après les articles que nous venons d'énumérer, il fit paraître son ouvrage sur *L'agriculture aux États-Unis*. Il y expose comment ont été organisés à Washington la statistique, puis le département de l'agriculture ; il mentionne les services rendus par les stations d'expériences réparties dans les divers États, qui entretiennent une correspondance active avec les fermiers et contribuent à la publication de journaux et de livres agricoles. Un progrès notable s'est accompli depuis la guerre de sécession dans la mécanique et l'outillage agricoles de l'Amérique : plus de la moitié des terres cultivées appartient à des fermes d'une étendue de moins de 40 hectares; les fermes sont, en majorité, exploitées par le propriétaire du sol; on fertilise dans l'ouest des terres que le défaut de pluie semblait vouer à la stérilité; la production des céréales est très abondante par rapport à la population, 16 hectolitres par habitant au lieu de 6 en France, si bien que les États-Unis sont la plus grande fabrique de substances alimentaires qui existe dans le monde.

En janvier 1898, revenant à son pays, Levasseur expose *Les progrès de l'agriculture française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*. Sa *Comparaison des forces productives des États de l'Europe*, publiée la même année, contient une partie agricole

des plus importantes. En 1902, dans *Les procédés de la statistique agricole dans les principaux pays producteurs*, il recherche la meilleure méthode à suivre. Il fait connaître les procédés de la statistique agricole, les compare, et en déduit des observations et des conseils. Il indique les réserves qu'il convient de faire sur l'exactitude des chiffres, mais il reconnaît la valeur relative des renseignemens fournis qui, d'une année à l'autre, permettent d'utiles comparaisons. Cette prédilection pour les questions agricoles a valu à Levasseur l'amitié d'un de nos hommes politiques qui se sont honorés par leur attachement au sol natal, celui qui écrivait naguère un livre sur *le Retour à la terre* et qui, au lendemain de la mort de son collègue de la Société d'Agriculture, rendait hommage « au vénéré et éminent Levasseur, une des plus belles intelligences, un des plus fermes esprits, un des plus nobles caractères que j'aie connus. Mêlé très activement à l'étude et à la discussion de toutes les questions qui ont absorbé sa vie, personne ne peut mieux que moi, disait-il, rendre justice à sa prodigieuse faculté d'assimilation, à sa hauteur de vues, à l'indépendance de son esprit, à son amour de la vérité. J'étais plein d'admiration pour ce vieillard que l'étude rajeunissait et que la passion du bien public a soutenu jusqu'à la dernière heure. »

VII. — L'ACADÉMICIEN

Si nous nous arrêtons à ce que fut Levasseur « académicien, » ce n'est pas seulement parce qu'il appartint pendant 43 années à l'Institut de France, mais parce qu'il remplit ses devoirs de membre de cette illustre compagnie avec un zèle et une assiduité qui resteront légendaires. Il apparut de bonne heure comme désigné pour s'asseoir sous la coupole. Avant d'y siéger, il vit plusieurs de ses œuvres récompensées par ses futurs confrères. Dès 1858, il obtenait un prix à l'Académie des sciences morales et politiques, sur le rapport de la section d'histoire : le sujet du concours était la *Condition des classes ouvrières de France du XIIe siècle jusqu'en 1789*. En 1860, il reçoit, sur le rapport de la section d'économie politique, un autre prix, pour son travail sur l'*Accroissement récent et soudain des métaux précieux*. En 1864, un troisième prix lui est décerné, sur le rapport de la section de morale, pour une étude sur les *Changemens*

survenus en France depuis 1789 dans la condition des classes ouvrières. Le 4 avril 1868, l'Académie l'appelle à elle et le nomme membre de la section d'économie politique, de finances et de statistique. Depuis ce jour, il l'associa à ses travaux, dont il aimait à lui donner la primeur. Que de fois il lui communiqua des chapitres du livre qu'il préparait! Lorsqu'il revenait d'un voyage à l'étranger, il lui donnait, sans retard, le récit de ce qu'il avait vu, les prémices des ouvrages dont il rapportait le plan. Dans la bibliographie formidable de son œuvre, le nombre des travaux académiques proprement dits ne s'éloigne guère de la centaine.

Ce seul chiffre indique la façon dont il comprenait les devoirs que, dès le premier jour, il avait considérés comme lui incombant en sa qualité de membre de l'Institut. Il était à l'honneur, il voulait être à la peine, et nul n'a pris une plus large part aux multiples occupations de la vie académique. Il en acceptait avec joie toutes les obligations, ne reculait devant aucune besogne, se chargeant d'études et de rapports qui, à d'autres que lui, eussent pu paraître écrasans, lorsqu'ils s'ajoutaient à un énorme labeur personnel, mais qui n'étaient qu'un jeu pour cet écrivain infatigable. Ses confrères éprouvaient parfois comme un remords de lui laisser accomplir des tâches qui semblaient devoir retarder la publication d'œuvres dont l'achèvement importait à la science et à l'enseignement. Mais ils ne tardaient pas à être rassurés, en voyant que tout cheminait de conserve : le professeur continuait ses cours; les volumes promis paraissaient à la date annoncée ; et les rapports clairs, complets, étaient lus aux séances du samedi et imprimés dans les *Annales*. Ils tenaient l'Académie au courant de nombre de questions chères à Levasseur, et qui se rattachent aux idées maîtresses dont sa puissante pensée était toujours occupée. Ainsi, la population et les problèmes qu'elle soulève apparaissent à maintes reprises dans la liste de ses communications. Dès 1872, il l'étudie dans ses rapports avec le territoire; en 1886, au point de vue de l'expansion de la race européenne ; en 1888, il en fournit une statistique mondiale; en 1891, il examine la fécondité de la population française, les causes des progrès de la population en général et les obstacles qui en arrêtent l'essor; il recherche les limites de sa densité ; il revient ensuite sur le recensement de 1891. En 1893, il remonte à l'histoire romaine pour étudier

la façon dont était assurée la subsistance du peuple, question étroitement liée à celle de la population. En 1903, il discute le projet Toutée relatif au même problème.

Un autre sujet dont il a régulièrement entretenu l'Institut est celui de l'enseignement, et en particulier de l'enseignement primaire, qu'il aborde dès 1871, sur lequel il revient en 1873, 1874, 1876, 1880. En 1894, il étudie l'enseignement de l'économie politique. En 1900, il clôture le siècle par un rapport sur l'enseignement primaire au cours des cent dernières années; en 1905, il fournit encore un volume de statistique sur ce sujet.

De l'agriculture, il parlait à l'Académie dès 1870, lorsqu'il l'entretenait des forces productives des nations européennes, puis, en 1883, à propos de celles des Républiques sud-américaines. En 1892, il lui présente l'histoire de la valeur et du revenu de la terre du XIIIe au XVIIIe siècle; en 1895, il enrichit les *Annales* de nombreuses communications sur l'agriculture aux États-Unis; en 1898, il expose les progrès de l'agriculture française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

L'Académie a eu également sa bonne part de ses études sur les questions ouvrières. Dès ses débuts, il lui parle de la France industrielle. Plus tard, en 1897, il lui communique de nombreux chapitres de son livre sur l'ouvrier américain; en 1898, il commence à lui exposer les sources principales de l'histoire des classes ouvrières et de l'industrie; en 1899, il lui rend compte de ses recherches à ce sujet dans les archives provinciales; il étudie les ouvriers du temps passé. En 1900, il l'entretient du travail à la main et à la machine.

Et, tout en associant ainsi ses confrères à ses travaux personnels, il trouvait le temps d'examiner les ouvrages envoyés aux concours pour les prix académiques. Plus souvent qu'à son tour, il s'acquitta de cette mission, qui lui imposait l'obligation de lire de nombreux livres, d'épais manuscrits, dont il extrayait la substance et présentait les conclusions avec une exactitude rigoureuse : jamais l'Académie n'eut sous les yeux d'élémens plus complets pour se former un jugement; jamais les concurrens ne furent plus certains de voir leurs travaux examinés avec un soin méticuleux et une sereine impartialité. C'était lui aussi qui, en sa qualité de doyen de la section, présentait le rapport sur les titres des candidats, lors des élections académiques; il le faisait avec le même tact, la même justesse, la même conscience.

VIII. — L'HOMME

Notre étude serait bien incomplète si, après avoir essayé de retracer les divers aspects du talent si souple et si puissant de Levasseur, nous ne parlions pas de l'homme lui-même, de cet être si captivant par sa simplicité, sa droiture, son inaltérable égalité d'humeur, qui accueillait ses amis avec ce bon et large sourire qui illuminait sa belle figure, et dont nous avons peine à croire que le charme nous soit ravi à jamais. Tous ceux qui l'ont connu, soit qu'ils aient eu l'honneur insigne d'être admis dans son intimité, soit qu'ils aient, en qualité de disciples ou d'admirateurs, obtenu l'une de ces audiences que sa bienveillance ne refusait jamais, gardent l'impérissable souvenir d'un abord dont la cordialité n'avait rien de banal. Celui dont l'œuvre fut une manière d'encyclopédie, trouvait le temps de tout lire. Il était au courant de nos moindres travaux ; il ne cessait de s'instruire et était heureux de trouver, dans les plus modestes écrits de ceux qui étaient fiers de se dire ses élèves et qui ne se sentaient pas toujours le droit de s'intituler ses collègues, un renseignement dont il voulait bien leur dire qu'il faisait son profit, un fait nouveau, une précision sur un point laissé par lui de côté. Ai-je besoin d'ajouter que ce qu'il butinait ainsi chez autrui était peu de chose à côté du fruit de ses recherches personnelles, et que c'était à nous chaque jour de lui adresser des remerciemens pour les trésors d'érudition qu'il amassait et prodiguait dans ses écrits? Presque tous constituent par excellence ce que les Allemands appellent des *Nachschlagsbuecher*, c'est-à-dire des ouvrages à consulter, des mines inépuisables, où de longues suites de générations trouveront les élémens de leurs travaux. Il semble, à tout bien considérer, que le choix des sujets de ses livres et la manière dont il les traitait eussent quelque rapport avec la noblesse de son caractère et l'idéal de sa vie. Comme il l'a dit lui-même dans son testament moral, dans ces pages d'une si haute philosophie, où il retrace sa carrière en même temps qu'il confesse ses croyances, il a toujours cherché la vérité; et il l'a cherchée, non pour l'enfermer dans une main qui ne s'ouvre pas, mais pour la répandre avec ardeur autour de lui, pour en faire profiter l'humanité, pour faciliter aux autres les étapes de la route laborieuse qu'il

frayait et où il conviait ses auditeurs et ses lecteurs à le suivre.

Nul plus que lui n'a eu en vue le bien public; on peut presque dire qu'il lui sacrifiait parfois jusqu'au souci de l'élégance littéraire, tant il accumulait de faits et de chiffres dans les chapitres, les livres, les tomes de ses copieux ouvrages; tant il avait soin de ne rien omettre, de ne rien laisser dans l'ombre de ce qu'il pensait pouvoir être utile aux étudians qui jureraient sur sa parole, de tous ceux qui acceptaient les yeux fermés, — et avec raison, — les résultats de ses enquêtes. Non seulement il n'était pas de ceux qui gardent jalousement une découverte, mais il prenait plaisir à tenir ses amis, jour par jour, au courant de son labeur. Chaque fois que l'un de nous allait le voir, il constatait le progrès de l'œuvre qui était alors sur le chantier. Levasseur communiquait à l'Académie, à des Revues françaises, étrangères, internationales, des chapitres du livre qu'il écrivait : la bonne parole se répandait ainsi de tous côtés et donnait au public un avant-goût de l'ouvrage près de paraître et qui prenait ensuite sa place dans les bibliothèques.

Cette générosité, ce désintéressement n'étaient pas seulement la marque distinctive du savant; c'était le fonds même de la nature de Levasseur. On sait comment, après avoir éclairé de ses conseils une des grandes entreprises conçues par le génie d'un de nos compatriotes, il refusa le prix légitime de ses avis et voulut n'avoir agi que dans l'intérêt supérieur de l'humanité, dont ce grand et difficile travail devait un jour améliorer la condition. Les préoccupations d'un certain ordre semblaient ne pas même l'effleurer. En tout cas, elles n'exercèrent jamais la moindre influence sur sa conduite; et, s'il a pu dire avec une légitime fierté que par son labeur il avait assuré la vie des siens, il n'a jamais fait entrer en ligne de compte, à aucun moment de sa carrière, les considérations d'intérêt personnel. C'est dans des récompenses d'un autre genre qu'il goûtait le fruit de ses efforts. Il n'était pas insensible, et il le laissait voir avec une simplicité touchante chez un homme de sa valeur, aux distinctions qui lui furent, nous ne dirons pas prodiguées, mais apportées de toutes parts. A côté des témoignages officiels, il en reçut à mainte reprise d'autres, plus précieux encore. Au mois de décembre 1908, dans une salle du Collège de France, ses collègues, ses disciples, ses amis s'étaient réunis pour fêter ses quatre-vingts ans. Les discours qui furent pro-

noncés à cette occasion sont encore dans toutes les mémoires : des représentans de chacune des écoles où il professait, des corps savans dont il faisait partie, prirent la parole ; et ce qu'il y eut de plus beau dans cette cérémonie où tous les cœurs battaient à l'unisson, c'est le sentiment universel que les éloges décernés à l'envi au héros de la journée étaient justes, et que pas une expression n'avait dépassé la mesure de la vérité. La réponse que fit aux orateurs l'homme auquel tant d'hommages s'adressaient fut digne d'eux et de lui : il résuma sa vie en dictant pour ainsi dire à l'avance l'épitaphe à inscrire sur son tombeau : « J'ai fait ce que j'ai pu. » Oui certes, il l'a fait, et dans la mesure la plus large, la plus complète; il a fait tout ce qu'il a pu, et il a pu beaucoup. Il n'a pas perdu une minute des années qu'il a passées sur cette terre, toujours fidèle à sa belle devise : *Scire et prodesse;* savoir et être utile, savoir, enseigner et répandre à flots la lumière autour de lui.

Mille traits pourraient être cités ici qui montreraient le fond de cette âme pure et droite. Jamais il ne refusait un conseil, une direction à ceux qui les lui demandaient. Un jour, c'est un étudiant étranger qui vient l'entretenir d'un travail qu'il poursuit : le maître s'avise qu'il a là, dans un dossier, des élémens destinés à lui servir à lui-même pour une prochaine publication. Il n'hésite pas un instant; il les communique au jeune homme qui va profiter, avant l'heure, des matériaux amassés par son maître, et dont celui-ci lui fait le généreux abandon. L'heureux bénéficiaire de ce don inestimable eut le tort, paraît-il, d'oublier de rapporter les papiers qui lui avaient été confiés. Pensez-vous que Levasseur fut guéri ? Vous le connaîtriez mal. L'année suivante, une occasion semblable se présente : une fois de plus, il vide ses tiroirs et prodigue, sans compter, les trésors d'une collaboration anonyme, que les plus grands savans eussent volontiers cherché à s'assurer. Combien pourrait-on citer de ces traits où l'homme se révèle, cet homme dans lequel étaient venues s'incarner toutes les vertus d'une race probe, forte et sérieuse, dont il fut le type le plus achevé !

Parmi les innombrables témoignages de sympathie adressés à la famille de Levasseur au moment de sa mort, nous en retiendrons un, qui nous a semblé particulièrement touchant et qui emprunte un prix plus grand encore au lieu d'où il est daté, Lutterbach, en Alsace : « Un ancien élève de seconde (1859-1860)

du lycée Saint-Louis adresse à la famille de son excellent professeur l'expression de ses sentimens émus, à l'occasion de la perte qu'elle vient de faire avec les lettres et la science françaises. Il a toujours conservé vivant le souvenir du jeune maître qui se donnait tout entier à son enseignement et à ses élèves, et dont la classe offrait un intérêt si grand et si soutenu que les punitions y étaient inconnues. Tous, nous aimions M. Levasseur. L'écrivain l'a suivi avec l'intérêt le plus sympathique dans la belle et longue carrière qu'il a fournie et à laquelle il rend hommage. Hommage de reconnaissance, hommage du cœur, si ce n'est du talent et de la notoriété. » Il nous serait aisé de multiplier ces citations : mais cette lettre d'un élève qui, après un demi-siècle, témoigne d'un pareil attachement, nous a paru caractéristique. Aussi bien Levasseur était-il un des types les plus parfaits de ce savant moderne dont, au jour des funérailles, le ministre de l'Instruction publique, rendant hommage à sa mémoire, traçait le portrait : un apôtre qui se consacre à la recherche de la vérité et qui oublie tout dans la poursuite de ce noble but.

Gardons-nous de croire, cependant, que celui dont nous évoquons la grande figure fût étranger à aucun des problèmes qui, de tout temps, occupèrent les penseurs. Le statisticien qui poursuivait l'étude des faits, l'historien qui en racontait l'enchaînement, le géographe qui décrivait notre globe, l'économiste qui dégageait les lois de la richesse et de sa distribution, n'étaient pas le tout de Levasseur : il fut un moraliste. N'oublions pas que sa première vocation l'avait entraîné vers la philosophie. Il se plaisait aux méditations que de tout temps a provoquées le mystère de notre destinée. Lorsqu'il allait s'enfermer dans le manoir d'Harcourt, ce n'était pas seulement pour y vaquer, dans le calme de cette paisible retraite, à ses travaux ordinaires ; c'était pour concentrer ses idées sur ce qui forme l'éternel objet des réflexions humaines. C'est durant l'un de ces séjours qu'il écrivit le testament où il confesse sa foi spiritualiste, en séparant le côté humain des religions de ce qui en forme l'essence supérieure et divine.

En lisant ces lignes empreintes d'une si noble sincérité, nous n'avons pu nous défendre d'une émotion profonde. Nous nous sentions en présence d'un des représentans de cette humanité supérieure, de cet idéal vers lequel tendent les générations

successives. Parmi ceux qui méritent d'être cités comme les modèles de l'attachement au devoir dans ce qu'il a de plus pur et de plus désintéressé, nous mettrons à l'une des premières places le

Justum et tenacem propositi virum,

comme le désignait si heureusement l'inscription tracée au bas de son effigie, sur la médaille de son jubilé. Ce juste, acharné à son labeur, inflexiblement attaché à l'exécution de chacune des tâches qu'il s'était assignées, ne s'est jamais écarté de la ligne droite. Il a été, de son vivant, récompensé par l'universel respect dont il était entouré. Sa mémoire sera conservée et vénérée par tous ceux qui l'ont connu. Elle sera perpétuée par des ouvrages qui, pendant longtemps, serviront de guide à la jeunesse et d'auxiliaire aux travailleurs de tout âge. Mais au-dessus du professeur dont la parole vibre dans notre souvenir, au-dessus de l'écrivain dont la plume a couvert tant de pages qui resteront, nous plaçons l'homme, l'homme au cœur droit, à la ferme raison, au mâle courage, dont nous voudrions fixer l'image à tout jamais, afin qu'elle demeure vivante aux yeux des générations futures et qu'elle apprenne aux Français de demain comment une existence paisible, tout entière consacrée au travail, à la poursuite de la vérité, au développement de la science, donne à celui qui la mène la satisfaction la plus haute que l'homme puisse goûter ici-bas, celle du devoir accompli.

RAPHAEL-GEORGES LÉVY.

L'ANTIQUITÉ ROMAINE

ET

LA POÉSIE FRANÇAISE A L'ÉPOQUE PARNASSIENNE

A l'heure la plus chaude de la grande bataille romantique, un poète impétueux, et d'ailleurs médiocre, s'écriait d'un ton de lassitude irritée :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Cet appel éploré a-t-il été entendu? Beaucoup de gens paraissent le penser. A les en croire, grâce précisément aux compagnons de lutte de celui qui proférait cette exclamation, la littérature française aurait enfin, et pour jamais, secoué le poids dont l'accablaient les souvenirs de la Grèce et de Rome ; autant l'influence ancienne avait été primordiale dans notre poésie classique, autant elle serait absente de la poésie moderne ; celle-ci, quant à son inspiration, serait allemande, ou anglaise, ou italienne, ou espagnole, ou médiévale, ou tout simplement « actuelle, » bref, tout ce que l'on voudra, mais gréco-latine, non pas. Cette opinion, — dont on s'autorise souvent pour traiter dédaigneusement la tradition antique, comme une chose périmée qui, depuis plus d'un siècle, « aurait fait son temps, » — cette opinion nous semble on ne peut plus discutable. Il est permis de se demander si les poètes du XIXe siècle, tout en connaissant plus de littératures et de civilisations qu'un Ronsard ou un Racine, ont renié de parti pris celles que, depuis tant d'années, on avait coutume de vénérer; s'ils ont rompu, ou seulement un peu détendu, le lien qui unissait notre poésie à ses plus loin-

taines origines; et s'ils ne doivent rien à cette antiquité tour à tour tant exaltée et tant honnie.

Nous ne nous poserons pas cette question en ce qui concerne les romantiques : elle serait trop complexe, et appellerait des réponses différentes suivant les individus, peut-être même, pour chaque individu, suivant les jours et les heures. Nous avons montré déjà (1) que Victor Hugo, disciple pieux de Virgile, admirateur passionné de Juvénal, imitateur par surcroît de Lucain et d'Horace, ne saurait passer pour un fils ingrat de la Muse latine : pourtant il est assez significatif que, dans l'immense défilé des générations disparues qu'est la *Légende des siècles*, le monde romain soit à peine mentionné. Même incertitude pour les autres protagonistes du romantisme. Lamartine se souvient de Tibulle dans telle de ses *Méditations*, et, dans la *Chute d'un ange*, de Lucrèce, comme ailleurs d'Ossian et de Byron. Musset fait saluer par sa Muse « la Grèce, sa mère, où le miel est si doux, » ce qui ne l'empêche pas de rimer surtout des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Alfred de Vigny décrit, avec une application minutieuse, une scène de mœurs romaines, et, dans le reste de son œuvre, n'a pas l'air de beaucoup songer à l'antiquité latine, — ce que l'on peut regretter, car qui donc était plus capable que l'auteur de la *Mort du Loup* de sympathiser avec la grande fierté stoïcienne des Sénèque et des Lucain? Sainte-Beuve enfin, humaniste et latiniste renforcé, est aussi le traducteur ou l'adaptateur des Lakistes anglais. On dirait vraiment que tous ces écrivains sont à la fois attirés et repoussés par les choses antiques : elles les séduisent par leur recul prestigieux, par la matière qu'elles offrent à l'admiration, à l'émotion ou à la rêverie; et en même temps ils en ont peur parce qu'ils les croient trop exploitées, vulgarisées à tout jamais. Tant de froides et pâles copies qu'on a prétendu en faire leur en cachent en partie la beauté intrinsèque, — en partie seulement, — et, somme toute, ils ne sont, envers la Grèce et Rome, ni des héritiers dociles, ni des révolutionnaires acharnés.

Mais, après cette génération un peu indécise, une autre vient, qui, plus résolument, se remet à l'école de l'antiquité. Ce mouvement de réaction en faveur des formes d'art gréco-romaines, ce « néo-paganisme, » comme on l'a quelquefois ap-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1911.

pelé, s'est prolongé jusqu'au dernier quart du XIXe siècle, produisant des conséquences plus ou moins durables selon les cas, mais non négligeables à coup sûr. La Grèce, nous devons l'avouer, en a bénéficié plus que Rome : mais ces deux noms, pour les Néo-Latins que nous sommes, sont bien difficiles à séparer. Comme disait Sainte-Beuve,

La Muse des Latins, c'est de la Grèce encore.

Ce qui sert l'une profite toujours à l'autre quelque peu. D'ailleurs, Rome aussi, Rome prise en elle-même et non pas seulement comme interprète et continuatrice de la glorieuse Hellas, a attiré bien des regards. Sur l'école parnassienne, par exemple, l'action de l'hellénisme a été plus éclatante, plus profonde aussi; — et, pour le dire en passant, il serait à souhaiter qu'on se mît à l'étudier avec précision, autrement qu'en répétant de vagues épithètes laudatives, ou en citant quelques vers, toujours les mêmes, d'*Hypatie* et de *Khirôn;* — mais l'influence latine a existé aussi. La déterminer le mieux possible, voir comment les principaux de nos poètes, durant la dernière moitié du XIXe siècle, ont compris et senti Rome, comment ils ont décrit ses spectacles et évoqué son esprit, voilà ce que nous voulons essayer.

I

On nous permettra de remonter jusqu'à un homme qui n'a point fait partie de l'école parnassienne, qui l'a ignorée et en est demeuré peu connu, mais qui en peut être appelé le précurseur, et qui, dans le domaine qui nous intéresse, a donné un exemple très curieux; nous voulons parler de Louis Bouilhet. « Précurseur, » du reste, Bouilhet l'a été en bien des choses, avec plus de velléités que de réussites parfaites, plus d'idées que de moyens d'art propres à les réaliser. De même qu'il a pressenti l'intérêt que pouvait offrir à des Occidentaux blasés l'art littéraire de l'Extrême-Orient, de même qu'il s'est essayé, un des tout premiers, à la grande poésie scientifique, il a su se rendre compte, à une époque où l'on ne s'en avisait guère, de l'attrait que présenterait une évocation du vieux monde romain : il l'a tentée, — bien ou mal, c'est ce que nous verrons tout à l'heure, — mais enfin il l'a tentée, et c'est ainsi qu'en même temps que l'auteur du *Barbier de Pékin* ou des *Fossiles*, il a été celui du

Danseur Bathylle et de *Melænis*. C'est à ce titre que nous allons l'envisager.

Il a d'abord cette originalité de constituer une exception au fait général que nous venons de signaler : il est beaucoup plus latin que grec. Flaubert, dans l'enthousiaste et tendre notice qu'il lui a consacrée, vante sa connaissance profonde de la langue latine: « Il écrivait dans cette langue, dit-il, presque aussi facilement qu'en français. » Flaubert ne dit rien de sa science du grec, par où nous avons le droit de supposer qu'elle devait être, ou peu s'en faut, inexistante. Au surplus, son tempérament personnel, avec ce qu'il avait de vigueur un peu dure et de savoureuse causticité, devait le disposer à mieux comprendre la force romaine que la grâce ionienne ou l'élégance attique. Rappellerons-nous à ce propos que les plus illustres poètes de sa province, Malherbe et Corneille, se sont trouvés bien plus à leur aise dans leur commerce avec l'esprit latin qu'avec le génie grec? Quoi qu'il en soit de cette analogie, qu'il serait peut-être périlleux de vouloir trop généraliser, il est certain du moins, que la Grèce n'a rien ou presque rien suggéré à Louis Bouilhet, tandis que Rome lui a fourni, outre le conte de *Melænis*, plusieurs pièces plus courtes, mais non moins probantes, éparses dans *Festons et Astragales* et dans les *Dernières chansons*.

Il faut d'abord reconnaître que, s'étant donné comme objet de ressusciter la civilisation romaine à peu près de la même manière que d'autres avaient ressuscité celle de l'Espagne ou de l'Allemagne du moyen âge, Bouilhet s'est mis à la tâche avec beaucoup de conscience et une très sûre préparation. Ses bonnes études de latiniste, qui l'avaient mis à même de connaître de près les auteurs et les choses de Rome, l'ont préservé presque toujours des fausses notes, si choquantes dans la poésie historique, et des banalités, qui ne sont pas moins désagréables. Quand il nous montre la belle Metella, éprise d'un danseur, marchant au hasard « comme une bacchante en délire, » ne voyons pas dans cette comparaison un pur lieu commun : c'est exactement celle dont se sert Virgile pour dépeindre la folie de Didon ; elle est donc bien d'une tonalité antique. Ou bien encore, lorsqu'il fait dire à Melænis :

Tu saurais ce que vaut la femme furieuse !
Et la torche d'hymen, la torche aux cheveux d'or,
Pourrait prêter sa flamme à ton bûcher de mort !

le premier de ces trois vers est encore une traduction de Virgile, et l'antithèse qu'expriment les deux autres, ce *concetto* qui semble à première vue d'une ingéniosité si moderne, n'est pas du tout un anachronisme : de telles oppositions entre la torche nuptiale et la torche funèbre sont fréquentes chez Properce et Ovide. Le scénario du ballet cosmographique et mythologique décrit au troisième chant de *Melænis* est pris dans Apulée. L'allusion au favori de l'Empereur :

> . . . . . Que demain, dans la boue et l'affront,
> Les portefaix jaloux au Tibre traîneront

est empruntée à Juvénal... Il est superflu de poursuivre le détail de ces réminiscences : le peu que nous en avons dit suffit pour montrer combien la mémoire de Louis Bouilhet est imprégnée de ce qu'il a lu dans ses chers auteurs latins, et combien il est apte, par conséquent, à tracer des mœurs romaines une peinture, non fantaisiste et arbitraire, mais documentée, précise et vraie.

C'est en effet à quoi il s'applique avec une insistance minutieuse, un peu lourdement appuyée peut-être, intéressante pourtant à force de probité. Ce qu'il y a de meilleur dans *Melænis*, ce qui mérite d'en survivre, malgré les pâles imitations de Musset et les complications grossièrement mélodramatiques de l'intrigue, ce sont les scènes de la vie romaine par lesquelles l'auteur nous fait passer, et dont l'intrigue, à vrai dire, n'est que le prétexte : ici un repas chez un riche édile, et là une orgie vulgaire dans un cabaret de bas étage ; ailleurs un combat de gladiateurs, une fête de banlieue, un cortège nuptial, et ainsi de suite. Et aucun de ces épisodes n'est traité à la légère. Chez l'édile Marcius, le poète note tout ce qui peut arrêter le regard : les statues qui servent de lampadaires, les deux mimes africains

> Frappant de leur pied noir les pavés de couleur,

la peinture qui décore le plafond et qui représente une chasse, le nombre et l'attitude des convives :

> Stellio, parasite, approuvait de la voix
> Deux philosophes grecs qui disputaient sur l'âme,
> Des chevaliers causaient de leurs limiers crétois,
> Et, près d'un historien fardé comme une femme,
> Faisaient étinceler les bagues de leurs doigts.

Mais, qu'il s'agisse d'un festin populacier dans une taverne, il ne dédaigne pas non plus d'enregistrer le menu servi au muletier de Capoue :

Un hachis de raisins et de viande pressée,
Plus un morceau de porc, une andouille épicée,
Et des pois gris nageant parmi des cervelas.

La première fois qu'il nous présente son héroïne Marcia, il n'omet aucune particularité de son costume, pas même les croissans d'émeraude qui ornent ses bottines rouges, quitte à refaire le même travail de description, et aussi complètement, lorsqu'il la représente dans sa toilette de mariée. Le héros du roman, Paulus, se fait gladiateur : aussitôt deux ou trois strophes nous font connaître l'équipement des gladiateurs et leurs diverses catégories. Il va aux bains : excellente occasion pour cataloguer tous les ustensiles dont il se sert, « la fiole en corne de gazelle, » « la ratissoire d'or, » « l'ampoule d'eau glacée, » sans oublier les vases, les trépieds et la grande table de marbre supportée par un léopard d'ivoire. A voir cette exactitude infaillible et inlassable, il semble que le poète se propose d'être instructif : ses œuvres, *Melænis* surtout, rappellent un peu ces romans historico-archéologiques dont le bon abbé Barthélemy avait jadis donné la formule, et où, depuis, d'ingénieux compilateurs se sont efforcés de dépeindre « Rome au siècle d'Auguste... » ou à tel siècle que l'on voudra. Elles ont plus de relief, à coup sûr, et plus de style ; mais elles n'en diffèrent pas en leur fond. Si nous ne craignions d'exagérer, nous dirions qu'elles font quelquefois l'effet d'un *Dictionnaire d'antiquités* adroitement découpé et mis en vers, — en beaux vers le plus souvent.

On peut ne pas aimer beaucoup cette poésie de tapissier, de couturier ou de commissaire-priseur. Mais d'abord, les reproches qu'on pourrait faire à Bouilhet ne tombent pas sur lui seul : la plupart des romantiques, au théâtre ou dans le roman, lui avaient donné l'exemple ; et son ami Flaubert n'a guère procédé d'autre manière. Le bric-à-brac romain de *Melænis* n'est pas plus copieusement étalé ni plus longuement inventorié que le bric-à-brac carthaginois de *Salammbo*. — De plus, si chacune des scènes, prise à part, laisse trop clairement apercevoir l'intention descriptive et énumérative, toutes, en se rapprochant, finissent

par composer un tableau de l'existence à Rome sous Commode, auquel il ne manque pas grand'chose d'essentiel, et qui ne laisse pas d'être pittoresque et vivant. — Enfin, il arrive de temps en temps que le poète ne se contente pas du décor matériel ; il cherche à pénétrer, sous ces apparences extérieures, la réalité morale. Il ne fait pas, il est vrai, de psychologie bien subtile, mais enfin il parvient à montrer, en même temps que les choses de Rome, un peu de l'âme romaine.

Le portrait qu'il en trace n'est pas, en général, très flatteur. Les Romains de l'époque impériale lui apparaissent dominés par toute espèce de vices, mais surtout par deux principaux, la débauche et la cruauté. Débauche, que cet amour excessif du luxe, dont les raffinemens énervans sont décrits presque à chaque page de *Melænis*. Débauche, que cette passion morbide pour les histrions qui fait le thème du *Danseur Bathylle*. Débauche, que cette conception anormale de l'amour, indiquée avec une franchise à la fois si hardie et si sobre dans la curieuse pièce intitulée *Étude antique*. Débauche enfin, que cette prodigieuse gloutonnerie sur laquelle le poète revient sans cesse avec une verve inépuisée, à la hauteur vraiment de l'appétit de ses héros.

Ici, la satire du poète s'atténue d'indulgence, il rit complaisamment aux prouesses de table de ses personnages : il semble que de si bons mangeurs ne puissent être de méchantes gens... Mais que ce gros gourmand de Marcius soit dérangé de son festin, le voilà qui frappe en furieux, à tort et à travers, tuant deux ou trois esclaves au hasard. Ce court épisode, — de même que l'éloge, tout ensemble séduisant et cruel, du métier de gladiateur, — permet de mesurer ce qui subsiste, chez les plus voluptueux raffinés de Rome, de brutalité foncière, de mépris féroce pour la vie humaine. Nous n'avons pas ici à discuter la vérité de cette peinture : il nous suffira d'en remarquer l'accord avec celle que nous offrent les satiriques et les moralistes de l'antiquité latine. La prédication stoïcienne d'un Sénèque, notamment, s'attaque avec éloquence aux défauts que Louis Bouilhet a mis en lumière, à la sensualité sous toutes ses formes, et à la cruauté.

Ce n'est pas à dire, au surplus, que Bouilhet n'ait vu à Rome qu'un peuple de goinfres et de bourreaux : il y a reconnu, encore survivans, quelques vestiges des belles vertus d'autrefois. Il a

célébré, dans des vers où l'on retrouve l'écho à peine affaibli de Virgile et de Juvénal, les joies austères et sereines de la vie domestique, et cet admirable type historique de la matrone romaine, de la *materfamilias :*

Elle sera mêlée aux mères sérieuses,
Chaste, grave, et parfois guidant avec fierté
Un beau groupe d'enfans qui saute à son côté.

. . . .

Oh ! qui dira la paix et le bonheur tranquille!
La maison reluisante et les baisers d'époux!
Les Pénates, au feu séchant leur corps d'argile,
Et l'essaim des valets, et le cercle immobile
Des aïeux, sur le seuil rongé du temps jaloux !

. . . .

Elles vivaient ainsi, les mères d'Étrurie,
Celles du Latium et du pays sabin,
Gardant comme un trésor, loin du tumulte humain,
Le travail, la pudeur, les dieux et la patrie !

Dans ces fortes et larges strophes, Bouilhet a vraiment ressaisi l'une des plus constantes et des plus nobles inspirations de l'ancienne société romaine : il a traduit toute la poésie de la *gens.* Celle de la cité ne lui est pas non plus restée étrangère. Qui ne se rappelle le beau poème du *Berceau*, très concis, et si puissant néanmoins, et ce raccourci vigoureux où, dans le groupe étroit formé par la louve et les deux jumeaux, le poète fait tenir toute la destinée de l'empire futur?

Rome tressaille à ta mamelle,
L'avenir rugit sous tes flancs !

Les grands écrivains du siècle d'Auguste, poètes ou historiens, Virgile, Horace, Properce, Tite-Live, avoueraient cette glorieuse apothéose de la *lupa Martia ;* leur lointain disciple a bien su s'approprier la passion qui les animait tous, l'orgueil viril et confiant de l'impérialisme romain.

Quand on le voit exprimer avec tant d'énergie le respect de la famille et celui de la patrie, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il ait laissé dans l'ombre un autre sentiment qui n'est pas moins latin, le respect des dieux. La religion, qui tenait tant de place dans la vie antique, n'en occupe aucune dans *Melænis*. Plus tard, Bouilhet semble s'être aperçu de cette lacune : il a médité, si l'on en croit Flaubert, divers ouvrages,

poétiques ou romanesques, sur les païens du ve siècle; et il a écrit la *Colombe*. Ce poème, si émouvant, avec la description du temple en ruines et du vieux prêtre qui vient apporter

Sur le dernier autel la dernière hécatombe,

ce poème n'est pas, à la vérité, plus spécialement romain que grec; c'est plutôt une évocation de tout le paganisme expirant; c'est plus encore une méditation, pleine de recueillement, sur la décadence des religions successives. Tel qu'il est, il suffit à nous faire pressentir de quelle main, pieuse sans superstition et hardie sans sacrilège, Louis Bouilhet aurait pu toucher à ces majestueux et mélancoliques problèmes des religions antiques.

Le temps lui en a manqué, plus que le désir ou la claire aperception. Mais, si l'on s'en tient à ce qu'il a pu réaliser, son rôle, du point de vue où nous nous plaçons, est de ceux que l'on ne saurait oublier. Non seulement il a eu l'idée que l'antiquité latine pouvait être, tout aussi bien qu'une autre civilisation, matière de poésie; mais de cette poésie, il a exprimé quelques aspects. Le décor bigarré, et, comme disent les peintres, « amusant, » des choses romaines, — çà et là, des traits de mœurs qui montrent au vif la corruption de l'époque impériale, — deux ou trois fois, un hommage solennel et pathétique à la grandeur morale de la vieille Rome, — voilà ce qu'il a su trouver dans l'étude, passionnément poursuivie, des textes latins: c'en est assez pour qu'il n'ait pas perdu sa peine.

II

Entre Louis Bouilhet, libre parnassien avant la lettre, et Leconte de Lisle, le chef et le maître de l'école, les ressemblances ne manquent pas, — ne fût-ce que leur commune idée d'une poésie fondée sur l'histoire des âges disparus, et leur commun respect de l'antiquité classique. Cependant une différence les sépare, importante pour l'étude que nous poursuivons ici, importante aussi, croyons-nous, par ce qu'elle nous révèle de leurs deux esprits. Louis Bouilhet, nous avons essayé de le montrer, était beaucoup plus latin que grec: c'est le contraire pour Leconte de Lisle. Il est superflu de redire tout ce qu'il

doit à la Grèce, tandis que Rome n'a qu'une faible part dans son œuvre, et une part plus faible encore peut-être dans sa pensée. Si cette disproportion était fortuite, il suffirait de la signaler au passage : mais il vaut la peine d'y insister si, comme il nous semble bien, elle a sa cause première dans certaines tendances, — disons même : dans certaines erreurs, — de l'auteur des *Poèmes Antiques*.

Ce n'est pas en effet par caprice, ni sans y avoir réfléchi, qu'il s'est décidé à laisser dans l'ombre l'antiquité latine, tandis qu'il projetait sur l'Hellade l'aveuglante lumière de son imagination épique. Il pensait vraiment que cette seconde antiquité était trop inférieure pour mériter son attention. « Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, écrivait-il dans sa préface de 1852, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain. En fait d'art original, le monde romain est au niveau des Daces et des Sarmates. » Il ne dit pas « en fait d'art : » l'hyperbole serait trop paradoxale ; il dit « en fait d'art original ; » le mot prend toute sa valeur si on le rapproche des théories qui régnaient alors dans la critique, et auxquelles Leconte de Lisle avait apporté l'adhésion de son dogmatisme intransigeant. C'était un article de foi pour tous les historiens de la littérature, depuis Voss et Schlegel, qu'une seule forme de poésie, — de poésie épique spécialement, — était digne de ce beau nom : celle qui était « naturelle, » instinctive, spontanée, jaillie subitement de l'inspiration populaire et des entrailles même de la nation. Toutes les œuvres nées ainsi, l'*Iliade* comme le *Ramayana*, et la *Chanson de Roland* comme l'*Iliade*, étaient infiniment vénérables ; toutes les autres, quelque inégale qu'en fût la valeur d'exécution, étaient rejetées en bloc comme « savantes » et artificielles. Entre l'*Énéide* et la *Henriade*, voire la *Pucelle* de Chapelain, il ne pouvait y avoir qu'une différence de talent : peu de chose en vérité ! Nous sommes un peu revenus de cette simplification outrancière : nous admettons fort bien qu'une épopée puisse être belle sans être le résultat d'une collaboration anonyme et inconsciente, ou, pour mieux dire, nous ne croyons plus guère à cette collaboration ; maints indices, comme ceux qu'a rassemblés M. Bréal dans son étude si spirituelle *Pour mieux comprendre Homère*, nous font apercevoir, dans les poèmes réputés les plus « primitifs, » des œuvres de réflexion et déjà même d'artifice. Mais en 1852 la distinction qui, de plus

en plus, pour nous s'efface, s'imposait encore tyranniquement. Or, à cet égard, la Grèce offrait une riche floraison de poésie dite « primitive, » Rome aucune. L'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient saluées par les historiens, et par Leconte de Lisle après eux, comme les produits de toute une foule obscure qui avait eu du génie sans le savoir et le vouloir : chez les Latins, cette littérature « populaire » existait si peu que certains critiques s'étaient résolus à la supposer de toutes pièces ; Niebuhr prétendait qu'il avait dû y en avoir une et qu'elle avait péri, d'autres démontraient qu'elle n'avait pas dû naître ; mais le plus certain était qu'on ne pouvait la trouver nulle part. Nous en prenons volontiers notre parti, mais pour les gens d'alors, c'était une tare ineffaçable, et c'en était déjà assez pour détourner de Rome un poète nourri des doctrines historiques à la mode.

A cela s'ajoutait une autre raison. Pour peu que l'on feuillette les *Poèmes Antiques* et les *Poèmes Barbares*, on voit très vite que Leconte de Lisle s'est proposé d'écrire beaucoup moins l'histoire générale de l'humanité que son histoire religieuse. A toute époque et dans toute forme de civilisation, ce sont les croyances et les cultes qui ont le plus sollicité sa curiosité méditative. Sur ce point encore, Rome devait lui paraître peu intéressante ; non que ce ne soit pas une cité religieuse : bien au contraire, la piété y a joué un rôle primordial, que Fustel de Coulanges a magistralement défini ; mais cette piété s'est traduite par des actes, par des habitudes morales et sociales, et de cela Leconte de Lisle n'a cure. Ce qu'il aime, c'est l'instinct religieux en tant qu'il invente et crée, en tant qu'il met en jeu l'imagination humaine, en tant qu'il est poétique. Or nul peuple peut-être n'a eu l'âme moins mythologique que les Romains : leurs rares légendes indigènes du Latium, toutes ternes et sèches, ont été oubliées de très bonne heure lorsqu'ils ont connu les belles fables helléniques. Dès lors, que peuvent-ils fournir à Leconte de Lisle ? Quel nom divin, quel mythe, quel symbole offrent-ils à son évocation ? De quels échantillons imposans, charmans ou bizarres, enrichiraient-ils ce « Musée des religions » que forme le recueil des *Poèmes Antiques* et des *Poèmes Barbares ?* On a beaucoup plaisanté l'affectation que mettait Leconte de Lisle à écrire Zeus ou Arès au lieu de Jupiter ou Mars : mais en vérité, il y avait là plus qu'une manie de pédantisme puéril. Par cette réforme du vocabulaire, il don-

nait à entendre que, pour lui, la religion et la poésie des Latins n'étaient que de pâles reflets de la religion et de la poésie des Hellènes : et qui donc perdrait son temps à épier le reflet quand il peut contempler la source de lumière ?

Avec un tel parti pris, il n'est pas surprenant que Leconte de Lisle n'ait pas emprunté beaucoup de thèmes aux œuvres et aux choses romaines. Les pièces suggérées par l'inspiration latine ne sont guère plus de quatre ou cinq, bien moins nombreuses que les poèmes « indous, » ou « grecs, » ou « médiévaux, » à peine plus que les pièces « écossaises » ou « persanes. » Ce sont des exceptions. Encore presque toutes sont-elles des chansons bucoliques, ou des descriptions, dont la couleur n'a rien de très déterminé, de très strictement local. *L'Eglogue* n'est latine que par les noms de ses personnages, Gallus et Cynthia, qui pourraient tout aussi bien s'appeler Ménalque et Amaryllis ; *Fultus hyacintho* n'est latin que par son titre, mais, en réalité, contient un tableau franchement grec par la fine précision et la beauté du relief ; *Phidyle* est sicilienne, grecque par conséquent encore ; et les *Eolides* éveillent le souvenir de Théocrite au moins autant que de Virgile. Restent les *Études Latines*, qui procèdent d'Horace, mais d'Horace pris justement là où il est le plus traducteur et imitateur des Grecs, le moins national de cœur, et où sa poésie exhale la moins forte odeur de terroir. Ce choix est donc significatif. A la littérature purement romaine, à l'épopée, au grand lyrisme patriotique ou religieux, Leconte de Lisle n'a rien pris ; il s'est contenté de retraduire Anacréon à travers Horace, et ses *Études Latines* sont encore des « Études Grecques. »

C'est ce que ferait encore mieux apparaître une confrontation attentive de ces poésies avec leurs modèles. Sans doute, il y aurait quelque pédantisme à rapprocher, vers par vers, le texte latin et la transcription française, quelque injustice aussi, puisque Leconte de Lisle a prétendu faire œuvre d'adaptateur et non de traducteur. Cependant, à voir ce qu'il conserve et ce qu'il laisse tomber, on discerne sans peine les préférences et les répugnances de sa propre nature. Or, sur une vingtaine d'odes, trois ou quatre seulement correspondent avec une réelle fidélité à celles de l'auteur latin : l'hymne à Apollon et à Diane (qui, chez Horace lui-même, est exclusivement imprégné de mythologie hellénique) et les odelettes à Licymnie, à Glycère et à

Lydé. Dans toutes les autres, on relèverait des omissions d'autant plus probantes qu'elles ne peuvent guère ne pas être volontaires. C'est, par exemple, le début de l'ode à Thaliarque, si pittoresque chez le poète romain, avec la vision du Soracte qui se dresse tout blanc d'une épaisse neige. C'est, dans les odes à Néère et à Lydie, les allusions aux guerres actuelles avec les Scythes, les Parthes ou les Cantabres. Leconte de Lisle paraît aussi un peu effarouché par le réalisme, familier ou brutal, qu'Horace garde jusqu'en ses vers lyriques : la Phidyle latine offrait aux dieux une truie en sacrifice; celle de Leconte de Lisle ne leur apporte plus que de l'encens, des fruits et des bandelettes. A plus forte raison s'abstient-il de transcrire exactement les conseils d'Horace à la vieille Chloris (qu'il appelle du reste Pholoé par suite d'une étourderie) : Horace parle assez crûment à cette pauvre courtisane flétrie par l'âge; il lui dit qu'elle n'en a pas pour longtemps, qu'elle n'est qu'une « petite vieille, » *vetula*, et que c'est fini de rire; chez le poète français, cette image rude et déplaisante est voilée d'une grâce délicate, charmante d'ailleurs, mais bien moins franche :

> L'âge vient : il t'effleure en son vol diligent,
> Et mêle en tes cheveux semés de fils d'argent
> Le pâle asphodèle à tes roses.

D'autre part, les conseils de sagesse, de modération, qu'Horace joint volontiers à ses exhortations amoureuses, disparaissent également (*Phyllis*); son affectation de joie sarcastique à se sentir guéri de l'amour pendant que d'autres en souffrent n'est pas rendue non plus; et qui enfin reconnaîtrait, dans les « yeux pleins de langueur » de Néère, la « gaminerie délicieuse, » *grata protervitas*, que l'épicurien latin s'amusait à contempler? Mais tout cela, cette ironie un peu mordante dans l'expression des choses de l'amour, ces préceptes de moraliste et ces trivialités de réaliste, c'est probablement ce qu'Horace avait ajouté aux odelettes érotiques des lyriques ioniens ou alexandrins; c'est ce qu'il tenait de son pays et de sa race : il n'est donc pas indifférent de noter combien peu Leconte de Lisle a été séduit par ces côtés d'originalité nationale. A prendre ses *Études Latines* dans leur ensemble, on peut dire qu'il en a éliminé toute la peinture des sites romains, toutes les mentions des choses romaines, et tous les traits de

caractère romain. De ces odes anacréontiques, qui elles-mêmes ne sont pas tout Horace, — qui à son tour n'est pas toute la poésie latine, — il ne donne donc qu'une image incomplète et atténuée, une image plus élégante et plus fine, plus « attique » que nature.

Est-ce à dire que l'influence latine ne se soit pas exercée sur lui ? Nous ne le pensons pas ; elle a, au contraire, été très réelle, à condition qu'on la cherche, non dans les œuvres imitées, dans les thèmes empruntés, mais dans certaines tendances de style et habitudes de facture. On la trouvera alors, non seulement dans les *Études Latines*, mais dans tous les *Poèmes Antiques*, et peut-être même dans toute l'œuvre de Leconte de Lisle. Cette poésie ferme et forte, un peu dure, un peu roide aussi, cette poésie savante et volontaire, où l'art réfléchi se révèle toujours, et où l'effort se trahit quelquefois, a plus d'affinités avec Rome qu'avec la Grèce : les vrais Hellènes ont plus d'aisance et de souplesse, plus de cette fluidité souriante qui manque assez souvent à l'auteur de *Niobé* et de *Quaïn*. Ses vers pleins et précis, ses strophes au contour vigoureusement arrêté, sont d'un homme qui a dû pratiquer dans sa jeunesse Virgile et Horace, Lucain et Juvénal, et qui s'en est souvenu même lorsque sa foi littéraire lui a fait préférer Homère ou Eschyle. Et cela n'a rien d'étonnant. Chacun de nous, alors qu'il croit suivre une doctrine librement choisie, reste malgré lui l'esclave des premières œuvres qui lui ont révélé la beauté. La contradiction n'est donc qu'apparente entre les faits que nous avons observés dans les poèmes de Leconte de Lisle et le caractère général que nous avons cru reconnaître dans son art : disciple avoué, panégyriste enthousiaste, imitateur résolu des Grecs, il a été pourtant aussi le continuateur inconscient des Latins.

III

Cette contradiction ne se retrouve pas chez le plus fidèle et le plus habile de ses disciples, José-Maria de Heredia. Lui aussi a une allure de style qui n'est pas sans rappeler l'art littéraire romain : si l'on nous disait que c'est en lisant beaucoup de vers latins, en en faisant aussi sans doute, qu'il s'est créé cette forme pleine et concise, nous n'en serions pas autrement sur-

pris. Du moins peut-on supposer que si, du séjour d'éternelle gloire où ils reposent,

> . . . . parmi
> Les Ombres que la Lyre a faites fraternelles,

les bons poètes de Rome ont eu connaissance des *Trophées*, ils ont dû les aimer à plus d'un titre : Horace, pour l'exacte symétrie de leur architecture ; Properce, pour la vigueur condensée de leurs phrases ; Lucain, pour leur fierté héroïque et sonore. Même le défaut qu'on a quelquefois reproché à Heredia, l'ingéniosité trop subtilement artificieuse de l'élocution et de l'arrangement, fait songer à certains auteurs de la décadence latine, à un Martial ou à un Stace. Et quant à sa qualité maîtresse, le soin minutieux et persévérant servi par d'heureuses trouvailles, comment la mieux caractériser que par ce mot d'un critique romain sur un poète romain, *curiosa felicitas?* Seulement, à la différence de Leconte de Lisle, Heredia ne se contente pas de ressembler naturellement aux maîtres Latins : il va aussi vers eux par un libre choix de sa volonté, non pas toujours certes, mais assez souvent. Il n'a aucun parti pris, pas plus contre eux que contre tout autre groupe d'écrivains. Son objectivité tranquille de poète historien ne connaît ni préférences passionnées, ni préjugés de doctrine : pourvu qu'une civilisation ou une littérature puisse lui offrir l'occasion de quelques miniatures épiques comme il aime à en peindre, tout lui est bon. De fait, Rome figure en belle place dans les *Trophées :* plus de vingt sonnets lui sont consacrés, moins, il est vrai, qu'à « la Grèce et la Sicile, » mais autant qu'au « moyen âge et à la Renaissance, » et bien plus qu'à « l'Orient et aux Tropiques. » L'élève de Leconte de Lisle comble ainsi la lacune que son maître avait laissé subsister.

Il la comble d'autant mieux que ses sonnets romains, s'ils ne sont pas extrêmement nombreux, sont assez divers pour pouvoir, par leur juxtaposition, constituer un miroir exact et complet de l'antiquité latine. Voulons-nous pénétrer dans la vie familière, rustique et humble, des petites gens des faubourgs ou de la campagne ? *Villula* et surtout les cinq pièces de *Hortorum deus* nous en feront connaître les plaisirs et les préoccupations. Mais tout à côté, par un contraste adroitement ménagé, *Le tepidarium* nous montrera le luxe morbide et les voluptés

alanguissantes des classes raffinées. Sommes-nous séduits par les grands souvenirs historiques, par l'inégalable épopée de la conquête universelle ? Deux des épisodes les plus frappans en revivront à nos yeux, la guerre punique dans *La Trebbia* et *Après Cannes*, la dernière guerre civile dans le triptyque d'*Antoine et Cléopâtre*. Mais il ne faut pas que la prestigieuse majesté de la Ville Éternelle nous fasse oublier les peuples si variés qui s'abritent sous l'autorité de l'Empire : les *Sonnets épigraphiques*, issus d'une promenade aux Pyrénées, nous remettront en mémoire tous ceux qu'autrefois ces montagnes virent passer, Garumnes à demi romanisés ou Romains en exil, Hunnu, fils d'Ulohox, l'esclave fugitif Geminus, et la « triste Sabinula. » De toutes les parties de la société latine, il n'en est pour ainsi dire pas une sur laquelle le poète ne jette au moins un rapide coup d'œil.

Rapide, mais décisif et pénétrant. Son désir de tout voir n'exclut pas le souci d'approfondir. L'image qu'il donne des choses romaines en ses brèves évocations ne peut sembler superficielle qu'à des lecteurs superficiels eux-mêmes ; elle nous paraît au contraire posséder deux qualités qui vont rarement ensemble, mais qui, lorsqu'elles s'unissent comme ici, se font réciproquement valoir : d'un côté, la précision technique des détails matériels, d'autre part, l'intelligence de ce qui est essentiel et fondamental. La peinture tracée dans *Villula*, par exemple, est très latine par les particularités extérieures, par le lieu, le site, la faune ou la flore, mais, — et nous avouons que ceci nous intéresse davantage, — elle est latine aussi par l'âme. Ce vieux paysan qui se contente de son étroite maisonnette héréditaire et de son petit bois, joyeux de brûler un ou deux fagots tous les hivers et de manger quelques grives l'été, attaché profondément à la terre qui l'a vu naître, sans poésie, sans rêve, sans grand idéal, mais sans regrets stériles, c'est un type d'humanité fréquent jadis, dont la sagesse un peu courte n'a été ni sans utilité, ni sans mérite : les deux sentimens primordiaux qui le composent, modération et fidélité à la tradition, ont été maintes fois exaltés par les poètes de Rome, et le talent de l'auteur est de les faire apercevoir tout entiers, reflétés par cette petite destinée individuelle, comme tout le ciel se reflète dans une goutte d'eau. Pareillement, dans *Hortorum deus*, Heredia multiplie les traits spéciaux et locaux : il énumère les fruits

que protège le Priape rustique, « les raisins, l'olive et l'aubergine, » et les dons que lui offrent ses pauvres adorateurs, la violette, les pavots, les verts épis de l'orge, et, deux fois par an,

Le sang d'un jeune bouc impudique et barbu.

Il n'omet pas non plus les incidens amusans, comme la menace du dieu aux enfans maraudeurs :

Vos reins sauront alors tout ce que pèse un Dieu
De bois dur emmanché d'un bras d'homme qui frappe.

Mais ces petites choses pittoresques, anecdotiques, un peu comiques même, ne l'empêchent pas de voir plus avant dans les mœurs latines, d'en noter les tendances et les vertus capitales :

Les fils sont beaux, la femme est vertueuse, et l'homme,
Chaque soir de marché, fait tinter dans sa main
Les deniers d'argent clair qu'il rapporte de Rome.

Ce procédé est peut-être encore plus remarquable, parce qu'il est plus difficile à appliquer, dans les sonnets franchement historiques, sur la Trebbia ou Cannes. Là, il s'agit de nous donner l'impression, dans un cadre exigu, de quelque chose d'immense, l'âme et la vie d'un peuple entier au moment le plus tragique de sa destinée. Le poète sait bien que c'est là son véritable objet, et ne s'en laisse pas détourner par tout ce qu'il peut rencontrer de curieux sur la route. Sans doute il ne néglige pas de recueillir quelques menus détails archéologiques, surtout lorsqu'ils lui fournissent un prétexte à de jolis tours de force de versification, comme le « lectisterne » qui rime si curieusement avec « Linterne » et « consterne, » ou l'« ergastule » avec « Gétule. » Sans doute aussi il met en bonne place, à la fin d'un quatrain ou d'un tercet, des vers qui sont uniquement descriptifs, très heureusement descriptifs du reste, de ces vers qui enferment tout un tableau, achevé, mais à peu près sans pensée :

Partout sonne l'appel clair des buccinateurs.
. . . .
Le piétinement sourd des légions en marche.
. . . .
Le chef borgne monté sur l'éléphant Gétule.

Et enfin, peintre attentif de la vérité la plus particulière, la plus strictement propre à une époque déterminée, il ne manque pas de mentionner certains faits qui importent surtout à la couleur locale, comme les prodiges dont s'alarme la crédulité des vaincus et dont il copie presque la liste chez Tite-Live,

> La foudre au Capitolin
> Tombe, le bronze sue, et le ciel rouge est terne.

Mais, en même temps que l'artiste, en lui, se complaît au spectacle des réalités disparues, le psychologue sait démêler les sentimens par lesquels ses personnages sont assez près de nous pour que nous puissions encore sympathiser avec eux. La confiance outrecuidante des Romains au début de la guerre, leur élan irréfléchi contre un ennemi beaucoup plus rusé qui, « pensif et triomphant, » savoure déjà sa victoire, puis, après les premières défaites, leur attente angoissée d'une défaite pire encore, le deuil, la supplication exhalée vers les dieux, toute cette crise morale, dont Tite-Live nous a déroulé longuement les agitations terribles, apparaît ici résumée en quelques phrases d'une brièveté pleine de sens et de force.

Il faudrait interpréter de même les trois sonnets sur Antoine et Cléopâtre. Ce serait en restreindre fâcheusement la portée que de n'y voir, comme on le fait souvent, que des sortes de panneaux décoratifs. On peut les prendre comme tels, certainement, et ils sont admirables pour le relief du dessin et la magie chatoyante des tonalités. Mais pour qui se rappelle l'évolution de la société romaine, cette histoire, qui n'a d'abord l'air que d'être une histoire d'amour dans un cadre d'une somptuosité voluptueuse, prend une valeur symbolique extraordinaire. Qu'est-ce que cet Antoine, « guerrier désarmé, » ivre de parfums et de caresses, qui retrouve un instant, un « soir de bataille, » sa vigueur d'autrefois, mais qui très vite retourne à son esclavage sensuel, se consolant de sa défaite et de l'empire à jamais perdu, pourvu qu'il puisse bercer le sommeil d'une enfant lascive? qu'est-ce, sinon un exemplaire remarquable de la vieille âme romaine, positive et militaire, forte et brutale même, qui s'est laissé peu à peu captiver et dissoudre par la mollesse perfide de l'Asie? Tous les moralistes anciens ont déploré cette conquête corruptrice des vainqueurs par les vaincus ; tous les historiens modernes, de Michelet à Ferrero, en ont savamment disserté :

Heredia nous la fait sentir, toucher presque, en une vision aussi suggestive pour la pensée que vivante pour les yeux.

Jusque dans les *Sonnets épigraphiques*, — bien que l'inspiration en soit plus occasionnelle et en paraisse plus mince, — on retrouverait ce don d'envelopper dans la description des réalités contingentes quelque réflexion plus profonde. Voici, par exemple *La source*. En nous représentant le pâtre nomade qui verse sur la dalle de la voie romaine un peu de l'eau qu'il a puisée dans le creux de sa main, croit-on que le poète ait seulement cédé au désir de noter une attitude pittoresque ? Non, il a voulu nous faire mesurer la puissance cachée des vieilles superstitions indigènes que le paganisme gréco-latin recouvre sans les anéantir, — et même, pourquoi ne pas généraliser davantage ? — la durée pour ainsi dire indéfinie des rites primitifs au milieu de croyances plus évoluées. Tout ce que les historiens, exégètes, sociologues et anthropologistes ont pu dire des « survivances » religieuses est condensé dans ce beau vers :

Il a fait malgré lui le geste héréditaire.

Voici encore le sonnet *Aux montagnes divines*, et celui de l'*Exilée*. Nous y rencontrons quelques-uns de ces vers « archéologiques, » si l'on peut dire, qui séduisent surtout l'érudit ou l'artiste :

Ayant fui l'ergastule et le dur municipe.
. . . .
Et le Flamine rouge avec son blanc cortège.

Mais le cas de l'esclave Geminus ou celui de Sabinula, bannie par César, servent surtout à nous rappeler les bases d'injustice et de violence sur lesquelles a reposé l'édifice romain. Le dernier sonnet en particulier est merveilleux par l'art de reconstituer toute une existence, toute une âme, en partant d'un simple et bref indice, et cela sans fiction, sans roman, rien que par la méditation réfléchie de la vie antique. Ce sonnet de Sabinula n'est pas seulement, comme M. Jules Lemaître l'en a loué, le plus émouvant du recueil, c'en est aussi peut-être le plus magistralement et profondément historique.

En somme, c'est dans cette alliance entre la large synthèse et l'exactitude minutieuse, que réside l'heureuse originalité de Heredia. Sans les détails matériels qu'il nous donne sur eux, et

qui nous permettent de nous représenter très positivement les plus petites choses de leur existence, ses personnages risqueraient d'être de vagues abstractions conventionnelles, un peu comme le « Romain en soi » dont on a tant disserté au XVIIe siècle et au XVIIIe. Réciproquement, si ces indications précises de costume, de mobilier, d'institutions, de mœurs, n'étaient pas vivifiées par une intention de peinture psychologique et profondément humaine, elles dégénéreraient vite en une froide érudition, amusante pour les seuls spécialistes, dépourvue de toute vaste portée. Entre ces deux dangers, Heredia se tient très fermement à égale distance. Ne sacrifiant ni la couleur locale ni la vérité morale, il concilie, par le plus parfait équilibre, l'interprétation classique et l'interprétation réaliste de l'antiquité romaine.

IV

Un tel équilibre n'est pas très facile à garder, et l'on peut se demander si tel des émules de Heredia, M. Richepin par exemple, a toujours réussi à s'y maintenir. M. Richepin est certainement parmi les poètes de la fin du XIXe siècle, un de ceux qui connaissent le mieux les hommes, les choses et les œuvres de la vieille Rome. Sa solide éducation de très bon élève et de très brillant normalien, fort en thème, en discours et en vers latins, a survécu à ses révoltes de « gueux » et de « Touranien, » à ses aventures de romanichel, et à toutes les crises intellectuelles, esthétiques, morales et sentimentales par lesquelles il est passé. Beaucoup plus encore que Leconte de Lisle ou Heredia, il a reçu de l'antiquité latine sa forme d'art personnelle, avec toutes ses qualités, ses excès et ses lacunes. « Il est, écrivait M. Jules Lemaître il y a une quinzaine d'années, le plus latin de nos poètes français. Nul n'est plus nourri du lait fort de la Louve. Il a, du latin, la ferme syntaxe, la précision un peu dure, la couleur en rehauts, la sonorité pleine et rude; jamais de vague ni de demi-teintes. » Rien n'est plus vrai, et l'on pourrait ajouter que les caractères les plus romantiques en apparence de M. Richepin, la surabondance du développement, la brutalité des images, l'outrance des hyperboles, lui viennent peut-être autant des poètes latins, — de certains poètes latins du moins, — que de Victor Hugo lui-même. De-

vant les formidables et truculentes invectives des *Blasphèmes*, Virgile, Horace même, seraient certes effarouchés, mais Lucain et Juvénal y reconnaîtraient sans peine l'application exagérée de leurs procédés d'amplification oratoire. D'autre part, dans ce même recueil des *Blasphèmes*, comment oublier que les plus beaux vers sont encore des traductions de Lucrèce? c'est la définition du changement universel :

Chaque chose paraît quand elle (la Nature) forme un être
Et s'en va quand le sort de l'être est résolu.
Mais tout naît pour mourir et tout meurt pour renaître.
Rien de ce qui devient ne devient absolu.

ou, ailleurs, la lamentation sur le sort misérable de l'homme naissant :

Bleui, couvert de sang et d'ordure, il arrive
Comme un marin noyé rejeté sur la rive.
Où sont donc tes bontés pour lui dans ce moment?
Aussi, son premier cri, c'est un vagissement
Lugubre, comme si dans les choses futures
Il voyait ce qu'il doit endurer de tortures.

Dans les passages les plus graves, comme dans les plus violens, la rhétorique poétique de M. Richepin se ressent toujours de son origine latine. Il doit donc beaucoup à l'antique Rome, et il a essayé de lui payer sa dette en nous en restituant quelques coins fort curieux, non pas dans de courts poèmes à la façon de Leconte de Lisle et de Heredia, mais dans son drame de *La Martyre* et dans ses *Latineries* en prose. Que vaut, ici et là, l'image qu'il nous en offre?

La couleur proprement romaine, au début de *La Martyre*, est à la fois assez exacte et assez piquante. Certains vers sonnent d'une façon vraiment latine aux oreilles des humanistes, comme ceux où le vieux philosophe Zythophanès félicite le poète Glaucus de savoir si bien

Croiser le lourd spondée et l'allègre dactyle,

et exprime son désir de pouvoir, sans souffler un mot,

Ouïr des balatrons et voir des funambules,

ou bien comme celui du cuisinier Bdella présentant son nouveau gâteau :

Artologanus triple à la pulpe de zomphe.

Citerons-nous aussi, au deuxième acte, la mise en scène bruyante de la « popine » dans le quartier de Suburre, la gaîté populacière et gloutonne des buveurs, les hoquets, les gros mots, les coups de gueule et les coups de poing, et, dans une salle voisine, les plaintes des gueux affamés ou infirmes que tout à l'heure l'apôtre chrétien viendra consoler ? Il y a là comme une suite de gravures, franches et nettes, vraies par le ton de l'ensemble et par la plupart des particularités, où visiblement s'est complu un bon érudit bien documenté sur les bas-fonds de Rome.

Peut-être y a-t-il même quelque excès en ce sens : pour apprécier ces petites scènes, il faut être, comme l'auteur, passablement au courant des données de l'érudition. Une connaissance sommaire des mœurs antiques, telle qu'elle se rencontre chez beaucoup d'esprits cultivés, ne suffit ni pour bien juger du mérite des descriptions de M. Richepin, ni pour pénétrer le sens de tout ce qu'elles contiennent.

Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études,

des études assez spéciales même, et poussées assez loin. En outre, de cette humanité grouillante, le poète ne nous rend guère que l'extérieur : nous voyons bien ce que mangent ces gens-là et ce qu'ils boivent, comment ils se divertissent et comment ils se battent, nous savons moins bien ce qu'ils peuvent être en leur tréfond. Au surplus, M. Richepin ne nous retient pas fort longtemps en leur compagnie. La peinture de la vie plébéienne n'a dans sa pensée qu'une valeur épisodique : très développée, très circonstanciée surtout, tant que le drame n'est pas noué, elle s'atténue aussitôt que l'action capitale s'engage, et il ne reste plus que les protagonistes, les deux chrétiens Johannès et Aruns, la patricienne Flammeola et le philosophe Zythophanès.

De ceux-ci la vérité historique mérite davantage d'être discutée. Une chose notamment est très bien vue : c'est l'antithèse, personnifiée dans Aruns et Johannès, entre deux groupes ou deux familles d'esprits chrétiens, les forts et les doux, les violens et les tendres. Cette opposition a existé en fait dans les premiers siècles de l'Église, comme toujours et comme partout : les noms de Tertullien et de saint Cyprien, si l'on veut, peuvent symboliser les deux tendances contraires et coexistantes. Aruns

dans sa prédication rigoriste, dans l'intransigeance de sa doctrine, l'âpreté de ses reproches et la férocité de ses imprécations, reproduit bien le type des puritains de la primitive Église, d'un Tertullien, d'un Commodien, d'un saint Jérôme. Johannès est d'une vraisemblance plus discutable. Ce qu'il y a d'essentiel en lui, et de meilleur, la pitié fraternelle pour les maux du corps et pour ceux de l'âme, est un sentiment que les chrétiens du IIe siècle n'ont pas ignoré ; mais, en général, ils ne l'ont pas exprimé avec des recherches d'esthètes raffinés, et ils n'y ont mêlé ni les élans d'enthousiasme éperdu, ni, encore moins, les troubles de sensualité presque maladive que l'on peut démêler dans la dévotion du héros de M. Richepin. Qu'on lise, — puisque tout à l'heure nous prononcions son nom, — les lettres de saint Cyprien : la bonté y est ferme, la tendresse virile, la piété raisonnable, le mysticisme même sain et équilibré. Voilà le vrai christianisme latin, auprès duquel les extases de Johannès paraissent d'une « religiosité » bien moderne. Elles n'en sont peut-être pas moins intéressantes : il est probable que, sur le théâtre, un vrai saint du IIe siècle, d'une austérité prudente et grave, ne séduirait pas autant que le poète tour à tour séraphique et charnel que nous a présenté M. Richepin. — Il a sans doute cédé à un besoin analogue de rajeunissement en concevant comme il l'a fait sa Flammeola : malgré son nom, déniché dans quelque inscription des Catacombes, elle est surtout une femme de nos jours, blasée, curieuse, coquette, perverse un peu, avec un arrière-fond de sincérité ingénue, personnage très vivant en soi et très captivant, mais que l'on situerait plus volontiers dans un salon de la plaine Monceau que dans un palais du Cœlius ou de l'Aventin. — Son cher Zythophanès, lui aussi, est très voisin de nous : par sa souplesse de dialectique, son scepticisme fuyant et sa parole fleurie, il ressemble plus à un Renan ou à un Anatole France qu'aux philosophes lourdement consciencieux qu'Aulu-Gelle nous fait connaître dans ses *Nuits Attiques*. — Bref, l'exactitude de la reconstitution historique, très complète dans les scènes épisodiques, est plus mêlée quand il s'agit des caractères principaux, et ne pouvait pas ne pas l'être. Pour retenir l'attention du public sur ce conflit, — éternel et si beau, — entre l'amour humain et l'amour divin, un poète du XIXe siècle ne pouvait pas mettre en jeu des personnages qui fussent exclusivement du IIe ; il lui fallait unir, à des

traits de mœurs antiques, des passions que nos contemporains pussent comprendre, parce qu'au fond elles sont les leurs.

Libre de la forme dramatique dans ses *Contes de la décadence romaine*, M. Richepin a pu être plus strictement fidèle à la couleur locale. « En une prose aux cadences latines, » comme il le dit lui-même, avec une harmonie de périodes, une abondance de développement, un luxe de métaphores et une habileté d'arrangement des mots où les rhéteurs romains reconnaîtraient une prestigieuse application de leurs préceptes, il a raconté un certain nombre d'anecdotes fictives, mais où tout est, sinon puisé chez les auteurs anciens, du moins conforme à ce qu'ils nous apprennent. Le mérite archéologique de ces contes, comme leur mérite de style, est très précieux, et peut faire les délices des connaisseurs, mais de ceux-là seulement. Leur valeur est encore restreinte en un autre sens; nous voulons dire qu'ils ne sont pas très variés de sujet. A part un ou deux, tous roulent sur des histoires de magiciennes, de gladiateurs ou de « monstres. » Que M. Richepin se soit passionné pour cette classe de la société romaine, qui lui rappelait les objets de sa plus chère admiration, saltimbanques, lutteurs et « phénomènes » de foire, on n'en sera point étonné sans doute. Qu'il ait même eu raison, en tant qu'historien, de noter le goût très vif des Romains de l'Empire pour les spectacles du cirque et de l'amphithéâtre, cela ne fait pas de doute : ce goût a existé, attesté par maint satirique, poussé jusqu'à la maladie, à la folie. Mais, dans la décadence même, et dans les temps les plus pourris, il y a eu autre chose. A nous narrer avec tant de volupté comment Publius Metellus Scaurus donna en mariage sa fille unique à un homme-tronc de Libye, ou comment Labrax le père tua Labrax le fils pour l'honneur de la gladiature, et vingt autres anecdotes du même genre, l'auteur s'expose à nous donner du siècle où il nous transporte une idée incomplète et par suite fausse. Par goût ou par système, il ne voit du monde romain qu'un seul aspect, toujours le même, l'aspect le plus extraordinaire, le plus propre à provoquer notre étonnement et à chatouiller notre curiosité, il est vrai, mais aussi le plus déconcertant, tour à tour le plus atroce ou le plus répugnant, et en dernière analyse le moins humain. On ne peut qu'être ébloui par la force et l'adresse qu'il emploie à décrire ces bizarreries, mais on ne doit pas oublier que même

alors c'étaient des bizarreries, et non le jeu normal de la vie quotidienne. Après avoir lu ces *Contes*, — ou encore les *Latineries* imitées de Juvénal, de Martial ou de Pétrone, si savoureuses, mais si scabreuses ! — on reconnaîtra en M. Richepin, croyons-nous, le peintre le plus savant et le plus vivant à la fois de la Rome impériale, mais dans un domaine tout limité et exceptionnel.

V

M. Richepin n'est pas le seul poète de la fin du XIXe siècle qui ait eu l'idée de faire représenter un drame à sujet « romain; » déjà, une vingtaine d'années auparavant, la Comédie Française avait représenté la *Rome vaincue* de M. Alexandre Parodi, une pièce qui s'intitulait courageusement « tragédie, » et à laquelle cette étiquette vieillie ne devait pas porter malheur, puisque le succès s'en est prolongé jusqu'à l'heure présente.

Si la mode était encore aux parallèles, il serait aisé d'en esquisser un entre *Rome vaincue* et la *Martyre* : celle-là aussi simple, nue et sévère de ton que celle-ci est bariolée et chatoyante ; la première, vraie « tragédie » en effet, avec une sobriété d'action, une gravité d'éloquence, une hauteur de sentimens, un goût pour les discussions morales et politiques, qui rappellent le théâtre cornélien, la seconde, toute fleurie de détails pittoresques et de joliesses de style ; l'une, enfin, pour reprendre les termes jadis consacrés, inspirée par le spectacle de la « grandeur » des Romains et de leurs fortes vertus primitives, l'autre suggérée par leur « décadence, » par les excès et les vices de la corruption impériale, et par le déséquilibre mental qui en a été la conséquence. Dirons-nous que l'auteur de *Rome vaincue* s'est abstenu de prêter à ses personnages ces sentimens modernes dont nous signalions tout à l'heure l'intrusion dans les rôles de Johannès et de Flammeola? Pas complètement peut-être : en mettant sur la scène, à cette date de 1876, la défaite et le relèvement d'une grande nation, il était bien difficile qu'un Français de cœur et d'adoption, comme l'était M. Parodi, ne songeât pas à une autre « vaincue... » Et qui donc, dans le public d'alors, aurait pu entendre parler de Cannes sans se rappeler Sedan, et sans s'approprier les belles leçons de courage et de constance données par les héros de la

tragédie? Le poète, d'ailleurs, ne se défendait point de cette allusion si reconnaissable. Il la proclamait au contraire dans la très curieuse dédicace au *Pic Martial* qui sert d'épilogue à sa pièce :

J'ai chanté les Français en chantant les Romains,
On peut un jour les vaincre : on ne peut de leurs mains
Arracher le grand sceptre.

Mais cette préoccupation actuelle et patriotique, si elle a donné à l'œuvre plus d'ardeur passionnée, n'en a point faussé la couleur. M. Parodi a pensé aux Français, il a voulu les consoler et les glorifier : mais ce ne sont pas des Français qu'il a représentés, ni des modernes, ce sont bien des Romains, un peu embellis et grandis peut-être, tels du moins qu'ils voulaient se montrer, tels que les voyaient leurs descendans, tels, par exemple, que les a dépeints la piété d'un Tite-Live.

Rien n'est invraisemblable historiquement dans cette noble tragédie. Le thème sur lequel elle repose, — la colère des dieux déchaînée contre Rome par le sacrilège d'une Vestale et apaisée par la punition de la prêtresse infidèle, — est tiré des croyances les plus habituelles de la Rome archaïque : les annales fourniraient vingt exemples de sacrifices expiatoires de cette espèce. Les sentimens que cette aventure met en jeu sont aussi de la plus parfaite vérité : l'émoi des hommes d'État patriciens devant une catastrophe pour eux inexplicable, leur chagrin à l'idée qu'une de leurs filles a pu violer ses sermens, mais en même temps leur résolution de châtier la coupable quelle qu'elle soit, — l'énergie de Fabius, obligé de prononcer lui-même la sentence contre sa fille adoptive, — la résignation de la victime, consentant au supplice pour le transformer en expiation volontaire et méritoire, — la tristesse de ses bourreaux, qui ne les empêche pas d'aller jusqu'au bout de leur mission terrible, — et, dominant tout cela, pénétrant tout cela, un irrésistible amour de cette patrie romaine à laquelle tous doivent s'immoler, — ces divers états d'âme sont bien ceux que la lecture des historiens latins nous a rendus familiers. M. Parodi n'a pas voulu, cédant au goût de notre époque, multiplier les touches de prétendue « couleur locale : » il a mis dans sa pièce juste assez de particularités de costume et de vocabulaire, de gestes et de rites, pour la dater précisément, juste assez et pas davantage,

mais, ce qui est bien plus important, il a ressaisi les principes même de la vie romaine, la conception morale qui présidait aux actes des Latins du temps d'Hannibal.

Cette attention respectueuse du poète à la vérité des mœurs apparaît surtout dans les endroits où il pourrait le plus être tenté de s'en départir. Une scène très frappante, à cet égard, est celle où Fabius et le poète Ennius discutent sur le sacrifice humain qui va s'accomplir, Ennius en contestant la légitimité au nom de la raison et de la nature, Fabius lui répondant par l'intérêt de l'État et la fidélité au *mos majorum* : très beau sujet de controverse, éternel en sa substance, et susceptible de s'élargir à l'infini. Là justement est le danger. Sur cette opposition entre la tradition et le progrès, entre l'autorité religieuse et le libre examen, entre l'utilité sociale et les droits de l'homme, il serait facile d'écrire une scène de pièce à thèse d'un accent tout actuel. M. Parodi s'en est bien gardé. Sans doute il n'a pas dissimulé l'importance profonde et durable de ces grandes questions; elle éclate à la fin du dialogue, dans un brusque et puissant échange de répliques :

La Patrie avant tout! — Non, non; avant tout, l'homme!

Mais ces idées très générales sont revêtues dans sa pièce d'une forme franchement antique. Tel vers de Fabius est imprégné de la plus pure moelle de la morale latine :

Ce qu'ont fait les aïeux doit être respecté;

et quant à Ennius, le poète lui fait tenir si peu le langage d'un libre penseur ou d'un humanitariste du XIXe siècle, qu'une bonne partie des argumens qu'il lui prête sont copiés sur les fragmens authentiques que nous avons conservés du vieil auteur latin. Là mieux qu'ailleurs, croyons-nous, on peut apercevoir ce qui est la marque distinctive de *Rome vaincue*, ce qui en fait, — malgré quelque rudesse et gaucherie d'exécution, — une œuvre digne de vivre : l'union d'une très forte sincérité morale et d'une très loyale conscience historique.

VI

Cette probité dans l'étude de l'antique que nous avons rencontrée chez Heredia, dans les meilleures pages de Richepin, et dans la tragédie de M. Parodi, nous la retrouvons dans les

poèmes « romains » qui sont peut-être ce qu'il y a de plus achevé dans l'œuvre de M. Frédéric Plessis. On ne peut, il est vrai, dire que cette œuvre soit tout entière d'inspiration romaine : on y saisit la trace d'une vive admiration pour la Grèce héroïque et pour la Renaissance italienne, d'un attachement obstiné aux paysages familiers, bretons ou normands, des préoccupations contemporaines enfin et des passions patriotiques et politiques les plus actuelles. Cependant, quelle que soit la diversité des thèmes qu'il a traités dans ses poèmes, M. Plessis n'a pas craint de les mettre tous sous la protection de Rome, d'évoquer dans sa pièce liminaire, comme on eût dit jadis, « l'ombre de Gallus » et « l'âme de Virgile, » et de se promettre que ses vers

Revivront dans la vie éternelle de Rome
Et dans l'écho sacré des chants virgiliens.

Cet hommage est une indication que la critique ne saurait négliger. On sait au surplus que M. Plessis est latiniste en même temps que poète, latiniste à l'ancienne mode et à la nouvelle tout ensemble, avec le goût délicat des humanistes du XVIIe siècle et la précision documentaire des érudits du XIXe : sa double personnalité s'est récemment affirmée dans un très bon livre sur la *Poésie latine*, qui possède cette originalité, rare aujourd'hui, que des poètes y sont jugés par un poète après avoir été commentés par un philologue; mais déjà les recueils de vers de M. Plessis laissaient apparaître cette exceptionnelle et féconde union.

Si on les parcourt, suivant le dessein que nous nous sommes assigné, pour y relever les vestiges de l'influence latine, on remarque d'abord, comme il est naturel, un assez grand nombre de traductions ou d'adaptations presque littérales, dans lesquelles l'exactitude du sens ne fait nul obstacle à la ferme et souple aisance de la langue. On s'aperçoit en particulier que le traducteur semble porté, par un attrait tout spécial de « connaisseur, » vers les parties les moins connues et les plus curieuses de la poésie romaine. De Properce, par exemple, qui passe non sans raison pour l'un des auteurs latins les plus difficiles à entendre, M. Plessis a transposé quelques-unes des plus belles élégies : sur l'humilité des débuts de Rome comparée à sa future grandeur, sur le chaste amour d'Ælia Galla, sur l'ombre de Cornélie, etc. Il a aussi mis en vers français quel-

ques épitaphes versifiées que nous ont conservées des inscriptions latines. Et, comme celles-ci sont extraites d'un recueil érudit publié par lui-même et par quelques-uns de ses élèves, comme Properce a été le sujet de sa thèse de doctorat, nous prenons ici sur le vif son intention de faire marcher d'un même pas les deux travaux auxquels il a voué sa vie, afin que sa Muse française puisse bénéficier de ses recherches sur la Muse romaine.

Quelquefois, s'accordant un peu plus de liberté, il s'arrête pour considérer, non plus la lettre du texte des poètes anciens, mais l'esprit qui se dégage de leurs ouvrages : la traduction fait place à l'évocation. Il essaie de faire revivre quelques scènes, quelques épisodes de l'histoire romaine, la vieillesse attristée d'Orbilius, le maître d'Horace, ou la rude et belle mort de l'empereur Septime-Sévère dans Eboracum. Ce dernier tableau, notamment, est d'une touche énergique et puissamment vraie : en retraçant la vie de ce dur batailleur, vainqueur de tant de rivaux, défenseur acharné des frontières de l'empire, terrassé à la fin par la vieillesse et assombri par la prévision des crimes que commettra son fils, M. Plessis réussit à représenter en lui, non seulement ce qu'il a réellement été, mais tout un aspect de l'histoire romaine, cet âpre effort du monde romain que toutes les menaces attaquent, qui résiste et ne veut pas périr, et périt pourtant, moins par les chocs du dehors que par les vices intérieurs. L'Antoine de Heredia synthétisait la force romaine paralysée par la mollesse asiatique : le Septime-Sévère de M. Plessis incarne la lente, laborieuse et stoïque agonie de l'empire romain. Et voici, avec plus de généralisation encore, dans *Itala tellus*, une sorte de résumé du rôle joué dans le monde par le peuple roi : avec beaucoup d'éloquence, — avec beaucoup de justesse aussi, croyons-nous, — comme s'il voulait s'élever contre le préjugé qui a si souvent fait prendre les Romains pour des Barbares à peine dégrossis, M. Plessis les loue d'avoir aimé d'un amour égal la puissance matérielle et celle de l'intelligence. Il salue en Rome la « mère des poètes » autant que la « mère des généraux. »

C'est toi qui nous menas aux bords de la lumière,
Car tu vivifiais la force par l'esprit.
Tu sauvas l'Occident de sa torpeur première :
Ce qu'il connut de bien, c'est de toi qu'il l'apprit.

Enfin, dans quelques pièces, renouvelant un essai des poètes de la Renaissance, M. Plessis ne demande guère à ses chers Latins qu'un cadre pour y insérer des pensées toutes personnelles et toutes modernes. C'est ainsi qu'il se sert d'une fiction empruntée à Properce, — un dialogue entre un astrologue et un poète, — pour raconter sa vie et méditer sur son avenir. Un sonnet sur Marcellus, le Marcellus de Virgile, se termine par une évidente et mélancolique allusion au Prince impérial :

Du moins, c'est entouré des tiens que tu mourus !
Tu n'as pas, sous les coups du Cantabre ou du Mède,
Appelé vainement tes compagnons à l'aide !

Un mot d'Horace, *quid debeas, Roma, Neronibus*, suggère toute une série de sonnets sur la destinée des Bonaparte. Et, sous les traits de l'épicurien Fuscus, ce que M. Plessis raille et flétrit, c'est l'égoïsme dédaigneux des prétendus « intellectuels, » leur mépris pour les hommes d'action militaire ou politique. Qu'il y ait dans tous ces petits poèmes quelque chose d'hybride, nous en convenons volontiers. Du moins y peut-on voir une dernière expression du goût de M. Plessis pour la poésie romaine. Dans la mêlée de nos agitations, il n'a pu oublier ses vieux maîtres. Et il lui a plu, sans doute, en abritant sous le patronage de Properce ou d'Horace sa foi d'homme de parti, de démontrer qu'on peut tout trouver chez les Latins..., même les plus « réactionnaires » de nos doctrines politiques.

La partie de la *Lampe d'argile* qui a pour sous-titre *Retour vers l'Antique* est dédiée à M. Anatole France, et ceci peut nous être une occasion de regretter que l'élégant auteur des *Noces corinthiennes* n'ait pas daigné regarder l'antiquité latine aussi attentivement que l'antiquité grecque. Il ne lui a guère consacré qu'un sonnet suggéré par un tableau de Gérôme, *Un sénateur romain*, et aussi, si l'on veut, le petit poème de Leuconoé : encore son héroïne, sensuelle et mystique, « violette de Zanthe » transportée aux bords italiens, perpétuellement enivrée par les cultes orgiaques d'Adonis, d'Atys, d'Isis ou de Mithra, est-elle bien orientale pour représenter vraiment l'âme romaine à la veille du christianisme? En réalité, dans ce petit groupe de poètes érudits qu'a pendant quelque temps unis une amitié si tendre et une si fervente communion dans l'humanisme, M. Anatole France s'est porté de préférence vers

la Grèce, M. de Nolhac vers la Renaissance italienne et française, Rome a été le domaine de M. Plessis, et nous venons de voir comment il l'a cultivé.

VII

Que l'érudition, si reconnaissable chez un Richepin ou un Plessis, n'ait pas autant de place dans l'œuvre d'un Sully Prudhomme, on ne saurait s'en étonner. Mais on ne peut être surpris non plus que cette haute et forte intelligence se soit arrêtée à méditer quelques instans sur l'empire romain comme sur toutes les grandes choses, et ait tenu à en dire son opinion. Cette opinion se résume dans une de ces formules que Sully Prudhomme a su si bien créer, formules pleines et ramassées d'algébriste autant que de styliste :

J'aime la grâce attique et la force romaine.

La force, voilà pour lui la marque distinctive de la Ville Éternelle, de tout ce qu'elle a fait et de tout ce qu'elle a laissé, du rôle qu'elle a joué dans le monde. Et tout de suite, quand on connaît l'âme infiniment délicate et tendre de Sully Prudhomme, on peut prévoir que cette définition n'ira pas sans impliquer quelque blâme. En effet, devant les ruines prodigieuses du Colisée, le poète est frappé de la grandeur latine, mais non conquis par elle :

Je n'ai rien éprouvé qui m'ait subjugué l'âme,

dit-il un peu surpris, mais bientôt il s'explique cette indifférence, ou, pour mieux dire, cette hostilité envers le monument gigantesque de la puissance impériale ; c'est qu'il n'y a pas senti ce qu'il estime plus que tout, une intention morale, un appel de justice et de fraternité humaine :

Ces hommes étaient forts ! Que m'importe, après tout ?
Quand même ils auraient pu faire tenir debout
Un viaduc allant de Rome à Babylone...
Je ne saluerais pas la force sans l'amour !

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si ce jugement sur la domination romaine n'est pas un peu bien sommaire, si les conquérans de l'univers, éclairés par la pensée grecque, n'ont pas

mis dans l'exercice de leur pouvoir plus d'équité généreuse que Sully Prudhomme ne paraît le croire, s'il n'oublie pas injustement les belles devises, — qui n'ont pas été seulement de vaines paroles, — de *pax romana* et de *caritas generis humani*. Fondée ou non historiquement, cette protestation contre la dureté excessive de l'autorité romaine décèle une conscience trop noble, trop scrupuleuse, trop émue par les maux humains, pour que l'on n'en sache pas gré au poète, même si l'on refuse de s'y associer complètement.

Elle n'est au reste qu'une réserve, une précaution en quelque sorte, comme si Sully Prudhomme avait peur de s'aventurer au delà des limites permises en admirant les Romains : mais, d'une manière générale, il les admire. Il rappelle avec enthousiasme

Que le beau, c'est l'honnête en langage romain.

Il exalte « l'orgueil du droit, l'âpreté du vouloir, la prudence économe, » qui siégeaient sur le front de Caton. Il vante les tombeaux de la Voie Appienne, expressions d'une si sereine conception de la mort, et si éloignée des angoisses modernes, et quand il rappelle quel abri solide ces massives constructions promettaient « au vieux nom de famille, » il paraît bien être entré dans la façon de penser et de sentir des Métellus et des Scipions. Cette vieille morale des sénateurs latins, s'il la juge un peu trop rude envers les vaincus, il en comprend du moins la virilité grave et majestueuse, et il lui rend hommage.

Il apprécie encore mieux cette « force » du génie romain quand elle se met au service de la raison, de ce qu'il considère comme la vérité, et c'est ce qu'il trouve chez Lucrèce. Lucrèce a certainement été pour Sully-Prudhomme ce que Virgile et Juvénal avaient été pour Hugo, un des principaux éveilleurs d'idées et d'inspirations poétiques. Combien il l'a assidûment pratiqué, nous le savons par la traduction qu'il a donnée du premier livre du *De rerum natura*, et par les confidences qu'il a faites à ce propos : il proclame qu'il est sans cesse revenu à l'œuvre lucrétienne « comme au meilleur gymnase », toutes les fois qu'il avait besoin de retremper ses forces, qu'il a demandé « au plus robuste et au plus précis des poètes, » — on notera au passage ces deux épithètes, qui conviennent si bien à Lucrèce en particulier, mais qui caractériseraient très bien aussi l'esprit latin

dans son ensemble, — qu'il lui a demandé « le secret d'assujettir le vers à l'idée. » Voilà certes un beau témoignage de reconnaissance : nous ne savons pourtant s'il n'est pas encore insuffisant, et si Sully Prudhomme ne doit pas à Lucrèce quelque chose de plus que ce qu'il déclare ici. Les qualités de style et de facture ne sont pas les seules qu'il ait acquises au contact du poète-philosophe latin : en le traduisant, il a appris à écrire, mais en le lisant il a appris à penser, ou tout au moins sa pensée a pris ainsi une direction où elle ne se serait sans doute pas engagée sans Lucrèce.

S'il n'avait pas connu le *De rerum natura*, on peut douter qu'il eût osé aborder la véritable poésie philosophique ; — entendons par là, non pas ces vagues méditations de métaphysique nuageuse, où la plupart des romantiques s'élançaient à corps perdu, mais ces dissertations méthodiques et rigoureuses, où les problèmes sont nettement posés et logiquement débattus, et où la pensée s'appuie sur les plus sûres données de la science et de la psychologie. Parler en vers de l'habitude ou de la mémoire, de la chimie, de la télégraphie sous-marine, du kantisme ou du darwinisme, c'était une entreprise qui, vers 1870, pouvait paraître singulièrement hardie : avec sa docilité un peu effacée, — et aussi avec ses troubles sentimentaux, — Sully Prudhomme n'aurait sans doute pas risqué cette tentative, s'il n'avait eu un exemple glorieux et cher pour se rassurer. Mais il avait Lucrèce. Lucrèce lui attestait qu'on peut faire de beaux vers sur les sujets les plus abstraits et les plus techniques, à la condition de s'y intéresser de toute son âme. Lucrèce lui attestait que la poésie, loin de perdre à suivre la science, ne peut qu'y gagner, attendu que la vérité est plus belle que n'importe quelle fiction : ne sont-ils pas intimement lucrétiens, ces vers admirables qui terminent le *Lever du soleil* ?

> Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien,
> Et depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve,
> Il apparaît plus stable affranchi de soutien,
> Et l'univers entier vêt une beauté neuve.

Que dis-je ? être précis et savant, consacrer son talent à la vérité, — et, par là même, à l'utilité des autres hommes, — prouver, au lieu de rêver, ce n'est pas seulement un droit pour le poète, c'est un devoir, le devoir le plus impérieux : voilà

encore ce que lui criait son maître, et ce qu'il a entendu. Si jamais il a été tenté de s'hypnotiser dans la contemplation dissolvante de ses douleurs, il a été rappelé par le souvenir du *De rerum natura* à une conception plus virile de son rôle. Relisons cette noble, cette éloquente et vibrante *Lettre à Alfred de Musset* où il oppose, à l'égoïste plainte du romantisme, la poésie qu'il veut créer, scientifique et sociale, toute pratique et positive : il ne nomme personne pour la symboliser, mais à qui songe-t-il, sinon à Lucrèce, et aussi sans doute à ce Chénier qu'il invoquera plus tard, mais qui lui-même avait puisé dans Lucrèce l'idée de son *Hermès?* Otez l'influence lucrétienne, Sully Prudhomme aurait été sans doute le délicieux et douloureux élégiaque des *Solitudes* et des *Vaines Tendresses*, mais il n'aurait écrit ni *La roue*, ni *Dans l'abîme*, ni *Le rendez-vous*, ni le *Zénith*, ni peut-être même la *Justice* ou le *Bonheur* (1).

S'il a reçu de Lucrèce la confirmation de sa vocation philosophique, il lui a dû aussi non pas toute sa philosophie, mais une partie de ses doctrines ou de ses tendances. Ne retrouve-t-on pas l'accent du disciple d'Épicure dans cette explosion de joie triomphante, au début du *Zénith*, devant les conquêtes de l'intelligence humaine et les défaites de la religion?

Saturne, Jupiter, Vénus n'ont plus de prêtres...
Nous avons arraché sa barre à l'horizon,
Résolu d'un regard l'empyrée en poussière,
Et chassé le troupeau des idoles grossières
Sous le grand fouet d'éclairs que brandit la Raison.

Ce cri, et cette métaphore, pourraient être de Lucrèce, et toute cette incrédulité fière et hautaine, grave pourtant et en un sens religieuse, point légère et persifleuse à la manière voltairienne. Et, dans les stances *Sur la mort*, ou dans les *Destins*, voici

(1) On nous objectera peut-être que nous faisons la part bien belle à Lucrèce, qu'il n'est pas à lui seul toute la poésie philosophique, et que Sully Prudhomme a donc pu être guidé par d'autres modèles. Mais lesquels? la poésie philosophique des Grecs a péri; et celle des modernes, chez un Voltaire ou un Chénier, est elle-même une imitation du *De rerum natura*. En fait, toutes les fois que nos poètes veulent exprimer avec précision quelque doctrine philosophique ou quelque découverte scientifique, ils reviennent à Lucrèce. On en trouverait au besoin la preuve dans quelques belles strophes des *Parques*, où M. Ernest Dupuy a si vigoureusement retracé toutes les conquêtes de la science humaine, et dont la poésie sobre et concise, si forte de pensée autant que de couleur, révèle à n'en pas douter une influence lucrétienne.

encore un sentiment que Lucrèce a bien connu, la résignation du savant au déterminisme impassible de la nature :

> Dans l'éternel retour des fins aux origines,
> Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers.
> . . . .
> Rien n'est bon, ni mauvais; tout est rationnel.

Assurément, Sully Prudhomme ne s'en tient pas là : au-dessus de cette acceptation passive, il a l'adhésion volontaire à l'ordre général, — qui rappelle plutôt le stoïcisme, — et, plus haut encore, il a l'élan chrétien, mystique, vers le sacrifice qui sera « le suprême essor. » Sa pensée est trop complexe, trop inquiète aussi, pour tenir à l'aise dans le cadre étroit de la doctrine épicurienne. Mais celle-ci, interprétée par l'âme ardente de Lucrèce, est au moins un des élémens qui ont nourri son intelligence. C'est pour la poésie philosophique latine, un honneur non médiocre que d'être pour quelque chose dans la formation du plus pénétrant de nos poètes philosophes.

Il serait oiseux de prolonger cette étude ; il serait dangereux surtout de la pousser jusqu'à une date plus proche de nous. Les poètes dont nous avons parlé, plus ou moins érudits de leur métier, avaient tous ceci de commun qu'ils avaient fait de fortes études classiques, de celles que l'on ne peut oublier à travers tous les hasards de la vie. La génération plus récente, élevée autrement, ne peut évidemment avoir subi les mêmes influences : l'autres sont venues, très puissantes, très bienfaisantes souvent, mais dissemblables. L'action du génie latin sur la poésie française est-elle épuisée? Renaîtra-t-elle jamais? Du moins, dans ces œuvres du XIXe siècle finissant que nous avons interrogées, nous a-t-elle semblé s'exercer avec éclat. Une bonne partie des mérites de la poésie historique, voire de la poésie philosophique, entre 1850 et 1900, vient de là. Si c'est le dernier service que Rome ait rendu à notre littérature, ce n'est pas le plus méprisable.

RENÉ PICHON.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT

ET LA POLICE ROYALE

LETTRES INÉDITES

(1816-1820)

I

Déjà célèbre au début de la Restauration par ses voyages et ses travaux, le baron Alexandre de Humboldt, né à Berlin en 1769, habitait Paris depuis 1807. Quoique sujet prussien, il était venu s'y fixer au retour de ses explorations dans l'Amérique du Sud. Il y avait même publié plusieurs de ses ouvrages et il y comptait de nombreux amis, non seulement dans le monde scientifique, mais aussi dans cette haute société qui était alors la plus brillante parure de notre pays, grâce à quelques femmes qu'on y voit au premier rang. La duchesse de Duras, madame Récamier, la duchesse de Broglie, la duchesse de Mouchy, la marquise de Montcalm, sa sœur la marquise de Jumilhac, la marquise de Castellane, d'autres encore, se faisaient gloire, on le sait, d'attirer dans leur salon des hommes tels que Chateaubriand, Benjamin Constant, le peintre Gérard, pour ne citer que ceux-là. Elles les comblaient d'attentions, de prévenances, voire de flatteries. Payées de retour par ces courtisans de leur esprit ou de leur beauté et sans parler de leur plus illustre émule, Mme de Staël, qui n'a dû sa renommée qu'à elle-même, elles leur doivent, malgré le temps écoulé depuis qu'elles ne sont plus, de n'être pas des inconnues pour nous.

Alexandre de Humboldt était l'un des favoris de ces grandes charmeuses, et, quoique professant des opinions libérales, prisé au plus haut degré par les plus royalistes d'entre elles. Cette faveur lui avait été assurée par sa réputation d'explorateur audacieux, par son savoir qui était immense, par le charme de sa conversation, par l'intérêt des souvenirs qu'il avait l'art d'y répandre, par l'éclat de ses travaux et le retentissement de ses découvertes ethnographiques, par sa fidélité à ses amis. Familiarisé avec notre langue qu'il parlait aussi bien que la sienne, il se faisait pardonner d'être étranger par le prix qu'il attachait à l'estime et à la considération des Français, aussi bien pour lui-même que pour ses ouvrages. Son patriotisme prussien ne l'empêchait pas d'aimer Paris comme sa propre patrie. En un mot, il avait su captiver les cœurs non moins que les esprits, et, de toutes parts, il recevait quotidiennement le témoignage du goût que, dans la société aristocratique et le monde savant, on professait pour lui.

Très répandu dans Paris, écrivant force lettres, en recevant de nombreuses, Alexandre de Humboldt était pour la police une proie tout indiquée, un gibier de choix. Il y avait chance qu'en s'emparant de ses papiers et en lisant sa correspondance, on eût les échos des salons et des milieux diplomatiques. Cette surveillance présenterait en outre un autre avantage. Le baron Alexandre ne correspondait pas seulement avec Paris, mais aussi avec Berlin, avec Londres, avec Vienne. Son principal correspondant à l'étranger était son propre frère, le baron Guillaume, son aîné de deux ans, savant comme lui, mais qui avait abandonné momentanément la science pour la carrière politique.

Ayant débuté dans cette carrière comme ministre de Prusse à Rome et occupé dans son pays, à Francfort notamment, de hautes fonctions administratives, il figure, de 1815 à 1820, sur les divers théâtres où se jouaient alors les destinées de la France. Lors de la première invasion, il suit le roi de Prusse à Paris; il est un peu plus tard au Congrès de Vienne avec le chancelier Prince de Hardenberg qui s'est fait le protecteur des deux frères. Il retourne ensuite à Francfort d'où il est nommé représentant de la Prusse à Londres. On le retrouve au Congrès d'Aix-la-Chapelle et bientôt après, il atteint enfin le point culminant de sa carrière, en entrant dans le Cabinet Prussien que

préside Hardenberg. Trop libéral pour se soumettre à la politique autoritaire que le chancelier veut faire prévaloir dans les contrées rhénanes attribuées à la Prusse par le Congrès de Vienne, il se sépare de cet homme d'État pour retourner à la science qui ne lui sera pas moins favorable qu'à son frère, bien qu'il lui ait fait trop souvent des infidélités.

De tous les points où le conduisent ses déplacemens, il écrit à ce frère qu'il admire autant qu'il l'aime ; celui-ci lui répond toujours et si nous le savons, si nous connaissons leurs lettres, c'est grâce à l'habileté de cette police, qui va jusque dans le cabinet d'Alexandre, quand il est absent, copier les originaux des unes et les minutes des autres. Elle estime que cette correspondance où les Humboldt se parlent librement, révéleront des intrigues politiques qu'on soupçonne et prouveront qu'elles pèsent d'un grand poids sur la marche des événemens.

En parcourant d'abord quelques rapports de ces policiers qui restent pour nous des inconnus, on pourra mesurer le plus ou moins d'importance de leurs découvertes et décider si oui ou non, elles présentent une utilité suffisante pour légitimer l'emploi des moyens bas et honteux auxquels ils ont recouru.

« *13 février 1817.* — Le baron de Humboldt vient de terminer une très longue lettre à son frère, sur la situation actuelle des esprits en France. L'agent l'a eue entre les mains pendant quelques momens, et a remarqué qu'elle était rédigée dans un sens extrêmement libéral, ou plutôt jacobin. Cette lettre doit partir demain par le courrier du comte de Goltz ; l'agent fera tout ce qui dépendra de lui pour tâcher d'en procurer copie, parce qu'il la dit très intéressante.

« Une chose singulière, c'est que, pendant que M. de Humboldt consigne ainsi ses pensées ultra-philosophiques, il fait l'ultra-royaliste chez Mme de Duras et chez M. de Chateaubriand. Une telle duplicité de conduite et de langage n'est guère honorable pour un savant tel que lui.

« Avant-hier Mme de Staël a écrit au baron de Humboldt, le billet suivant :

« Mon cher baron, il faut, mais il faut absolument que vous « veniez dîner mercredi avec M. de Chateaubriand et d'autres « purs comme lui. Il le faut, entendez-vous. »

« Voici la réponse littérale du baron de Humboldt à Mme de Staël.

« Je vois que vous me traitez en ultra, mais de l'église des « ultra-réformes par Mme de Duras et M. de Chateaubriand. En « Angleterre et aux États-Unis, on nomme les sectes des per- « suasions. En France, on ne veut pas croire à la justesse de « l'expression. J'accepte avec la plus vive reconnaissance votre « aimable invitation pour mercredi. Je suis ultra et archi-ultra « dans les sentimens passionnés de vénération que je vous « porte. »

« De son côté, Mme de Rumfort (1) avait invité M. de Humboldt pour aujourd'hui, mardi, avec des libéraux; mais il ne peut s'y rendre, étant engagé, et il lui a répondu par le billet suivant :

« Je suis bien vivement peiné, madame, de ne pouvoir « accepter votre aimable invitation; mais, je suis engagé pour « demain, et je ne puis me démettre. Je ne manquerai pas « d'aller vous offrir mes hommages dans la soirée, au concert. « Je vis comme un missionnaire de l'Orénoque, ayant beaucoup « à écrire sur les matières du temps. Je n'ai été à aucun des « trois bals chez M. Newenham, chez le comte de Goltz et chez « Lady Mansfield. Quelle vertu ! »

« *4 juillet 1818*. — Aujourd'hui, à quatre heures après-midi, le baron de Humboldt est allé chez la sœur du duc de Richelieu, Mme de Montcalm, et on croit qu'ils sont allés dîner ensemble à la campagne, car Mme de Montcalm lui a écrit une lettre hier, par laquelle elle prie M. le Baron de Humboldt de lui conserver quelques instans entre trois et six heures pour lui demander des conseils sur un objet qui l'occupe depuis quelque temps et elle le prie de garder le secret sur cet objet très important de sa consultation. »

« *6 juillet*. — Mme de Montcalm a écrit, vendredi soir, la lettre suivante à M. de Humboldt; le baron s'est rendu avant-hier à quatre heures, chez cette dame :

« Je regrette bien que M. de Humboldt m'ait procuré si « peu de plaisir de le voir en toute sûreté, à Paris ; je le prie de « me conserver un matin (entre trois et six heures) quelques ins- « tans, désirant lui demander des conseils, sur un objet parti- « culier qui m'occupe beaucoup, et le priant de me garder le

(1) Veuve en premières noces de l'illustre Lavoisier, guillotiné sous la Terreur, elle s'était remariée au célèbre économiste, le comte de Rumford et redevint veuve en 1814.

« secret sur l'objet très important de ma consultation. Je lui « rendrai ensuite son entière liberté. En le priant d'excuser mon « importunité, je ne pourrais me la reprocher, puisqu'elle me « procurera le plaisir de renouveler à M. de Humboldt, l'assu- « rance de mes sentimens (1). »

« *9 juillet*. — Je ne sais si on pourra avoir sans inconvénient la lettre de Mme de Montcalm; dans tous les cas, ce ne pourra être que demain. En attendant, j'envoie le rapport original du domestique, qui assure avoir copié sur place la lettre, le plus fidèlement possible.

« Je n'ai pas le moindre doute sur l'existence de cette lettre, sauf quelques mots que le domestique aura pu estropier, car il est fort ignorant. Cet homme, du reste, a toujours été de bonne foi. Par exemple, la lettre de M. de Humboldt, datée de Londres, le 30 juin, m'a été apportée en original, je l'ai lue, et elle a été transcrite exactement.

« En relisant le billet de Mme de Montcalm, je vois bien une chose qui m'étonne, c'est le rendez-vous demandé entre trois et six heures du matin. Le rapport ci-joint du domestique prouve qu'on a voulu dire le soir, puisque ce jour-là, à quatre heures (samedi dernier), M. de Humboldt est allé voir Mme de Montcalm.

« P. S. — Je quitte l'agent qui est en relations journalières avec le domestique; pas le moindre doute que la lettre de Mme de Montcalm est bien réelle. Il était présent quand elle a été copiée. Au surplus, rien ne prouve que cette lettre ait trait à la politique; mais, quant à la chose même, j'en suis sûr, autant que si j'avais vu l'original. »

On voit combien se trompait le duc de Richelieu lorsqu'il affirmait qu'il n'y avait aucun rapprochement entre sa sœur et Alexandre de Humboldt. Il est d'ailleurs d'autres billets qui prouvent qu'ils étaient en relations. En voici un :

« M. de Humboldt est bien sûr du regret, et même de la peine que j'ai éprouvée en apprenant qu'il avait passé chez moi, et que je n'avais pas profité de son obligeance. J'étais descendue chez ma sœur (2) qui recevait quelques personnes auxquelles

(1) Au bas de la copie de cette lettre, le duc de Richelieu a écrit : « Je voudrais parier qu'il n'y a pas un mot de vrai; ma sœur n'a pas le moindre rapprochement avec M. de Humboldt. »

(2) La marquise de Jumilhac, dont le fils hérita du titre de duc de Richelieu.

elle aurait été heureuse que M. de Humboldt voulût bien se joindre. J'espère qu'il sera assez bon pour me dédommager de cette privation, afin de m'aider à guérir la méfiance que j'ai eue de moi-même. »

A lire cette prose cérémonieuse et compassée, on est enclin à penser que la femme qui l'écrivait eût été à sa place parmi les précieuses et ne pouvait inspirer une amitié bien vive. Très différentes nous apparaissent d'autres femmes alors à la mode, qui enguirlandaient Humboldt comme elles enguirlandaient Chateaubriand, afin de le maintenir dans leur intimité. Telle par exemple la marquise de Prie, à qui Humboldt écrit le 5 janvier 1819, au moment où elle rentre à Paris :

« Est-ce bien vrai que la plus aimable, la plus spirituelle des marquises veuille me voir ? J'irai me jeter à ses pieds pour obtenir mon pardon. Mais, accoutumé à ne pas trop me fier aux amnisties, le cœur tout plein encore de tout ce que vous avez dit contre moi à mon frère, à Vienne, en me voyant rester dans cette Babylone moderne « lors de l'arrivée du monstre, » je veux un pardon plus formel avant de me présenter chez vous, madame. En Chine, on resserre les grands coupables par les solstices d'hiver; c'est alors que l'extension a lieu parmi les chrétiens; on pardonne, à la même époque, même à des libéraux comme moi ; daignez donc vous prononcer sur mon sort. Je demande deux lignes de cette jolie écriture, et surtout que vous ne me fassiez pas de reproches, à cause d'une certaine réponse que je vous dois, et que j'ai remise d'une saison à l'autre, cherchant une occasion sûre de vous donner l'état des partis. Veuillez donc, madame, me pardonner, avant que je quitte l'Europe (car enfin ce sera pour de bon) et si Lady Morgan, Mme Benjamin Constant, et Mme Dupin vous laissent quelques instans libres, daignez me les accorder. »

Le Cabinet Noir livre à la police, le surlendemain, cette lettre et la réponse de Mme de Prie :

« *Ce mercredi soir, 6, dix heures.* — Je reçois votre charmant billet, et je n'ai presque pas achevé de le lire que je m'empresse d'y répondre par un mot à la hâte. Une personne, comme vous, n'a jamais besoin de pardon, et vous le savez bien. Voilà pourquoi vous craignez si peu de vous rendre coupable. Je suis, tous les jours, visible de dix heures à midi, et de trois à cinq. Je soupire, depuis trois mois, après vous, monsieur,

dans cette *Gabbia di motti*. C'est assez vous dire que la paix est faite, mais pour des reproches... attendez-vous à en recevoir, car vous m'avez causé trop de chagrin, et Dieu sait si j'avais besoin d'en avoir aussi de votre part; mais, ils ne seront pas amers. »

Au mois de juin suivant, Humboldt est obligé de refuser une invitation à dîner de Mme de Prie pour le lundi; mais il se met à ses ordres pour un jour d'après. Et elle de répondre :

« Me voici à vous tenir ma parole, selon ma louable coutume. C'est à vous à tenir la vôtre, monsieur. Rappelez-vous que je plie bagage, que je n'aurai bientôt plus un verre, ni une assiette disponible; ainsi, vous devriez bien venir dîner avec moi après demain 28. Vous y trouverez une aimable dame, sans son conservateur de mari; mais il faudra que vous ayez la complaisance de vous trouver chez moi à quatre heures et demie, devant nous mettre à table à cinq heures précises, pour faire une course à la campagne après. Si vous êtes assez aimable pour cela, vous me ferez un bien grand plaisir, et je crains bien que ce ne soit le dernier, car comment compter sur un voyageur tel que vous, monsieur, moi pauvre bête de femme bien nulle! mais sur laquelle vous savez bien que vous pourrez toujours compter pour une estime et un attachement invariables. »

Il y a aussi des reproches dans ce billet de la duchesse de Broglie, la noble fille de Mme de Staël :

« Vous m'abandonnez tout à fait, cela est bien mal : voilà quinze jours que je ne vous ai vu. Pourquoi me tenez-vous une telle rigueur? On prétend que vous êtes sujet à vous dégoûter des personnes ; si tel était mon cas, cela m'affligerait beaucoup. Venez me rassurer, demain soir, si vous êtes libre. Mille amitiés. »

La réponse de Humboldt prouve que le reproche lui est allé au cœur:

« Je me rendrai à l'aimable invitation de Mme la duchesse. Elle attribue à la légèreté tudesque ce qui est l'effet de ma position. Me dégoûter, et de votre maison, quel blasphème! Me dégoûter de M. de Broglie qui est l'espoir de la France, l'objet de mon attachément le plus affectueux ! En vous écrivant, on ne doit parler que de lui. »

Il y a dans ces propos beaucoup d'affection et beaucoup d'admiration. C'est ce double sentiment que ressent Humboldt pour

tout ce qui touche aux de Broglie. Il le leur prouve encore quand meurt Mme de Staël. La police n'a pu mettre la main sur les lettres qu'il leur écrit à ce moment, ni sur les condoléances qu'il adresse à Benjamin Constant. Mais elle s'empare de la réponse de celui-ci (1) :

« Mille remerciemens, mon excellent ami, et du beau présent, et de la lettre qui l'accompagne. Je suis bien peu en état encore de profiter de l'un et de répondre à l'autre. Le sentiment que j'éprouve devient plus oppressif à mesure qu'il semble devenir moins déchirant. Il y a au fond de mon cœur une apathie sombre et pesante dont je crois qu'il me sera bien plus impossible de me relever, que de la douleur la plus vive. Je n'ai plus de courage à rien, parce que, sans le savoir, même après une longue absence et une séparation presque habituelle, je rapportais tout à Mme de Staël, et que je n'ai aucune pensée qui ne me la rappelle et qui n'aille se briser sur son cercueil. Ce que vous dites est cruellement vrai ; les couches interposées par le temps sont soulevées par la mort, et le passé apparaît avec une vie qui fait pâlir et qui détruit celle qu'on croit rester.

« Reconnaissance et triste, mais bien tendre amitié.

B. C. »

Les relations d'Alexandre de Humboldt dans la société de Paris sont, on le voit, aussi nombreuses que variées. Mais les femmes y tiennent la plus grande place. Lorsqu'en 1819, Réal, l'ancien conseiller d'État de l'Empire, proscrit en 1815, voit, grâce à Decazes, cesser son exil, sa fille, Mme Lacuée, écrit à Humboldt :

« J'aurais été bien heureuse, monsieur le baron, si j'avais été la première à vous annoncer le rappel du comte Réal, mon père. J'avais entendu dire que M. de Humboldt n'était plus à Paris, et je regrettais de ne pouvoir vous faire part de mon bonheur, car je ne songeais qu'à celui qui, dans un temps bien douloureux pour moi, s'était intéressé d'une manière si bonne et si aimable au sort de mon pauvre exilé. Ce fut hier seulement que j'appris que vous étiez encore dans notre capitale. Je m'empresse de réparer de suite un malentendu que je vous supplie de ne pas prendre pour un oubli qui serait impardon-

(1) Quoique j'aie publié cette lettre, il y a déjà plusieurs années, elle est trop à sa place ici pour que je ne la reproduise pas.

nable à la fille de M. Réal, envers M. le baron de Humboldt. »

Dans le même dossier se trouvent, en assez grand nombre, des billets dont la police, en les reproduisant, ne donne pas la signature, mais qu'elle attribue à la duchesse de Duras :

« Je resterai chez moi, ce soir jeudi. Venez, je vous prie, d'abord pour que j'aie le plaisir de vous voir, et puis parce que j'aurai un de vos compatriotes, le prince Auguste de Prusse. Il est tombé des nues, hier au soir, aux Tuileries. Il venait chercher la duchesse d'Escars, qui était à la campagne; il m'a trouvée au lieu d'elle : nous avons été à l'Opéra, et puis je l'ai engagé à venir prendre le thé ce soir, car il me paraît tout triste de ne pas voir un visage de connaissance à Paris. Ne me manquez donc pas ce soir; j'ai besoin de vous pour rendre la vie à ce pauvre prince, et pour lui dire comment il peut s'amuser. Amitié vraie et solide pour la vie. »

« Vous êtes donc décidé à ne pas venir me demander à dîner chez moi deux jours de suite? Cela n'est pas amical; j'aurais une autre ambition, c'est que vous dînassiez ici, toutes les fois que vous ne dînez pas chez des étrangers ; nous sommes loin de compte comme vous voyez. Au reste, je suis souvent si triste et si maussade que je trouve bien simple qu'on redoute les engagemens de l'amitié avec moi, et pourtant il y a quelque douceur à compter solidement sur l'intérêt de ses amis ; après cela, ils sont aimables s'ils peuvent, cela vient en seconde ligne. Oui, je dois aller à Neuilly et j'espère toujours vous y mener à 8 heures trois quarts. »

« Je suis désolée que vous soyez venu, hier au soir, inutilement; c'est ce soir que je serai chez moi. Tâchez de me donner un petit moment. C'est demain que je m'en vais à Mouchy. Amitié. »

« J'arriverai lundi; si vous voulez me voir dans la soirée, vous me ferez plaisir, mais pas avant 9 heures. Amitiés. »

« Faites-moi dire de vos nouvelles. Je ne compte pas sur vous, ce soir. M. de Chateaubriand dîne demain chez moi ; venez-y, si vous êtes mieux, et faites-moi dire si vous y viendrez. »

« Je suis toute souffrante, et resterai chez moi. Si vous êtes guéri, venez me voir, ce soir, mais pas tard ; si vous êtes toujours malade, faites-moi dire de vos nouvelles. Mille amitiés. »

« J'ai oublié hier de vous demander de me garder votre

dîner de dimanche. Faites-moi dire si vous pourrez venir. Sans rancune. »

Le dernier mot de ce billet arrache à Humboldt une protestation.

« De la rancune! M'en croyez-vous capable? Ne peut-on avoir pour vous la plus sincère estime, vous accorder toute confiance, sans se rencontrer dans toutes les nuances de nos diverses opinions politiques? Je dis dans les nuances, car il y a des doctrines fondamentales d'équité, de fidélité, de justice, de liberté civile, dans lesquelles il faut toujours se rencontrer, parce qu'elles touchent au caractère et à la moralité de l'homme... me voilà solennel comme un Allemand!

« A propos du dîner, hélas! Mme la duchesse, je ne suis pas libre dimanche; je donne moi-même à dîner, ce qui m'arrive une fois tous les quatre ans, à M. Abel, ce naturaliste naufragé de l'*Alceste*, qui a décrit le dernier voyage en Chine avec lord A... Mais, s'il y avait un temps, avant que vous me supposiez dans le trimestre des trois péchés de protestantisme, ultralibéralisme et romantisme, où vous me permettiez de dîner en petit comité de famille, daignez me donner un jour, par exemple, jeudi, vendredi? Ordonnez, disposez de moi. Si j'effraye par mes principes, je n'effrayerai pas de mes coudes. »

Quelques jours plus tard, Humboldt écrit encore à sa noble amie :

« Je ne suis pas venu vous remercier de votre aimable souvenir, parce qu'une petite fièvre de rhume me retient chez moi depuis deux jours. Cela ne sera pas long, et je ne manquerai pas au dîner de Mme la duchesse, dimanche. Que cette mort de M. de Saint-Marcellin est affreuse! Elle se lie à tant d'autres idées (1)...

« Je n'ai pas de nouvelles de mon frère (2), et je ne conçois rien à ce renouvellement des ministres. Nous n'avons pas les catacombes de ce conseil qui ne s'assemble jamais. Pour ne pas chasser un ministre de suite, on lui propose un entresol tout en lui faisant accroire qu'il est resté le maître de la maison. C'est un mauvais principe pour les unités, que les Aristotes

(1) Officier des Gardes du corps, fils naturel de Fontanes, M. de Saint-Marcellin avait péri dans un de ces duels si fréquens à cette époque entre royalistes et bonapartistes.

(2) Depuis peu de temps, membre du Cabinet prussien, Guillaume de Humboldt allait être contraint d'en sortir.

politiques exigent dans un ministère classique. J'attends des lettres. Celles que l'on a reçues annoncent que mon frère doit traiter, au nom du Roi avec les anciens États, pour leur vacciner une constitution impitoyablement libérale. Que d'expérience *in corpore vivo* sous toutes les zones ! »

Dans les papiers de Humboldt dont s'empare la police, se trouvent aussi des lettres signées La Fayette et datées de son château de La Grange :

« Il y a bien longtemps, mon cher ami, écrit le général en juin 1817, que je n'ai eu le plaisir de vous voir et de recevoir de vos nouvelles ; je viens vous demander un service que vous m'accorderez à bien des titres. Nous avons un portrait charmant de notre admirable M. de Tessé, une image de sa jeunesse où l'on retrouve encore ses traits et son regard. Mon fils l'a fait restaurer avec soin, et nous l'avons placé dans le salon de la Grange ; mais nous l'avons vu se gâter peu à peu, sans deviner la cause de ce dépérissement. Ce ne sont pas les changemens de costume que M. de Tessé avait fait faire, il y a plusieurs années. Serait-ce la restauration, le changement de toile opéré par les personnes, a-t-on dit, les plus habiles en ce genre ? Peut-être est-ce l'humidité de nos murs de grès, dont le tableau n'était séparé que par le plâtre et un papier. Dans ce cas, après qu'il aurait été rétabli, je le placerais sur la glace du salon, où il serait à l'abri de l'influence du grès. Mais, avant tout, il faut le réparer, sans nuire à la ressemblance de sa jeunesse, où nous aimons à rechercher celle des derniers temps. Il faut un artiste habile et un excellent ami. J'ai pensé que vous trouveriez quelque jouissance à prendre des soins pour le portrait de notre cher M. de Tessé, et j'ai chargé le porteur de cette lettre de le déposer chez vous, ou dans le lieu que vous lui indiqueriez.

« Nous sommes entourés, ici, de misères affreuses, assaillis par une mendicité menaçante, et, depuis une dizaine de jours, agités par une fermentation de marchés, qui n'attirera pas les vendeurs et qui pourra être suivie d'une crise terrible. La multitude a dicté le prix que l'autorité a prononcé. Les simples citoyens se bornent à soulager autant qu'ils le peuvent les maux individuels, laissant aux administrateurs le soin des mesures générales ; mais je crains bien que cela ne finisse très mal.

« J'ai été, ce matin, bien agréablement distrait de nos in-

fortunes par la révolution aussi admirable qu'inattendue de la République brésilienne. Il me semble que les nouveaux États embrassent bien plus franchement les doctrines américaines du Nord, qu'on ne l'aurait fait dans les ci-devant colonies espagnoles. Celles-ci doivent beaucoup gagner à cette aventure, sous le rapport de leur indépendance, même de leur organisation. J'ai besoin de savoir ce que l'on en pense; donnez-moi, je vous prie, votre avis particulier. Si j'ai le bonheur de vivre encore dix ans, j'aurai vu dans un demi-siècle, non seulement l'affranchissement, mais la liberté de l'Amérique entière. Oh! quel événement glorieux! Quelle leçon pour nos petits tyrans de l'ancien monde!

« J'ai été, l'autre jour, fort effrayé d'un article du *Journal général* qui faisait craindre la perte de mon aimable lady Morgan; mais, comme il parle de publications posthumes qui auraient eu le temps d'être traduites, et que j'ai reçu une lettre de son mari, de la fin de mars, où il m'écrit qu'elle achève un voyage sur la France, nous nous sommes rassurés, mes enfans et moi. Je vois, par les journaux, que deux traductions se font en même temps. Avez-vous entendu parler de cet ouvrage et de son auteur, qu'une gazette, aussi mal instruite que le journal, assurait être à Paris?

« Mon fils, sa femme et ses enfans sont partis pour nos montagnes d'Auvergne; mes filles se proposent d'y aller au milieu du mois; je resterai ici pour tondre mon troupeau, et, après le grand dîner du 14 juillet, j'irai rejoindre ma famille, jusqu'à l'époque de la moisson. Il est probable que je ferai une petite visite à Paris et dans les environs, dans le courant de juin. J'en profiterai pour vous voir ainsi que tous mes bons et fidèles amis; mais, est-ce que vous ne viendrez pas à La Grange?

« On m'écrit que Mme de Staël va un peu mieux. Lui parlez-vous souvent? Quelle est son opinion sur l'octroyement constitutionnel qui va être fait à la nation prussienne? Que pense-t-elle de la situation actuelle de la France? »

Nous n'avons pas la réponse d'Alexandre de Humboldt à cette lettre. Mais en voici une qu'il écrit à La Fayette en septembre 1818, au moment d'aller à Londres voir son frère qui s'y trouve comme ministre de Prusse et à Aix-la-Chapelle où l'a mandé le chancelier, prince de Hardenberg, qui siège dans le Congrès :

« *13 septembre.* — L'incertitude de ne plus trouver mon frère à Londres et la nécessité de me rendre dans la sainte ville (Aix-la-Chapelle) d'après l'invitation de M. de Hardenberg, ont singulièrement accéléré mon départ de Paris. Il ne me reste que le temps de me rappeler, dans cette dernière nuit, à M. le général de La Fayette, dont la bienveillance est d'un si grand prix pour moi. Je serai absent pendant six semaines, dont je compte passer trois en Angleterre, car je voudrais respirer aussi peu que possible de cet air de Congrès. Il paraît que l'on ne s'y occupera ni de la pacification des colonies espagnoles à coup de baïonnettes, ni du projet de mon ami le capitaine Symnes, qui veut voyager avec moi dans l'intérieur du globe, où luit un soleil souterrain. Il me paraît que l'influence des puissances européennes sur Buenos-Ayres sera à peu près comme celle qu'elles exercent sur l'ouverture du Pôle ! Les événemens se développent inévitablement, et je pense que le genre humain gagnera de vigueur et de santé malgré ses médecins. Adieu, mon cher et respectable général (1). »

En même temps que cette lettre, la police communique celle du prince de Hardenberg à Humboldt, à laquelle celui-ci fait allusion dans la sienne. Elle est datée d'Aix-la-Chapelle, le 4 septembre :

« J'ai lu votre lettre, avec ce vif intérêt que vous n'avez jamais cessé de m'inspirer, mon cher Humboldt, et que je vous conserverai *ad cineres usque*. Je me suis longtemps entretenu avec M. Mendelsohn de vos occupations, de l'ardeur infatigable avec laquelle vous vous y livrez en recueillant toujours de nouveaux succès ; de vos projets, de votre santé, du souvenir que vous continuez de vouer à vos amis et à votre patrie. Vous voulez bien me ranger parmi ceux qui, depuis longtemps, vous sont le plus sincèrement attachés ; accordez-moi donc la satisfaction de vous embrasser ici, j'ai grand besoin de vous entretenir sur mille sujets, et vous pensez bien que, dans le nombre, se trouve celui de convenir avec vous sur les moyens de vous être utile et de faciliter vos plans. Ce serait au commencement d'octobre qu'il faudrait venir. Paris est si peu éloigné, et vous

(1) On lit en marge de cette copie l'annotation suivante de la main d'un policier : « Cette lettre avait été laissée par M. de Humboldt, le jour de son départ, à M. Kunth, son secrétaire, pour la porter et la recommander aux soins de M. le comte de Tracy, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 44. »

y rencontrerez plusieurs de vos anciens amis. Je pars demain pour visiter encore une partie de la province, mais je serai de retour avant le 26 (1). »

Au reçu de cet appel du chancelier, Humboldt avait annoncé à ses amis son prochain départ et hâté ses préparatifs. Il se mit en route pour Londres, le 14 septembre, avec le dessein d'y rester cinq ou six jours auprès de son frère, avant de repartir pour Aix-la-Chapelle et l'espoir d'être présenté au prince Régent qu'il n'avait pu voir lors d'un précédent voyage. L'agent secret qui donnait ces nouvelles croyait que le savant Prussien emportait au Congrès un long mémoire sur les colonies hispano-américaines qu'il avait autrefois visitées.

II

Dans les pages qui précèdent, on n'a vu figurer qu'Alexandre de Humboldt et quelques-unes des personnalités parisiennes avec qui il était en relations. Avec les lettres qui suivent, son frère le baron Guillaume entre en scène. Il va nous montrer quelles étaient, à la date où elles furent écrites, les préoccupations d'un diplomate prussien, frère d'un grand savant, et, par surcroît, savant lui-même, estimé comme philologue et assez versé dans les arts et les lettres pour avoir mérité l'amitié des écrivains les plus considérables de son pays, celle de Schiller notamment. Il suffit de lire ces confidences pour deviner combien confiante et tendre était l'intimité qui régnait entre les deux frères, combien vive l'admiration de l'aîné pour le plus jeune, et la sollicitude du plus jeune pour cet aîné dont les soucis ne le préoccupaient pas moins que les siens et dont il suivait la carrière avec orgueil, comme si les mérites qui en justifiaient le succès eussent été supérieurs à ceux qui lui avaient assuré à lui-même une renommée universelle.

« *Bourgouine, 10 février 1817.* — Milles grâces, mon cher Alexandre, de tes aimables lettres du 3 janvier, et de l'excellent ouvrage qui les accompagnait; il a fait mes délices ici, et je ne saurais te dire combien j'admire que tu aies su manier d'une façon aussi supérieure une langue morte, en l'adaptant à des matières que les anciens n'ont jamais traitées avec une certaine

(1) « M. de Humboldt est parti ce matin, 14 septembre, pour Londres, d'où il se rend à Aix-la-Chapelle. » (*Annotation de la police.*)

profondeur ; tu as très bien fait de ne pas trop suivre les conseils de ceux qui se piquent d'une grande pureté dans les langues anciennes, mais qui n'ont que cet avantage seulement; on perd toujours par là en originalité, et je n'ai nulle part observé que tes ouvrages manquent de correction. Wolf (1) est avec raison enchanté de ta dédicace. Je lui ai envoyé, sur-le-champ, les exemplaires, ainsi que les autres que tu avais destinés pour Berlin. Quant au fond, je n'en parle pas. Il est du plus haut intérêt comme tout ce que tu écris, et ne se rencontre nulle autre part aussi bien.

« Je suis ici depuis les derniers jours de janvier, et j'y reste jusqu'au premier mars, je m'y trouve à merveille. Ma femme et mes filles sont bien portantes ; Caroline même souffre moins. Hermann et Adélaïde sont venus nous voir, et nous passons des journées fort gaies et fort agréables. Quant à mes affaires, je n'ai que celles des réclamations des particuliers, vis-à-vis de la France, qui ne me quittent nulle part, et celles de mes terres. Au reste, tu sauras déjà que je n'ai été nullement appelé à Berlin. J'avais demandé et obtenu un congé pour me rendre à mes terres ; je l'avais sollicité pour trois mois, mais je n'ai pu quitter Francfort que le 11 janvier, et il faut que je sois à Berlin au commencement de mars, puisque ma femme veut partir pour l'Italie au commencement d'avril, et qu'il faut pourtant un peu se préparer à un tel voyage.

« On persiste à dire que j'irai à Londres, ce printemps ; je n'en sais rien encore. On a voulu me donner vingt-cinq mille écus d'appointemens. J'ai écrit, après quelques pourparlers avec le chancelier, directement au Roi, et j'ai demandé 5000 livres sterling. Cela va donner beaucoup d'embarras, car on ne sait que faire de moi, et l'on avait, pour bien des raisons, désigné la mission de Londres. Je n'ai pas dit le plus petit mot sur ce que je devais devenir, si je n'allais pas à Londres, et j'ai écrit au chancelier qu'il m'était parfaitement indifférent, quelle que fût la résolution que prît le Roi. Je prévois facilement à quoi on se décidera. Si l'on ne me traite pas comme je le désire, je demanderai sans difficulté ma retraite entière ; c'est au fond ce que je préférerais. Ma fortune n'est pas grande, mais tellement rangée que je puis très bien vivre dans l'indépendance. Je me

(1) Frédéric-Auguste Wolf, philologue allemand.

suis privé, depuis des années, de tous les livres dont je pouvais avoir besoin, même pendant de longues études, mais j'ai fait d'assez grandes dépenses d'autre part ; sans cela, il ne me manquerait donc rien absolument, pas même de me trouver infiniment mieux que dans les affaires si épineuses du moment, qui n'ont jamais été de mon goût.

« Si d'un autre côté, comme cela est très possible, on satisfait à mes demandes, et qu'on m'envoie en Angleterre, je n'en serai pas mécontent non plus. Il y a, à côté des affaires, des études bien importantes à faire dans ce pays, qui me manquent à présent, et auxquelles je m'abandonnerais alors. J'y passerais quelques années avec beaucoup d'intérêt.

« Je t'ai déjà écrit dernièrement, cher Alexandre, que je ne compte pas passer par Paris, en me rendant à Londres, mais que je me flatte pourtant que tu voudras venir me trouver dans les Pays-Bas, pour m'accompagner, et pour rester quelque temps avec moi à Londres. Ce serait un plan délicieux et auquel j'attache le plus grand prix. Je viendrais plus tard moi-même à Paris, après avoir pris une maison à Londres, et m'y être complètement installé. »

Quelques semaines plus tard Guillaume était nommé à Londres, et de là il écrit à son frère :

« *Londres, 23 octobre 1817.* — Tu dois avoir reçu une lettre, mon cher Alexandre, longtemps après que les tiennes étaient parties. Tu y auras vu que je n'ai pas passé par Calais, mais que j'ai préféré le trajet le plus long. Si j'étais seul comme à présent, je serais tenté de le faire toujours. On voit si peu la mer qu'il serait mal fait de ne pas profiter des occasions où cela peut se faire sans inconvénient. J'ai passé délicieusement ma journée entre (*illisible*) et Harwik. La mer était agitée, mais le ciel s'éclaircissait de temps en temps : je n'ai pas quitté le tillac, excepté pour dîner, jusqu'à onze heures que je me suis couché. Je n'ai pas eu le moindre sentiment de malaise, quoique tout le monde autour de moi fût malade. J'ai vu déjà plusieurs fois Hamilton et Canning, ils m'ont parlé avec grande affection de toi : mais il n'est pas facile, à peine possible de cultiver beaucoup leur société. A présent encore, tout le monde est à la campagne et ne reste que peu d'heures pour soigner quelques affaires.

« Je suis infiniment heureux de voir que tu penses sérieu-

sement à venir me voir ici, mon très cher Alexandre. J'ai pris une maison qui sera assez grande pour te loger, parce que je sais que tu n'es pas difficile sur ce point, car tu sais que les maisons d'ici n'offrent guère de grandes pièces. Mais je voudrais que tu attendisses encore quatre à six semaines avant que de venir, à moins que tu n'y sois déterminé par les raisons importantes que tu m'as fait connaître.

« Pour ton portrait, je désirerais l'avoir ici; je crains seulement qu'il ne souffre en étant deux fois emballé et déballé. Parles-en un peu à Steuben (1) lui-même. Je suis infiniment touché de toutes tes bontés, mon cher Alexandre, et tu peux être sûr que je les reconnais entièrement. Il nous sera impossible de faire la moindre des choses pour A... Je n'ai aucun fonds pour lui.

« Pour mes livres, c'est-à-dire ceux que j'aurais voulu avoir avec moi, ils sont à Francfort, dans six grandes caisses. J'ai hésité à les apporter ici, et j'ai aussi bien fait, car comment placer cela? Je ne pensais pas non plus faire un triage, car il aurait fallu tout déranger. Au reste, je doute que je travaille ici précisément pour faire imprimer. Tu n'as pas idée combien les affaires et les occupations qu'entraîne une mission produisent un gaspillage estimable de temps. Cela est encore plus le cas ici qu'ailleurs, où, à cause des énormes distances, on perd une bonne partie de la journée dans les rues, soit à pied, soit en voiture. Mais, ce qui est le principal, c'est que je ne crois pas que je sois longtemps ici, et je suis bien aise d'étudier plus particulièrement les objets qui tiennent à ce pays.

« J'ai vu avec plaisir que tu as été consulté pour les affaires de l'Amérique; personne ne connaît en Europe ce pays aussi bien que toi. Il est singulier que l'Amérique occupe tant à présent les puissances européennes et même celles qui comme nous, n'y ont presque aucun intérêt. On voit facilement qu'il y a dans ce soin pour l'Amérique beaucoup de sentimens entièrement européens. »

« *Londres, 27 octobre.* — Je t'ai écrit à Douvres, aujourd'hui, étant incertain si ces lignes te trouveraient encore à Paris (2). Je suis enchanté de ta résolution de venir ici tout de

(1) Le baron de Steuben, peintre allemand, qui s'était fixé à Paris où il mourut en 1856 et que ses œuvres rapprochent de l'école française.

(2) Alexandre était parti la veille pour Londres.

suite. J'ai la plus grande impatience de te revoir. Tout est arrangé pour le mieux. Ne loge pas chez R... Je demeurerai, dès après-demain soir, dans une maison Portland Place 17. Tu trouveras ta chambre toute préparée, et je te prie de descendre, dans tous les cas, chez moi. Je suis bien fâché de ne pouvoir loger également Arago; les maisons anglaises sont si ridiculement petites! Mais je lui conseille de se loger à Moring hôtel Street, Manchester Square. Il sera près de nous et également bien. »

Le dossier que nous compulsons reste muet jusqu'à la fin d'août 1818. A cette date, Guillaume, qui n'a pas quitté Londres, y attend de nouveau son frère et se réjouit de le revoir après une séparation de dix mois.

« *Londres, 27 août.* — Je ne saurais assez te remercier de ton aimable lettre du 22, et de la certitude que tu y donnes de t'embrasser sous peu. Te voir bientôt; te voir pour le moins pendant trois semaines, te posséder chez moi, dans ma maison, tout cela m'enchante et me rend également heureux. »

Le séjour d'Alexandre à Londres fut abrégé par la nécessité où se trouvait Guillaume de se rendre au Congrès d'Aix-la-Chapelle. Là, les occupations de celui-ci se multiplièrent et l'absorbèrent. Ce n'est que bien après la fermeture du Congrès qu'il put se rappeler au souvenir de son frère.

« *Francfort, 14 décembre.* — Je te demande mille fois pardon de ne pas t'avoir écrit jusqu'à ce jour, mais j'ai tellement été par voies et par chemins, depuis que j'ai quitté Aix-la-Chapelle, que je n'ai guère eu de loisir. D'ailleurs, dans les premiers jours, je n'avais rien à te dire qui pût t'intéresser beaucoup.

« Je me flatte que tu seras arrivé heureusement à Paris, et que tu y continues tes travaux avec une ardeur redoublée; j'espère aussi que l'impression va à ton gré. A propos, qui est donc un certain sir Jackson qui est tombé ici chez moi, prétendant te connaître, et savoir toutes nos relations avec feu M. Storn? Il n'a été qu'un quart d'heure chez moi, et n'a pas cessé de faire des questions sur tout ce qui nous regarde. Comme cela ne me paraissait pas trop plaisant, je lui ai répondu assez froidement, je n'ai rien pu apprendre ici à son égard.

« J'ai eu le fameux entretien avec qui tu sais (1), première-

(1) Le chancelier prince de Hardenberg, avec qui il s'était trouvé en désaccord sur la politique du moment et à qui il avait donné sa démission de ministre à Londres.

ment, l'avant-veille de mon départ, et une petite demi-heure avant le sien. On m'a fait quatre propositions : Les deux que tu connais, l'Australie et le partage du Ministère de l'Intérieur. J'ai refusé péremptoirement ce dernier, et j'ai montré les difficultés du premier. En troisième lieu, on m'a proposé de retourner à Londres pour une année, et de me donner, pour me dédommager des frais du double ménage, telle somme que je demanderais; refus net de ma part. Enfin, d'aller à Rome (mais après avoir fini ici), pour négocier le Concordat. J'ai dit que ce serait blesser tout ce que je dois à N... qui s'y trouve, et qui est mon ami. On a été fort mécontent, disant que je ne voulais céder en rien, et on a fait l'aveu remarquable que mon attitude serait trop indépendante, si j'étais seulement au Conseil d'État et par conséquent sans appointemens. Depuis ce jour, jusqu'au moment où nous nous sommes quittés à Coblentz, les démonstrations extérieures ont toujours été les mêmes; mais, quoiqu'il eût dit qu'il voulait reprendre la conversation en chemin, il ne l'a pas fait; je ne l'ai plus vu seul; il m'a embrassé tendrement, en montant en voiture, et c'est ainsi que nous nous sommes séparés.

« Il n'y a guère de doute que les offres et les propositions qu'on pourra encore me faire seront de même nature, sous différentes formes; mais je déclinerai fortement tout ce que je ne pourrai point faire accorder avec mes principes et mes convenances. Pour le moment, on me laissera probablement tranquille. Les affaires dont j'ai été chargé me retiendront ici aisément jusqu'à la fin de février et je répands que je veux aller, après, passer quatre semaines aux terres de ma femme : j'écarte, par là, tout soupçon d'empressement de me rendre à Berlin. J'ai vu Schlegel (1) à B...; il paraît s'y plaire, et y sera sans doute très utile.

« Il serait superflu de dire que son amour-propre continue à être des plus actifs ; mais ce qui m'était nouveau, et ce que je plains, c'est qu'il s'adonne à des recherches dans lesquelles il entre infiniment de détails purement mécaniques, ce qui lui fait négliger ses talens poétiques, etc. Les antiquités de Trèves sont remarquables, et le chancelier a fait beaucoup pour les faire déblayer et nettoyer.

(1) Guillaume de Schlegel, le célèbre critique allemand qui fut l'ami de Mme de Staël.

« Muffling (1) est allé à Bruxelles, chargé d'une négociation. Je crois qu'il finira par avoir une place à Londres. C'est, selon moi, le meilleur choix qu'on puisse faire dans ce moment.

« Adieu, mon cher Alexandre : je désire vivement que nous ne soyons pas longtemps sans nous revoir de nouveau, et je me flatte que tu viendras à Berlin avant ton grand voyage. »

On a pu voir que jusqu'à ce jour, la police n'avait découvert dans les papiers d'Alexandre de Humboldt que de rares lettres de lui. Mais, elle ne tarda pas à reprendre sa revanche. Dès le début de 1819, elle était plus heureuse et pouvait faire connaître ce que le savant prussien pensait du Cabinet Dessôles qui venait de succéder au Cabinet Richelieu. Ce qu'il en pensait, il le confiait à son frère :

« *9 janvier 1819.* — Les dernières semaines ont été ici fort orageuses. Comme sur les affaires importantes, il faut s'exprimer avec franchise, mon opinion est que la tranquillité de la France est beaucoup plus probable avec le ministère actuel qu'avec le ministère soit mixte, soit ultra, que l'on a voulu former. L'imbécillité de ceux qui, dans cette affaire, ont eu la chute de leurs ennemis en main, et qui n'ont pu ni su en profiter, pendant trois jours, est au-dessus de tout ce que l'on a vu dans la journée des dupes. A force de crier que la France était en danger, qu'il fallait changer les lois que l'on venait de faire l'an passé (celle des élections et du recrutement), on a été sur le point d'agiter sérieusement les provinces. Les ultras se vantaient déjà de leur triomphe, des changemens qu'ils allaient opérer, et quelques heures après, les personnes qu'on allait chasser sont montées en grade, et le parti vaincu a été plus maître du terrain que jamais. Ce conflit des passions, cette multitude d'hommes qui crevaient d'envie d'être ministres, et qui refusaient, parce que l'ensemble du ministère qu'on allait former (mosaïque d'hommes de tous les partis) ne leur inspirait pas de confiance, tout cela était un spectacle très instructif.

« Le nouveau ministère agira dans le sens de la masse de la nation. On ne touchera point à la Charte, et je crois que l'année se passera beaucoup plus tranquillement que si le ministère avait été disposé à agir dans le sens opposé. Voilà mon opinion individuelle; elle est diamétralement opposée à celle de tous les

(1) Le général prussien baron de Muffling, gouverneur de Paris en 1815, pendant le séjour des Alliés.

voyageurs allemands qui retournent à Francfort; opposée surtout à celle de tous les diplomates, à l'exception de sir Charles Stuart.

« Tu n'es pas facilement effrayé, mon cher ami; c'est pour cela que je t'ai écrit avec cette franchise. La France restera très tranquille, s'il n'y a point un choc extérieur. Il est probable que la première nouvelle de la retraite du duc de Richelieu paraîtra hostile aux étrangers. Il est si facile de parler du triomphe des Jacobins! Quiconque connaît les ressorts de cette petite révolution ministérielle, sait qu'il n'y a rien de haineux pour l'étranger dans toute l'affaire. »

En même temps qu'il rassurait son frère sur la situation des affaires de France, Alexandre de Humboldt se préoccupait de ce frère bien-aimé qu'il savait quasi-brouillé avec Hardenberg et au sujet duquel les journaux publiaient les commentaires les plus contradictoires. Sans nouvelles directes de lui, il en demandait à Frédéric de Schoell qui, après avoir été longtemps attaché à la légation de Prusse à Paris, résidait maintenant à Berlin comme conseiller intime, en possession de la confiance du chancelier.

« *4 février.* — Je suis en peine, monsieur, de la position future de mon frère; je n'en ai aucune nouvelle directe, et j'ose vous prier de m'en dire quelque chose. Savez-vous quelque chose de Francfort? Pourrais-je voir la gazette officielle qui annonce sa nomination. Ah! quel déplorable renouvellement de ministres, et comment mon frère, qui sait refuser, peut-il accepter un entresol dans la maison de M. S. (1). Le rédacteur d'un article qui a paru aujourd'hui dans le *Journal des Débats* sera extrêmement désagréable à mon frère. Il a frappé et il frappera tous ceux qui lui sont attachés. Ces mots en italique: *Le Baron de Humboldt n'est pas Ministre de l'Intérieur*, semblent être mis comme de ces grandes nouvelles qui peuvent consoler les hommes monarchiques; c'est comme si on leur disait: n'en croyez rien, la patrie n'est pas en danger. Avec un peu de décence et de bienveillance, on aurait pu dire que c'était par erreur que... etc. De grâce, dites-moi si vous savez quelque chose immédiatement de Berlin sur la position des choses. »

Quelques jours plus tard, le signataire de cette missive pres-

(1) Le baron de Schuckmann, homme d'État prussien, directeur de la police à Berlin et qui fut, durant peu de temps, ministre de l'Intérieur.

sante, toujours en quête d'informations, interrogeait son frère, alors à Francfort.

« *15 février.* — Ma dernière lettre, cher ami, t'a été portée par un secrétaire d'ambassade du comte de Goltz à Francfort (1); elle traitait longuement du nouveau ministère. J'espère que tu l'as reçue. En attendant, les gazettes françaises (et je ne puis m'en procurer d'autres), disent que tu es ministre de l'Intérieur, puis elles disent après que tu ne l'es pas! J'ai compris que, comme la Prusse n'a pas les catacombes du Conseil, dans lesquelles on enterre en France les ministres déchus, on a voulu laisser à M. de Schuckmann un entresol, tout en lui faisant accroire qu'il est encore maître de la maison. J'ai peine à croire que tu aies approuvé cette funeste répartition des ministères; et comme je n'ai pas de nouvelles, je pense que tout est encore incertain. Donne-moi, je te conjure, quelques éclaircissemens. Un article dans le *Journal des Débats*, qui commence comme un coup de canon : « M. de H... n'est pas ministre de l'Intérieur, etc., » n'est point de Goltz, mais, d'après ce que je sais avec certitude, de Schoell. La rudesse du style et l'inconvenance du ton me l'avaient fait soupçonner. Déjà Schoell m'a dit qu'il n'y avait mis aucune importance, et qu'il avait voulu seulement rectifier une erreur. Il a la main heureuse!

« Je te ferai passer mon ouvrage sur l'Égypte, mais comme je suis pauvre d'argent dans ce moment, permets que je le fasse relier ici à tes frais, et qu'à tes frais de même, je te l'envoie. »

Au mois de juillet 1819, la lettre suivante, adressée par Alexandre de Humboldt au chancelier de Prusse, prince de Hardenberg, vint prouver à la police combien le préoccupait la situation de son frère. Guillaume avait consenti, après de longues hésitations, à faire partie du ministère prussien, avec l'espoir d'y faire prévaloir ses idées libérales. Mais il semble que le chancelier ne le lui avait ouvert que dans le dessein de le ramener aux siennes et de l'annihiler en les lui imposant, résolu à le briser, s'il ne réussissait pas à les lui faire accepter.

« *Paris, 30 juillet 1819.* — Monseigneur, depuis un grand nombre d'années, depuis 1793, où V. A. a daigné m'attacher à sa personne et m'honorer de sa confiance, je ne lui ai jamais

(1) C'est la lettre du 9 janvier qu'on a lue ci-dessus. Il est à remarquer que, quoique confiée à un secrétaire d'ambassade, elle avait été retenue par la police, le temps d'en prendre copie.

écrit sans avoir à lui parler de ma reconnaissance. Chaque année a été signalée par des bienfaits. Le plus grand m'a paru cette bienveillance constante, cet intérêt non interrompu par lesquels vous avez encouragé les premiers essais de ma jeunesse, les travaux plus mûrs d'un temps où l'on apprend à dompter son imagination et à reconnaître les véritables biens de la vie. L'expression de ma reconnaissance doit avoir de la monotonie; je connais cependant assez votre cœur pour savoir qu'elle ne vous déplaît pas, que vous aimez à voir de temps en temps cette écriture qui vous rappelle d'autres époques bien éloignées de la vie.

« J'ai reçu les douze cents écus que Votre Altesse a daigné me faire assigner pour l'achat des instrumens et des livres; j'en rendrai le compte le plus détaillé. Jamais gouvernement n'a agi d'une manière plus libérale et plus délicate envers un homme de lettres. J'aime à vous devoir ce qui m'arrive de bien dans ce monde. Je le dis à tout ce qui m'entoure, les épanchemens me sont un besoin. Daignez agréer l'hommage renouvelé de mes sentimens d'affection, de respect et de reconnaissance. J'aurai l'honneur de vous adresser sous peu la première esquisse de mon plan de voyage (1). Je ferai même ce plan en double, l'un sous la forme officielle, l'autre dans une lettre adressée au Prince chancelier d'État.

« Je suis à attendre le retour de M. Amédée Jaubert (2) qui est encore à la campagne pour se délasser des fatigues de sa course aux bords de la mer Caspienne. C'est lui qui a été chercher ces chèvres de Cachemyre, qui ont coûté au gouvernement 400000 francs. (Il y en a trois cents en vie). Je suis tellement harcelé de lettres que l'on m'adresse sur mon voyage depuis six mois que je ne puis m'en tirer sans secrétaire. J'ai cru que je serais un peu plus tranquille, en répondant que je vais par le Cap de Bonne-Espérance, et que je retourne par terre. Les dilettanti voyageurs craignent heureusement les longues navigations, je compte cependant faire tout le contraire de ce que je dis. J'apprends avec beaucoup d'assiduité le persan, j'ai des leçons tous les jours. Je compte aller par Constantinople, où les rochers volcaniques des Dardanelles ont été mal vus jus-

(1) Il préparait déjà son grand voyage d'exploration dans l'Asie centrale qu'il ne put faire qu'en 1829.

(2) Un des plus brillans élèves de l'orientaliste Silvestre de Sacy.

qu'ici, par Angora, Erzeroum, et l'Ararath en Perse, mesurer barométriquement toute la Perse, du Nord au Sud, du Manzanderan au golfe Persique, vous envoyer du vin de Schiraz, et passer par Bander-Abassi dans l'Inde. Je pourrai par cette route fournir beaucoup de renseignemens utiles à mon pays sous le rapport de la teinture, des fabriques de laine et de commerce. L'idée de Votre Altesse de réunir les diverses questions d'utilité publique est aussi juste que facile à mettre à profit.

« Voilà, à ce que le comte de Goltz me dit, mon frère en chemin pour Berlin! Ce serait manquer à cette franchise dont vous m'avez toujours fait un devoir, si je ne vous parlais pas de ce qui m'agite si vivement en ce moment. Je crains que cette hésitation que mon frère a montrée, avant d'accepter la place que Votre Altesse lui a destinée, n'ait fait naître de nouveau quelque malentendu. Je vous suis trop attaché, cher Prince, pour ne pas juger avec la plus grande impartialité tout ce qui regarde les intérêts d'un frère qui m'est cher. Ma reconnaissance pour vous, mon dévouement pour la personne du Roi qui ne cesse d'être si bon pour moi, m'en font un devoir. J'ai sans cesse agi dans le sens qui a rapport au désir énoncé par Votre Altesse dans notre dernière conversation confidentielle à Aix-la-Chapelle. Je vous conjure de traiter mon frère avec cette confiance dont vous lui avez donné tant de marques affectueuses. Un homme qui porte le nom que je porte n'a jamais d'autres intérêts que ceux qui occupent vos pensées.

Il peut y avoir eu divergences d'opinion sur les moyens par lesquels le même but doit être atteint; mais je connais, par une si longue et ancienne expérience, l'étendue de vos vues, la noblesse de vos sentimens que je ne crains jamais que les divergences d'opinions dans les affaires les plus graves puissent vous blesser. M'avez-vous jamais retiré votre bienveillance, j'ose dire votre amitié, parce que, soit par la ténacité des illusions de ma première jeunesse, soit par un manque d'expérience du monde, j'ai différé avec Votre Altesse dans des idées de détail sur les modifications du plan constitutionnel? Je sais que mon frère a le plus vif désir de mettre en œuvre tout ce que la nature lui a donné de talent et de forces pour vous seconder dans le grand œuvre qui doit couronner vos travaux antérieurs. Vous avez été content de sa manière d'agir à Vienne, vous le serez à Berlin. Je compte tant sur la proximité

de cette douce habitude de pouvoir l'entendre à chaque heure du jour! Je sais que vous rendrez la plus éclatante justice au talent, à la prudence, au patriotisme de mon frère. Je sais aussi qu'il ne pourra jamais s'éloigner d'une personne à laquelle, lui et moi, nous devons les marques de la plus douce et plus constante affection.

« Vous avez été placé si haut par la Providence pour influer sur les affaires générales du monde, que j'attends avec confiance l'issue d'une lutte engagée par une coupable exagération de quelques têtes mal organisées. J'ai appris avec une vive satisfaction qu'en même temps que des mesures de rigueur ont été prises contre ceux qui veulent cimenter la liberté avec le sang et rendre odieux tout ce qui peut élever et ennoblir les hommes, vous avez soumis au Roi les bases d'une constitution d'États. Les temps dans lesquels nous vivons sont très extraordinaires. Séjournant dans un pays dans lequel les grandes querelles qui ébranlent les diverses classes de la société sont à peu près vidées, et où règne dans ce moment un grand désir de calme et de tranquillité, je ne juge sans doute que bien imparfaitement de l'état de ma patrie; mais je pense comme Votre Altesse que les rigueurs nécessaires pour ne pas laisser écrouler l'édifice social ne peuvent (parce qu'elles sont des moyens physiques) remédier que momentanément à un mal moral.

« Les constitutions établies dans quelques États d'Allemagne ont compliqué les questions, parce qu'elles ont été formées d'après des idées très divergentes. On a tâché de persuader à une partie de la nation que les grandes puissances ont une tendance concertée à gêner le développement de la pensée, à empêcher la discussion sur des objets d'un intérêt général, à s'effrayer d'un enthousiasme qui a produit tour à tour de grands malheurs et de belles actions chez des peuples de race germanique. Cet état d'irritation, véritable ou factice, cessera dès que, par les sages institutions que vous méditez, on offrira d'autres alimens à l'esprit public; il cessera d'avoir de l'importance, dès que les hommes mûrs, les propriétaires, qui ont intérêt au calme et à la stabilité, seront appelés dans les conseils des souverains. Une publicité autorisée, je dirai encouragée par le gouvernement, fait cesser les trames coupables ourdies dans le secret. Un noble attachement à des familles régnantes qui ont gouverné avec douceur, émancipé les classes inférieures du

peuple, introduit une égalité de droits parmi les citoyens, plus parfaite que celle dont jouissent les États les plus anciennement constitués, cet attachement, dis-je, éloigne en Allemagne les craintes d'une révolution funeste. Mais il est des états de malaise et de tiraillement dont l'influence croissante ne laisse pas aussi d'entraver la marche des gouvernemens : des mesures utiles paraissant alors aux Princes les mieux intentionnés des concessions qui peuvent encourager, enhardir les malveillans et placés entre les peuples et les Princes, les plus grands hommes d'État ne pourraient plus à la longue trouver l'issue de ces labyrinthes de préventions et d'erreurs. Cette crainte, monseigneur, n'est pas celle qui m'agite ; je connais la difficulté de votre position, mais je sais aussi ce que vous possédez d'élévation dans la pensée, d'indépendance d'opinion, d'ascendant sur les esprits.

« En relisant cette lettre, je me suis demandé si je devais la laisser partir. Je pense qu'elle ne renferme rien qui ne respire le vif attachement que je vous porte. Faites-moi la grâce de ne pas dire à mon frère que j'ai parlé de lui ; je ne veux pas que vous répondiez sur aucun des objets que j'ai traités, je sais respecter votre temps ; mais je serais pourtant rassuré si vous daigniez m'écrire deux lignes de votre main pour me dire que cette lettre ne vous a pas déplu. Je puis demander cette grâce à votre ancienne amitié pour moi.

« J'entends dire à tous ceux qui nous arrivent que jamais vous n'avez été mieux portant, jugez du plaisir que cela me cause. »

Cette lettre était partie depuis quelques jours lorsque Alexandre en reçut une de Guillaume qui lui annonçait son entrée prochaine au pouvoir, mais laissait pressentir de prochains embarras ministériels par suite de la divergence d'opinions qui existait entre le chancelier et lui.

« *Berlin*, *13 août 1819*. — Cher Alexandre, je suis ici depuis quinze jours, et j'entrerai en fonctions très prochainement. Il ne me reste que peu de moment, et je ne puis te dire que ce qui pourra principalement t'intéresser dans ma nouvelle position.

« Le Chancelier est aimable et amical au possible, mais comme je trouve assez singulier qu'il s'imagine qu'il ait pu premièrement me maltraiter en quelque façon et qu'il n'ait besoin

après que de se radoucir de son côté, pour que je m'empresse de renouer nos anciennes liaisons, c'est moi plutôt qui me tiens sur un pied de réserve avec lui.

« Le Roi m'a vu seul, le matin après son arrivée, et m'a fait dîner ce même jour avec lui, tandis qu'ordinairement, en pareille occurrence, il s'épargne l'importunité d'une audience. Tout le monde a remarqué qu'il a parlé à table de préférence avec moi, et il a témoigné à Witzleben son contentement de la manière dont je lui avais parlé le matin. Comme c'est uniquement par la confiance du Roi que je puis agir avec succès, tu croiras facilement que je ne négligerai rien pour me le concilier.

« Ma femme et tous mes enfans, excepté Hermann, sont encore à Ems, et je ne les attends que dans sept à huit semaines de retour ici. La santé de ma femme ne va pas mal, mais pas non plus aussi bien que je l'aurais espéré.

« L'envoi de l'ouvrage de Raynouard que je dois sans doute à tes bontés, m'a fait beaucoup de plaisir. Je joins à ces lignes ma réponse pour le comte de Pradel. Je me souviens très bien de l'avoir connu en 1815, mais je n'en ai pas fait mention dans ma lettre ; ce sont des souvenirs qu'il n'est pas agréable de rappeler.

« Les mesures de rigueur qu'on prend ici et en Allemagne, ne sont ni conformes à mes goûts, ni, selon moi, sages et adaptées aux circonstances. Il est heureux pour moi qu'elles aient été prises avant mon arrivée. Je ne doute pas non plus que le moment ne vienne bientôt où je pourrai m'expliquer dans le Ministère qui partage, au reste, mon opinion à leur égard.

« Schoell a donné à sa femme, en badinant conjugalement, un petit coup avec deux doigts sur la main, et elle en a reçu deux plaies dont elle souffre depuis quinze mois ; on a cru qu'il faudrait lui couper les doigts. Quelle gentillesse aimable ! Il est au reste, plus gras et plus gai que jamais.

« Le chancelier, qui ne vient plus dans le conseil des ministres, pense faire de Schoell son envoyé et plénipotentiaire auprès de nous ; mais nous protesterons contre cette manière de traiter les Ministres. Je l'ai déjà fait sentir au prince.

« La princesse de Hardenberg est tombée, le 1er août, en dansant une polonaise avec Wittgenstein. Elle ne peut plus marcher depuis cet accident. »

Au mois de janvier suivant, le signataire de cette lettre n'était plus ministre. Revenu à ses savantes études, il y cherchait une diversion aux graves ennuis que lui avait causés son passage au pouvoir. Alexandre, en le félicitant de s'être jeté dans le travail, lui demandait quelques détails sur les circonstances de sa chute.

« *22 janvier 1820.* — Le courrier ne donne les lettres qu'au moment où les bureaux du comte de Goltz ne veulent presque plus recevoir de paquets, de sorte que j'ai eu à peine le temps, cher ami, de te remercier de tes deux aimables lettres des 2 et 14 janvier, la première contenant la grande nouvelle qui occupe ici tous les esprits, et qui a beaucoup contribué à la célébrité de ton nom. Je m'attendais à cet événement, et je désirerais qu'un jour, je puisse avoir une légère notion des causes les plus rapprochées. Comme je regarde toutes les lettres fermées à cachet volant comme peu sûres, je ne toucherai pas cette corde, ni rien de ce qui tient à la politique. Tu peux ainsi, par conséquent, être sûr que je ne puis influer, de la manière la plus éloignée, sur les absurdes récits des journaux. Je ne vois jamais les personnes qui les font, et je sens combien toute espèce d'influence de ce genre contrarierait la noblesse de ton caractère.

« J'ajoute seulement, quoique ce soit presque un incident politique, qu'avec ta lettre du 2 janvier, j'en ai reçu une du 8 janvier de la main du prince de Hardenberg. Il ne m'avait pas écrit depuis six mois, ni répondu sur une lettre très détaillée que je lui avais écrite. Depuis, je lui avais envoyé un volume. Il m'a écrit que ma lettre du 30 juillet (celle sur les mesures politiques) est allée droit à son cœur, qu'il a plus que jamais le besoin de se rapprocher de moi, de resserrer des liens si anciens. Puis il ajoute :

« Mon cher Humboldt, c'est une bien vive peine que de me « voir dans la nécessité de vous mander que l'amitié qui me « liait à M. votre frère n'a pu se rétablir lors de son arrivée, « je l'ai prié avec instance d'être de nouveau pour moi ce qu'il « fut, pendant plusieurs années. Il a cru devoir suivre une ligne « tout à fait différente. C'est une des expériences les plus dou- « loureuses de ma vie, mais je n'ai rien à me reprocher. Con- « servez-moi, vous, toute votre amitié, et comptez toujours sur « la mienne. Je crois que votre présence aurait détourné mainte « circonstance fâcheuse ! »

« L'ouvrage d'Égypte, cher ami, est en route depuis cinq semaines. Je suis sûr qu'il te fera grand plaisir. Ne veux-tu pas acheter, ici, le Strabon de Du Theil? Les notes sur l'Égypte et les rectifications de ce que l'ouvrage renferme d'inexact, par rapport à des citations des anciens, rendent ce Strabon précieux. N'en as-tu pas quelques volumes déjà?

« Je vois avec ravissement que tu es tout à l'étude, et à celle des langues américaines. C'est comme une marque de ton amitié pour moi. Je ferai traduire ton mémoire en français, et je désire que nous ayons bientôt quelque ouvrage de toi : cela paraîtra très piquant.

« Je commence à voir clair dans le persan, depuis que je suis forcé de travailler, à haute voix, aux deux cours de Sacy et de Langlès (1), devant le public; cela stimule beaucoup. J'apprends aussi l'arabe chez Sacy. Je t'invite, pour avoir une idée de quelques rapprochemens de ces idiomes avec les langues américaines, de relire les commencemens des chapitres de la belle grammaire arabe de Sacy, et de son précis de grammaire générale philosophique, troisième édition. Il y a des rapports entre les langues américaines et syriaques très curieux, non seulement par les incorporations, mais aussi par cette grande division de langues pour laquelle les unes ont beaucoup de formes de verbes, d'autres beaucoup de formes et de temps à la fois. »

Le jour où Alexandre répétait à son frère ce que lui avait écrit à son sujet le prince de Hardenberg, il répond au chancelier :

« *22 janvier*. — Monseigneur, je ne trouve pas d'expressions pour témoigner assez vivement ma reconnaissance à Votre Altesse pour tout ce que sa lettre, en date du 8 janvier, renferme pour moi de consolant et d'affectueux. Je ne pouvais craindre que la franchise avec laquelle je m'étais exprimé sur l'état moral des peuples ait pu vous déplaire. Vous pouvez blâmer mes opinions; mais, je le sais, vous avez toujours rendu quelque justice à la pureté de mes sentimens.

« Ce qui est arrivé par rapport à mon frère m'a profondément affligé, et par l'attachement que je lui porte, et par les liens qui, dès ma première jeunesse, m'unissent à votre existence

(1) Silvestre de Sacy et Langlès professaient à la Sorbonne les langues orientales, et notamment l'arabe et le persan.

politique dans le monde. Je ne connais que les résultats, je me perds à deviner les causes. Je ne conçois plus rien à la marche des affaires, et les rapports mensongers des journaux me déroutent chaque jour davantage. Mais ces liens seront-ils entièrement rompus? Quitterai-je l'Europe dans cet état d'incertitude? L'éloignement de mon frère me rend doublement nécessaire votre appui puissant. J'ai montré, je crois, dans toutes les occasions, un dévouement sans bornes pour la personne du Roi. Il me serait douloureux de penser que ce que le temps et quelques travaux ont cimenté, puisse se briser dans la tempête des opinions.

« Je vois avec un plaisir mêlé d'étonnement que Votre Altesse a eu le loisir de lire mon volume. Tout ce que votre lettre renferme à ce sujet, m'a comblé de joie. J'espère pouvoir bientôt vous offrir un nouveau volume. J'ai été assez heureux pour regagner ma liberté comme auteur. Mes anciens libraires ont consenti à résilier le traité. »

On a vu qu'en transmettant à son frère les propos du prince de Hardenberg, Alexandre de Humboldt lui exprimait le désir d'être informé des causes de sa chute. Guillaume se hâta de répondre aux questions.

« *Berlin, 3 février 1820.* — Mille grâces, mon cher Alexandre, pour ta lettre détaillée et amicale du 22 janvier, et les livres que tu m'as envoyés : ils me sont doublement précieux à présent puisque je puis en faire usage librement. Je ne saurais te dire combien je me félicite du loisir dont je jouis. Je sors très peu ; mes occupations et tout le reste de mon temps dans l'intérieur de ma famille, sont les seules choses auxquelles je me livre. Tu n'as pas d'idée combien le travail est pénible, lorsque, comme c'est mon cas, on a été éloigné de ses études, pendant un grand nombre d'années; mais je réussirai à m'y remettre entièrement, et je me flatte que je n'en serai plus détaché. Je regarde ma carrière politique comme finie, et je désire vivement que ce soit. Dans le moment actuel, je ne m'occupe absolument de rien qui y soit relatif; je ne lis même pas les papiers publics, et je ne connais que par les récits des autres ce qu'on me fait l'honneur de dire de moi.

« Je n'ai jamais supposé, mon cher frère, que tu y eusses la moindre part, je connais trop bien ta manière d'agir pour cela. Il est naturel que les gazettes débitent beaucoup de contes

et de mensonges, et surtout sur le motif de mon éloignement des affaires. Personne ne s'imagine que cette mesure n'a eu aucune cause particulière, qu'elle n'a été précédée par aucun événement, aucune querelle, aucune division même : on inventera donc des raisons, et on fera des histoires.

« Tu voudrais avoir, cher Alexandre, une légère notice des causes les plus rapprochées de ma catastrophe ; je puis certainement satisfaire cette demande, sans dévoiler aucun mystère, et sans m'exposer à aucun inconvénient dans le cas très probable que cette lettre soit lue avant qu'elle ne te parvienne. D'après tout ce que je sais historiquement, et ce que je puis concevoir moi-même par conjectures, il n'y a eu absolument d'autre raison que celle que le prince de Hardenberg a cru que la diversité d'opinions entre lui et moi était trop prononcée, et mon influence sur le ministère, malgré l'opposition dans laquelle je me trouvais avec lui, trop grande pour qu'il pût conduire l'administration d'après son système, aussi longtemps que je serais en place. Il a voulu, de plus, se débarrasser de mon opposition dans le ministère et dans le Conseil d'État, pour les nouveaux impôts qui vont être créés à présent : je ne le blâme pas en ceci; je trouve, au contraire, qu'il a très bien fait ; il aurait seulement fait mieux encore s'il ne m'avait jamais appelé au ministère. Il devait voir, par tout ce que je lui avais dit à Aix-la-Chapelle, et écrit, de Francfort, au Roi, que nous ne pouvions pas nous trouver dans les relations où il voulait me placer, sans qu'un de nous changeât entièrement de principes et de systèmes. Je n'ai jamais, étant ministre, agi dans un sens d'opposition aussi direct que j'ai parlé et écrit alors. J'ai toujours su tenir exactement la ligne entre ce qu'on peut écrire et ce qu'on peut faire. J'ai toujours senti ce que m'imposait ma place même, et j'ai agi avec la plus grande délicatesse, sans cependant altérer en rien ni mes principes ni mes opinions.

« Ce que le prince de Hardenberg t'a écrit ne m'étonne guère : il l'a dit à plusieurs personnes ici ; c'est de toute fausseté; ce n'est pas lui qui a à se plaindre, c'est moi, et ceux qui nous connaissent tous les deux savent bien à qui de nous deux il faut supposer plus de constance dans l'amitié. Tu me ferais plaisir, si tu voulais lui répondre là-dessus ces mots à peu près : « J'ai été fort peiné sur ce que vous me dites sur mon frère. Il « m'a écrit que ses principes et ses opinions sur la manière dont

« il aurait fallu conduire les affaires en général, et particulière-
« ment dans le moment actuel, avaient été si opposés aux vôtres,
« qu'il n'avait pas pu s'accorder avec vous là-dessus, sans blesser
« sa conscience et ses devoirs envers le Roi, qu'il lui avait été
« douloureux sans doute de ne plus se trouver sur le même pied
« avec vous, mais qu'il n'avait aucun reproche à se faire à cet
« égard; qu'il avait, au contraire, depuis son départ de Londres,
« et plus encore pendant son séjour à Francfort, tellement à se
« plaindre de vous, que l'impression n'avait pu en être effacée par
« les simples protestations d'amitié, et du désir de renouer les
« anciennes liaisons que vous lui aviez faites à son arrivée à
« Berlin, sans même les accompagner d'une marque réelle de
« confiance. »

« C'est ainsi qu'on renvoie la balle. Je ne tiens cependant pas beaucoup à ce que tu lui dises cela. Je suis sûr qu'en aucun cas, tu ne lui répondras qu'il a raison, et voilà ce qui me suffit. Il est inconcevable comme on peut mêler et confondre ainsi les intérêts de l'État et ses rapports personnels. Aucun des hommes qui me connaissent depuis longtemps pourrait-il s'imaginer qu'il n'avait, après m'avoir vraiment maltraité, qu'à me donner une place et des appointemens, et à me dire quelques phrases amicales pour m'engager à oublier non seulement ce qui s'est passé, mais même mes maximes et mes principes.

« Je plains, au reste, beaucoup le prince de Hardenberg. Il s'attire une immensité d'affaires et de désagrémens sur le déclin de ses jours, et n'est point secondé comme il devrait l'être dans son poste. Quant à moi, il t'en souvient combien je lui ai dit à Aix-la-Chapelle, à lui et à A..., que je ne pouvais pas me trouver dans le ministère à présent; tu te souviens aussi qu'en oubliant entièrement la manière dont j'avais été traité, j'ai été le plus amicalement du monde avec le Prince. Tu pourrais, si tu ne veux pas lui dire ce que je viens d'écrire, lui rappeler ceci.

« Voilà, mon cher Alexandre, ce que j'avais à te dire sur ce sujet; je n'y reviendrai plus à présent. Il est ennuyeux d'en parler, et Dieu sait que je n'ai pas le moindre petit ressentiment contre le Prince. Je ne me rapprocherai certainement pas personnellement de lui, mais je désire sincèrement qu'il ait tous les succès et toutes les satisfactions possibles : je désire seulement qu'il trouve des hommes qui puissent, d'accord avec lui,

conduire les affaires. Ce que je puis t'assurer, c'est qu'il ne m'a jamais fait plus de bien qu'en m'éloignant du ministère, et je dis bien cordialement le matin et le soir : *Deus nobis hæc otia fecit.* »

Au reçu de cette lettre, Alexandre s'empressa de s'acquitter envers Hardenberg de la commission dont l'avait chargé son frère.

« *19 février 1820.* — Depuis que vous m'avez communiqué, cher et respectable prince, les tristes nouvelles de mon frère, j'ai eu de lui une seule lettre détaillée. Pas de plaintes, pas d'amertume. Il m'a écrit « qu'il sentait la peine que je devais « éprouver à cause de mon double attachement à vous et à lui, « que ses opinions sur la manière de conduire les affaires en « général, et principalement dans le moment actuel, avaient été « si opposées aux vôtres, qu'il aurait cru blesser sa conscience « et ses devoirs envers le Roi, en les abandonnant ; qu'il lui « avait été douloureux, sans doute, de n'avoir plus été sur le « même pied avec vous comme jadis, mais qu'il croyait n'avoir « aucun reproche à se faire à cet égard ; qu'il croyait avoir à se « plaindre de votre manière de le traiter pendant son séjour à « Francfort, que des impressions de cette nature étaient difficiles « à effacer, et que, depuis son arrivée à Berlin, les expressions de « votre bienveillance n'avaient été accompagnées d'aucune de « ces marques de confiance que vous lui aviez données en « d'autres temps. »

« Voilà, mon cher et respectable ami, vous me permettrez encore cette expression de ma première jeunesse, voilà ce que mon frère m'écrit sur ce funeste malentendu. Toute la tournure de la lettre de mon frère indique d'ailleurs qu'il veut entièrement se jeter dans les études. Il me demande des livres sur les langues... Puisse ce dissentiment, qui me chagrine tant, ne pas être sans remède ! Les temps dans lesquels nous vivons offrent de graves circonstances. Des événemens aussi épouvantables que ceux dont nous avons été témoins ici, augmentent la défiance et les alarmes des Princes (1). Cette disposition des esprits chez les gouvernans et les gouvernés, rend difficile la position des hommes d'État qui veulent reconstituer l'édifice de la Société, ébranlé dans ses bases. La route est ténébreuse !

(1) Le duc de Berry venait d'être assassiné.

Quale per incertam lunam sub luce maligna
Est iter in silvis, ubi coelum condidit umbra
Juppiter, et rebus nox abstulit atra colorem.

« Virgile ne pensait pas aux lumières du siècle, dont on accuse la maligne influence. Ici les différens partis s'agitent pour exploiter la consternation générale à leur profit. Vous avez une manière de voir plus noble, plus grande, plus indépendante. Que Dieu vous fasse voir des jours plus heureux. »

Le courrier qui emportait à Berlin cette lettre pour Hardenberg, en emportait aussi une pour Guillaume.

« *Paris, 19 février.* — Le bon temps, mon cher Guillaume, où l'on a un frère qui n'est plus ministre, et qui peut vouer aux lettres et aux plus douces affections de l'amitié, un temps qu'il ne pouvait consacrer qu'aux affaires publiques! Je suis heureux d'avoir souvent de tes lettres, et des lettres qui me retracent vivement l'inconcevable activité de ton esprit. Je n'ai point aujourd'hui le loisir de te répondre comme je le désire, surtout sur l'objet des langues dans lesquelles je suis pourtant bien ignorant, mais qui m'intéressent plus vivement que jamais. Je m'en tiens dans ma réponse à ce qu'il y a de plus urgent.

« Tes explications sur les causes de ta retraite ont entièrement assouvi ma curiosité. Dans tous les grands événemens de la vie, on suppose des causes saillantes; on oublie que les plus grands effets se produisent tout naturellement par la force des choses, par l'opposition des caractères et des opinions. Je m'étais figuré, comme les journalistes, des grandes querelles dans le Conseil d'État, des divergences d'opinions sur Carlsbad, Mayence, la Landwher, les Finances, etc. Eh bien! il n'y a rien de tout cela.

« Comment as-tu pu croire un instant que je te donnerais tort? On s'est rapproché de moi après que j'eus énoncé très énergiquement mes opinions sur les affaires politiques. On m'a écrit avec une extrême tendresse. J'ai répondu dès lors que je connaissais la sévérité de tes principes et qu'il t'était moralement impossible de les sacrifier, même à l'amitié. Aujourd'hui, dans ce même courrier, j'ai pris occasion de revenir sur ce sujet, écrivant au Prince, à propos de cet épouvantable et féroce attentat contre la malheureuse famille des Bourbons : j'ai placé en entier dans ma lettre au Prince les dix lignes que tu avais guillemetées. Je ne veux pas rompre, cela me paraîtrait

inutile et même inconvenant dans ma position; mais, rien dans ce monde ne me retiendra jamais de défendre celui qui est le plus cher à mon cœur.

« Voici, cher frère, le reçu signé; cela est dans l'ordre, et très nécessaire pour ne pas laisser dans l'incertitude tes enfans. Tu sais d'ailleurs, cher ami, que je te dois encore 500 francs. — Je t'embrasse. »

Cette lettre est la dernière du dossier qui contient la correspondance des Humboldt. Elle ne démentira pas l'idée qu'on a pu se faire, en lisant les précédentes, de l'affection que s'étaient vouée l'un à l'autre les deux frères, de leur caractère et de leurs talens réciproques. Elle achèvera surtout de démontrer, en ce qui touche le baron Alexandre, que loin d'être hostile à la France et aux institutions qu'elle s'était données, comme l'en accusait la police, il en aimait les mœurs, les habitudes, la langue; qu'il en parlait avec bienveillance; qu'il souhaitait pour ses propres travaux comme pour lui-même l'estime et la considération de cette société française qui l'avait accueilli avec les égards et l'admiration dus à son génie, et qu'en conséquence, il ne méritait pas les indignes traitemens que lui infligeaient à son insu les agens attachés à ses pas. Ces traitemens seraient sans excuse à nos yeux s'ils n'avaient eu pour résultat de nous faire connaître, à presqu'un siècle de distance, des papiers dont on ne contestera pas l'intérêt, et qui probablement n'auraient jamais vu le jour, sans les procédés policiers de cette époque, lesquels d'ailleurs allaient disparaître, condamnés par leur indélicatesse et leur inutilité.

ERNEST DAUDET.

LES ENFANCES

DE

GIACOMO LEOPARDI (1)

I

Sa première enfance fut heureuse.

Pourtant, au dehors, c'était le trouble et la terreur. Jamais Recanati ne connut des jours pires qu'en cette année 1798, où il naquit. On avait d'abord appris d'étranges nouvelles sur les choses de France : que les gens de Paris avaient détrôné leur roi ; puis, qu'ils l'avaient décapité. Pris d'une sorte de délire furieux, les Français, disait-on, ne s'étaient pas contentés de se déchirer entre eux : cette nation jadis si policée, qui se vantait d'être la première au monde par la douceur de ses mœurs et les raffinemens de sa culture, devenue tout d'un coup sauvage et barbare, avait déclaré la guerre à l'Europe. Ses armées avaient franchi les Alpes ; elles avaient remporté des victoires, vers le Nord, en Lombardie. Continuant leur marche impétueuse, elles osaient s'avancer maintenant contre les États du Pape. Les

(1) Sept volumes d'un *Journal* où Giacomo Leopardi notait au jour le jour l'évolution de sa pensée, et un volume encore d'écrits inédits, publiés en Italie au cours de ces dernières années, renouvellent les questions qui touchent au grand poète de la douleur. Tout est à refaire en France sur son compte : tout, et le récit de sa jeunesse d'abord.

Nous tenons à remercier bien vivement le comte Ettore Leopardi, qui nous a donné libre accès dans sa demeure, à Recanati. Et nous rendons volontiers justice, d'autre part, à l'excellent livre de Chiarini, *Vita di G. Leopardi*, 1905, qui nous a servi sur plus d'un point.

églises retentissaient des prières qu'on adressait à Dieu pour détourner leur venue ; et on voyait les images sacrées des madones remuer les yeux, annonçant des miracles. Mais les miracles ne s'étaient pas produits ; les troupes pontificales avaient fui dès qu'elles avaient aperçu l'ennemi. Les Français arrivent ; les Français sont à Lorette, où ils pillent le trésor sacré ; les Français montent à Recanati.

C'est Monaldo lui-même, le père de Giacomo, qui doit les recevoir comme représentant de la municipalité, satisfaire à leurs exigences, trouver pour eux des vivres et trouver de l'argent. Il pourrait voir passer, traversant au galop de son cheval la longue rue tortueuse de la petite ville, le général en chef Bonaparte, s'il ne s'abstenait par dédain de montrer même de la curiosité envers un tel brigand. Ces pillards, qui vident sa bourse, menacent sa vie. Car après l'établissement de la République romaine, des insurgés qui battent la campagne s'emparent de Recanati et nomment Monaldo gouverneur : si bien qu'au retour des Français, il est condamné à mort, obligé de s'enfuir et de se tenir caché. Absous, il revient : on veut brûler sa maison. On épargne sa maison : mais on exige de lui une forte indemnité de guerre ; et comme il ne se hâte point, on l'arrête. Que d'émotions ! Et quelle haine contre les envahisseurs ! Quelle joie, lorsque, à la fin de 1799, les Autrichiens rétablissent l'ordre ! La joie est brève : voici de nouveau les Français ; à la première conquête, hâtive et provisoire, succède un établissement régulier et durable : Monaldo se retire en sa demeure et refuse de prendre part aux affaires publiques jusqu'à la chute de Napoléon.

Mais en vérité, pendant les premières années, les enfans ne se préoccupent guère des réalités extérieures. Lorsqu'ils se sont familiarisés avec leur entourage immédiat, dont ils font d'abord la découverte et ensuite l'inventaire, leur imagination prend tout d'un coup l'essor, et les voilà en plein rêve. Ils ne sont pas sensibles à ce que les hommes appellent des nouveautés, puisque tout leur est sujet d'étonnement. Peu leur importe qu'il y ait autour d'eux la guerre ou la paix, puisqu'ils suivent passionnément le combat éternel des géans et des fées. Les péripéties des drames qu'ils inventent sont autrement palpitantes, et leur semblent autrement vraies, que les nouvelles du dehors ! Sans doute Giacomo éprouva, dès qu'il s'éveilla à la vie consciente,

cette horreur des Français qui demeura toujours en lui comme un instinct primitif. Il comprit obscurément qu'il y avait par le monde de très méchantes gens, qu'il devait détester pour le chagrin qu'ils causaient à son père. Mais sa vie n'en fut pas assombrie. Une vaste demeure, où l'on peut se mouvoir et courir à l'aise; un beau jardin, avec des allées qui paraissent larges comme des routes, et des bosquets plus grands que des forêts; une sœur, des frères, compagnons toujours prêts : que faut-il de plus à un enfant pour être heureux? Lorsqu'on fermait les livres et les cahiers, la leçon finie, c'était une course folle à travers les longs couloirs. Giacomo, l'aîné; Carlo, d'un an plus jeune que lui; Paolina, la fille; et un peu plus tard, Luigi, criaient, riaient, bondissaient, se livraient aux jeux qui séduisent d'ordinaire les petits, et à d'autres encore, plus beaux, que Giacomo était habile à inventer. On ne se contentait pas, en effet, d'échanger des coups dans les règles : la bataille prenait une allure épique; l'un devenait César, l'autre Pompée : c'était le seul cas où Giacomo-Pompée consentît à être battu. Mieux encore, on jouait au triomphe. Il faudrait avoir l'esprit mal fait, pour ne pas voir combien les chariots qui servent à sortir les plantes des serres, le printemps venu, ressemblent à des chars antiques! Le triomphateur montait donc sur le char solennel, et se laissait traîner avec majesté par les esclaves, fils du jardinier. Carlo était réduit au rôle modeste de licteur; et Paolina applaudissait. Quelquefois, cousins et cousines venaient renforcer la troupe; le vacarme commençait avant qu'on fût descendu au jardin, et Monaldo, qui travaillait dans la bibliothèque, au rez-de-chaussée, devait intervenir pour qu'on fît moins de bruit. Quelquefois, au contraire, on allait chez les cousins faire visite : vite, on organisait des jeux dans un coin du salon; et quand il fallait les interrompre pour partir, volontiers, on aurait pleuré.

Ce qu'il faut retenir, c'est l'étonnante précocité de Giacomo, qui se révèle dans ses amusemens mêmes ; non point précocité factice, fruit d'un dressage savant, qui transforme les enfans en petits vieillards; mais spontanéité d'une nature richement douée : presque trop richement. Toutes ses émotions étaient violentes; il entrait dans des colères terribles, qui terrorisaient ses frères; il tombait dans d'étranges accès de sensibilité. La musique produisait sur lui des impressions si vives, qu'il ne pou-

vait l'entendre sans se trouver mal. Il était avide de beauté; un jour qu'il se trouvait dans un cercle de dames, après avoir contemplé tous les visages, il déclarait avec mépris « qu'il n'y avait pas seulement là une figure sur laquelle on pût reposer les yeux. » Il n'avait pas encore huit ans. Les conversations triviales des domestiques le mettaient hors de lui, et il quittait la place plutôt que de les entendre. Il se passionnait pourles histoires, les belles histoires que les enfans suivent des yeux dans le monde de l'invisible; et il ennuyait les grandes personnes pour qu'on lui en racontât; ou bien il en cherchait lui-même dans les livres, car il sut lire de très bonne heure, et de très bonne heure aima la lecture. Son imagination travaillait; il en composait d'autres, à profusion, qu'il disait à son frère Carlo le soir, à l'heure où les parens croient leurs fils endormis, ou bien le matin en s'éveillant. Elles duraient pendant plusieurs jours, parfois pendant plusieurs semaines, à la façon des romans qu'il inventait comme Pascal inventait la géométrie. Les personnages n'en étaient pas fantastiques; ce n'étaient même pas les animaux de la fable, le renard rusé ou le chien bon enfant : mais de petites caricatures, qui devaient leurs élémens à l'observation du réel. Tous les gens de la maison et de la famille y passaient : le tyran Amostante, Monaldo ; Lelio la tête dure, qui comprend péniblement et retient mal, qui se montre gauche et maladroit dans toutes les circonstances de la vie : Carlo; et Filzero le beau parleur, que rien n'embarrasse, qui se jette à dessein dans les situations les plus difficiles pour avoir la gloire d'en sortir à son honneur, le héros qui bat tout le monde sans se laisser battre par personne : Giacomo.

Et sa mère? Nous voudrions voir ici quelque douce figure, qui sortît peu à peu de la pénombre pour illuminer cet horizon d'enfant. Nous nous rappelons ce que tant de grands poètes doivent à leur mère ; en quels termes un Hugo a loué la sienne; quels mots tendres un éternel railleur, comme Heine, a su trouver pour parler de la bonne créature qui l'attendait fidèlement à son foyer. Nous nous rappelons Juliette Manzoni dirigeant l'éducation de son fils : comment elle apporte dans sa vie, avec la tendresse et le charme nécessaires aux jeunes âmes avides d'aimer, le culte du beau et celui du vrai; comment elle veut partager avec lui tous ses plaisirs et toutes ses peines, et comment elle l'appelle à Paris, parce qu'elle est malheureuse quand

ils ne respirent pas ensemble le même air. Est-il besoin même de parler de ceux qui furent illustres? S'il n'est personne qui ne songe avec émotion à celle qui le berça, c'est par une sorte de reconnaissance que nous voudrions louer, dans la première enfance de Giacomo Leopardi, l'influence d'une mère. — Or Adélaïde Antici était une maîtresse femme, qui ne s'amusait pas aux niaiseries du sentiment. Elle avait autre chose à faire. Elle s'était aperçue, au bout de peu d'années de mariage, que Monaldo était un piètre administrateur, et que, s'il continuait à régir ses biens de la sorte, la misère menacerait. Libre de sa fortune à dix-huit ans, il avait commencé tout de suite à la gaspiller, par vanité, pour faire le grand seigneur; les événemens de la Révolution l'avaient encore réduite : maintenant, la spéculation achevait de la dissiper. Il s'était avisé, en effet, de risquer un grand coup sur les grains : et les grains avaient baissé, au moment précis où ils devaient monter. Puis, il s'était agi de bonifier la campagne romaine : mais les colons étaient morts à la peine; et de tout l'argent avancé par Monaldo dans l'entreprise, rien n'était resté. Alors Adélaïde Antici prit le gouvernement de la maison. Elle força son mari à subir une sorte de conseil judiciaire; à remettre ses pouvoirs aux mains d'un administrateur; à abdiquer : et elle régna.

Elle régna pour reconstituer la fortune des Leopardi; ce fut sa tâche. Tous durent se plier à son autorité despotique. Monaldo, dont le plus grand défaut peut-être était l'orgueil, trembla devant sa femme. Il avait une tendance naturelle à croire qu'il avait toujours raison : il n'osa plus avoir raison avec elle, et se contenta de marquer son pouvoir sur ses enfans, en second. Ceux-ci ne reçurent jamais de leur mère une caresse ou un sourire. Ils ne trouvaient cette atmosphère de bonté, qui seule leur permet de respirer à l'aise, que lorsqu'ils se rendaient chez leur grand'mère, avant le repos du soir. Ils arrivaient, bruyans et joyeux, dans l'appartement qui lui était réservé; ils lui sautaient au cou, impatiens d'épancher leur tendresse; et la vieille dame faisait taire son vieux cavalier servant, fidèle à lui rendre ses devoirs, pour donner raison à ses petits-enfans. Lorsqu'elle mourut, ce fut tout; ils n'eurent plus personne pour être chéris. Adélaïde Antici avait organisé sa maison comme un couvent. Par raison d'économie, plus de fêtes, ni de distractions : les plus légitimes lui parurent superflues. Seules, les

cérémonies de l'Église furent considérées comme des divertissemens permis. Elle était la froideur et l'austérité mêmes; elle se persuadait que les expansions du sentiment sont coupables, parce qu'il ne faut pas accorder aux créatures une part de l'affection qui doit revenir tout entière à Dieu. Son pouvoir accru, l'âpreté de l'épargne, la lutte entreprise pour désintéresser péniblement la foule des créanciers, la fierté même de la victoire, accentuèrent les défauts naturels de son caractère : de vigilante, elle devint tracassière; et de sévère, rude. Femme irréprochable, femme admirable à sa façon, qui se proposa un devoir à remplir et n'eut jamais un instant de lassitude ou de faiblesse! Mais femme redoutable aussi, contre laquelle s'élève le triple témoignage de son mari, de sa fille et de son fils ! De son mari, lorsque Monaldo, rappelant ses souvenirs, songe avec mélancolie qu'il l'a épousée contre le gré de ses parens, et que Dieu l'en a puni :

Le Seigneur, dans l'amplitude de sa miséricorde, ne pouvait m'accorder une compagne plus sage, affectueuse et pieuse, que cette bonne épouse. Vingt-six années de mariage déjà écoulées n'ont pas démenti un seul instant sa conduite irréprochable et admirée de tous; et cette femme forte, appliquée uniquement aux devoirs et aux charges de son état, n'a jamais connu d'autre volonté, d'autres plaisirs ou d'autres intérêts que ceux de sa famille et de Dieu. Les obligations que je professe lui avoir sont innombrables, comme est illimitée l'affection que je ressens pour elle; et son entrée dans ma famille a été une vraie bénédiction. Donc, aurais-je eu le bonheur de me soustraire à la main qui châtie visiblement tous les fils qui offensent leurs parens, et se marient contre leur avis? Non, non. Je restai inexorable aux larmes que ma chère mère versa à mes pieds, et j'en suis puni terriblement. Les traits des vengeances divines sont inépuisables, et tremblent les fils qui ont l'audace de les provoquer! Le naturel et le caractère de ma femme, et mon naturel et mon caractère, sont aussi différens que le ciel et la terre sont loin l'un de l'autre. Celui qui est marié connaît la valeur de cette circonstance, et que celui qui ne l'est pas ait bien soin de n'en pas faire l'épreuve!

De sa fille, dans sa correspondance avec une de ses amies :

Maman est une personne ultra rigoriste, un excès véritable de perfection chrétienne; vous ne pouvez imaginer la dose de sévérité qu'elle met dans tous les détails de la vie domestique. C'est vraiment une femme excellente, et très exemplaire; mais elle s'est fait des règles d'austérité absolument impraticables...

On n'en peut plus, on n'en peut plus. Je souhaite que vous veniez seulement passer un jour chez moi, pour voir comment on peut vivre sans vie, sans âme, sans corps.

De Giacomo, dans ses *Pensées :*

... J'ai connu intimement une mère de famille qui n'était pas du tout superstitieuse, mais très ferme et très exacte dans la foi chrétienne et dans les exercices de la religion. Non seulement elle n'avait pas de compassion pour les parens qui perdaient leurs enfans en bas âge, mais elle les enviait intimement et sincèrement, parce qu'ils s'étaient envolés au paradis sans danger, et avaient délivré les parens de l'embarras de les élever. Se trouvant plusieurs fois en danger de perdre ses fils à cet âge-là, elle ne priait pas Dieu de les faire mourir, parce que la religion ne le permet pas; mais elle jouissait du fond du cœur; et voyant son mari pleurer ou s'affliger, elle se repliait sur elle-même, et éprouvait un déplaisir sincère et sensible. Elle était très ponctuelle dans les services qu'elle rendait à ces pauvres malades; mais au fond de son âme, elle désirait que ces soins fussent inutiles; et elle en vint à confesser que la seule crainte qu'elle éprouvât en interrogeant et en consultant des médecins, était de recevoir d'eux des avis d'amélioration. En voyant chez ces malades quelque signe de mort prochaine, elle ressentait une joie profonde, qu'elle s'efforçait de dissimuler seulement aux yeux de ceux qui la condamnaient; et le jour de leur mort, s'il arrivait, était pour elle un jour de gaîté et de joie; et elle ne pouvait comprendre pourquoi son mari était assez peu sage pour s'affliger... (*Pensieri*, I, p. 411.)

C'est sous cette impression que se termine la première enfance de Giacomo Leopardi. La nature lui donne une âme sensible à l'excès, une imagination avide de s'exercer, une intelligence vive et forte, dont on ne rencontre guère d'exemple chez les enfans de son âge. Mais la jeune plante humaine, si précoce et déjà si exquise, aurait besoin d'être cultivée avec amour. Il faudrait autour d'elle beaucoup de tendresse et de bonté; elle veut des soins éclairés et affectueux; elle ne les trouve pas. Elle va s'étioler et se déformer, dans un milieu qui n'est pas fait pour elle, moins heureuse même que ces pousses sauvages qui croissent sans contrainte au libre vent du ciel.

II

Le voici installé, comme à demeure, dans la bibliothèque. Elle fait l'orgueil de Monaldo, qui l'a fondée, et qui l'accroît tous les jours. Il raconte lui-même dans cette curieuse *Autobiographie* où il a versé toutes ses confidences, qu'il eut de bonne heure la passion des livres ; qu'il acheta d'abord, pêle-mêle et

sans discernement, tous ceux qu'il rencontra sur son chemin; qu'il suivit les ventes et les marchés, curieux de l'utile aussi bien que du rare. Il acquit à peu de frais les collections dont les couvens se débarrassaient, au moment de l'invasion française; et d'autres encore, au moment de la dissolution des ordres monastiques : si bien qu'il réunit le plus beau fonds qu'homme de province pût se vanter de posséder. Il répartit ses 16000 volumes en quatre belles salles, soigneusement ordonnées; et il écrivit sur la porte d'entrée en grands caractères: *Filiis, amicis, civibus Monaldus de Leopardis bibliothecam.* Les amis et les hôtes, à vrai dire, ne vinrent guère, car on se souciait peu de culture intellectuelle à Recanati : mais de ce vaste royaume, Giacomo fut le roi.

Plus que le vieux précepteur, qui commença l'éducation des fils après celle du père, don Giuseppe Torres; plus que l'abbé Santini, appelé à lui succéder, ses vrais maîtres, ce sont les livres, qu'il va lui-même prendre sur les rayons, à son gré. On le voit qui plie sous le poids des in-folio, trop lourds pour ses jeunes bras. Ni sa sensibilité, ni son imagination ne trouvent matière à s'exercer : alors les forces vives de sa nature, qu'il faut qu'il dépense, s'appliquent à l'érudition. L'étude devient pour lui une passion, dans toute la force du terme. Il travaille comme on aime. Il a une soif ardente d'apprendre vite, de savoir beaucoup, d'embrasser toutes les connaissances humaines. Il s'engage, par une sorte de nécessité, dans la seule voie qu'il trouve ouverte devant lui; et on l'y pousse. On tire vanité de cet enfant prodige, qui est en même temps un enfant sage; on fait valoir la précocité de ses connaissances. On donne des séances académiques, où l'on réunit les membres de la famille, et où l'on interroge le petit Luigi sur l'histoire sainte, Paolina sur le latin, les deux aînés sur les belles-lettres, sur la philosophie, sur l'histoire, sur tout : Giacomo brille. Encore est-ce lui qui aide secrètement les autres à faire leurs compositions; et il a inventé un alphabet par signes, qui lui permet de souffler les réponses à ses frères, dans les cas embarrassans. La plus solennelle de ces cérémonies a lieu en 1812 : un programme imprimé, distribué à l'avance aux amis et aux parens, annonce que les jeunes Leopardi sont prêts à défendre contre tout venant cent vingt propositions de métaphysique, de morale, de chimie et d'histoire naturelle, tant en italien qu'en latin. Le précepteur

peut désormais abandonner son élève : il en sait plus long que lui.

Comme Giacomo a toujours attaché une importance extrême aux productions de son esprit et qu'il a pris soin d'en garder des copies et d'en dresser des catalogues, nous pouvons le suivre dans sa carrière d'écolier. Mais le mot convient à peine ici, s'il est vrai qu'à onze ans, il est déjà capable de traduire en vers les deux premiers livres des Odes d'Horace ! Il s'exerce dans les genres les plus différens ; il écrit nombre de dissertations latines, à l'âge où les autres abordent à peine les déclinaisons. On le voit qui assouplit son style et enrichit son vocabulaire en traitant toute sorte de sujets : il montre que la vertu est la seule et unique noblesse ; ou bien il dépeint l'hiver ; ou bien il se lamente avec Ève sur la mort d'Abel ; ou bien il prie saint François de Sales de délivrer son âme des tentations : *Obsecratio divo Francisco Salesio, ut animam ab illecebris tueatur.* Ses vers italiens révèlent une gymnastique analogue, qui le rend maître de tous les procédés de l'art. Il met une sorte de coquetterie à varier les mètres et les rythmes : les sonnets ou les odes, les canzoni ou les fables, les *sciolti*, les *martelliani*, la *terza rima*, n'ont plus de secret pour lui. Qu'on étudie à ce point de vue son *Caton en Afrique*, écrit en 1810 : le sujet se développe dans une série de petits poèmes, de forme différente, dont quelques-uns constituent de véritables tours de force de virtuosité. — Cependant il n'est pas d'écrivain de mérite qui ne tienne à honneur de compter dans ses œuvres au moins une tragédie. Giacomo sait que son père lui-même a tenté une entreprise si honorable et si périlleuse. Il a eu entre les mains le volume qui devait être le premier de ses œuvres complètes, et qui contient, avec des poésies lyriques et une comédie, une tragédie intitulée *Montezuma*. Monaldo a dû interrompre la publication, au moment de la réforme financière : mais il a dans ses cartons deux tragédies encore, tout achevées. Le fils se pique donc d'émulation ; il ébauche, sans la finir, une *Vertu indienne;* puis il mène à bien un *Pompée en Égypte*, qu'il offre à son père dans un français savoureux : « Très cher père, encouragé par votre exemple, j'ai entrepris d'écrire une tragédie. Elle est cette que je vous present. Je ne ai pas moins profité des votres œuvres que du votre exemple. En effet il paraît dans la première des votres tragédies un monarque des Indies occidentelles, et un

monarque des Indies orientelles paraît dans la mienne. Un Prince Roïal est le principal acteur du seconde entre les votres tragedies, et un Prince Roïal soutient de le même la partie plus intéressant de la mienne. Une trahison est particulièrement l'objet de la troisième, et elle est pareillement le but de ma tragedie. Si je sois bien, ou mal réussi en ce genre de poésie, ceci est cet, que vous devez juger. Contraire ou favorable que soit le jugement, je serai toujours votre très humble fils, Jacques. » On serait étonné que l'œuvre fût bonne; et en effet elle ne l'est pas. Tout se passe en discours ; l'action manque, et, davantage encore la psychologie. Les vers sont très faciles, sans relief et sans éclat. Telle qu'elle est, elle ne semble pas inférieure à des centaines de tragédies analogues, écrites vers le même temps par ses contemporains, qui ne peuvent pas invoquer l'excuse d'avoir treize ans.

Avec les progrès de l'âge, l'érudition pure l'emporte décidément sur les belles-lettres : c'est la conséquence fatale de son genre de vie. Il apprend le grec sans maître, si vite et si bien, qu'il écrit une lettre dans cette langue à l'un de ses oncles, au bout de quatre mois. Au bout d'un an, il a traduit les œuvres d'Esichios de Milet, expliqué en latin le commentaire de Porphyre sur la vie de Plotin : il fait relier les trois cent cinquante-deux pages de ce volumineux manuscrit, et l'offre à son père : « Aujourd'hui, 31 août 1814, ce travail m'a été donné par Jacques, mon fils aîné, qui n'a pas eu de maître de grec, et qui est âgé de seize ans, deux mois, et deux jours... » Il se met ensuite à l'hébreu, avec la même facilité. Efforts presque surhumains; études « folles et désespérées, » ainsi qu'il devait lui-même les appeler plus tard ! Lorsque son frère Carlo s'éveille par hasard au milieu de la nuit, il le voit à genoux devant la table de travail, profitant de la dernière lueur de la lampe qui va s'éteindre pour apprendre quelque chose encore, apprendre toujours. Il serait long de suivre ici le détail des œuvres énormes qu'il compose pour déverser son savoir. Cette *Histoire de l'Astronomie*, qu'il esquisse en 1812 et reprend en 1813, suffirait seule à donner une idée de son immense labeur. Il s'agit de reprendre toutes les théories que les philosophes ou les mathématiciens ont émises sur ce sujet, depuis l'origine des civilisations ; de faire sortir de l'oubli une foule d'auteurs que non seulement le vulgaire ignore, mais que les érudits mêmes ne

connaissent pas ; de comprendre les doctrines les plus arides, exprimées quelquefois dans les langues les plus barbares ; et d'ordonner enfin l'amas de cette matière confuse en un exposé qui devienne accessible à tous. Il passe du sacré au profane, des rhéteurs aux Pères de l'Église ; il ne quitte Julius Sextus Africanus que pour Marcus Cornelius Fronton. Lorsqu'on apprend, en effet, que l'illustre Mai vient de découvrir les œuvres de Fronton sur un palimpseste, il est le premier à les traduire, avec un discours sur la vie et sur les œuvres de l'auteur ressuscité ; lorsque ce même Angelo Mai publie les fragmens de Denys d'Halicarnasse, il est le premier à les traduire encore : et sa science se trouve assez prête et assez sûre, pour en remontrer à celui même qui les a trouvés. Devant tant de preuves d'une érudition prodigieuse, on reste confondu ; et à l'admiration qu'on éprouve se mêle un sentiment d'effroi.

Car la nature, dont il semblait ainsi violer les lois, devait lui rappeler sa puissance. Elle se vengeait sur son corps du développement paradoxal de son esprit. Elle l'épuisait par la fatigue. De l'enfant joyeux, qui aimait à s'ébattre dans le grand jardin, elle faisait peu à peu un adolescent pâle, malingre et chétif. Elle transformait en maladie l'effort exaspéré de ces nerfs toujours tendus par l'attention. Elle le condamnait irrémédiablement à une vie misérable, et telle, qu'il devait se croire à tout moment près de la mort. Elle n'arrêtait pas là son travail, elle compliquait, elle raffinait son œuvre de déchéance par l'ironie. Il lui plaisait de tenir courbé pour toujours celui qui se penchait ainsi sur les livres ; et de Giacomo Leopardi, l'enfant prodige, elle faisait un bossu.

Lui-même ne s'apercevait pas des progrès du mal. Celui qui aurait eu le devoir de veiller pour son fils semblait fermer les yeux. Ce fut au point que l'oncle de Giacomo, l'oncle installé à Rome, auquel il avait été si heureux d'adresser sa première lettre en grec, crut devoir présenter à Monaldo des remontrances. « Permettez-moi, lui écrivait Carlo Antici le 15 juillet 1813, de vous faire part de mes appréhensions au sujet de la santé de votre fils. Ne savez-vous pas que l'étude excessive use la vie, surtout quand on s'y livre en pleine adolescence ? Passe encore si Giacomo donnait quelque trêve à cette application qui l'épuise, en pratiquant les exercices physiques ! Mais quand je sais que son profond labeur n'a d'autre distraction que les

cérémonies sédentaires de l'Église, je tremble à l'idée que vous avez un fils, et moi un neveu, qui possède une âme forte dans un corps frêle. Rappelez-vous le proverbe : Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort. En outre, les progrès merveilleux qu'il fait dans toutes les sciences vous conseillent de le placer dans un milieu digne de lui ; il faut qu'il trouve des maîtres capables de lui fournir la nourriture intellectuelle que son esprit réclame. Envoyez-le à Rome, maîtresse de tout savoir, reine du monde ! Je le prendrai chez moi, et vous n'aurez même pas à redouter la dépense... » Monaldo répond que ces critiques sont justes, et que ces conseils sont sages. Mais quoi ? Il n'a pas le courage de se séparer de son fils ; ce serait pour lui un trop pénible sacrifice. Qu'on laisse passer le temps, qui peut-être fournira un jour les résolutions opportunes ; et que Giacomo continue à vivre tranquille dans le pays où la Providence l'a placé. — L'oncle revient à la charge ; le père lui oppose un nouveau refus. Et le mal est irréparable.

C'est vers 1815 qu'il faut placer le terme de cette seconde enfance. C'est bien une enfance encore ; des habitudes plus que des volontés ; des influences subies, plutôt que des directions librement choisies ; un esprit qui ne connaît pas sa propre nature, et se trompe sur sa véritable vocation. L'homme est si loin de sa forme définitive, que de tous les traits qu'on distingue maintenant dans son caractère, il semble que pas un ne doive demeurer. Leopardi, qui, quelques années plus tard, niera la Providence et reprochera à l'Être suprême d'avoir mis au monde des créatures pour le plaisir de les torturer, écrit son *Essai sur les erreurs populaires des anciens* pour prouver qu'il n'y a point de salut hors la foi. « O religion très aimable ! » s'écrie-t-il en manière de conclusion, « j'ose dire qu'il n'a pas de cœur ; qu'il ne sent pas les doux frémissemens d'un amour tendre qui satisfait et ravit ; qu'il ne connaît pas l'extase dans laquelle jette une méditation suave et touchante, celui qui ne t'aime pas avec transport, celui qui n'est pas entraîné vers l'objet ineffable du culte que tu enseignes. Apparaissant dans la nuit de l'ignorance, tu as foudroyé l'erreur, tu as assuré à la religion et à la vérité une position qu'elles ne perdront jamais. Tu vivras toujours, et l'erreur ne vivra jamais avec toi. Quand elle nous attaquera, quand, nous couvrant les yeux de sa main ténébreuse, elle menacera de nous précipiter dans les

abîmes obscurs que l'ignorance ouvre devant nos pas, nous nous tournerons vers toi, et nous trouverons la vérité sous ton manteau. L'erreur fuira comme le loup de la montagne poursuivi par le pasteur, et ta main nous conduira vers le salut... » C'est le style des sermons qu'il écoute pieusement; celui des discours qu'il prononce lui-même à la Congrégation des nobles. L'habit ecclésiastique qui bientôt sera insupportable à ses épaules, ne lui pèse pas ; il en a été revêtu dès sa plus tendre jeunesse, suivant la coutume italienne ; s'il aspire à un changement, c'est avec l'espérance que le noir deviendra violet quelque jour, et peut-être même rouge ; il continuera la tradition des grands prélats savans, qui unissaient le culte des lettres à l'amour de Dieu. — Leopardi, qui en 1817 jettera le grand cri de patriotisme qui s'appelle la canzone *All' Italia*, est en 1815 nettement opposé à l'unité. Après l'échec de la tentative de Murat, il éprouve le besoin d'écrire un discours, où il flétrit ce Français brouillon qui a prétendu faire de l'Italie une nation. Les différens États de la péninsule sont en réalité les plus heureux du monde, sous le gouvernement paternel de princes éclairés: qu'ils restent comme ils sont. Il est impossible de les réunir, d'abord ; et quand l'union serait possible, elle serait inutile, voire dangereuse: car qui, après tant de troubles, voudrait payer par de nouvelles guerres la vaine satisfaction de voir renaître le nom de patrie? — Leopardi, qui sera le philosophe du pessimisme, n'est encore ni philosophe, ni pessimiste. C'est un érudit, qui songe complaisamment à la carrière glorieuse ouverte devant lui, et qui se trouve heureux dans le présent, parce qu'il le considère comme une simple préparation aux félicités du lendemain : « Le bonheur suprême que l'homme peut atteindre en ce monde, c'est quand il vit tranquillement dans son état, avec une espérance calme et certaine d'un avenir beaucoup meilleur. Car comme cette espérance est certaine, et comme l'état dans lequel il vit est bon, il n'est ni agité ni troublé par l'impatience de jouir de ce futur si beau qu'il imagine. Cet état divin, je l'ai goûté à seize et à dix-sept ans, pendant quelques mois, par intervalles : je me trouvais tranquillement occupé dans mes études, sans aucun dérangement, avec l'espérance certaine et tranquille d'un très joyeux avenir... » (*Pensieri*, I, 187.)

Prenons-y garde pourtant : ces sentimens, pour être les

plus visibles, ne sont pas les seuls ; il en est d'autres qui sont encore à demi cachés dans les ombres de sa conscience, où ils s'apprêtent à succéder aux premiers. Déjà ils commencent à se révéler, presque malgré lui. En politique, n'est-ce pas beaucoup que le problème de l'unité soit posé ? Les écrivains de la vieille génération, qui restent de purs artistes de la forme, ne le soupçonnent pas ; ou s'ils le soupçonnent, ils l'évitent avec prudence. L'aborder franchement, au contraire, c'est montrer qu'on n'est pas insensible aux passions qui remuent le pays ; qu'on se jette dans la mêlée, sans crainte, par élan ; et qu'on veut mettre les ressources de l'art au service des idées contemporaines. Le sens de ses paroles changera : mais au moins a-t-il commencé à parler. Les bruits du dehors arrivent jusqu'aux paisibles salles de la bibliothèque et troublent leur silence ; le présent devient plus fort que le passé ; il émeut, il séduit l'adolescent ; il l'arrache à l'étude des civilisations mortes, et l'appelle aux combats d'aujourd'hui. — Voyez encore comment l'esprit critique apparaît, dans les œuvres mêmes qui sont destinées à défendre la tradition. Cet *Essai sur les erreurs populaires des anciens*, qui se terminait par une profession de foi si capable de satisfaire Monaldo, commençait par une phrase qui aurait dû l'inquiéter. « Croire une chose parce qu'on l'a entendu dire, et qu'on n'a pas pris la peine de l'examiner, fait tort à l'intelligence humaine... » Lorsque Giacomo appliquera au contenu de son esprit la maxime qu'il pose ainsi lui-même, c'en sera fait des autorités qu'il suit. — Il nous dit qu'il vit tranquille dans son état, parce qu'il espère la gloire. Mais quand la gloire a-t-elle permis qu'on vécût tranquille dans son état ? L'attraction qu'elle exerce n'est-elle pas le principe de toutes les activités, et la cause de tous les changemens ? Or il l'aime passionnément ; il est possédé par elle. Il la désire à la façon des Latins, ses ancêtres : non pas une gloire dont il soit seul à jouir, par la conscience de son mérite personnel ; mais une gloire que la collectivité reconnaisse, et qui ait quelque chose de social ; comme Cicéron ou comme Pétrarque, il entend que son nom vole un jour sur les lèvres des hommes. Il en résulte qu'à un moment donné, la célébrité que procure l'érudition, trop limitée, trop technique, ne lui paraîtra pas un but suffisant pour ses efforts ; il reviendra à la poésie. Aussi bien la source de ses vers n'a-t-elle jamais été tarie ; tout au plus est-elle intermittente,

pendant ces années de philologie. Au moment où il est le plus occupé à faire œuvre de science, le voilà qui tombe en admiration devant Virgile ou Horace qu'il cite. Impossible de s'y tromper ; celui qui a écrit dans son enfance tant de sonnets et d'odes, qui a pris un si vif plaisir à jouer avec les difficultés du métier, n'oubliera jamais les Muses. Sa production aura peut-être perdu son caractère de spontanéité : mais peut-être aussi sera-t-elle plus belle et plus rare, pour être moins facile. — Par la même nécessité logique, il faut encore qu'il sorte de son milieu ; il voudra, pour la conquête de la gloire, de plus vastes champs ; il brûlera de paraître sur l'immense scène du monde. Recanati ne lui suffira plus. Qu'on le retienne alors ; qu'on le condamne à rester emprisonné dans une ville minuscule, presque un village, loin de la foule que, dans ses rêves, il voit en train de couronner le génie : on fera de lui un malheureux d'abord, ensuite un révolté. — Et puis, tout ceci dit, reste sa difformité physique, qui est l'essentiel. Son âme découvrira bientôt son corps, son pauvre corps disgracié. Elle s'étonnera de sentir derrière elle ce lourd fardeau de misère ; elle sera forcée d'interrompre son vol ; appesantie, entravée, elle pleurera en même temps la réalité de son malheur et ses illusions déçues. Le moment de la révélation, qui transformera la douleur latente en désespoir éclatant, ne peut pas ne pas venir.

Ainsi tout se mêle et se confond : ce qui n'est plus tout à fait lui-même ; et ce qui n'est pas encore tout à fait lui. Pour que sa personnalité achève de se dégager, des temps d'épreuve sont nécessaires : les voici.

III

Deux années suffisent pour précipiter la crise, de 1815 à 1817. Lorsque le long travail silencieux d'un esprit qui mûrit touche à son terme, on voit une activité presque fiévreuse se manifester ; les événemens extérieurs eux-mêmes arrivent à point nommé, comme pour donner à la poussée intérieure l'occasion de se produire. Tout était prêt ; tout aboutit.

Giacomo Leopardi est surpris, en s'analysant, de constater qu'il redevient sensible à la beauté formelle ; c'est ce qu'il

appelle lui-même sa conversion littéraire. Eh quoi! il a pu négliger Homère, Virgile, Dante, et les mépriser même? Il a pu écrire, sans être choqué, dans une langue pleine de lourdeurs, d'impropriétés, de gallicismes? Il s'est complu dans la société d'auteurs barbares? Faute grave, qu'il importe de réparer! Il reprend en main les grands classiques, et se met à les traduire pour lutter avec eux; il s'attaque au premier livre de l'*Odyssée*, au second de l'*Énéide*, à Hésiode; il revoit ses brouillons, corrige, rature, peine, écolier laborieux qui veut faire des progrès. Non point qu'il dédaigne tout d'un coup l'érudition: c'est l'érudit, au contraire, qui compose de toutes pièces un hymne grec à Neptune, et le donne comme retrouvé dans un manuscrit ancien; c'est l'érudit qui jouit pleinement du succès de cette innocente et pédante supercherie: tout le monde savant est en émoi. Mais, précisément, cette complexité même est curieuse; tantôt ses préoccupations anciennes, et tantôt ses tendances nouvelles l'emportent; on aime à saisir l'effort qu'il fait pour se dégager. Il se dégage si bien, qu'il passe d'un défaut à un autre, pire: de la négligence à l'affectation. Il est curieux des mots plus que des idées; puriste, il écrit comme Cesari, le grand maître de l'école, qui se faisait fort d'exprimer toutes les pensées modernes dans la langue du XIVe siècle; il compose des sonnets qui sont un pastiche du vieux dialecte toscan; il n'a plus seulement le culte du vocabulaire pré-classique, il en a la superstition. Ce serait presque un danger, si nous ne savions que de tels excès ne sont jamais graves ni durables chez les grands esprits.

De même que sa conscience littéraire se transforme, de même sa vie morale s'inquiète et se trouble. Tout d'un coup, c'en est fait de la belle tranquillité dans laquelle il avait vécu. Il est saisi par l'idée qu'il va mourir, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, à coup sûr dans un avenir très rapproché. Cette crainte maladive, qui s'explique assez par son état physique, s'empare de lui tout entier et ne lui laisse plus de trêve. Et comme il devient auteur, comme il se met à trouver dans ses sentimens, même les plus intimes et les plus profonds, matière à littérature, il éprouve le besoin de traduire en poésie cette anxiété. Il écrit au début de 1816 une idylle, *Les Souvenirs;* et vers la fin de la même année, un poème en cinq chants, *L'Approche de la mort*. L'idylle subit l'influence de Gessner,

qui n'avait pas encore cessé de faire les délices de l'Italie, comme celles de toute l'Europe : c'est l'histoire d'un pauvre paysan, qui a perdu son fils à la fleur de l'âge : l'enfant est mort, tandis que le père courait à la ville pour chercher des remèdes. Le poème subit l'influence de Monti, prince des poètes alors vivans, qui vient de remettre à la mode les visions dantesques. Dans une lande déserte, après un orage qui a bouleversé toute la nature, Leopardi voit apparaître un ange descendu du ciel. Il lui montre le défilé des âmes coupables, que l'Amour, l'Avarice, l'Erreur, la Guerre, ont conduites à leur perte. Puis la scène change ; il lui fait admirer maintenant le séjour des justes, que le Christ et la Vierge illuminent de leur présence. Il y a là trop d'artifice, le lecteur sent vite le procédé, et se lasse. Mais la pièce serait mauvaise tout entière, qu'elle ne laisserait pas d'avoir une importance capitale, puisqu'elle marque l'avènement de Leopardi au lyrisme. Or une partie au moins en est excellente, la dernière, celle où il oublie l'exemple trop frappant d'un maître trop admiré pour parler en toute abondance de cœur. « La flamme de la vie languit dans ma poitrine ; je vais, les lèvres muettes et le visage blême ; avant d'avoir vu vingt fois la neige couvrir mon toit, vingt fois les hirondelles faire leur nid, je suis condamné à la mort. Et je pleure sur la brièveté de mon destin. Je regardais l'avenir, et, souriant, j'attendais la renommée. Car la nature ne m'a pas donné un esprit misérable ; tout enfant que je suis, je connais mes forces ; j'ai des ailes sûres pour voler. Je suis poète ; je brûle, je frémis, je désire, je sens en moi l'ardeur de la poésie divine. Hélas ! mon nom mourra. Je mourrai comme si je n'étais jamais né ; et le monde ne saura même pas que j'étais dans le monde. Je mourrai sans laisser plus de traces qu'un souffle sur l'eau. O chères muses, ô douces études, adieu ! Et toi aussi, adieu, ô gloire ! C'est pour toi que j'ai travaillé et peiné ; c'est toi seule que j'aurais recherchée au monde. Mais je ne t'ai pas possédée ; et je ne te posséderai pas... »

Cependant, vers la même époque, une occasion de la saisir venait de se présenter : voici qu'en 1816 encore des communications s'établissent entre le monde et lui. On sait l'effort qui fut tenté à Milan au moment de la réaction autrichienne. Dans la capitale lombarde s'était réfugiée la pensée de toute l'Italie. Faute de pouvoir agir, on écrivait ; faute de parler politique,

on discutait littérature, avec la conviction qu'établir l'unité des esprits, c'était préparer l'unité matérielle. Avec l'appui du gouvernement, qui aimait mieux surveiller et diriger ce mouvement irrésistible que de s'opposer inutilement à lui, on avait fondé une grande revue, la *Bibliothèque italienne*, qui devait concentrer, pour ainsi dire, le patriotisme de tous les écrivains et de tous les lecteurs. Des provinces les plus lointaines, les collaborateurs les plus illustres avaient promis leur concours : jamais on n'avait vu dans la péninsule entreprise mieux conduite, ou qui fît concevoir de plus belles espérances. Un autre journal, le *Spectateur*, rédigé sur le modèle du *Spectateur* de Malte-Brun, tenait les esprits au courant des nouveautés de la littérature européenne. La Toscane était endormie, Rome morte; la réaction sévissait à Naples : à Milan renaissait l'espoir. Or Monaldo, pour les besoins de sa bibliothèque, était en relations constantes avec le premier des libraires de la place, Stella. Il eut l'idée d'utiliser ces rapports pour la publication des œuvres de son fils, et envoya comme exemple l'*Essai sur les erreurs populaires des anciens*, et la traduction de Fronton. A vrai dire, la *Bibliothèque italienne* n'accepta ni l'un, ni l'autre, ni même un article que Giacomo envoya directement, et qui est précieux pour nous. Mme de Staël, venue en Italie pour guérir son jeune mari Rocca, avait fait paraître, dans la grande revue milanaise, un article sur les traductions. Elle blâmait la manière italienne d'embellir en traduisant; elle conseillait l'imitation des Anglais et des Allemands plutôt que celle des Français. Une âpre polémique s'en était suivie; et Giacomo, du fond de sa province, essayait d'élever la voix pour répondre à Mme de Staël. Voix trop faible et trop lointaine : on ne l'entendit pas. Mais au mois d'août, Stella, qui faisait une tournée commerciale à travers l'Italie, vint à Recanati, et fit personnellement la connaissance de son correspondant. Et il lui ouvrit l'accès du *Spectateur*. Avec quelle émotion le jeune écrivain ne dut-il pas recevoir le numéro de la revue qui contenait son premier article ! Quel bonheur de se voir imprimé, de se savoir lu d'un bout à l'autre de l'Italie, et hors de l'Italie même ! Toute cette science, si péniblement acquise, allait trouver son emploi légitime; toutes ces réserves accumulées allaient s'épancher au dehors; ce grand désir d'être estimé et loué était enfin comblé. Seulement, il était naturel que ce premier succès lui en fît souhaiter d'autres; et que ce

pas vers l'inconnu, loin de calmer le trouble et l'impatience de son esprit, l'accrût.

Aussi bien — tant il est vrai qu'en ces quelques mois, les faits décisifs s'accumulent et se pressent ! — allait-il trouver le confident qui lui était nécessaire, pour qu'il achevât de s'analyser lui-même. Il avait bien son frère Carlo, bonne âme, toujours disposé à l'écouter. Mais Carlo était un dédoublement de Giacomo, dont il subissait l'impérieuse influence. A Giacomo, il fallait, au contraire, une personne qui ne le connût pas, et devant laquelle il dût s'expliquer ; une sorte de confesseur, avec assez de bienveillance pour ne pas l'effaroucher, assez de liberté d'esprit pour le comprendre, assez d'autorité pour le forcer à parler. Tel fut le rôle que joua Giordani. L'étranger connaît à peine son nom, il ne le compte pas parmi les écrivains illustres qu'il honore en Italie ; et les Italiens même, avec le recul du temps, ne lui accordent plus sans réserve la gloire dont il jouit vivant. Pourtant cette gloire fut immense. Il fut le maître des prosateurs ; il fut le dictateur littéraire de son époque : et il le fut, par un privilège singulier, sans qu'aucune œuvre importante vînt justifier sa réputation. Des essais, des critiques d'art, des discours, des panégyriques, rien de plus, sinon des esquisses et des ébauches qui ne virent pas le jour. Mais il possédait le secret de la forme belle, que tous pouvaient admirer, le vulgaire aussi bien que l'élite ; il se tint en dehors des partis qui déchiraient la république des lettres, pour prêcher la concorde dans l'amour commun de l'Italie ; il montra, en vertu d'un très sûr instinct des nécessités contemporaines, que la patrie, créatrice et gardienne du beau, retrouverait ses droits à devenir politiquement nation, si elle retrouvait d'abord la vertu de produire le beau. On lui en savait gré ; et on lui assignait un rang à part au milieu des plus illustres. Aussi Giacomo, ayant fait imprimer sa traduction de l'*Odyssée*, et voulant obtenir l'approbation des doctes, l'envoya-t-il à Mai, à Monti, et à Giordani. Les deux premiers répondirent par des lettres aimables et banales ; Giordani, par une lettre réservée et défiante. Les expressions trop admiratives dont son correspondant inconnu s'était servi lui faisaient craindre quelque raillerie. Mais on lui apprit qu'il s'agissait là d'un tout jeune homme, de noble famille, perdu dans une petite ville des Marches, plein d'amour pour les lettres et déjà très savant. Alors il lui écrivit

une seconde fois, le 12 mars 1817, sur un ton d'affectueuse sympathie. Et Giacomo, touché, lui ouvrit tout son cœur.

Les belles, les tristes lettres qu'il lui envoie ! si simples et si passionnées ! si amères et si touchantes ! si pleines de cette tendresse offerte, que ceux qui l'entouraient ne voulaient pas recueillir ! et, pour qui suit les phases de la crise qu'il traverse, si curieuses ! Un point demeure fixe : l'amour de la gloire. La passion n'a pas changé depuis les jours de sa première enfance, elle est seulement devenue plus consciente et plus certaine. C'est elle, avoue-t-il, qui le rattache à l'existence; si par impossible sa vie se prolonge, il la consacrera aux belles-lettres, maîtresses de renommée. Giordani ne peut lui faire de plaisir plus sensible, qu'en lui déclarant qu'il voit dans sa personne le parfait écrivain que l'Italie réclame. Mais pour tout le reste, le rebelle apparaît. Il est rebelle à la vie qu'il mène; il hait Recanati de toutes ses forces, farouchement, obstinément. Air malsain, habitans grossiers, mœurs barbares, tout se réunit pour faire de la ville un objet d'horreur. Personne pour l'apprécier, ou seulement pour le comprendre : c'est le règne de la bêtise et de la stupidité. Il est excédé; il étouffe dans cette atmosphère pesante; il veut partir, ou, pour mieux dire, s'évader. Il est rebelle aux croyances politiques de son père. « Ma patrie est l'Italie; et pour elle, je brûle d'amour, remerciant le ciel de m'avoir fait Italien... » Qu'on se rappelle, après cette formule, ce qu'il écrivait deux ans plus tôt contre Murat : et qu'on mesure ainsi le chemin parcouru. Il n'est pas encore ouvertement rebelle à la religion : mais il commence à s'éloigner d'elle. Il a pris un parti qu'il n'abandonnera plus : celui de renoncer à la carrière ecclésiastique, celui de déposer, aussitôt qu'il le pourra, l'habit de prêtre. Certes, on ne saurait dire qu'il entende, du même coup, rejeter la foi. Mais songeons aux habitudes prises, à toute son enfance consacrée aux fonctions du sacerdoce, aux vues de sa famille, aux espérances qu'il avait lui-même conçues : et reconnaissons l'importance d'une telle renonciation

Il n'a pas encore dit son dernier mot; il ne s'est pas encore livré jusqu'au fond de son être : Giordani, qui le sent, le presse d'achever sa confidence. Giacomo parle de sa « très malheureuse et horrible vie. » Pourquoi? quelles raisons un enfant de dix-neuf ans a-t-il de tenir un pareil langage? Qu'il s'explique ! Nous sommes à la source première du pessimisme léopardien,

de cette *infelicità* qui imprégnera toute l'œuvre du poète et du penseur. Écoutons-le parler. Ce qui le rend malheureux, d'abord, c'est cette santé chancelante, qui le tient suspendu entre la vie et la mort. A sa faiblesse, aux souffrances générales de son corps épuisé, se sont ajoutés des maux d'yeux qui le rendent presque aveugle. Se lever tard, par nécessité; se promener jusqu'à l'heure du déjeuner, sans ouvrir la bouche; recommencer jusqu'à l'heure du dîner; à peine une heure, une demi-heure de lecture, qui ne lui est même pas possible tous les jours : telle est sa vie, pendant les premiers mois de 1817. Ce qui le rend malheureux, ensuite, et peut-être davantage, c'est sa propre pensée. Il découvre, en s'analysant pour Giordani et devant lui, que le travail perpétuel de son intelligence le torture et le martyrise; il est pareil à une machine qui s'userait en fonctionnant, et que rien ne peut arrêter. Il n'a comme distraction que l'étude, qui, à vrai dire, n'en est pas une : et pour le moment, cette précaire ressource elle-même lui est enlevée. Il est la victime de son propre esprit, incapable de se « divertir, » condamné par une fatalité interne à une activité dévorante. Se consumant ainsi lui-même, il détruit les objets auxquels il s'applique. Il dénonce, en effet, la frivolité des occupations humaines, et l'inanité des croyances. Les illusions dans lesquelles les autres se réfugient se dissipent une à une devant sa recherche obstinée; et il n'a plus d'abri. Reste l'ennui, reste la mélancolie, fruits d'une âme malade dans un corps contrefait.

Enfin, au mois de décembre 1817, ce fut la dernière épreuve, celle de l'amour. L'idylle est innocente et touchante, faite de détails menus et de nuances subtiles; il nous en a lui-même laissé le récit dans un *Journal d'amour*, qu'il se mit à écrire aussitôt après l'événement. Elle s'appelait Gertrude Cassi, et elle avait vingt-six ans : beauté vigoureuse, à la Junon. Venue pour mettre sa fille en pension dans un couvent de Recanati, elle était descendue dans la famille Leopardi, dont elle était quelque peu parente. Giacomo « commençait à sentir l'empire de la beauté; » il lui semblait, depuis plus d'un an, « qu'un sourire de femme tombant sur lui devait être chose très étrange, et merveilleusement douce et flatteuse... » Le premier soir, le jeudi, il la regarda pendant tout le repas, sans mot dire. Le lendemain, une fois le dîner fini, il espéra qu'il pourrait jouer aux cartes avec elle, afin de lui parler : mais on l'appela pour

faire une partie d'échecs, et il dut s'éloigner. Elle finit cependant par se rapprocher, et par s'intéresser à la partie; et dès lors, Giacomo fit tous ses efforts pour battre son adversaire; il eut la joie de s'apercevoir, en lui expliquant la marche du jeu, qu'elle était intelligente. Le samedi, il l'entretint plus longuement, et réussit à la faire rire par ses mots d'esprit. Le lendemain matin, ce fut le départ. Traduisons une page de son récit, puisqu'on ne l'a jamais traduit en français; et notons comment, à la douleur réelle, se mêle le souci littéraire d'observer, de prendre des notes, de conserver même des documens pour des œuvres futures :

En entendant passer des gens d'aussi bonne heure, tout d'un coup j'eus conscience que les hôtes se préparaient au départ; et plein de patience et d'impatience, en entendant d'abord passer les chevaux, puis arriver la voiture, puis des gens aller et venir, j'ai attendu un bon moment, j'ai tendu l'oreille avec avidité, croyant à tout instant que c'était la Dame qui descendait, pour entendre sa voix une dernière fois; et je l'ai entendue. Ce départ n'est pas arrivé à me déplaire, parce que je prévoyais que j'aurais passé une triste journée, si nos hôtes avaient prolongé leur séjour. Et maintenant, je la passe avec les sentimens que j'ai dits; et il s'y joint une petite douleur aiguë qui me prend chaque fois que je me rappelle les jours passés, — souvenir plus mélancolique que je ne saurais dire, — et qui me prend aussi quand le retour des mêmes heures et des mêmes circonstances de la vie me rappelle les heures et les circonstances de ces jours-ci, voyant autour de moi un grand vide, et sentant mon cœur se serrer amèrement. Et mon cœur très tendre, tendrement et subitement s'ouvre, mais il ne s'ouvre que pour son objet. . . . .

Si c'est l'amour, et je n'en sais rien, c'est la première fois que je l'éprouve à l'âge de faire quelque réflexion à son sujet; et me voici, à l'âge de dix-neuf ans et demi, amoureux. Et je vois bien que l'amour doit être une chose très amère; et que malheureusement (je parle de l'amour tendre et sentimental) j'en serai toujours l'esclave. Et pourtant, cette affection présente..., je suis bien certain que le temps avant peu la guérira : et je ne sais trop si j'en suis heureux ou malheureux, sauf que la sagesse me fait dire que j'en suis heureux. Voulant donner quelque satisfaction à mon cœur, et ne sachant ni ne voulant faire autre chose que d'écrire, et ne pouvant écrire autre chose aujourd'hui, j'ai essayé des vers; et les trouvant rebelles, j'ai écrit ces lignes, avec l'intention, aussi, d'observer minutieusement l'essence de ce sentiment, et de pouvoir retrouver toujours avec précision l'impression de la première entrée véritable de cette passion souveraine dans mon cœur (1)...

Cette pure et fraîche confession, cette pénétrante analyse, se

(1) *Diario d'amore*, Scritti varii inediti, 1906, p. 168-169

prolongent jusqu'au moment où la passion s'apaise, et où Giacomo se sent assez maître de lui pour avouer à Carlo son premier amour. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il se regardait anxieusement dans le miroir, pour voir s'il y avait tout de même en lui quelque chose qui pût plaire. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'en allant conduire au couvent la fille de Gertrude Cassi, dans un couloir, il essaya de se casser la tête contre le mur. L'expérience était faite; il savait que son corps contrefait le rendait incapable à jamais d'inspirer l'amour.

Aussi les enfances de Leopardi sont-elles terminées; l'homme est apparu avec tous ses traits; les productions de son génie vont voir le jour. La canzone *All'Italia*, en effet, est toute proche; en 1819, d'après son propre témoignage, il commence à transformer son expérience personnelle en théorie du monde.

IV

C'est ici. De l'endroit favori où le poète allait s'asseoir, sur l'escarpement de la colline, vers le couchant, on découvre un paysage admirable. Toutes les pentes qui descendent à la plaine, toute la plaine, forment un immense jardin richement cultivé. Les blés, les vignes, les oliviers, les mûriers, alternent en longues bandes diversement colorées, que viennent couper les filets blancs des routes. Point de ces arbres noirs qui endeuillent les campagnes, cyprès ou pins : beaucoup d'arbres fruitiers, au contraire, à la floraison rose ou blanche. Les maisons des paysans ne se groupent pas, craintives, autour des clochers : elles s'essaiment en liberté, chacune au milieu de ses champs. Tout est joie, sous la lumière très pure; tout est mouvement et vie. Passent les grands bœufs blancs, qui remontent indolemment vers la cité; passent les petits chevaux fougueux, traînant à bride abattue des carrioles semblables à des jouets d'enfans; passent les femmes revenant des fontaines, la cruche d'eau droite sur la tête; passent deux par deux, en promenade, de minuscules abbés qui n'ont pas douze ans. Au loin, assez loin pour que l'isolement altier de Recanati n'en soit pas diminué, surgissent d'autres collines, aux ondulations douces et légères; puis une ligne de montagnes noires, qui se détachent en vigueur; et derrière elles, la neige éclatante des hautes cimes des Apennins.

Ainsi au caractère paisible d'une nature riche et comme humanisée, succède peu à peu le caractère grandiose d'une nature demeurée farouche.

De l'autre côté, à l'Orient, la mer. Entre le monstrueux rocher d'Ancône que les gens du pays comparent à une baleine prête à se jeter dans les vagues, et les contreforts des montagnes, apparaît la large trouée de l'Adriatique. La plaine s'étend paresseusement vers la plage, en s'attardant autour de Lorette, orgueilleuse de son dôme. Par les temps clairs, on peut apercevoir, au delà du détroit, la Dalmatie. Ces flots, ces voiles, ces terres étrangères entrevues par momens, tout ce mystère des lointains, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour donner aux adolescens qui rêvent le goût des départs et la nostalgie de l'infini ?

Chose étrange, au milieu de ce paysage heureux, la ville est triste. Entourée de murs et de bastions comme une place forte qui défierait l'ennemi, resserrée sur le plateau qui coupe le sommet de la colline et sur ses éperons, elle est formée presque tout entière d'une longue rue étroite, qui semble changer de direction par caprice. Sa physionomie, — si les lieux ont une physionomie comme les hommes, — est plutôt revêche qu'austère. Elle offre l'aspect des grands bourgs qui ont été jadis très prospères, et qu'un brusque déplacement du commerce européen a ruinés. On se souvenait encore, du temps de Monaldo, de ces marchés immenses, qui de leurs provinces lointaines attiraient tant d'étrangers, voire les Bourguignons et les Flamands. Mais on savait aussi qu'ils avaient cessé de venir ; que Lorette, devenue tout à coup célèbre par miracle, avait voulu son indépendance et s'était détachée de la cité : et que c'était vers elle que les longues théories des pèlerins se dirigeaient maintenant. Aussi le visiteur cherche-t-il en vain, dans la cité déchue, ce pittoresque qu'il est habitué à trouver dans les petites villes italiennes. Les maisons, bâties de briques rougeâtres ou grisâtres, sans style et sans art, manquent de caractère. Ni harmonie, ni paradoxe ; ni coquetterie, ni grandeur.

Cependant on marche ici au milieu des souvenirs ; et la tristesse ou la banalité des choses, loin de nuire à l'émotion, l'augmentent. Voici la petite église de Montemorello, où Giacomo fut baptisé, où il servit la messe, où il brûla l'encens. Voici l'église des Capucins, toute proche : quelques-unes des nobles

familles de la ville avaient l'habitude d'envoyer leurs enfans au couvent pendant les heures de récréation ; Giacomo, l'hiver, vint y jouer à la loterie; l'été, à la balle ou aux boules. Voici le palais des Antici, qui porte un nom latin sur sa porte sculptée : Raphaël Anticus; froid, sévère, et rude, comme s'il y avait une harmonie entre son architecture rigide et le caractère d'Adélaïde Antici, mère de Giacomo. En continuant à suivre la longue rue centrale, on arrive à San Vito, la cathédrale; à droite de l'entrée, l'Oratoire : ici la Congrégation des nobles tenait ses assises; ici Giacomo prêcha. Franchissons la porte Marine, et descendons de quelques pas : nous sommes à Santa Maria di Varano, l'église des tombeaux. De grandes pierres sépulcrales disent, dans leur langage d'apparat, qu'elles recouvrent les corps du comte Monaldo Leopardi; et d'Adélaïde Antici, sa femme; et de Paolina, leur fille; et de Luigi et Pier Francesco, leurs fils; et que leur vie fut ornée de toutes les vertus; et que leur âme est au ciel. Et voici encore, en rentrant dans la ville, l'église des Ursulines avec le couvent : c'est toujours un pensionnat renommé, et les mères y viennent toujours conduire leurs filles, ainsi que fit jadis Gertrude Cassi. Au centre du pays se dresse l'énorme tour carrée de l'ancien hôtel de ville. Les habitans ont abattu le vieil édifice pour en construire un nouveau plus digne, à ce qu'ils croient, de servir de cadre à la statue du poète. Mais ils ont respecté la tour; l'horloge n'a pas changé ; c'est la même qui faisait entendre, il y a cent ans, sa voix sonore, et insistait tous les quarts d'heure sur l'accablante monotonie du temps.

De tous les palazzi qui font contraste avec les demeures des petites gens, le palais Leopardi est sans contredit le plus curieux. Il est l'œuvre d'un oncle chanoine, qui fut l'architecte de la famille. La ligne courbe de sa façade n'est pas sans une certaine harmonie paradoxale ; la corniche légèrement surplombante, les lucarnes, les fenêtres, les balcons, les multiples portes, le vert des auvens qui tranche sur la couleur mate des briques, amuseraient l'œil d'un artiste. Le porche a de la grandeur; l'escalier qui mène aux appartemens, immense et savant, est plein de majesté. Ce qui frappe d'abord, lorsqu'on pénètre dans la bibliothèque, c'est l'armoire où sont renfermés les cahiers de Leopardi enfant. On lit, à travers la vitre, une de ses narrations, — une narration comme tous les écoliers en écrivent :

Vous décrirez un incendie... « La lune roulait toute pâle dans le ciel et faisait de brusques apparitions à travers les nuages déchirés. Tout était silencieux, et les corps fatigués reposaient dans un sommeil tranquille, quand, à l'improviste, je suis réveillé par des rumeurs insolites qu'on entend confusément résonner dans l'air. Je me lève en toute hâte, je descends les escaliers, et déjà je suis hors des murailles domestiques. Oh! quel spectacle digne en vérité de compassion s'offre à moi! Je vois, non loin, tout embrasé et entouré par les flammes, le toit d'un de mes très chers amis. Le feu dévorant en peu de temps l'abat, et l'égalise au sol... » La grosse écriture enfantine montre l'application de l'élève laborieux. Tout à côté, entre autres reliques, cette traduction des odes d'Horace qui fut son premier orgueil, en 1809 : on remarque le soin qu'il prenait d'imiter l'aspect extérieur des livres dans son manuscrit : non pas des lettres vulgaires, mais de grandes majuscules, comme à l'impression ; il ne manque même pas l'élégante bordure dont on encadrait volontiers les titres à l'époque. Ainsi, à onze ans, ce qui le séduisait comme un mirage, c'était l'espoir et déjà l'illusion d'être auteur.

Aux murs sont suspendus les portraits de famille : Giacomo lui-même, dont la figure émerge d'un col romantique ; Paolina ; Monaldo, revêtu d'un bel habit brodé qui s'entr'ouvre pour laisser voir le blanc du jabot et de la cravate. Casquée de cheveux noirs, ornée d'une aigrette comme d'un plumet, engoncée jusqu'au menton dans sa robe, Adélaïde Antici jette devant elle un regard sévère. Les traits sont durs, le nez gros, les lèvres épaisses ; l'artiste ne l'a pas flattée : on la trouve telle qu'on se la figurait par avance, toute virile ; c'est en vain que, par crainte d'être injuste, on cherche une expression de douceur dans ses yeux froids.

On parcourt les salles de la bibliothèque, pieusement laissées dans leur état. On passe devant l'armée des livres, recouverts les uns de papier colorié, les autres de parchemin, admirablement tenus. Des divisions bien ordonnées les séparent suivant leurs affinités ; des écriteaux annoncent qu'on trouve ici les poètes, et là les théologiens : des boîtes de fiches contiennent leur inventaire. Les livres à l'index sont dans une armoire grillée, que l'on n'ouvrait qu'à bon escient ; elle contient les œuvres de Giordani, à côté de la *Nouvelle Héloïse*. Cette mesure

de prudence n'atteignait pas Giacomo, pour qui son père avait demandé à Rome la permission de tout lire : pas de grille pour lui, sauf quand ses propres ouvrages prirent place derrière elle, plus tard. Dans une alcôve se trouve une manière de petit musée, où Monaldo collectionnait les objets rares qu'il trouvait d'occasion : émaux, ivoires, miniatures, médailles, statuettes, en général curieux et bien choisis.

Monaldo travaillait dans une salle à part, où pendant plus de vingt ans il vint tous les jours écrire ou lire, et où il mourut. Giacomo travaillait dans une des salles de la bibliothèque. On voit sa table de travail, si étroite qu'il devait avoir peine à y ranger les feuilles de son grand papier. On prend en main ses livres familiers : sur quelques-uns, on retrouve la trace de son écriture. On relit ses articles dans le *Spectateur;* et sur le papier jauni, on compte les fautes d'impression qu'il corrigeait lorsqu'il recevait sa revue. On s'approche de la fenêtre où il entendit, à l'aube d'un dimanche de décembre, les allées et venues des domestiques, les pas des chevaux, le bruit du carrosse, et la voix de celle qu'il aima pour la première fois. On a l'illusion que le temps s'est arrêté ; qu'on est reporté de cent ans en arrière, en 1811, le jour où il offrait à son père, gravement, *Pompée en Égypte*. — A parler des enfances de Leopardi sous le toit même qui les abritèrent, on croit les revivre auprès de lui ; et quand une porte s'ouvre, on s'attend presque à le voir entrer.

PAUL HAZARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La question du Maroc reste toujours la première dans les préoccupations européennes ; elle n'est pas résolue ; elle ne le sera probablement pas de sitôt. Pendant plusieurs semaines, tous les regards sont restés tournés vers Berlin où l'on savait que M. de Kiderlen et M. Jules Cambon cherchaient laborieusement les bases d'une entente. Ils ne les ont pas encore trouvées puisqu'on a appris, un matin, que leur conversation était interrompue. Le fait, en lui-même, ne nous parait pas avoir une grande importance. Les négociations vont reprendre, et il n'est pas mauvais, après plusieurs semaines de tension nerveuse, que les négociateurs se soient donné quelques jours de répit, de repos, de réflexion. Espérons que MM. de Kiderlen et Jules Cambon trouveront enfin le terrain d'entente sur lequel leurs deux gouvernemens se mettront d'accord. En attendant, le mieux pour la presse est de garder une grande réserve, car elle s'exposerait, en donnant des nouvelles inexactes, à introduire dans le débat des élémens qui en troubleraient la marche.

Un point cependant semble se dégager des bruits qui courent : c'est que M. Jules Cambon a reçu pour instructions de demander tout d'abord au gouvernement impérial quelle sera demain, dans sa pensée, la situation respective de la France et de l'Allemagne au Maroc. Cette question de méthode a son intérêt. L'Allemagne attend de nous des concessions territoriales au Congo et au Gabon, et nous en avons admis le principe ; mais après avoir tant parlé de compensations pour elle, le moment est venu d'en parler aussi pour nous. Que nous donnera l'Allemagne au Maroc? A la vérité, elle ne peut rien nous y donner, puisqu'elle n'y possède rien, mais elle peut nous y reconnaître, soit dans les limites de l'Acte d'Algésiras, soit même hors de ces limites, une situation qu'elle nous a contestée

jusqu'ici. Nous nous contenterions fort bien, pour notre compte, de l'Acte d'Algésiras largement interprété : s'il est vrai, comme le gouvernement de la République l'a toujours soutenu, qu'il nous a autorisés à occuper la rive droite de la Moulouya, à organiser la Chaouïa et à aller militairement à Fez, il est assez élastique pour suffire à tous nos besoins. Mais notre interprétation n'ayant pas été admise par l'Allemagne, qui nous reproche d'avoir violé nos engagemens, il y a lieu de préciser les choses de manière à éviter désormais tout malentendu. Que nous ayons eu ou non le droit strict de faire ce que les circonstances nous ont obligés à faire, il faut que ce droit, avec toutes les conséquences qui en découlent, cesse de nous être disputé, de manière que le passé soit liquidé une fois pour toutes et l'avenir préparé. S'agit-il d'établir à Fez un protectorat muni de tous ses organes? Non, l'œuvre que nous avons à accomplir au Maroc peut s'inspirer, dans quelque mesure, des exemples qui nous ont été donnés et que nous avons donnés nous-mêmes ailleurs; celui des Anglais en Égypte est, notamment, de nature à nous fournir des indications utiles; mais c'est une œuvre nouvelle et *sui generis* qui s'impose à nous dans un pays qui ne ressemble à aucun autre et où nous devons être vraiment créateurs. Le danger pour nous est de vouloir trop entreprendre à la fois. Au risque d'étonner nos lecteurs, nous leur dirons que l'Allemagne nous a, sans le vouloir, rendu service en nous obligeant à ne pas aller trop vite au Maroc. Les difficultés qu'elle nous a suscitées nous ont permis d'en apercevoir d'autres, dont, au début, notre gouvernement ne paraissait pas se douter. S'en doute-t-il aujourd'hui davantage ? Nous le saurons quand nous connaîtrons ses instructions à M. Jules Cambon. Elles doivent se borner à demander à l'Allemagne la reconnaissance de ce qui nous est nécessaire au Maroc : rien de moins, mais aussi rien de plus, car si nous demandions et si nous obtenions davantage, nous nous imposerions à nous-mêmes des difficultés nouvelles et nous risquerions de provoquer, chez d'autres puissances, des susceptibilités analogues à celles que nous aurions plus ou moins éteintes en Allemagne. Qui sait alors si on ne nous demanderait pas des compensations ailleurs qu'à Berlin? Mais, pour en revenir à ce que nous avons dit plus haut, il est naturel, logique, légitime, qu'avant d'entamer le chapitre des compensations territoriales nous connaissions nettement l'avantage que l'Allemagne nous attribue. C'est le pays du *do ut des*, donnant donnant : on ne saurait donc y être surpris que nous voulions savoir ce qu'on nous donne, avant d'en débattre le prix.

Jusqu'à présent, la presse allemande a feint de croire que le développement de notre influence et l'affermissement de notre situation au Maroc constituaient pour nous un bien inappréciable. Elle justifiait ses nouvelles exigences en disant que le poids de la France à Fez renverserait tout l'équilibre africain et qu'il convenait de se prémunir contre un pareil danger. Ce thème épuisé, elle en aborde un autre qui peut donner à croire que nous nous acheminons vers un accord. Après avoir, en effet, amplifié et magnifié la valeur du Maroc pour nous, elle commence à la déprécier. Un article du *Lokal Anzeiger* est, à ce point de vue, très significatif. Il est tout pacifique; il exclut l'hypothèse d'une solution violente; il répète que l'Allemagne n'a aucun intérêt à prendre pied au Maroc où elle ne voit qu'un chantier pour son industrie et un marché pour ses produits : que la France lui assure l'égalité économique, elle sera satisfaite. Et le journal ajoute : « Est-il vraiment désirable d'obtenir plus? Que ferions-nous du Sous? La possession d'un pays si difficile à défendre, muni de mauvais ports ouverts, peuplé d'une population si abondante que toute immigration y serait impossible, serait-elle autre chose qu'un défaut à notre cuirasse impénétrable? Quant à la France, la possession du Maroc portera à dix millions le nombre de ses sujets mahométans, et, par conséquent, peu loyaux. Cela accroîtra-t-il vraiment la force de la République? Une pareille solution ne lui apportera-t-elle pas, au contraire, bien des élémens de faiblesse? » Ces élémens de faiblesse, nous les avons signalés nous-mêmes, mais c'est la première fois qu'un journal allemand parle du Maroc comme d'une vipère à déposer discrètement dans notre giron. Le *Lokal Anzeiger* aurait pu ajouter que, pour pacifier et organiser un pays à la fois guerrier et anarchique, il nous faudra dépenser beaucoup de temps, d'argent et de vies humaines et que, la besogne une fois faite, l'Allemagne en profitera économiquement sur un pied d'égalité parfaite avec nous. Que va-t-elle donc nous demander pour le cadeau suspect qu'elle nous fait? Que veut-elle exiger en récompense de son prodigieux désintéressement?

Nos journaux ont publié, ces jours derniers, des cartes qui contiennent très probablement des inexactitudes, mais où certainement tout n'est pas fantaisie: elles marquent de hachures les parties du Congo et du Gabon que l'Allemagne revendique, et le premier coup d'œil montre qu'il s'agit de plus du tiers de notre colonie. En échange, elle nous céderait, dans le voisinage du lac Tchad, cette partie de ses possessions qu'on appelle le « bec de canard, » parce qu'elle en

a grossièrement la forme. Les avantages réclamés par l'Allemagne sont certainement hors de proportion avec ceux dont elle nous concède le droit de nous assurer à titre très onéreux. Ce qui fait encore pencher fortement la balance en sa faveur, c'est que, toujours d'après les cartes récemment publiées, nous lui donnerions accès à la mer. Ce rêve qu'elle caresse, dont elle poursuit la réalisation depuis si longtemps, serait enfin réalisé. Oh ! petitement, pour commencer. Il s'agit d'un territoire qui partirait de l'Oubanghi et viendrait aboutir au rivage de l'Océan entre Libreville, qui nous resterait, et la Guinée espagnole. Mais il paraît difficile de croire que l'Allemagne se contentera longtemps de ce couloir étroit, et cette disposition contient à coup sûr les germes de difficultés futures soit pour l'Espagne, soit pour nous. Encore une fois, tout cela est excessif, et si l'Allemagne ne réduit pas ses prétentions, la négociation mettra longtemps à atteindre son but. On peut même se demander si elle l'atteindra jamais. Alors quoi ? Une nouvelle consultation des puissances deviendra-t-elle nécessaire ? Reprendrons-nous tous le chemin de quelque Algésiras ? Personne ne le souhaite, tout le monde marcherait à contre-cœur ; on dirait volontiers à l'Allemagne et à la France : Arrangez-vous comme vous vous voudrez, et laissez-nous la paix. En dehors de l'Espagne qui, pour le moment, reste étrangère aux difficultés pendantes et, après avoir mis la main sur le lot qu'elle convoitait, attend les événemens sans impatience, l'Angleterre seule les surveille avec une attention intense. Le reste de l'Europe y prend moins d'intérêt. Peut-être cet intérêt se réveillerait-il autour du tapis vert d'une conférence : pour le moment il sommeille, et tout le monde souhaite qu'un accord direct s'établisse entre Paris et Berlin, prêt à l'homologuer s'il ne porte pas atteinte à la situation des tiers. Cet accord direct, si désirable, si désiré, il appartient à l'Allemagne de le rendre possible.

Nous avons parlé de l'Angleterre, on en parle encore bien davantage en Allemagne. Des symptômes nombreux montrent que, dans ce dernier pays, l'exaspération va toujours en augmentant contre le premier. C'est un nouveau service que nous a rendu l'Angleterre d'avoir provisoirement détourné sur elle la mauvaise humeur qui s'était d'abord amassée contre nous. Au surplus, qu'a-t-elle à craindre de l'Allemagne ? Rien, au moins pour le moment, et elle reste indifférente aux éclats de colère dont on l'assaille. Jamais, écrivent les journaux allemands, nous n'oublierons l'explosion de haine qui s'est déchaînée en Angleterre contre nous. Ici encore, il faut entendre le

Lokal Anzeiger, dont l'article auquel nous avons déjà fait un emprunt est le plus curieux qui ait été publié en Allemagne dans ces derniers temps. « La France, dit-il, notre ennemie héréditaire et traditionnelle, que nous avons combattue avec l'épée au cours de tant de siècles, a décidément des raisons réelles d'aversion contre nous, ou tout au moins des raisons qu'elle croit réelles. Nous y sommes accoutumés. Nous avons appris à compter avec cette aversion ; mais la dernière semaine nous a révélé plus clairement que jamais quels adversaires irréductibles et acharnés nous avons de l'autre côté de la mer du Nord. La politique hostile de l'Angleterre, qui nous barre le chemin partout et ne manque aucune occasion de nous nuire et de paralyser nos progrès, est pour nous le véritable danger. A quoi servent toutes les niaiseries sentimentales des comités de rapprochement, les phrases solennelles de fraternité et d'affinités de races, les visites réciproques ? Que prouvent-elles contre de tels faits ? » Il semble que de pareils sentimens, hautement avoués, devraient s'exprimer par des cris de guerre ; mais l'Allemagne se contient, elle sait qu'elle n'est pas prête, elle remet à l'avenir le triomphe de ses destinées. « Dans vingt ans, dit le *Lokal Anzeiger*, elle sera plus encore qu'aujourd'hui l'arbitre du vieux monde. Calculons un peu : sa richesse aura doublé, sa population sera de 90 millions. Que sera la France ? Que sera l'Angleterre, avec ses problèmes sociaux dont chacun renferme un germe de mort ? » L'Allemagne estime donc qu'elle a tout intérêt à prendre patience, et nous nous en réjouissons, car le temps est un grand maître, qui arrange bien des choses.

La haine même ne dure pas toujours, et par exemple le *Lokal Anzeiger* se trompe lorsqu'il voit dans la France l'ennemie héréditaire et traditionnelle de l'Allemagne. Quelle qu'ait été l'histoire des deux pays, les mauvais souvenirs en étaient effacés, au moins de notre côté, avant 1870, et c'est seulement de cette époque récente que datent les souvenirs nouveaux qui, en effet, nous séparent. L'Angleterre a d'autres motifs de voir d'un œil peu bienveillant le développement maritime de l'Allemagne : contre qui, en effet, est-il une menace, sinon contre elle ? Les alliances, les amitiés qui se forment entre les peuples ne sont pas affaire de sentiment, elles résultent de la force latente qui est dans la solidarité des intérêts. Le rapprochement de la France et de l'Angleterre était dans la nature des choses, et il est singulier que les Allemands, qui sont de grands historiens, s'en montrent étonnés et indignés. Il est d'ailleurs heureux que l'Allemagne repousse l'idée de dénouer la crise actuelle par la guerre et

qu'elle aime mieux attendre vingt ans, sûre qu'elle se croit d'être alors infiniment plus forte qu'aujourd'hui, tandis que l'Angleterre et la France seront beaucoup plus faibles. Si ces prophéties, qu'on nous permettra de juger douteuses, contribuent, même provisoirement, au maintien de la paix, qu'elles soient les bienvenues. Mais l'humeur peut changer; les points de vue peuvent se modifier; les hommes, les gouvernemens, les peuples sont mobiles : le plus sûr pour tous est d'être constamment prêts.

On vient de voir que le *Lokal Anzeiger* dénonçait en Angleterre la présence de problèmes sociaux dont chacun renfermait un germe de mort. C'est une vue bien pessimiste de la situation actuelle de l'Angleterre. Ce grand pays, dans son histoire tourmentée, a traversé des crises plus graves que celles d'aujourd'hui, et il en est sorti toujours plus fort, doué qu'il est d'une vigueur robuste que rien n'a pu abattre et d'un bon sens qui a pu subir des éclipses, mais non pas des altérations prolongées. Ceci dit, nous sommes les premiers à reconnaître que l'Angleterre, qui continue de montrer une si admirable maîtrise d'elle-même dans sa politique extérieure, traverse en ce moment une épreuve politique et une épreuve sociale dont l'évolution future échappe aux prévisions.

De la crise politique, nous avons parlé bien souvent. Le conflit douloureux qui s'est élevé entre la Chambre des Communes et la Chambre des lords a eu un moment d'arrêt à la mort d'Édouard VII. On n'a pas voulu placer d'emblée le nouveau roi en face d'un problème qui semblait insoluble, mais la trêve ne pouvait pas être de longue durée, et les deux partis hostiles cantonnés comme dans des forteresses, l'un dans la Chambre des Communes et l'autre dans la Chambre des Lords, n'ont pas tardé à reprendre les armes qu'ils avaient un moment déposées. Une tentative de conciliation entre leurs principaux représentans ayant échoué, la bataille a recommencé de plus belle. Après les élections dernières, le gouvernement et sa majorité n'ont voulu tenir aucun compte à la Chambre des Lords du vote du budget auquel elle s'était résignée, et ils ont repoussé systématiquement toutes les propositions de réforme constitutionnelle sur lesquelles lord Lansdowne, M. Balfour et lord Roseberry s'étaient mis d'accord. La réforme proposée était pourtant très sérieuse, très profonde, presque révolutionnaire; elle aurait satisfait, à un autre moment, les radicaux les plus exigeans; mais le gouvernement n'était pas libre; il avait besoin des Irlandais, et ceux-ci, devenus les maîtres

de la situation, avaient à prendre leur revanche des maux héréditaires dont ils avaient été accablés. On a vu là un éclatant exemple de cette « justice immanente » des choses qui, il faut bien le dire, aboutit quelquefois à corriger une injustice par une autre. Quoi qu'il en soit, le *parliament bill* a été envoyé à la Chambre des Lords comme un ultimatum auquel elle ne pouvait rien changer. Le caractère en est connu : au lieu de participer à la confection des lois sur le pied d'égalité avec les Communes, les Lords perdaient définitivement le droit d'amender les lois fiscales et, pour les autres, ils ne conservaient plus qu'un veto suspensif : elles devenaient définitives au bout d'un certain temps, si les Communes le voulaient ainsi. Il est naturel que la Chambre des Lords ait résisté aussi longtemps qu'elle l'a pu à un bill qui faisait d'elle, en matière d'impôt, une simple Chambre d'enregistrement et qui, en toute autre matière, ne lui permettait qu'une opposition à terme. On sait par quel moyen le gouvernement a fait plier et céder sa résistance. Il avait été souvent question du dernier moyen, de l'*ultima ratio* dont il n'hésiterait pas à faire usage, s'il y était contraint : il arracherait au Roi la nomination des cinq cents lords dont l'intrusion dans la Chambre haute ferait passer la majorité d'un parti à l'autre. Mais le Roi y consentirait-il? Les unionistes ont voulu en douter jusqu'au bout ; ils déclaraient, non sans raison, que c'était là un véritable coup d'État contre la Constitution, violent et brutal dans le présent, absurde dans l'avenir, puisque, si le pays leur rendait un jour la majorité dans la Chambre des Communes, il faudrait nommer derechef cinq cents pairs pour la leur rendre aussi dans la Chambre des Lords, définitivement submergée sous cet afflux nouveau. Le problème moral qui s'est imposé au Roi a certainement rempli sa conscience d'anxiété : où était son devoir? Enfin, à la veille du vote définitif que les lords devaient émettre, M. Asquith a écrit une lettre à M. Balfour pour lui notifier qu'il avait la promesse royale. Cette promesse, le Roi a tenu à ce que la Chambre des Lords sût qu'il l'avait donnée avec répugnance ; il le lui a fait dire officiellement ; mais qu'importe? La promesse était faite, et la répugnance que le Roi avait eue à la faire prouvait seulement qu'il avait dû se soumettre, comme la Chambre des Lords devait le faire un peu plus tard, ce qui n'était de nature à relever le prestige ni de la Couronne, ni de la haute assemblée qui avait été à travers l'histoire de l'Angleterre son principal appui.

Le même cas de conscience s'est, en effet, posé à la Chambre des Lords. Que faire ? Fallait-il repousser le bill et obliger le Roi à nommer

cinq cens pairs? Fallait-il, au contraire, que la majorité s'abstînt au moment du vote et laissât la minorité voter le bill à elle seule? Cruel problème! On pouvait l'envisager sous ses deux aspects et, comme il y a toujours des esprits divers dans une assemblée, il était inévitable que la majorité se partageât. Elle l'a fait : les esprits absolus ont été pour la résistance, les esprits modérés pour l'abstention. Parmi ces derniers, il faut compter les deux chefs du parti conservateur, lord Lansdowne et M. Balfour; et parmi les premiers les fils de lord Salisbury représentant la vieille aristocratie anglaise qui aimait mieux mourir que d'être humiliée, et le fils de M. Chamberlain, représentant dans le parti unioniste l'intransigeance du radicalisme converti. Les argumens de lord Lansdowne et de M. Balfour, tirés du simple bon sens, étaient à notre avis irréfutables. En toutes choses politiques il faut voir la fin. Quelque amoindrie qu'elle soit après le vote du bill, la Chambre des Lords subsiste et, si ses pouvoirs sont diminués, sa composition reste la même; elle conserve intacte sa majorité qui, plus tard, si le pays envoie à la Chambre des Communes une majorité conservatrice, pourra, d'accord avec elle, revenir sur quelques-unes des mesures prises aujourd'hui. La Chambre des Lords conserve ainsi son importance sociale, ce qui est pour elle un grand avantage, et elle garde le moyen de reconquérir un jour, au moins en partie, ce qui lui est enlevé de son importance politique. Le veto suspensif qu'on lui reconnaît n'est d'ailleurs pas une arme sans portée; il permet au pays de réfléchir, d'entendre les argumens pour et contre, d'arriver mieux instruit et mieux préparé aux élections prochaines. Il était difficile que ces argumens ne produisissent pas de l'effet sur la majorité unioniste des lords, mais la minorité de cette majorité est restée intraitable et a annoncé quand même l'intention, qu'elle a réalisée, de repousser le bill. Heureusement, elle n'a pas été assez forte pour l'empêcher de passer à un petit nombre de voix, et une épreuve pire que toutes les autres a été épargnée à l'Angleterre. Le Roi n'a pas eu à nommer cinq cents pairs, grande déception pour les candidats qui assiégeaient M. Asquith, afin d'être mis sur la liste, mais grand soulagement pour les gens sensés de tous les partis. Si, en effet, la mesure répugnait au Roi, elle ne plaisait pas davantage au gouvernement qui, après s'être mis dans l'obligation de la prendre, préférait de beaucoup en être dispensé. Tout le monde désirait qu'au dernier moment une main détournât ce calice dont les lèvres sentaient de loin l'amertume. Les Irlandais seuls et quelques socialistes souhaitaient que

l'humiliation de la Chambre des Lords fût poussée jusqu'au bout. Sur ce point donc la crise est finie, mais elle recommencera bientôt sur un autre. Si les Irlandais ont exigé que le *parliament bill* passât tel quel, c'est afin d'obtenir le vote du *Home rule*. L'opposition des Lords ne pourra plus, désormais arrêter la réforme que pour un temps, mais la bataille sera chaude et le pays soumis à de nouvelles agitations.

Ces agitations, purement politiques, ne sont pas les plus redoutables de toutes : l'Angleterre vient d'en traverser d'autres dont nous ne pouvons dire aujourd'hui qu'un mot, alors qu'elles mériteraient une longue étude, mais sur lesquelles nous craignons fort d'avoir à revenir bientôt. Des grèves se sont produites, d'abord à Liverpool, puis à Londre s'et sur d'autres points du territoire, qui ont pris tout de suite le caractère d'un danger public et d'un danger très grave. La première a été celle des dockers ; elle a été courte parce qu'on s'est empressé de donner satisfaction aux grévistes ; mais la seconde, qui a éclaté presque au moment où la première cessait, a eu plus d'importance, car elle englobait toute l'industrie des transports, y compris les chemins de fer. Cette grève générale des chemins de fer, dont nous avons été menacés plusieurs fois en France mais qui ne s'y est jamais réalisée, a été plus menaçante en Angleterre et, là comme chez nous, le gouvernement a pris des mesures immédiates en vue d'assurer le fonctionnement des services indispensables à la vie publique. On le lui a reproché à Londres, comme on l'avait fait à Paris ; il s'est défendu par les mêmes argumens que le nôtre et avec plus d'énergie encore. M. Winston Churchill n'a pas pu dire, comme M. Briand chez nous, qu'il n'avait pas sur les mains une goutte de sang, car le sang avait coulé, mais il a assuré, et suivant toutes les vraisemblances avec raison, que ce malheur en avait épargné au pays un plus grand. La Chambre des Communes l'a approuvé à une forte majorité. Toutefois, et bien que le mouvement gréviste ait été plus étendu en Angleterre qu'en France, il s'en faut de beaucoup qu'il y ait été général. Un tiers seulement des cheminots se sont mis en grève et le service des transports, quoique ralenti, n'a pas été suspendu : le gouvernement avait d'ailleurs pris ses dispositions pour en assurer le fonctionnement si la grève s'était développée, ou si elle avait duré davantage.

Le point le plus curieux dans cette grève, est que le motif qui la provoquée ne tenait nullement à la situation matérielle des ouvriers; ils ne demandaient ni une augmentation de salaires, ni une diminution des heures de travail, mais seulement que leurs

syndicats fussent reconnus par les Compagnies et entrassent en rapport sans intermédiaires avec elles. Une première grève des chemins de fer avait déjà failli éclater en 1907 : elle avait été tout de suite arrêtée par M. Lloyd George, alors ministre du Commerce, dont ce succès a commencé la grande fortune politique. L'expédient imaginé alors par M. Lloyd George pour mettre d'accord les Compagnies et leurs agens n'a pourtant pas été en faveur bien longtemps : c'est contre lui, en effet, que le soulèvement d'hier s'est produit. Il s'agissait d'un Conseil de conciliation devant lequel patrons et employés devaient porter leur cause : en somme, c'était l'application de l'idée de l'arbitrage. Mais les ouvriers n'ont pas tardé à trouver que cette organisation tournait à leur détriment : elle leur donnait le plus souvent tort et diminuait l'importance de leurs syndicats qui ne pouvaient plus débattre leurs intérêts directement avec les patrons : en fait, le nombre des affiliés aux syndicats avait diminué depuis 1907 dans une proportion notable. En conséquence, les ouvriers demandaient, ou plutôt exigeaient que les Compagnies reconnussent les syndicats et en reçussent les représentans. C'est une chose singulière, et qui rend bien difficile toute organisation du travail, que les brusques changemens qui se produisent dans l'esprit des ouvriers, impressionnables, mobiles, incertains des principes auxquels ils doivent s'arrêter, un jour partisans des conseils d'arbitrage, le lendemain n'en voulant plus et préférant mettre face à face les patrons et les syndicats, dans l'espoir que les seconds auraient plus d'action sur les premiers, si cette action était directe et immédiate. C'est donc pour leurs syndicats que les ouvriers ont combattu, et ils l'ont emporté. On leur a fait des promesses ; on a crié victoire à leurs oreilles ; ils l'ont crié eux-mêmes. En fait, rien n'a été résolu définitivement : il a été seulement convenu qu'une commission nommée par le gouvernement résoudrait les questions d'organisation qui avaient été posées. La solution, bien entendu, sera conforme aux désirs des ouvriers. M. Lloyd George, qui avait joué un si grand rôle en empêchant de naître une première grève, n'en a pas joué un moindre en étouffant la nouvelle dans son germe ; il est partisan de l'intervention du gouvernement dans les conflits du travail et il ne se fait pas faute de se jeter lui-même entre les combattans pour les réconcilier ; cela lui a réussi jusqu'à présent, mais avons-nous besoin de dire que le procédé n'est pas sans péril ?

Quoi qu'il en soit, bien des choses ont sombré dans cette dernière aventure. Nous étions habitués à admirer l'organisation économique

de l'Angleterre presque autant que son organisation politique, et l'une subit aujourd'hui les mêmes épreuves que l'autre. Si la Chambre des Lords est découronnée, les *trade-unions* sont battues en brèche, leur autorité sur les ouvriers fléchit, on ne leur obéit plus, elles sont débordées par les élémens violens du parti. Il semble bien cependant que, au moins cette fois, les ouvriers n'aient pas voulu pousser le mouvement jusqu'au bout, peut-être parce qu'ils n'avaient pas pu entraîner la majorité d'entre eux, peut-être parce qu'ils sentaient la gravité de leur mouvement. A mesure qu'on se battait, on négociait, et la paix a été rapidement faite. Tout le monde ne l'a pourtant pas acceptée tout de suite et on a continué de se battre sur plusieurs points pendant quelques jours encore. Dans le pays de Galles, qui est celui de M. Lloyd George, de nouveaux désordres ont eu lieu : on y signale, en outre, le commencement d'une campagne antisémite d'une nature assez inquiétante. La Commission gouvernementale dont nous avons parlé réussirait-elle à apaiser ces flots agités? Sans doute : mais nous serions surpris que ce fût d'une manière définitive et, à vrai dire, le scepticisme, sur ce point, est assez répandu.

La situation intérieure de l'Angleterre est donc assez troublée. Toutefois, au milieu des difficultés qui l'assaillent, le gouvernement a conservé son sang-froid et sa fermeté. S'il n'a pas guéri des maux qui sont profonds et à l'origine desquels il n'a peut-être pas été complètement étranger, il s'est opposé au désordre et a pris rapidement toutes les mesures pour y mettre fin. Ces mesures ont été efficaces, au moins pour le moment : quant à l'avenir, à chaque jour suffit sa peine.

Parlerons-nous de la *Joconde?* Certes, la disparition de l'admirable portrait de Mona Lisa est pour tous les Français cultivés un motif de douleur profonde, et ce sentiment serait partagé par le monde entier, si le tableau ne se retrouvait pas. De pareilles œuvres peuvent être, en effet, ici ou là, dans tel ou tel musée, mais elles appartiennent à l'humanité dont elles enrichissent le patrimoine et leur perte est un malheur universel. Mais la question qui se pose aujourd'hui est de savoir comment la *Joconde* a pu être volée, comment un escroc audacieux a pu pénétrer dans le Salon carré du Louvre et en sortir sans être aperçu avec le tableau sous le bras. Un pareil fait est si extraordinaire qu'on l'aurait cru impossible : pour qu'il ait pu se produire, il faut qu'il y ait eu, ou insuffisance dans le personnel des gardiens, ou négligence coupable, ou connivence criminelle et en tout

cas, comme tout le monde le répète, une indiscipline générale qui a fait de la négligence et du laisser-aller une déplorable habitude. On en voit aujourd'hui les suites.

Les journaux parlent de sanctions sévères qui seront prises; ils désignent même les victimes; mais quand on aura choisi quelques boucs émissaires, nous doutons fort qu'on ait pourvu au mal, car il est partout et l'administration des Beaux-Arts n'est pas seule à en être atteinte. Ce sont nos mœurs administratives et politiques qui en sont la cause; elles ont diminué partout l'autorité, la responsabilité, le sentiment du devoir que chacun ne remplit plus qu'avec nonchalance et par à peu près. Les choses vont ainsi, elles continuent d'aller plus ou moins longtemps, jusqu'au jour où une catastrophe subite en fait apercevoir l'étendue et la profondeur: alors tout le monde s'exclame, les spécialistes donnent leurs avis et les imaginations battent les champs. Le vrai est que la *Joconde* a été volée parce que, personne ne croyant qu'elle pouvait l'être, elle n'était pas gardée. Tous ceux qui sont entrés au Louvre ont vu un gardien uniquement affecté aux diamans de la couronne et au Régent, qui peuvent avoir une grande valeur commerciale, mais dont la valeur d'art est à peu près nulle; en revanche, des salles entières n'ont qu'un seul gardien, dont l'attention s'assoupit souvent et ne saurait exercer sur tous les points et à tous les momens une surveillance efficace. Il n'est personne qui n'ait été frappé quelquefois de la facilité avec laquelle on pourrait emporter un objet plus ou moins précieux. La *Joconde* semblait devoir échapper à ce danger par la place très en vue qu'elle occupait: mais tout peut arriver et tout arrive. On prendra certainement des mesures pour empêcher le retour de pareils accidens, et nous espérons qu'elles seront suffisantes, mais rien ne nous consolera de la perte de la *Joconde*. Si elle ne rentre pas au Louvre, l'administration actuelle, disons même le régime actuel en restera frappé dans l'histoire de l'art d'une écrasante condamnation.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.